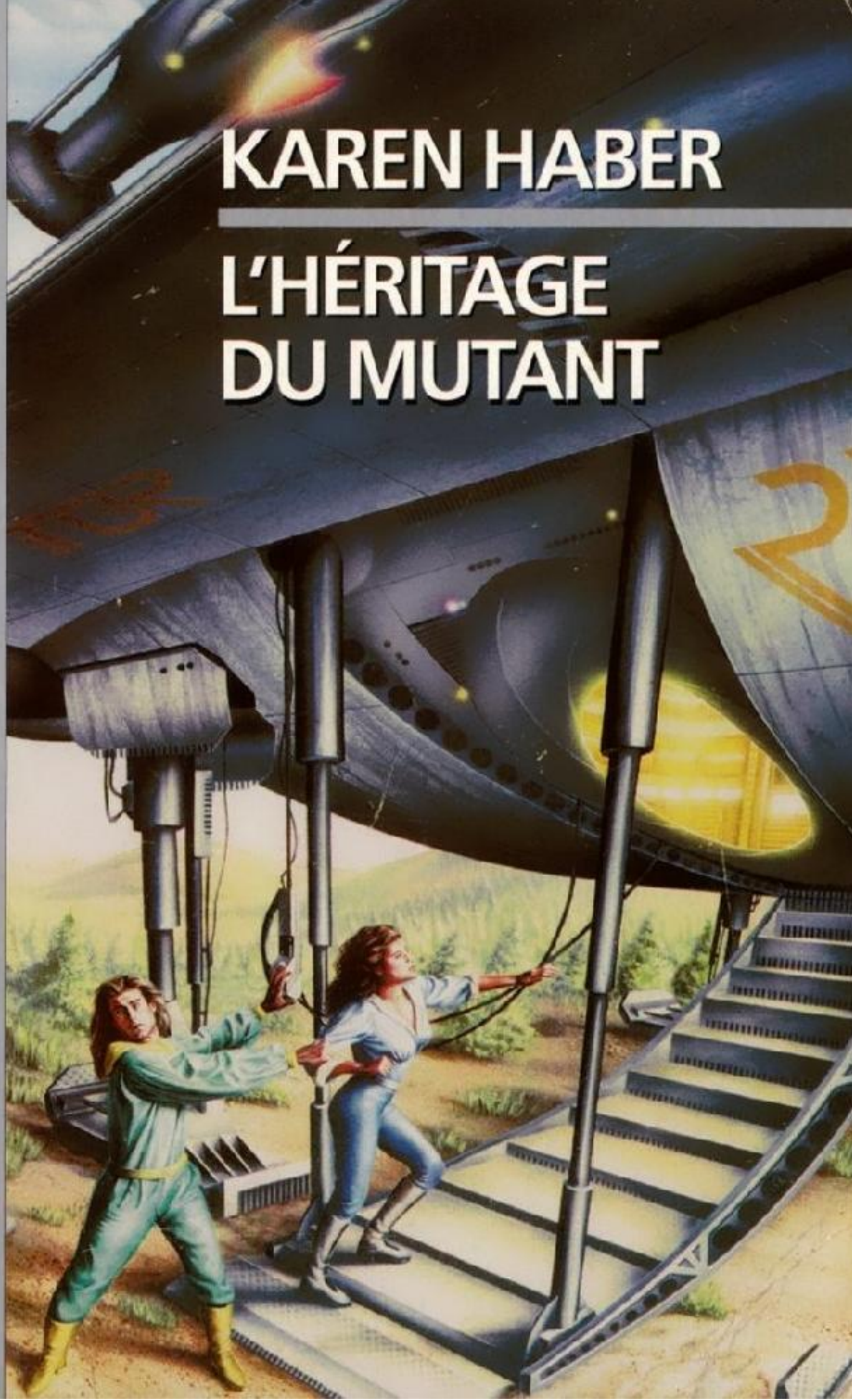




S-F

KAREN HABER

L'HÉRITAGE DU MUTANT



Karen Haber

LES MUTANTS

TOME IV

L'héritage du mutant

*Traduit de l'anglais
par Isabelle Tolila*



Éditions J'ai Lu

INTRODUCTION

Nous voici au quatrième et dernier volet de la saga des mystérieux mutants de Karen Haber. Les mutants, qui ne vivent plus dans le secret, se sont solidement implantés dans la société américaine depuis le premier volume – *La Saison des mutants* – qui a vu l'élection du premier sénateur mutant, Eleanor Jacobsen.

Mais deux générations nous séparent à présent de cette époque. La menace de l'émergence d'un super-mutant virtuellement doté de pouvoirs invincibles – sujet de terreur pour tout être humain normal – a surgi puis, apparemment, disparu, quand les superpouvoirs de Victor Ashman se sont avérés être un pathétique canular dans *Super-mutant*. Mais ensuite – dans le troisième tome, *L'Etoile des mutants* – nous découvrons qu'un *authentique* super-mutant existait bel et bien, non seulement à l'insu des siens mais aussi, pendant longtemps, de lui-même.

Six ans se sont écoulés depuis le violent point culminant de *L'Etoile des mutants*, où Rick Akimura, super-mutant tourmenté, enfin en pleine possession de ses immenses pouvoirs, déploya sa rage autour de lui, accablant sa famille de douleur et posant un monstrueux problème au monde des humains normaux. Galvanisé par l'étendue de ses capacités, Rick semblait sur le point de s'abandonner à une folie meurtrière ; mais Julian, son frère jumeau, avait pu au dernier moment ramener Rick à la raison et l'envoyer dans un exil expiatoire.

Cependant, aujourd'hui, Rick commence à s'agiter dans la solitude de son désert. Le dernier acte de ce récit, où l'on voit les mutants émerger de l'obscurité qu'ils s'étaient eux-mêmes imposée, va débiter.

Depuis le Moyen Age, époque où une anomalie génétique fit apparaître le premier clan mutant, ce peuple virtuellement doté de fantastiques pouvoirs extrasensoriels s'était appliqué à demeurer caché du monde des normaux, de peur que leurs capacités n'éveillent l'envie et la crainte de la majorité de la population et ne les vouent à une impitoyable persécution. Mais tandis que l'âge des bûchers de sorcières et des pogroms reculait dans l'histoire, les mutants – prudemment, même timidement – commencèrent à se montrer. Leurs propres textes le disent :

*Et quand nous nous sommes découverts différents,
Mutants et par là même étrangers,
Nous nous sommes mis à l'écart.
Avons caché ce qui nous rend si différents,
Et ainsi montré un visage affable aux yeux aveugles de
l'univers.*

*Nous avons bâti notre communauté en silence, en secret.
Nous nous sommes donné l'amour et la communion des
esprits,*

*En attendant que viennent des jours meilleurs,
Un temps où nous pourrions communier avec d'autres
Qui ne sont pas notre famille. Nous attendons toujours.*

Dans l'introduction du deuxième tome de cette quadrilogie je comparais l'émergence, en ce tout début de XXI^e siècle, des mutants au cœur de la vie américaine à celle, près d'un siècle plus tôt, de personnalités politiques comme Martin Luther King, Jesse Jackson, et d'autres figures du mouvement noir pour l'égalité raciale. (Je précisais que le parallèle était très approximatif, le but du mouvement noir ayant été d'obtenir *l'égalité des chances* alors que les mutants étaient en fait une forme avancée de la race humaine, pas simplement égaux mais fondamentalement supérieurs, et se trouvaient donc confrontés à l'insurmontable tâche de persuader la bien plus nombreuse population d'humains normaux de les accepter tels qu'ils étaient réellement, pas de simplement leur accorder les droits politiques que la Constitution garantissait à tout membre de la société.)

Mais les deux tomes de la série relatant l'histoire des frères Akimura nous offrent un parallèle très différent dans le cours de

l'histoire humaine telle que nous la connaissons : à présent que les mutants vivent au grand jour, ils souhaitent utiliser leurs pouvoirs pour secourir et réconforter les gens qui souffrent dans le monde, qu'ils soient mutants ou non. Leurs actions bénéfiques, même si elles ne contiennent pas de caractère ouvertement religieux, en prennent inévitablement la coloration. Et nous commençons donc à assister à quelque chose d'analogue à l'émergence du christianisme dans les débuts de l'Empire Romain.

Jésus a vécu et s'est éteint sous le règne de Tibère, deuxième empereur romain. Durant les décennies suivantes, le christianisme devint un puissant mouvement clandestin, dont les membres étaient persécutés et supprimés dès qu'ils s'aventuraient à découvert. Mais les siècles passant, et le christianisme s'étant largement développé à travers l'Asie Mineure, la Grèce, et même Rome, l'attitude de l'Empire envers cette religion d'abord subversive évolua graduellement, et finalement, au début du IV^e siècle, l'empereur lui-même – Constantin le Grand – se proclama membre de l'Église. Il avait vu un signe miraculeux dans le ciel – la Croix –, où était inscrite la devise : « *In Hoc Signo Vinces* », « Triomphe par ceci », et cela semble avoir été décisif dans sa conversion (qui avait probablement aussi des motifs politiques beaucoup plus pragmatiques).

En 313, par l'édit de Milan, Constantin garantit aux chrétiens la tolérance et la réparation des torts infligés par ses prédécesseurs. Les lois dirigées contre le christianisme furent abrogées ; le dimanche fut déclaré jour de congé public ; et moins de cinquante ans après la mort de Constantin en 337, le christianisme était devenu la religion officielle de l'État. La fantastique métamorphose d'une secte secrète en force spirituelle et politique dominante était achevée.

Dans les quatre volumes de la saga des mutants, nous assistons aux prémices d'un phénomène similaire. Aux mutants apeurés et clandestins du Moyen Âge vont se substituer, dans un XXI^e siècle plus tolérant, des mutants qui admettront ouvertement leurs pouvoirs et accéderont, visage dévoilé, à des fonctions publiques. Et avec l'arrivée de Rick Akimura, un

développement plus étonnant encore se profile à présent – la naissance d'un mouvement quasi religieux, élaboré autour d'un véritable messie mutant, qui pénètre non seulement la société mutante mais s'infiltré aussi dans le monde des normaux.

Mais ce parallèle avec le christianisme primitif, lui aussi, n'est qu'approximatif. Jésus a accompli plusieurs miracles, nous disent les textes sacrés, mais voilà une *race* entière de faiseurs de miracles. Les pouvoirs extrasensoriels du plus timide et du plus effacé des mutants sont de loin supérieurs à la capacité mentale de tout être normal. Et, bien qu'il soit possible pour un humain normal d'éprouver de la sympathie pour les mutants, et même de tomber amoureux de l'un d'entre eux et de l'épouser, jamais il ne pourra devenir lui-même un mutant. Un empereur romain a pu devenir chrétien, mais aucune volonté ne pourra transformer un non-mutant en télékinésiste ou télépathe.

Cependant, certaines formes de rapprochement entre ces deux branches d'humanité sont possibles, mettant un terme aux peurs et aux incompréhensions qui les ont séparées – à condition que tout soit entre les mains du dirigeant approprié. Ou peut-être faudra-t-il *deux* dirigeants pour accomplir ce rapprochement – l'un possédant le charisme d'un messie, et l'autre...

Mais ceci est son histoire.

Robert SILVERBERG,
Oakland, Californie,
janvier 1992.

... L'homme ne suffit pas. Ne peut jamais être Dieu, se
trompe toujours Au bout du compte, mais dépouillé, grand. Il y
a toujours l'impossible possible homme philosophe, L'homme
qui a eu le temps de penser assez. L'homme central, le globe
humain, réfléchissant Comme un miroir doté d'une voix,
l'homme de verre. Qui en un million de diamants nous résume.

Wallace STEVENS

1

Je sens encore l'odeur de la ville en flammes. Je sais qu'elle a été réduite en cendres et qu'elles ont été emportées par le vent il y a quarante ans. Mais cette odeur particulière, faite d'un mélange de plastique et de chair brûlés, s'élève des fantômes des ruines pour m'assaillir à de curieux moments.

Je m'appelle Julian Akimura et je suis le chef de ce que certains nomment l'Église du Monde Meilleur. Ce n'est pas une fonction que j'ai particulièrement voulue, mais je m'y suis habitué à peu près de la même façon qu'un pied, en développant des callosités, s'ajuste, avec le temps, à une chaussure serrée.

L'Église me comprime, comprime ma vie. Aussi, par réaction, je me suis forgé une solide carapace protectrice : calme et imperturbable Dr Julian que rien ne froisse. Mais sous la surface, je fulmine, je bous. S'il n'y avait mes devoirs et leurs agréments paralysants... mais je ne veux pas penser à cela, pas maintenant. Personne ne voit. Personne ne sait. Et le seul être capable de percer mes défenses est parti.

— Docteur Akimura ?

La voix, grave, se glissa entre moi et mes visions, me coupant d'un coup net du passé. Je clignai des yeux et regardai par la fenêtre la ville qui s'étendait devant moi, immaculée, intacte, des spirales blanches s'élançant vers le ciel bleu de Chine.

Mes familiers se trouvaient autour de moi dans cette salle de réunion bien équipée : l'élite administrative de l'échelon supérieur de Monde Meilleur, l'organisation montée par Rick. Nous étions en réunion. Les prêtres et prêtresses de la direction aiment les réunions ; ils adorent s'asseoir autour d'une table en grès poli pour siroter un élixir vert de Mars dans des coupes de cristal à facettes et discuter des lignes d'action pendant que je fais semblant d'écouter.

— Docteur Akimura ?

C'était Barsi, directrice des services thérapeutiques. Jolie Barsi, ancienne hindoue, ma fidèle acolyte brahmane aux yeux noirs :

— Comme vous le savez, nous sommes encore indécis sur le déploiement de certains fonds de Monde Meilleur.

— Rafraîchissez-moi la mémoire, dis-je.

Elle adressa un rapide regard en coin à Ginny Quinlan, directrice du département financier, une blonde aux traits durs et aux cheveux courts lissés en arrière. Ginny lui avait-elle demandé d'émettre la suggestion, connaissant mon évidente sympathie pour Barsi ?

— Eh bien, le budget est suffisant pour les programmes extérieurs et les missions de service. Beaucoup d'entre nous ont le sentiment que nous pourrions utiliser une partie de l'argent ailleurs. Nous aurions peut-être intérêt à, disons, acquérir une participation majoritaire dans TexMédia. Nous savons qu'elle est dans une position vulnérable et que nous pourrions l'avoir à un bon prix.

— Une minute, dis-je. Intérêt ? Pour qui ? Et quel plus apporterait une société vidéo de seconde zone à Monde Meilleur ? Prévoyons-nous de nouveaux programmes qui nécessitent davantage de facilités de production ? Et si c'est le cas, pourquoi n'en ai-je pas été averti ?

Autre rapide regard échangé entre elles deux. Qu'est-ce qui se tramait ici ?

— Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, intervint très vite Ginny. Nous pensions simplement augmenter notre capacité de diffusion. Nous voulons attirer le plus de membres possible.

— Pourquoi ? Pour répondre à leurs besoins, ou à votre désir de gorger nos coffres déjà débordants ?

Je pouvais voir l'emblème du dollar dans ses yeux. C'était la même vieille discussion que nous avons depuis bientôt vingt ans : expansion de la société contre satisfaction des besoins de ses membres.

— Augmenter notre capacité de diffusion ? Nous possédons déjà notre propre compagnie télévisuelle. Des extraits du

Chemin de Rick sont lus, mis en scène et font l'objet de débats chaque soir dans le monde entier. Que nous faut-il de plus ?

Barsi, à côté de moi, prit une profonde inspiration et se jeta à l'eau.

— Julian, dit-elle, et je ne lui avais jamais connu un ton aussi direct, vous n'ignorez pas non plus que nous estimons que Monde Meilleur devrait progresser plus... agressivement. L'argent s'est accumulé – chaque tirage du *Chemin de Rick* se vend, et nous pensons qu'il est temps d'avancer. Investir dans quelques mines du monde extérieur et ainsi de suite. Augmenter nos revenus. Nous préparer aux contingences futures.

— Faire davantage d'argent ? N'en avons-nous pas assez ? Nous ne devrions pas penser à investir, nous devrions penser à aider le pauvre et l'indigent.

— Vous savez que c'est le cas. Mais nous pouvons faire plus. Tellement plus. Nous tombons dans la routine. Si nous ne progressons pas, nous régresserons.

— Vous n'ignorez sans doute pas que toutes sortes de programmes sont en place, dit Ginny. (Sa voix grave, aux intonations rauques et grinçantes, était encore plus discordante que d'habitude, les vibrations hachurant presque ses mots.) Nous fournissons des repas chauds, des soins médicaux, des cours de rattrapage, des conseils aux familles. Dans chaque ville importante où nous sommes implantés nous offrons tous ces services. Ne nous accusez pas de négliger quiconque.

Le combat n'était pas nouveau et j'enfourchai aussitôt mon cheval de bataille :

— Si nous sommes si généreux et efficaces, pourquoi y a-t-il toujours autant de gens dans le besoin ?

Les cénobites de Monde Meilleur échangèrent des regards gênés – de toute évidence, le vieux se montrait moins flexible que d'ordinaire. Bon sang ! ils n'auraient jamais essayé ce genre de chose quand Betty Smithson était là pour les diriger. Mais elle était morte six mois auparavant et, depuis lors, les enfants se livraient aux pires sottises.

Don Torrance, notre urbaniste, prit la parole :

— Docteur Akimura, personne ne prétend qu'il faut cesser de s'améliorer. Nous voulons juste dire qu'il y a différentes façons de répondre à des besoins, d'offrir des services, d'aider les gens.

— Je vous écoute.

Il sourit ; il comptait m'avoir au charme mais il en faisait un peu trop.

— Nous avons envisagé un plan d'extension d'une partie des structures de loisir de Ville Meilleure dans le but d'offrir des activités aux visiteurs. Peut-être même la construction d'un centre musée/information et d'un hôtel pour les gens de passage. Nous le voyons comme un moyen pour la communauté de se développer plus agressivement.

— Se développer agressivement ? répétais-je. Que diable cela signifie-t-il ? Voulez-vous envahir une ville ? Kidnapper un tsar ? (J'étais furieux, maintenant, le visage enflammé au point de suer, les mains tremblantes.) Avez-vous tous oublié ce que nous sommes ? Nous sommes une organisation de bienfaisance. Nous aidons les autres. Nous ne construisons pas des parcs d'attractions. Nous ne finançons pas des hôtels pour touristes.

Cela aurait dû les remettre à leur place. Il m'était parfois arrivé par le passé de devoir frapper du poing. Mais que se passait-il ? Chaque visage, sans exception, était figé, renfrogné, sombre, implacable. Ils ne lâchaient pas prise, ni courbettes ni salamalecs.

Ginny et Barsi se concentraient en murmures réservés. Des discussions privées s'engagèrent autour de la table comme si je n'étais même pas présent, comme si j'étais déjà mort, enfermé en sûreté dans la légende de Monde Meilleur et gentiment silencieux. Mais pas encore, bon sang ! Pas encore.

— Nous estimons que nous devrions utiliser ces fonds maintenant, tant que le marché est accessible, déclara Ginny. Cela ne fera qu'augmenter nos capacités pour l'avenir. Vous ne devriez pas vous inquiéter de ces choses-là, docteur Akimura. Faites-nous confiance. Nous pouvons nous en charger.

C'était une révolte de palais.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! tonnais-je en abattant mon poing sur la table. Je ne le permettrai pas. Mon frère n'a pas

créé Monde Meilleur et je n'ai pas voué ma vie à le préserver pour qu'une poignée d'administrateurs avides puissent jongler avec le budget de réserve.

— Nous n'avions pas l'intention de vous mettre en colère, dit Barsi, débordante de conciliation.

Mais je pouvais lire ses pensées, et je n'aimais pas ce que je voyais. Ils m'apaiseraient et, tôt ou tard, derrière mon dos, feraient ce qu'ils avaient envie de faire. Un coup net et sans bavure. La tête ne se rendrait même pas compte qu'elle avait été séparée du corps.

— C'est vrai, renchérit Ginny. Si cette question vous tient tant à cœur et que vous pensiez vraiment que nous ne devrions pas investir les fonds de Monde Meilleur, alors bien sûr nous ne le ferons pas.

Tout autour de la table ils acquiescèrent, souriants, tout sucre tout miel. menteurs. Hypocrites. Me croyaient-ils tous aussi vieux que cela et ignorant de ce qu'ils avaient en tête ?

— Bien, dis-je. Alors les choses resteront telles quelles sont, nous sommes d'accord ? Oh, et Ginny, à partir de maintenant j'aimerais voir les rapports financiers trimestriels.

Elle me regarda, prise au dépourvu.

— Bien sûr. Mais vous risquez de les trouver assommants. Il y a énormément de paperasserie et je ne sais pas si vous pourrez vous y retrouver...

— Rapports trimestriels, tranchai-je. Dès aujourd'hui.

Ainsi mes doutes étaient fondés : Ginny avait déjà commencé à dépenser l'argent. Je pouvais entendre haut et fort ses pensées pleines de désarroi. *Il va causer des difficultés.*

Oh que oui, ma chère directrice du service financier ! J'en avais du moins la ferme intention.

La réunion se termina rapidement avec force sourires et manifestations de feinte sympathie. Barsi offrit même de me raccompagner dans mes quartiers, mais je me débarrassai d'elle.

— Non, ma chère. Le vieil homme veut être seul. Et pendant un instant, un précieux et nostalgique instant, je posai mon regard sur son joli visage sombre. Des clochettes d'or pendaient de ses oreilles et de ses nattes noires comme des fleurs de métal.

J'avais été très près de l'aimer, à ma façon. Malgré sa subite trahison, de nouveau, je me sentais attiré. Je me ressaisis :

— Je vous verrai dans la matinée.

Seul dans mon bureau, je me rendis compte que j'avais besoin d'aide – de renforts. Et vite. Très rapidement maintenant, les administrateurs prendraient le contrôle de Monde Meilleur et le dirigeraient à leur convenance : comme une corporation vouée à l'auto-continuité plutôt qu'au service des autres. Seul, je ne pouvais pas les retenir. Mais je ne pouvais pas non plus les laisser faire. C'eût été renier tout ce qui avait été mon but, et celui de mon frère avant moi. C'était incroyable : une fois de plus je me voyais contraint de lutter pour le contrôle de cette maudite organisation sanctifiée.

Rick, tu dois bien rire, n'est-ce pas ?

La nuit, quand les branches nues se frottent les unes contre les autres avec des gémissements de violon mal accordé je crois entendre ton rire dans les arbres.

La mémoire d'un vieil homme lui joue des tours et les fantômes du passé dansent devant mes yeux comme d'anciens films projetés. Mes parents flottent dans un cadre décoloré. Et il y a Narlydda, une artiste douée, et son mari Skerry, mon vrai père. Tué par mon seul frère, Rick. Oui, c'est exact. Le Prophète du Désert était un assassin qui a commis le plus tragique des crimes : le parricide. Mais cette vérité est enfouie en sécurité dans le passé avec mes fantômes. J'y ai veillé. Personne n'est vivant pour se la rappeler aujourd'hui. Personne à part moi. Et Alanna.

Et maintenant je dois me tourner vers elle. Ma demi-sœur, fille de Narlydda et Skerry. De tous mes fantômes, elle est la seule à avoir une substance. Nous ne nous sommes pas parlé depuis des années, mais je me souviens facilement de son numéro et le compose sur ma ligne privée. Son message apparaît : « Alanna méprise les simulacres. »

— Aide-moi, dis-je à l'écran orange luminescent. Tu es la seule, Alanna, la seule autre qui se souvienn...

Les années passées défilent et je les revois bien trop clairement. Les jours naquirent et moururent, les danses rituelles des saisons se succédèrent pendant six longues années après la mort de Skerry, et pendant tout ce temps je n'eus aucune nouvelle de Rick, que j'avais envoyé en exil. Oh, ce n'est pas que j'en attendais ! Au début je m'étais senti incomplet sans mon jumeau, émotionnellement amputé. Mais avec le temps je me suis habitué à cette douleur fantôme, et Rick s'est estompé peu à peu, au point de devenir aussi transparent qu'un spectre, pour pratiquement disparaître, finalement.

La colonie de Mars, que les forces multinationales avaient établie au milieu du siècle, était un énorme succès – et, après la chute de New Delhi, avait attiré beaucoup de réfugiés. Je croyais à moitié que Rick s'était joint au flux d'immigration vers la planète rouge et à une époque je prenais un certain plaisir à l'imaginer opposer ses remarquables dons à ce rude monde étranger, le forçant à se plier à sa volonté et aux besoins des colons. Cela se passait en 2062, je crois, ou 2063 – vers la fin de la sécheresse de neuf ans dans l'hémisphère Ouest. Une année d'émeutes dues à la famine. Il y avait tellement de gens affamés au début. Et tellement de morts. Ce fut une année hantée, et je ne fus que légèrement surpris de recevoir une lettre de celui que j'en étais venu à considérer comme un fantôme. Elle arriva dans une vieille enveloppe froissée et tachée tamponnée d'une adresse, une boîte postale à Portâtes, au Nouveau-Mexique.

Le message qu'elle contenait était simple : « Viens, Julian. Tu me trouveras ici. Rejoins-moi. » Le papier jaune avait une texture presque antique, et le message était l'écho d'un très vieux rêve. Il ne s'agissait pas tant d'une requête que d'un ordre, sans signature. Mais cela n'avait pas d'importance. Je savais qui l'avait envoyé.

Je la tournai entre mes doigts pendant des jours, palpai le papier, me rendis compte que Rick m'avait envoyé quelque chose de tangible pour que je ne puisse pas facilement l'ignorer. Mais je n'étais pas prêt à reprendre contact avec lui. Malgré la tentation de répondre, je repoussai l'idée loin de moi et enfouis la lettre – et le souvenir de mon frère – au fond d'un tiroir, à

l'abri de la vue et de l'esprit. Reste à l'écart, Rick. Reste à l'abri, et laisse-nous tous à l'abri.

Une semaine plus tard j'étais en consultation à l'hôpital général quand me parvint une sommation de Joachim Metzger, Gardien du Livre des Conseils Mutants nouvellement unifiés :

« Nous avons localisé votre frère, docteur Akimura. Venez tout de suite, je vous prie. »

Cette fois je répondis à l'appel : j'annulai réunions, rendez-vous avec des patients, engagements sociaux, et sautai dans la navette pour la Californie. Rick serait-il là-bas, le même, plein de vie et de rage, dangereux, agitant son poing à la face du monde ?

La salle de réunion était telle que je m'en souvenais, des décorations vert et marron sombre peintes au pochoir sur les murs lambrissés de bois rouge. Une centaine de paires d'yeux dorés se tournèrent vers moi quand j'entrai. Mais aucune n'appartenait à mon frère. Il n'était pas à la réunion, ni nulle part en vue, et je fus un instant soulagé. Il n'était encore qu'une ombre au fond de ma mémoire, un picotement à la base de ma nuque.

Joachim Metzger était assis au centre d'une longue plateforme qui avait remplacé l'ancienne table du Conseil. C'était un homme corpulent, rouge de santé, avec une mâchoire carrée, de généreux plis de chair de chaque côté de sa large bouche, et une tête aux cheveux blêmes bouclés qui arrivaient presque aux épaules de sa tunique pourpre de Gardien du Livre.

— Vous disiez savoir où est mon frère... commençai-je.

— Docteur Akimura, dit le Gardien du Livre. Nous savons exactement où il est.

Je ne m'attendais pas à cela. Ce Metzger était direct au point d'en être dérangeant. Il n'y avait aucun moyen de se dérober à son inquisiteur regard doré.

— Où est-il ? demandai-je.

— Au Nouveau-Mexique.

— Comment le savez-vous ?

— Son empreinte mentale est caractéristique, répondit-il, et un léger sourire flotta sur ses lèvres.

— Bien, donc vous l’avez trouvé. Est-ce pour me dire ça que vous m’avez fait traverser le pays ?

Metzger ne souriait plus.

— Bien sûr que non. S’il était simplement installé au Nouveau-Mexique, à s’occuper de ses propres affaires, nous n’aurions pas pris la peine de vous contacter. Malheureusement, ce n’est pas le cas. En fait, c’est la dernière chose qu’il fasse.

— Ce qui veut dire ?

— Docteur Akimura, nous craignons que votre frère ne soit en train de créer une sorte de culte.

— Un culte ? (Je n’aurais pas été plus étonné si l’on m’avait dit que Rick brigait la présidence des États-Unis.) Qu’est-ce que vous racontez ?

— Nous avons des rapports sur un soi-disant faiseur de miracles qui arpente le Nouveau-Mexique.

— C’est tout ? (Je me retins de rire.) On a toujours raconté des histoires abracadabrantes sur des saints parcourant le désert. C’est un archétype.

— Peut-être, mais cet archétype-là accomplit des choses dont seul Rick Akimura serait capable. Et il attire les foules.

— En êtes-vous sûr ?

Metzger hocha la tête sans une seconde d’hésitation.

— Le premier écho que nous avons eu de lui date d’un an – quelque chose sur un ermite qui accomplissait des miracles parmi les fermiers. Quelque part près de White Sands. Ensuite nous avons entendu parler d’un esprit frappeur. Du genre aimable.

Là, je m’esclaffai.

— Un amical esprit frappeur ? Et qu’accomplissait donc ce gentil fantôme ?

— Il faisait démarrer des aéronefs en panne. Il brisait la glace dans les puits. Détournait des tourbillons de poussière. Un homme a été sauvé d’un taureau enragé qui l’avait acculé dans un pré : il a été soulevé du sol et transporté au-dessus de l’animal qui le chargeait.

— Et alors ? dis-je. Un vieil homme dans un ranch isolé a été sauvé par un miracle. Du moins, c’est ce qu’il dit. Plus probablement, il s’était fait un cocktail maison avant d’aller se

promener dans la campagne. Et c'est à cause d'un vieillard éméché qu'on m'a demandé de tout quitter pour me précipiter ici ?

— Ça, ce n'était que le début, dit Metzger. Ensuite, il y a eu ces histoires de chevaux et de moutons perdus qui sont miraculeusement rentrés au bercail, de marcheurs égarés qui ont senti leurs pas guidés dans la bonne direction, et même d'un glissement de terrain dévié dans les montagnes Sangre de Cristo.

Je me tortillai sur mon siège, soudain mal à l'aise. Cela ressemblait tout à fait à Rick, mais je n'étais pas pressé de confirmer la théorie de Metzger sans davantage de preuves.

— N'importe quel télékinésiste de passage aurait pu accomplir la plupart de ces exploits, dis-je.

— Et n'importe quel télékinésiste de passage aurait-il été capable de téléporter une petite fille dans un hôpital après un accident ? Ou de stopper une inondation catastrophique ? D'étouffer un incendie de forêt ?

— De quelles sources tenez-vous ça ?

— Un aimable journaliste. Regardez ceci.

Les lumières se tamisèrent et un écran s'anima de flashes d'information annonçant en grands titres :

UN ENFANT DISPARU RETROUVÉ VIVANT DANS LE
DÉSERT PAR UN GROUPE DE CHARITÉ, DE BONS
SAMARITAINS SAUVENT UNE FAMILLE AFFAMÉE, LES
FAISEURS DE BIEN CONSTRUISENT LE CULTE DU
DÉSERT, LE GOUROU DU DÉSERT TIENT DES RÉUNIONS
TRANSCENDANTALES, DES MILLIERS DE GENS
REJOIGNENT LE CULTE DU NOUVEAU-MEXIQUE...

Nous vîmes ensuite un groupe de personnes en combinaisons bleues et vertes se ruer au milieu d'une foule d'ouvriers agricoles en colère qui menaçaient d'incendier une ferme collective. L'image changea et le même groupe était de nouveau présent alors qu'un supertanker chaviré déversait des tonnes de brut dans le golfe du Mexique.

Parmi eux se trouvait un personnage mince et musclé vêtu d'un jean et d'une chemise de travail. Il avait une barbe brune et portait un chapeau de cow-boy. Il était de toute évidence télékinésiste, car en étendant les bras il semblait redresser le bateau, ramenant le pétrole dans les cales. Mais ses traits étaient indistincts. Impossible de dire s'il s'agissait de Rick.

L'image suivante était encore plus stupéfiante : le même homme barbu se tenait au centre d'un immense auditorium. La salle était plongée dans l'obscurité. Un spot était braqué sur l'homme, mais on avait l'impression que c'était de lui qu'irradiait la lumière. Tout autour de lui les gens se tenaient par la main, les yeux fermés, la tête baissée. Ils souriaient, tous, avec une expression d'extase sereine qui me mit les nerfs en boule.

Au vu de cette scène, la réaction fut explosive dans la chambre du Conseil Mutant.

— Il ne peut pas faire ça !

— C'est contre toutes nos croyances. Seuls les Gardiens du Livre peuvent diriger une communion.

Que manigance-t-il ? Pourquoi n'est-il pas venu nous consulter, s'il voulait diriger une communion ?

Du calme, dit Joachim Metzger à l'assemblée, taisez-vous et regardez.

Une femme rousse et dodue, à deux sièges de moi, prit la parole :

— Gardien du Livre, il n'a pas l'air dangereux. Je veux dire, tout ce que j'entends sur ce groupe, c'est qu'ils font de bonnes actions. En quoi est-ce si abominable ?

— Ce n'est pas du tout abominable, répliqua doucement Metzger. En fait, ses intentions sont admirables. Mais son groupe présente les signes de soumission à un culte de la personnalité. Ses pouvoirs effrayent déjà l'opinion. Si son organisation devient trop importante, elle pourrait créer une vague de terreur, une réaction brutale contre tous les mutants.

Je bondis sur mes pieds.

— Attendez une minute. Votre point de vue n'est-il pas quelque peu paranoïaque ?

Il me considéra un moment et je vis de la pitié dans son regard. Puis il s'adressa à moi personnellement par télépathie :

Docteur Akimura, Julian, je vous en prie, asseyez-vous. Nous n'avons pas encore organisé de vote. Nous avons l'intention de rester neutres aussi longtemps que possible.

Il faudrait juste laisser Rick tranquille, dis-je. Il subit une terrible pénitence.

Certains d'entre nous sont au courant. Et nous compatissons. Vraiment. Mais la menace de répercussions sur tous les mutants est bien trop grande.

Le croyez-vous vraiment, Metzger ?

Indépendamment de ce que je crois personnellement, officiellement, je dois appuyer cette politique d'enquête. Je représente l'Union des Conseils Mutants.

Et si vous jugez tous que Rick et son culte sont néfastes, alors que se passera-t-il, Gardien du Livre ? Que se passera-t-il ?

Alors il devra être stoppé. Humainement, bien sûr. Mais je suis sûr que, à un moment donné, il coopérera avec nous. Je vous rappelle que nous avons une plus haute responsabilité envers la société. Rick est considéré comme un renégat. Et les Conseils Mutants pensent qu'il n'y a rien de pire qu'un renégat, en particulier s'il est doté de pouvoirs supérieurs. Au minimum, il devra faire don de son protoplasme à nos généticiens – et de son sperme à notre banque de sperme aussi. S'il coopère dans ces domaines, peut-être accepterons-nous de le laisser tranquille. Mais, je vous prie, regardez le reste de notre compte rendu vidéo.

Encore furieux, je repris ma place alors qu'à l'écran l'image changeait pour montrer une terre desséchée et de petites collines. Je vis un bâtiment en fausses briques devant lequel se tenait une journaliste joviale et impeccable avec ses cheveux rayés rouge et noir et son tailleur stretch assorti. Elle s'agenouilla et se mit à parler à une frêle fillette aux cheveux blonds et aux yeux verts.

— Maintenant, ma chérie, raconte-nous encore ce qui t'est arrivé dans le désert.

La petite fille hocha la tête mécaniquement, comme si on lui avait soigneusement fait répéter le geste.

— Nous allons vite, très vite, dit-elle d'une voix douce et fluette. Le glisseur est sorti de la route, s'est couché sur le côté. Papa s'est cogné la tête et ne bougeait pas. Alors je suis sortie de la voiture.

— Pourquoi ?

— Parce que j'avais peur.

— Alors qu'est-il arrivé ?

— Je pleurais. Et puis il était là.

— Qui ?

— L'homme aux yeux d'or.

— Et qu'a-t-il fait ?

— Il m'a prise dans ses bras, il a dit « Ferme les yeux », et il m'a envoyée dans les airs.

— Et où as-tu atterri ?

— Près d'un groupe de policiers. À Albuquerque.

L'image se dissipa et une autre la remplaça. Un journaliste très emballé nous raconta par le menu le miracle d'une crue subite qui avait été endiguée « par magie » dans le nord du Nouveau-Mexique – il me sembla me souvenir avoir entendu parler de cet événement quelques mois auparavant. Ce reportage fut suivi d'un autre sur un incendie provoqué par la foudre et qui avait menacé de détruire plusieurs kilomètres de forêt dans les contreforts des montagnes Sangre de Cristo. Mystérieusement, l'incendie semblait s'être éteint tout seul.

— Téléportation ? dis-je d'une voix forte. Faire revenir dans leur lit des eaux débordantes ? Étouffer des feux de forêt ? Je dois admettre que ça ressemble bien à Rick. Si tant est que quiconque soit responsable de ces actes. Ce dont je doute.

Metzger me regarda comme si j'étais l'idiot du village.

— Vous doutez peut-être, docteur Akimura. Mais les gens commencent à faire des pèlerinages et laissent des offrandes dans le désert du Nouveau-Mexique.

— Des offrandes ? Que voulez-vous dire ?

— Nourriture. Argent. Alcool. Et, bien sûr, cela attire tous les crève-la-faim de la région. La police du Nouveau-Mexique s'en plaint. Par ailleurs, certains groupes d'Indiens Pueblos ont

créé une danse en l'honneur de ce qu'ils appellent l'esprit du désert. Les touristes et les journalistes sont de plus en plus nombreux à venir les voir. Et une foule de soi-disant pèlerins s'est amassée autour de lui. Non seulement ils le soutiennent, mais ils le protègent, maintenant les enquêteurs et les mouches du coche à l'écart. Nous avons essayé de forcer le barrage pendant des mois – sans succès.

— Les curieux s'en iront, à la longue.

— J'aimerais partager votre optimisme, dit Metzger. Mais nous pensons que cela n'est que le début d'un très grave problème.

— J'avoue ne pas voir où est le problème.

— Attendez la suite.

À présent l'écran montrait un paysage aride, manifestement du Sud, probablement le Nouveau-Mexique. Je vis une manifestation extrêmement violente : les gens hurlaient et gesticulaient tandis que la police essayait de les maîtriser. La foule – à prédominance hispanique avec quelques Indiens métissés – était amassée devant un immeuble de deux étages. Fugitivement, des visages effrayés apparurent aux fenêtres, puis se retirèrent.

Des holopancartes dénonçaient Rick comme l'antéchrist, une menace mutante, et exigeaient son arrestation. Certains des manifestants portaient même des croix qu'ils brandissaient devant eux comme des armes. Ils étaient à la fois déchaînés et effrayés.

Mais il y avait quelque chose de bizarre dans l'ensemble de cette scène, tout le monde paraissait juste un peu trop bien dans son rôle, comme s'ils étaient manipulés par un meneur, peut-être un groupe religieux. Il était facile de comprendre pourquoi Rick pouvait craindre les garants des religions organisées qui continuaient d'exister. Après tout, au cours du siècle dernier les autels de culte avaient subi une graduelle désaffection. Maintenant, un mutant prodigieux attirait l'attention et l'admiration, peut-être même l'hommage, d'une population totalement désespérée qui autrement se serait probablement tournée vers les traditionnelles sources spirituelles de réconfort. Et s'il y avait eu des défections parmi les inconditionnels, les

prêtres et les membres responsables des congrégations subsistantes étaient sans doute alarmés, envieux, même. Mieux valait essayer de tuer ce phénomène dans l'œuf, si possible. Mais ils étaient stupides. Ils ne voyaient pas que leurs efforts iraient à l'encontre du but recherché et enflammeraient l'intérêt du public pour Rick, attireraient l'attention des médias droit sur lui.

De nouveau, l'image changea. Passait à présent un kaléidoscope d'interviews : le directeur de l'Association médicale américaine exigeait de voir les diplômes permettant à Rick d'exercer la médecine. Une femme non mutante, lèvres pincées, voulait savoir pourquoi les mutants avaient caché leurs miraculeux pouvoirs pendant si longtemps. Un médecin suppliait Rick de lui enseigner ses méthodes de guérison. Un homme désespéré faisait appel à n'importe quel mutant pour venir soigner son petit garçon. Une vieille femme réclamait que l'armée arrête Rick ou ouvre tout de suite une enquête sur lui.

— Comme vous pouvez le voir, votre frère est en train de créer une sacrée pagaille, dit Metzger. Il effraye et déroute les non-mutants. Il faut intervenir avant que tout cela ne devienne incontrôlable.

— Ouais, intervint un mutant chauve. Qui sont tous ces gens qui travaillent avec lui ? Il est peut-être en train de monter une sorte d'armée de fanatiques.

Un autre prit la parole par la voix de l'esprit.

Arrogant, il a toujours été arrogant. Il ne s'est pas amélioré.

Les protestations s'enchaînèrent.

— Il est dangereux. Faites quelque chose.

Il a ignoré toutes nos sommations.

— Le frère. Envoyez son jumeau lui parler. C'est le seul qu'il écouterait.

— Ça m'étonnerait beaucoup, fis-je. Il ne m'a jamais écouté.

J'étais prêt à réfuter tout argument, à refuser de m'engager, quand ma traîtresse de conscience me parla, utilisant la voix de ma mère : « C'est faux, mon fils, dit-elle. Rick t'a écouté une fois. Il y a six ans. Quand tu lui as dit de partir. »

Et je l'avais éloigné, n'est-ce pas ? À l'époque je pensais qu'il serait parti une bonne fois pour toutes et Dieu merci. Pourquoi n'était-il pas resté introuvable, un fantôme bien gardé dans le passé ? Rick en chair et en os était trop dangereux, trop imprévisible. La part d'adulte en moi se rebellait, résistait, ne voulait rien avoir à faire avec ce problème. Mais la culpabilité affaiblissait ma détermination – j'avais envoyé mon propre frère en exil – et la part de moi qui avait encore neuf ans et était un gentil garçon abdiqua.

— Très bien, dis-je à mes persécuteurs intérieurs et extérieurs. Très bien. Gardien du Livre. J'irai au Nouveau-Mexique. Oui, j'irai voir mon frère.

Le Nouveau-Mexique n'est pas une région accueillante en hiver. Le désert est desséché, froid et vide. Un vent glacé traverse en sifflant les buissons rabougris avant de venir vous givrer le dos en s'infiltrant sous votre veste. La zone tri-urbaine d'Albuquerque, Santa Fé et Taos grouillait de gens qui avaient adopté le mode de vie indigène ou essayaient de s'intégrer. Au bout d'une heure j'étais vacciné contre tout goût pour le turquoise ou les boucles de ceinture en argent serties d'hologrammes ornés de motifs navajos traditionnels.

Je louai un vieux glisseur jeep et partis pour Torrance, site du premier prétendu miracle de Rick. Le chauffage était lent à réagir et mon souffle formait des plumes blanches devant moi.

Rick, pensai-je, où es-tu ? Est-ce que je te sentirai avant de te voir ? La bonne vieille communication entre jumeaux marche-t-elle encore après tant d'années ?

Dans les *badlands*, à mi-chemin entre Torrance et White Sands, la végétation se raréfie, le vent devient plus violent et la population est moins dense. Cahotant avec ma jeep sur la route sillonnée d'ornières, je traversai une ville anonyme qui contenait à peine plus de deux rues se croisant en une intersection en T. Ce fut une quinzaine de kilomètres au-delà que je vis le premier lieu de pèlerinage. Du moins, pensai-je que c'en était un.

Une structure primitive de planches usées et de bois de récupération cloués et attachés avec du fil de fer, recouverte

d'une peinture métallique brillante et de morceaux de miroir, qui faisait penser à la première création artistique d'un enfant de cinq ans. Une bougie blanche à moitié consumée était plantée, éteinte, au milieu d'une pile de poires, d'oranges, et de bouts de papier.

Remarques ? Demandes d'aide ? Requêtes pour une intervention ?

J'arrêtai le moteur et sautai à terre. Le premier mot était illisible, les phrases diluées dans un crémeux barbouillage bleu. Mais le deuxième avait été imprimé au laser et, malgré l'altération de l'impression, il était encore lisible : « Dieu soit loué. Vous avez été la réponse à nos prières. Soyez béni et protégé. Avec tout notre amour et notre gratitude, famille Mendez. »

Le suivant était écrit à l'encre indélébile : « Au Prophète du Désert. Qui que vous soyez, où que vous soyez, vous m'avez sauvé la vie et je ne vous oublierai jamais. Un jour, quelque part, je vous trouverai et d'une manière ou d'une autre je vous revaudrai ce que vous m'avez donné. Merci, merci, merci. Ricardo Arancio. »

Un griffonnage enfantin y était ajouté : « Cher Ange du Désert, s'ils vous plaît, faites que la jambe de ma sœur Rosa arrête de la faire souffrir. »

Un frisson indépendant de la température de l'air me parcourut le dos.

À qui ces requêtes s'adressaient-elles ? Jéhovah ? Bouddha ? Shiva ? Et pourquoi ici, au milieu de nulle part ?

Je retournai dans la jeep et claquai la portière. Un kilomètre plus loin, je croisai un autre lieu de pèlerinage. Pas d'art enfantin, cette fois. Quelqu'un avait dépensé son temps et son argent pour cette installation. Sur un cylindre gris mat défilait en continu un message holographique, les lettres arc-en-ciel ondulant dans la faible lumière du soleil. Le contenu était simple : « Merci, notre bienfaiteur, qui que vous soyez, pour le don de votre bonté et de votre aide. Samuel est en voie de guérison. Sans vous il serait mort. Nous invitons tous ceux qui ont été touchés par votre grâce à nous joindre. Fax : 5050-758-1478. »

C'était un numéro de Taos. Taos se trouvait à cinq heures de route mais je décidai de trouver ces gens et d'apprendre pourquoi ils avaient dépensé tant d'argent pour laisser un message au milieu de nulle part à la gloire de quelqu'un qu'ils ne semblaient même pas avoir rencontré.

Taos fut à une époque une petite ville avec une place carrée où les habitants venaient abreuver leurs chevaux et plus tard garer leurs voitures. Bien sûr, la place est maintenant le cœur d'un centre administratif plurifonctionnel conçu pour répondre aux besoins des deux cent mille personnes qui vivent aujourd'hui dans la zone urbaine de Taos. Je crois qu'il y a même une plaque de cuivre quelque part pour indiquer où D.H. Lawrence a un jour utilisé les toilettes.

La jeep était d'un modèle trop ancien pour disposer d'un fax, alors je la garai et utilisai une cabine publique. J'envoyai un message expliquant que j'étais à la recherche du phénomène du désert et je reçus rapidement une réponse de Betty Smithson, la femme de Samuel. Nous convînmes d'un rendez-vous au bar de l'hôtel Taos. L'établissement originel, qui datait du XIX^e siècle, avait été pieusement conservé à l'intérieur du nouvel hôtel, un complexe flambant neuf de 150 chambres. Un système élaboré de circulation d'air diffusait une odeur de vieux cuir dans le salon et deux Indiens portant des vestes en tissu coloré (et sans doute payés par la direction pour ajouter une touche de la couleur locale) occupaient des tables près de la porte du bar rustique. Je fus surpris quand le robobarman rouge produisit une seringue manifestement déguisée pour ressembler à un instrument de ferme. Je n'appréciai pas beaucoup plus de presser contre mon bras ce qui s'avéra être une truelle rouillée, mais c'était mieux que d'être invité à boire dans un abreuvoir. L'alcool me réchauffa et me remonta considérablement.

Betty Smithson était une grande femme robuste d'environ cinquante ans, d'une beauté fanée qui me rappela une image vidéo surexposée. Ses cheveux blonds étaient presque blancs et ses yeux d'un bleu éclatant dans un visage très bronzé. Elle portait une grosse veste marron, un jean, et un simple bracelet d'argent. Sa poignée de main était énergique.

— Vous avez donc vu un de nos holomessages ? dit-elle. Je n'ai pas pensé à ces vieilles choses depuis un moment.

— Un ? Combien en avez-vous installé ?

— Vingt entre ici et White Sands, il y a environ deux ans.

— N'est-ce pas un peu coûteux ?

Elle haussa les épaules.

— Nous sommes fermiers depuis cinq générations. Nous avons eu beaucoup de chance.

— L'hologramme que j'ai vu est impressionnant, pas de doute. Mais pourrais-je savoir pourquoi vous l'avez mis en place ?

Elle me lança un regard à la fois sévère et méfiant :

— Mais je pensais que vous le saviez ! Ne m'avez-vous pas envoyé un fax au sujet des miracles du désert ?

— Eh bien, oui, je suis ici pour enquêter...

— Oh, je me suis méprise. Je croyais que vous aviez vécu une expérience similaire. Parler aux journalistes ne m'intéresse pas.

Elle se leva et se dirigea vers la porte.

Je me précipitai vers elle.

— Attendez, s'il vous plaît, madame Smithson. Je suis vraiment intéressé. Et je ne suis pas journaliste. Je suis médecin.

Elle s'arrêta, se retourna.

— Montrez-moi vos papiers.

Je fis miroiter devant ses yeux mon holocarte de l'hôpital.

Son regard s'agrandit.

— Akimura ? C'est vraiment votre nom ? Mais pourquoi ne le disiez-vous pas ? Vous devez être le frère de Rick Akimura. Il a dit qu'il avait un jumeau. Personne d'autre n'est au courant, bien sûr. (Elle se pencha vers moi d'un air de confiance.) Il ne dit même jamais son nom à personne. Je suis la seule à le savoir. Excusez-moi, docteur Akimura, je ne voulais pas être impolie – j'ignorais qui vous étiez. J'ai tellement peur d'être traitée comme ces idiots aux journaux télévisés.

— Si nous nous asseyions pour en parler ? proposai-je en désignant deux profonds fauteuils de cuir dans un coin tranquille.

Après un moment d'hésitation, elle s'assit.

— Alors, à propos de ce message ? enchaînai-je aussitôt. Pourquoi l'avez-vous installé ?

— Eh bien, il le fallait, non ? (Son ton était neutre, comme si les gens payaient tous les jours des petites fortunes pour installer des holomessages dans le désert.) Après tout, il a sauvé Samuel quand le glisseur a failli l'écraser. Sam s'en est sorti avec une fracture du bassin. Même avec les médicaments, il lui a fallu des mois pour s'en remettre.

Je me penchai un peu plus vers elle.

— Et qui était-ce, cet homme qui a sauvé votre mari ?

— Mais je croyais que vous le saviez. C'était Rick. Il avait des yeux dorés, tout comme les vôtres, alors j'ai compris qu'il était mutant. Il a emmené Sam à l'hôpital aussi vite que le peut l'imagination. Plus vite, même. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Malgré mes scrupules à m'introduire dans son intimité, je tentai un rapide sondage télépathique. Mais tout ce que je vis fut une vague silhouette aux cheveux noirs, indistincte, et une curieuse force d'inertie mentale, rare chez un non-mutant.

— Il a à peine parlé, poursuivit-elle. Quand le glisseur a commencé à tomber de sa grue il était justement là. Je ne sais pas d'où il venait. Mais maintenant que nous l'avons trouvé, nous l'aiderons de notre mieux.

— Nous ?

Sa voix prit un timbre métallique.

— Tout à fait. Nous avons formé un groupe. Nous nous appelons Monde Meilleur – M. M. pour abréger. Je vous dirai, docteur Akimura, que jusque-là je n'ai pas souvent eu recours à ce que vous pourriez appeler la foi. Je n'y avais jamais beaucoup pensé. Mais franchement, cette expérience a changé ma conception de l'espoir. De la confiance. Et tous ceux que cet homme a aidés ressentent la même chose. C'est quelque chose de bon, docteur Akimura. Je ne sais pas vraiment comment l'expliquer autrement. (Elle me regarda et ses yeux brillaient d'une flamme intérieure.) Pendant deux hivers nous avons entendu parler d'un fantôme qui secourait les gens en difficulté. Eh bien, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de fantôme. Je sais que c'était Rick. Sans aucun doute. Et nous, nous qu'il a aidés,

nous voulons tous le remercier. Alors nous nous joignons à lui pour l'aider à atteindre les autres. (Elle s'arrêta un instant, puis ajouta, presque timidement :) C'est votre frère, n'est-ce pas ?

J'esquissai un sourire poli.

— Ça se pourrait, madame Smithson. Je n'en suis pas encore sûr. C'est la raison majeure de ma présence ici.

Intérieurement, j'étais ébranlé. Si une femme aussi solide que Betty Smithson pouvait trouver une révélation dans les actions de ce fantomatique mutant du désert, combien d'autres personnes pouvaient se joindre à elle ? Bientôt des lieux de pèlerinages pousseraient près de chaque buisson, d'ici à la frontière. Et une armée de fidèles croyants. Le Conseil Mutant avait-il eu raison de parler d'une armée privée se constituant autour de Rick pour son confort et sa protection ?

— J'apprécie beaucoup votre franchise, repris-je. Mais vous devriez peut-être vous méfier avant de vous confier à un étranger. Pour votre propre sécurité.

— Oh, je ne suis pas une bavarde. J'ai accepté de vous rencontrer parce que j'avais espéré que vous vous joindriez à nous. Je vois maintenant que cela vous serait impossible. Pour le moment. Mais vous semblez avoir un esprit ouvert. Je ne pense pas que les autres auraient trouvé une objection à ce que je m'entretienne avec vous. (Elle consulta sa montre.) Il est tard. Si vous m'accompagniez pour vous rendre compte par vous-même ?

2

Nous prîmes la route 522, passâmes Lobo Peak et la Forêt nationale de Carson, et nous avions presque atteint Questa quand je vis l'holopancarte indiquant la direction de Monde Meilleur. Nous tournâmes à droite, traversâmes un bosquet de genévriers bleu-gris, et pénétrâmes dans la tentaculaire enceinte de Monde Meilleur.

L'air glacé était déjà coupant et le soleil hivernal projetait de longues ombres pourpres sur le complexe de bâtiments niché dans les contreforts des montagnes Sangre de Cristo. Des murs couleur d'argile tentaient d'imiter de la brique rose sur trois niveaux surmontés d'un toit de tuiles plat. Une holopancarte en argent sur le fronton du bâtiment annonçait fièrement *Monde Meilleur* en lettres italiques étincelantes. On lui avait donné la forme d'une énorme boucle de ceinture navajo.

J'inspirai une goulée d'air glacial et suivis Betty Smithson vers la grande porte en bois sculpté donnant dans le bâtiment principal. Elle ôta son manteau et je vis qu'elle portait un ensemble bleu presque assorti à ses yeux. Le logo de Monde Meilleur était brodé dans le dos : un cercle doré tracé autour du soleil embrasé représentant le Nouveau-Mexique. Ce dessin me rappela avec une certaine gêne les *pins* de l'Unité Mutante que j'avais vus bien des années auparavant : un cercle doré autour d'un œil doré grand ouvert.

Ses yeux cherchèrent les miens un instant.

— Nous sommes juste à l'heure pour la réunion du soir. (Elle embrassa d'un geste gracieux et possessif l'ensemble du bâtiment.) Alors, comment trouvez-vous notre centre ?

Je regardai autour de moi. Le hall d'entrée était carrelé de bandes noires et blanches, avec des lanternes rouges suspendues à une poutre centrale. Le sol était pavé d'une céramique rouge et blanche avec des touches noires, qui me rappela les anciens tissages navajos. L'endroit avait des airs

d'hôpital flambant neuf, l'odeur en moins. Ses dimensions me stupéfièrent.

— Madame Smithson, pardonnez-moi cette question, mais comment pouvez-vous assumer financièrement tout ceci ?

Elle eut un sourire légèrement suffisant.

— Les dons. Oh, ne me regardez pas comme ça, docteur Akimura. Nous ne demandons pas d'argent. Nous ne l'avons jamais fait. Mais ça ne veut pas dire que nous refusons les cadeaux. Et les gens n'arrêtent pas de donner. Nous venons d'acheter un parc d'attractions en faillite et nous y avons effectué quelques changements à notre convenance.

— Ces dons ont l'air très commodes.

Son sourire diminua, puis s'effaça.

— Je n'y vois aucun mal. Et Rick non plus. (Elle marqua une pause.) Mais vous n'avez pas encore répondu à ma question.

— Eh bien, je trouve que c'est vraiment très joli, déclarai-je en tapant des pieds pour y rétablir la circulation. Dans le genre aseptisé.

— Que voulez-vous dire par aseptisé ? L'agencement incorpore des éléments décoratifs traditionnels des Américains d'origine, mais il est avant tout fonctionnel.

Elle allait ajouter autre chose quand une porte claqua au bout du hall et quelques accords d'une musique rythmée et joyeuse parvinrent jusqu'à nous.

— Ils commencent plus tôt que je ne pensais, dit-elle.

Elle parut soulagée, reconnaissante même, de la distraction, et se dirigea vers la source musicale, me devançant rapidement.

— Venez, docteur Akimura. Vous n'avez qu'à laisser votre manteau ici.

Comme j'hésitais, elle secoua impatiemment la tête.

— Vous ne voulez pas manquer le plus intéressant, non ?

Je me débarrassai de ma parka et me dépêchai de passer à sa suite la porte rouge. Nous nous retrouvâmes dans un immense hall à plusieurs niveaux dont le mur du fond était lambrissé de bois patiné et sculpté. À chaque étage, des gens dansaient, chantaient, mangeaient et buvaient. Du champagne jaillissait d'une fontaine en céramique verte en forme de figuier

de Barbarie tandis qu'un robogroupe jouait une musique tribale au rythme lancinant.

En dessous de nous, à l'étage principal, une grande femme rousse dansait avec un homme à la peau sombre deux fois plus petit qu'elle. Près d'eux, un homme et une femme aux mêmes pommettes hautes et cheveux courts décolorés tournoyaient à leur propre rythme intime. L'endroit était bondé. Certains danseurs étaient hispaniques, d'autres d'origine asiatique. Tous portaient des combinaisons Monde Meilleur de diverses couleurs : rouges, bleues, roses, marron. J'étais le seul mutant dans la salle et je me sentais bizarrement repérable, avec mes yeux dorés.

— Je suis surprise qu'ils ne jouent pas du Beethoven, dit Betty d'une voix qui me sembla plus forte, gonflée d'autorité. C'est le compositeur favori de Rick, vous savez.

Le temps que nous descendions deux étages pour accéder à la piste de danse, la musique s'était arrêtée, des chaises gonflables rouges étaient apparues et les noceurs s'étaient assis en un large demi-cercle, sur plusieurs rangs. Betty et moi prîmes place au fond, sur un côté.

Chut.

L'ordre mental sembla résonner à travers la salle en bois. Un homme était apparu au centre de la pièce, le visage calme, les yeux fermés. Il avait une barbe parfaitement taillée et ses cheveux noirs coiffés en arrière étaient noués sur sa nuque par un cordon de cuir brut. Malgré son expression aimable, il y avait en lui quelque chose de circonspect et de secret, comme s'il avait vécu dans le désert très, très longtemps.

— Rick ?

J'avais la gorge nouée et ne pus émettre qu'un murmure étranglé. Je ne voulais pas y croire. Je ne voulais pas que Rick soit là. Et pourtant, mon propre frère, mon jumeau...

Il était maigre et bronzé. Sa peau trahissait une vie principalement passée sous le soleil brûlant et dans l'air sec. Nous avions le même âge, évidemment, mais Rick paraissait maintenant avoir près de dix ans de plus que moi. Ses tics nerveux avaient disparu. Ce Rick était différent. Il était tranquillement assis, presque dans l'expectative, sur un siège en

bois au centre de la pièce. On aurait dit un homme habitué à attendre.

À mon étonnement, la joie m'envahit, vive et rayonnante, presque douloureuse dans sa surprenante intensité. Des larmes emplirent mes yeux. J'étais sur le point de crier, de l'appeler, quand mon frère prit à nouveau mentalement la parole. La foule se figea.

Nous nous sommes rassemblés ici dans le but de partager notre détermination. Nous avons reçu un don et maintenant nous désirons tendre nos mains vers les autres. (Il tendit les mains.) *Venez. Joignez-vous à moi maintenant.*

Je faillis m'arrêter de respirer : Rick proposait la rituelle invitation à une communion collective mutante. Mais il n'y avait pas de mutant, ici, à part lui et moi. Pourquoi faisait-il cela ?

Une vague vibrante d'énergie mentale nous enveloppa comme dans une bulle, paralysant l'esprit. Je ne pouvais pas parler, pas penser.

Vous n'êtes pas seuls. Vous ne serez plus jamais seuls. Ensemble nous avons un but. Ensemble nous avons un sens. Nous sommes une communauté au service d'une communauté plus large au-delà de ces murs. Ensemble nous donnons. Ensemble nous sommes un.

Les mots miroitèrent et résonnèrent dans chaque esprit présent. Une communion – Rick était en train de diriger une communion ! Je n'arrivais pas à le croire. Mon frère n'était pas Gardien du Livre. Et cela n'était pas un Conseil Mutant. C'était un flagrant mépris de la tradition et cela m'effraya. Qu'était-il en train de faire ? Le groupe entier semblait plongé dans une béatitude inquiétante : yeux fermés, lèvres mouvantes alors qu'ils répétaient silencieusement les paroles que Rick leur adressait mentalement. La communion donnait la sensation d'une séance extatique. Et à l'intérieur de l'esprit collectif je discernai la même force mentale statique – cent fois amplifiée – que j'avais rencontrée chez Betty Smithson. Peut-être était-ce un résidu de l'effet de Rick sur des non-mutants, mais je ne faisais que le supposer. En fait, j'ignorais totalement de quoi il s'agissait.

Rick se dressa et fit les cent pas devant nous, réfléchissant apparemment à ce qu'il avait à dire. Le silence fut total pendant au moins cinq minutes. Des démangeaisons me picotèrent sous mon jean et entre les omoplates mais je ne pouvais pas bouger. À côté de moi, Betty Smithson était calme et immobile, saisie par le charme de Rick.

Finalement, mon frère se tourna de nouveau vers l'audience :

Je sais. Je sais que chacun d'entre vous a été si seul dans la prison de son propre cerveau que n'importe quelle compagnie, n'importe quel endroit, était le bienvenu. Je connais la souffrance de la solitude. Je sais ce que c'est que d'aspirer au réconfort sans aucun espoir de le trouver. Je sais à quel point le silence et la solitude peuvent plonger le plus solide d'entre nous dans la nostalgie et les regrets. J'ai vécu dans le silence et avec la nostalgie. J'ai vécu dans la solitude et j'en connais chaque ombre, chaque humeur. Et chacun d'entre vous connaît aussi cela. Mais ici personne n'est seul. Nous partageons et sommes partagés. Vous ne serez plus jamais seuls. Partagez avec moi. Soyez avec moi. Ensemble nous aiderons les autres. Et par là même, nous nous aiderons nous-mêmes.

C'est cela. Pas de devoirs. Soyez seulement bons envers vous-mêmes et les uns envers les autres.

Une vague de plaisir ascendant et vibrant s'éleva, me submergeant, d'une intensité orgasmique. Rick avait dû stimuler nos centres du plaisir – mais comment ? Je gémis et haletai avec le reste du groupe jusqu'à ce que, finalement, Rick nous libère.

Un silence abasourdi prit un moment la relève. Puis, dans un concert d'applaudissements, la communion prit fin. Les gens s'étreignaient, riaient et s'éparpillaient dans le crépuscule.

— Qu'est-ce que vous en dites ? N'était-ce pas merveilleux ?

L'attitude réservée et formelle de Betty Smithson s'était évaporée. Elle paraissait radieuse, rajeunie, et elle pétillait d'énergie. De toute évidence, la communion l'avait revigorée. Si c'était ainsi que Rick terminait chaque réunion, pas étonnant qu'elle soit accro. Qui ne l'aurait été ?

— Allons voir votre frère, Rick, appela-t-elle. Regardez qui est ici !

Il se tourna, enleva son chapeau et le fit vaguement tourner dans sa main, un demi-sourire aux lèvres.

— Content de te voir, docteur. Tu as dû recevoir mon message.

Il ne semblait nullement surpris de ma présence.

Je me figeai, étudiant les traits familiers et cependant étrangers de son visage.

— Rick, mon Dieu, je n'arrive pas à le croire ! Est-ce vraiment toi ?

Je l'enlaçai, lui tapotant le dos de plaisir. Il n'hésita qu'un instant, puis m'étreignit comme un ours maladroit. Betty Smithson observait la scène, ravie. Puis elle s'éclipsa avec tact. Pour la première fois depuis six ans, j'étais en tête à tête avec mon frère.

Encore étourdi par le choc de nos retrouvailles, je sentis son bras se resserrer autour de mon épaule.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demandai-je. Je te croyais parti sur Mars.

— J'y suis allé, et n'y suis pas resté plus de cinq minutes. Il ne m'a pas fallu plus de temps pour être convaincu que le Nouveau-Mexique est un paradis verdoyant en comparaison.

Sa voix était plus rauque que dans mon souvenir et il plissait les yeux, maintenant, comme s'il ne supportait plus la moindre lumière.

— Rick, je croyais ne plus jamais te revoir.

— Je sais.

Encore aujourd'hui, à des années et à des kilomètres de ces retrouvailles, l'émotion de cet instant m'assaille. La vertigineuse ambivalence qui me liait à mon frère revient tourner dans ma tête pour me dérouter. L'amour – et la colère. Dieu qu'il me manque ! Et comme je suis soulagé qu'il soit parti.

— Petit frère, dit-il, c'est vraiment bon de te voir ! Ça fait si longtemps. J'espère que tu es venu dans l'intention de te mettre au travail.

Je le regardai, interloqué.

— Que veux-tu dire ?

— Nous avons beaucoup de choses à faire.

— Comme cette communion à laquelle je viens juste de participer ? Ça te dérangerait de me dire exactement de quoi il s'agissait ?

— Une petite union mentale, c'est tout.

— Tu n'es pas censé diriger une communion pour des non-mutants.

— Pas censé ? (Son ton détaché devint dur.) Selon quelle autorité suprême ? Es-tu venu pour me citer des chapitres et des versets du Livre ? Ne sois pas borné, Julian. Je ne fais de mal à personne.

— Non ? Ces gens savent-ils que tu influences leurs humeurs et leurs émotions ? Que tu joues peut-être avec la structure même de leur personnalité ? Nous ne sommes pas encore certains des effets exacts que peut avoir une communion sur des participants non mutants.

— Alors pourquoi t'inquiéter, puisque tu n'en sais rien ? Epargne-moi ces salades, petit frère. Les mutants ont thésaurisé leurs pouvoirs pendant des années. Et en quoi en ont-ils profité ou fait profiter les autres ? Ces gens se sentent bien grâce à moi, et même mieux que bien. Quel mal y a-t-il à ça ? Ils le méritent. Mon Dieu, si j'avais su que tu allais être aussi étroit d'esprit je t'aurais directement renvoyé à ton hôpital et à ta gentille et sécurisante règle écrite.

Au bout de cinq minutes, nous nous affrontions déjà, comme autrefois ! J'avais du mal à le croire. Nous nous mesurâmes du regard jusqu'à ce que des bruits de pas interrompent notre dispute privée.

Deux employés de M.M. en combinaisons vertes se suivaient vers la porte d'entrée : une grande femme blonde fortement charpentée et un homme mince et d'apparence fragile, coiffé d'un chapeau de cow-boy marron taché.

— Bonne nuit, Rick, dit la blonde. Merci de nous avoir rappelé que nous ne sommes pas seuls.

— Nous partageons et sommes partagés, entonna l'homme. Nous ne serons plus jamais seuls.

Ils gloussèrent comme des adolescents et battirent des mains.

Rick leur adressa un signe distrait quand ils passèrent.

— Bonne nuit, Rod, Kate.

— Ne vois-tu donc pas ? dis-je quand nous fûmes à nouveau seuls. Maintenant ils te récitent les textes sacrés.

Je m'arrêtai, attendant une réaction de colère.

À la place, Rick soupira et se frotta les yeux.

— Écoute, je ne veux pas me battre avec toi, Julian. Allons manger quelque chose, d'accord ? Je connais un restaurant mexicain convenable en ville. Nous pourrions parler là-bas.

— Je conduirai.

— Ne t'inquiète pas de ça.

Il me toucha doucement l'épaule.

Un vertige nauséeux m'envahit tandis que les murs se mettaient à basculer et à tourner. Le sol se déroba. Je tombai sans fin, dégringolant à toute vitesse dans un espace noir, un vide sans air. Le sang battait à mes tempes. Mon esprit sautillait comme un chimpanzé. Je ne pouvais pas respirer, j'étais fouetté et anéanti, écrasé entre les planètes...

3

— Nous y sommes, dit Rick.

Nous étions assis dans un des boxes d'une longue salle sombre seulement éclairée par les lumières vacillantes à chaque table. L'atmosphère était remplie d'arômes épicés et d'un vibrant air de guitare. Des hologrammes pendaient au plafond, étranges formes sombres qui semblaient bouger lentement dans l'air surchauffé, déversant puis ravalant un jet d'or, en un mouvement perpétuel.

Ma tête cessa de tourner. Il fallut une minute de plus à mon estomac pour retrouver ses marques.

— Marrant, hein ? fit mon frère.

— Ce n'est pas ce que je dirais. (Je fis jaillir une seringue du plateau roboserveur et, les mains tremblantes, la pressai contre mon bras. La dose d'alcool me détendit) La prochaine fois, avertis-moi, tu veux ? Autrement, je ne réponds pas de mon estomac pour le voyage de retour. Rude virée.

Il sourit.

— On s'y habitue.

Malgré son insouciance bonne humeur, il était pâle et paraissait épuisé. Je regrettai de m'être bêtement emporté, quelques instants plus tôt.

— Rick, que t'est-il arrivé ?

— Tu veux l'histoire complète, dans son intégralité, non censurée ?

Je hochai la tête avec empressement. Mon frère s'adossa à son siège, prit une profonde inspiration et me fit le récit d'une odyssée de six années.

Il avait vagabondé à travers l'Ouest, s'arrêtant çà et là dans de minuscules avant-postes et de petites villes. Inévitablement, sa présence attirait les curieux, obligeants ou agressifs, et il était forcé de partir. Il avait vécu de cette façon pendant près d'un an avant d'aller au Nouveau-Mexique et de s'y installer.

Les vivres et l'eau n'avaient jamais été un problème : il pouvait commander ce dont il avait besoin. Et la question de l'hébergement était aussi facilement résolue. Mais il n'avait aucun moyen d'échapper à sa terrifiante solitude, pas même avec l'aide de ses pouvoirs mutants supérieurs.

Il passait son temps à traîner dans les *badlands*, fouillant partout à la recherche de glisseurs abandonnés et d'autres machines qu'il bricolait pour construire des écrans centraux. Ceux-ci étaient utilisés à la mise en fonctionnement de simulacres tridimensionnels programmés pour lui tenir compagnie et lui transmettre les informations. Il volait des cassettes de musique de son Beethoven adoré. Et il lui arrivait même de voyager dans le temps à travers ses visions. Cela le distrayait et lui donnait brièvement l'illusion de réintégrer la société. Mais il ne s'agissait que de pâles répliques, pas très différentes des vidéos. Il ne pouvait ni participer à ce qu'il voyait ni être vu comme quelque chose de plus qu'un fantôme.

Désespéré de solitude, il commença à porter ses vues sur une ville située à une soixantaine de kilomètres au nord. Ses habitants s'étaient habitués à la présence d'un ermite dans les collines et déposaient de temps en temps de la nourriture et des outils pour lui. En retour, il protégeait la ville à chaque fois que c'était nécessaire, repoussant une averse de grêle, décourageant un promoteur avide, consolidant même les murs effrités de l'hôtel de ville. Il prenait soin de ces gens avec affection, se montrait même possessif à leur égard, mais il restait à l'écart, les observant de loin avec une obsessionnelle convoitise. Jusqu'au jour où il trouva la petite fille et le glisseur accidenté.

Une fois qu'il l'eut sauvée, il se dit qu'il en était arrivé à un point de non-retour. Il prendrait le risque de rencontrer les humains et parcourrait le Nouveau-Mexique pour chercher à se rendre utile. Au cours de ses déplacements, il croisa les Smithson, et d'autres comme eux. Avant même qu'il s'en rende compte, des lieux de pèlerinages étaient implantés sur les routes et des messages vidéo le suppliaient de se montrer.

Finalement, un après-midi, il rassembla son courage, gravit l'allée d'ardoises du ranch des Smithson, et sonna à leur porte.

— Rick, dis-je, es-tu inquiet ?

Il fit léviter un cure-dents du boîtier sur la table et le mit à sa bouche. Avec une désinvolture étudiée, il répondit :

— À quel sujet ?

— Ce petit groupe qui t'admire tant.

— Quel mal y a-t-il à ça ?

— Ne vois-tu pas ce qui est en train de se passer ?

— De quoi parles-tu, Julian ? Je ne vois pas le mal partout. Je ne suis pas un pessimiste. C'est l'antithèse de ce que j'essaie de faire. Mais je regarde autour de moi et je ne vois que de la merde. Des gens qui crèvent la faim. Une technologie qui dépasse notre capacité à nous en servir. Des gouvernements et des religions qui prennent bien trop d'ampleur et deviennent de plus en plus insensibles. Ils ne travaillent qu'à perpétuer leur propre autorité. Ils ne répondent pas aux besoins des gens. Pas aux besoins VÉRITABLES.

— Comment le sais-tu ?

Ses yeux étincelèrent.

— Parce que je peux entendre et voir ce que les gens pensent. Ce qu'ils veulent. Ce qui les rend aussi affaissés qu'un tas de linge sale. Il y a bien trop de malheureux autour de nous, frère. Je l'ai toujours su, toujours senti. J'étais l'un d'eux. Mais maintenant je veux agir. (Il se pencha vers moi.) Je vais les guérir, Julian. Je sais comment pénétrer le mal, le faire partir, rendre les choses meilleures. Je dois le faire, petit frère. *Je le dois*. Tu es médecin. Tu devrais comprendre. Imagine une société complètement assainie, Julian. Les gens sans leurs souffrances, leurs convoitises, leurs colères. Je l'ai vue, tu sais.

— Dans tes visions ?

Il hocha la tête.

— Ça peut exister. Nous pouvons la faire exister.

Ses paroles étaient pures et élevées mais la lueur fanatique dans ses yeux m'effrayait. Je savais combien les saints pouvaient être dangereux, spécialement s'ils étaient aussi des surhommes.

— Mais, Rick, et si les gens ne souhaitent pas que tu t'introduises dans leurs têtes ?...

— La douleur leur brouille l'entendement. Ils m'en remercieront plus tard. La plupart des gens ignorent de toute façon comment agir au mieux de leurs propres intérêts.

— J'ai du mal à croire ce que j'entends. Tu vas tout bonnement soigner des gens avec ou sans leur accord ? Que fais-tu du droit à la vie privée ? Tes fidèles s'en moquent peut-être, mais toi ?

— Une fois que je les aurai guéris, ils me seront reconnaissants d'avoir agi ainsi.

Je tentai une fois de plus de le raisonner :

— Rick, tu ne peux pas pénétrer dans la tête des gens sans leur permission.

— Pourquoi pas ? Plus je guéris de personnes, mieux c'est.

— C'est ça que tu veux accomplir en dirigeant ces communions survoltées avec des non-mutants ?

— Bien sûr. Les mutants ont thésaurisé leurs pouvoirs depuis suffisamment longtemps. Leurs dons de guérison appartiennent à tout le monde, pas seulement à une élite aux yeux dorés. En outre, je ne fais qu'établir des liens thérapeutiques et titiller quelques centres du plaisir.

— C'est tout ? Rick, est-ce que tu te rends compte du danger qu'il y a à trifouiller dans l'esprit des gens ? Veux-tu vraiment encourager ce culte ?

J'avais haussé le ton — un peu trop. Au lieu d'avoir l'air ennuyé, Rick semblait amusé, presque condescendant.

— Julian, comment n'aurais-je pas foi en mes propres actions ? Comment ? Depuis des années, que fais-tu d'autre avec tes patients qu'essayer de les influencer, avec une méthode pas si éloignée de la mienne ? Et puis, qui a parlé de culte ? Pas moi. Je veux que ce soit une organisation de service.

— Ton propre Lion's Club ? Les Frères de Rick et les Sœurs de Pitié ?

— Pourquoi pas ? Connais-tu quelqu'un d'autre qui puisse se rendre ne fût-ce qu'à moitié aussi utile ? Je pourrais véritablement faire le bien. Expiers mes vieux péchés. (Il était maintenant moins amusé, ouvertement provocateur.) C'est toi qui m'as donné ce conseil, tu te souviens ?

— Créer un culte délirant n'est pas exactement l'idée que je me fais de l'expiation d'un meurtre !

Je regrettai aussitôt mes paroles. Mais c'était trop tard. Je me préparai à l'explosion. Elle ne vint pas.

Au lieu de cela, Rick me considéra pensivement, et quand il parla, sa voix n'exprimait aucun ressentiment, mais plutôt de la tristesse.

— Tu ne m'as pas encore pardonné, n'est-ce pas ? J'espérais que tu le pourrais, toi plus que quiconque. Mais je suis sûrement stupide. (Il se pencha vers moi et son ton changea, se teinta d'une note presque suppliante.) Tellement de temps a passé, Julian. Tant de choses sont arrivées. J'ai expié mon crime, vraiment, tu sais. Et je continuerai à vouer le reste de mon existence à ça. Je te le promets.

Pendant un moment, nous gardâmes tous deux le silence. J'étais furieux et dérouter. Pourquoi n'était-il pas resté dans le désert, loin de moi ? Il m'était plus facile d'aider les autres à combattre leurs démons que de lutter contre ma propre colère, mes contradictions et mes regrets. Je regardai l'étranger messianique qui me faisait face et me demandai qui était mon frère.

Il rompit le silence :

— Tu sais, j'ai suivi ta carrière, Julian. Tu t'es bien débrouillé.

Je me redressai, surpris.

— Tu es au courant de ma vie ? Comment ?

— J'ai mes moyens. Oui, j'ai gardé l'œil sur une ou deux personnes. Je t'ai vu progresser, obtenir ton diplôme de psychiatrie, et ainsi de suite. J'étais content pour toi. Tu es un médecin talentueux et reconnu. Exactement ce que tu voulais.

Mais attention à ce que tu veux, pensai-je.

— Tu suggères donc que le thérapeute capable de libérer les autres de leurs vieilles blessures devrait se libérer lui-même du passé ? T'encourager dans ce projet complètement fou ? Je suis désolé, Rick. Ce n'est pas si simple. Je ne peux pas laisser de côté ce qui est arrivé, du moins, pas aussi facilement que tu sembles l'avoir fait.

— Ne sois pas stupide, Julian. (Ses yeux étincelèrent d'un éclat de son ancien esprit rebelle.) Je porte la mort de Skerry comme une marque en moi, toujours brûlante. (Sa voix devint caverneuse.) Chaque fois que je ferme les yeux je le vois étendu par terre et j'entends Alanna pleurer. (Il s'interrompt et son expression s'adoucit.) Lui as-tu parlé ?

Mon estomac se noua. Je n'avais pas envie de parler d'Alanna avec lui. Spécialement avec lui.

— Une fois ou deux pendant toutes ces années. Narlydda a très mal encaissé le choc. Alanna a dû prendre en charge ses affaires. Un curieux sourire tordit ses lèvres.

— Juste ce qu'elle redoutait le plus d'avoir à faire. (Il secoua tristement la tête.) Quand je sème la merde, je ne le fais pas à moitié. S'est-elle mariée ?

— Non.

— Des amants ?

— Je ne sais pas. (L'irritation commençait à me gagner.) Pourquoi ? Tu comptes passer la voir ?

— Non. Non. Tout ça est loin, maintenant. Ce ne sont pas mes affaires, je sais. C'était juste de la curiosité.

Je pressai le bouton du roboservice et il m'éjecta l'addition. Mais quand je portai la main à mon portefeuille, Rick m'arrêta d'un geste.

— C'est réglé.

— Comment ça ?

— On me connaît ici et mes consommations sont gratuites.

— Comme c'est pratique ! (Le malaise s'insinua de nouveau en moi, glissant lentement le long de mon dos, vertèbre par vertèbre.) Et comment les autres gens te payent-ils ?

— Je ne demande pas de rétribution, Julian.

— Juste de la dévotion ? De l'adoration ? Il parut complètement déconcerté.

— Pourquoi es-tu aussi hostile, petit frère ?

— Oh, arrête, Rick ! Cette situation est dangereuse. Je le vois, même si toi tu ne le peux pas. Les choses risquent de devenir totalement incontrôlables. Et te connaissant, elles le deviendront probablement.

— Je sais ce que je fais.

— Vraiment ? Ou es-tu juste mené par la culpabilité ?

Cela le piqua au vif.

— Garde tes fichues analyses psychiatriques pour tes patients, docteur !

— Rick, écoute-moi. Il faut que tu laisses tomber. Je t'en prie. Démantèle Monde Meilleur et va-t'en – retourne sur Mars.

J'étais prêt à le supplier, même à le soudoyer.

— Partir ? Alors que j'ai enfin trouvé le chemin du retour ? (Il me lança un regard furieux et je retrouvai un instant le frère dont je me souvenais, prompt à s'emporter, prompt à pardonner. Mais l'instant ne dura pas.) Non, Julian, j'ai payé de mon temps, de ma sueur et de mes larmes pour que les autres puissent être soulagés de leurs souffrances. Je suis ici pour eux maintenant. Ils ne le savent pas encore, mais ça viendra.

Ses paroles démentes me heurtèrent aussi fort que des coups.

— Rick, tu ne sais pas ce que tu dis !

— Ça ne pourrait pas être plus clair pour moi.

— Hitler avait lui aussi un plan, tu sais. Il croyait lui aussi aider les gens.

La colère couvait dans son regard, à présent.

— Écoute, Julian. Soit tu m'aides, soit tu te tires. J'ai commencé sans toi et je peux continuer sans toi.

— Mais...

— Tu es venu me chercher. Eh bien, tu m'as trouvé. Tu es le bienvenu si tu veux rester. Mais je n'écouterai pas tes analogies absurdes. Je sais ce que je fais.

— Tu le crois peut-être. (Ma peur s'était transformée en rage, m'empêchant totalement de nuancer mes propos.) Mais moi je crois que tu présentes tous les symptômes d'une grave psychose. Je pense que tu as besoin d'aide, Rick.

— Et peut-être que je me fous complètement de ce que tu penses.

Nous nous mesurâmes du regard. Seul Rick était capable de me mettre à ce point hors de moi, si bien que je pouvais à peine entendre la petite voix fluette de la raison me souffler de me calmer. Je devais m'éloigner de lui, de ses visions bizarres et de sa mission de cinglé.

— Julian, attends...

La porte se referma sur ses paroles et je me retrouvai dans la nuit froide. Mon souffle formait d'épais nuages d'humidité, presque opaques. Je trébuchai sur le trottoir verglacé, maudissant le Conseil Mutant et tous ses traficotages.

La pleine lune enveloppait la place d'une lueur bleue et tout fut presque paisible pendant un moment. Mais soudain un bruit strident fendit l'air, s'amplifia, couvrant le concert d'aboiements des chiens du quartier.

Un engin argenté déboula au coin de la rue, feux éteints, moteur rugissant, et vint droit dans ma direction.

Julian, recule !

L'ordre mental de Rick était puissant et coercitif. Mais avant que je puisse réagir, le glisseur fonçait sur moi. J'étais acculé contre un mur. Tout se ralentit, se ralentit, s'arrêta presque. Chaque battement de cœur, chaque respiration, chaque clignement de paupières prenait une éternité. J'allais mourir. Tout de suite, ici. C'était absurde.

Je me sentis faible, plus léger que l'air. Puis je me rendis compte que *j'étais* plus léger que l'air – je flottais au-dessus de la place, mentalement saisi par le froid glacial. Loin au-dessous de moi, je vis mon frère traverser rapidement l'esplanade. Mais il n'était pas là un moment plus tôt, non ? Le glisseur s'était immobilisé contre l'immeuble et Rick sortait les occupants de l'engin : deux adolescents, une fille et un garçon, ivres et gloussants.

— Hé ! appelai-je. Rick, fais-moi descendre.

Mon frère pivota.

— Quoi ? Oh, pardon.

Je flottai vers le trottoir comme une feuille au vent.

— J'étais trop occupé à essayer d'empêcher ces deux fichus idiots de se tuer. Et toi avec.

Avec un vilain grognement, le garçon se mit tout à coup à vomir abondamment sur les boots de cuir vert de sa petite amie.

— Espèce de dégueulasse ! s'écria-t-elle. Ce sont les plus belles boots de ma sœur !

— Ça t'apprendra, dit Rick. Attention de ne pas t'en mettre partout. Maintenant, si vous me disiez qui vous êtes, tous les deux ?

— Vous n'êtes pas la police, fit remarquer la fille. (Elle repoussa d'un geste provocateur une mèche de cheveux noirs par-dessus son épaule.) Billy, nous n'avons rien à lui dire.

— Je ne crois pas que Billy puisse dire quoi que ce soit d'ici un moment, fis-je.

Billy se tourna et vomit sur le pare-chocs argenté :

— Pas sur la voiture ! cria la fille. Espèce de sale con, je t'avais dit de ne pas boire autant.

Rick claqua dans ses doigts et pointa l'index sur elle.

— Hé, je te connais !

Elle lui lança un regard apeuré.

— Non, vous ne me connaissez pas.

— Oh que si, petite ! Tu es la fille de Mayor Stewart, n'est-ce pas ? Et je sais qu'elle est absente en ce moment. C'est la voiture de maman ? (Il gloussa.) Je parie que oui. Depuis quand les gamins de quatorze ans ont-ils un permis de conduire ?

— Je n'ai pas quatorze ans, releva Billy, vexé. J'en ai presque seize.

— Oui, c'est ça, marmonna Rick. Eh bien, tu as failli ne jamais les atteindre, mon gars. Et ça pourrait bien encore se passer si tu ne gardes pas les idées claires. Pour cette fois, je vais être sympa et vous aider à remettre tout ça en ordre. Mais la prochaine fois je ne serai peut-être pas là, et ça ne serait pas du tout rigolo pour vous de devenir une partie du décor. Croyez-moi.

Billy se taisait. Il fixait Rick d'un air de défi.

Rick hocha la tête et le glisseur fut nettoyé en un éclair. Les boots de la fille étincelaient de propreté sous la lumière du réverbère.

— Il me faut une adresse, exigea Rick.

La fille se renfroigna et baissa les yeux pour échapper à son regard inquisiteur.

— 342 Morning Star Road, dit-elle.

— Montez dans la voiture.

Elle hésita.

— Montez, répéta Rick.

Cette fois ils obéirent, claquant les portières.

— Bonne nuit, les gosses.

La voiture avait disparu. Je scrutai l'endroit où elle avait été et ne vit que les murs en terre cuite givrée de la place. Tout était calme, sinistrement calme. Même les chiens avaient cessé d'aboyer.

— Mon Dieu, Rick, tu as transporté la voiture entière ?

— Ouais. Et je parie que ce bon vieux Billy est en train de redécorer l'intérieur. S'il lui reste quelque chose dans l'estomac.

Rick se mit à rire et pendant un inquiétant instant il fut la réplique de notre père biologique, Skerry.

— Si tu ne les avais pas arrêtés...

Les mots s'étranglèrent dans ma gorge.

— Ouais. Morts. Les deux, et peut-être toi aussi. Fichues têtes de linotte. (Il cracha son cure-dents.) Je ne peux pas toujours tous les protéger d'eux-mêmes. J'aimerais.

Je lui devais la vie. Avec un étonnement mêlé d'un peu de crainte, je le regardai, et une vague d'effroi mêlé d'admiration me submergea, si puissante que j'en fus un moment étourdi. Rick nous avait sauvés, ces deux enfants et moi. Il ne voulait pas de récompense, pas de remerciements. Ce qu'il venait de faire lui était aussi naturel qu'à moi de respirer.

J'avais cru connaître mon frère, le connaître de cette façon intime et secrète propre aux jumeaux. Mais il était plus étranger et plus doué que je ne l'avais jamais suspecté. Unique. Plus puissant que je ne l'avais rêvé. Les lois applicables aux autres ne le concernaient pas, et je n'avais aucun droit de m'en offusquer. Je ne le referais plus jamais. Mais je me gardai de révéler mes pensées, de peur de passer pour un idiot. À la place, je tendis la main pour lui serrer le bras.

Rick tourna vers moi des yeux fatigués.

— Comment va ton estomac ?

— Il veut rentrer à la maison et se mettre au lit, dis-je en réussissant à produire un faible sourire.

— Accroche-toi, alors.

Avec une profonde inspiration je réprimai une nausée et hochai la tête.

L'obscurité nous avala.

Je passai la nuit à Monde Meilleur. Mes quartiers étaient spartiates : plancher de bois brut parsemé de petits tapis, quelques meubles rustiques, mais le lit était confortable et je dormis mieux que cela ne m'était arrivé depuis des années.

Rick semblait penser que j'étais venu pour rester mais je le détrompai rapidement le matin suivant. Il était dehors, travaillant sans veste, apparemment nullement gêné par la température hivernale.

— Je croyais que tu disais qu'il faisait froid dehors ?

Il sourit.

— Dehors, oui. Mais je suis bien au chaud, grâce à une petite bulle d'air que j'ai amenée de l'intérieur.

— J'aurais dû m'en douter. (Je fus piqué de jalousie pour l'aisance avec laquelle mon frère pouvait maîtriser son environnement.) Je dois rentrer, Rick. J'ai juste pris un petit congé pour venir voir si tu étais réellement ici.

Il m'adressa un regard pénétrant.

— Tu n'es pas venu ici uniquement pour me voir, n'est-ce pas, Julian ?

— Eh bien, je...

— Non, ne te fatigue pas. Je sais. Le Conseil Mutant t'a envoyé, n'est-ce pas ?

Je sentis mes joues s'enflammer d'embarras.

— Rick, ce n'est pas bien de fouiner dans les pensées des autres.

— Je ne fouinais pas, petit frère. C'était seulement une supposition avisée. Et je vois à la couleur de ton visage que j'ai supposé juste. Je savais que cette bande d'yeux-dorés enverrait quelqu'un, tôt ou tard. Ils ont plusieurs fois essayé de me récupérer. Mais ça ne m'intéresse pas de me rallier à eux. Ils sont les bienvenus ici s'ils veulent aider.

— Peut-être devrais-tu aller les voir.

— Pour quoi faire ? Me mettre à leur disposition ? Devenir leur garçon de courses ? Non merci. Quel bien ont-ils jamais fait à autrui ? Ce n'est qu'une bande de grippe-sous, Julian. Avides

de leurs pouvoirs mutants quand ils pourraient aider des millions de gens. Et le devraient.

— Ils sont capables de te causer des ennuis.

— Je suis prêt à encaisser n'importe laquelle de leurs attaques. Mais dis-leur que c'est une mauvaise idée de me provoquer, Julian.

Il laissa la menace planer entre nous.

— Je croyais avoir affaire à un nouveau Rick, amélioré ?

Il m'adressa un demi-sourire.

— C'est vrai. Mais je ne suis le pantin de personne. Et comme quelqu'un de beaucoup plus intelligent que moi l'a dit, on ne peut se permettre d'être gentil qu'en position de force. (Il m'agrippa fermement la main.) Je suis triste de te voir partir, petit frère. Il y aura toujours une place pour toi ici. Mais dis à ces salauds d'yeux-dorés que s'ils ne veulent pas m'épauler, alors ils feraient mieux de rester à l'écart.

4

Je rapportai les mauvaises nouvelles au Conseil Mutant. Une réunion spéciale avait été organisée, et la grande salle était presque pleine. À l'autre bout de la pièce je remarquai une femme saisissante : pommettes hautes, aux contours mis en valeur par une peau extrêmement lisse. Des cheveux noirs, bouclés, formant un cadre parfait à des traits délicats qui auraient pu être sculptés dans de la porcelaine et couverts d'une fine couche de vernis clair. Alanna, ma demi-sœur, était là. Je ne l'avais pas vue depuis des années. Pourquoi assistait-elle à cette réunion ? Avant que j'aie pu la rejoindre, ou même utiliser la télépathie pour la saluer, Joachim Metzger déclara la séance ouverte.

— Vous aviez raison, dis-je. C'est difficile à croire, mais mon frère a une organisation là-bas. Elle s'appelle Monde Meilleur. Et il l'a vouée au devoir d'aide universelle. Il semble estimer que les mutants ont été plutôt laxistes dans leurs services publics et il essaie de rattraper les choses. Malheureusement, c'est comme laisser des produits explosifs entre les mains d'un enfant.

Voilà, je l'avais dit. Je le croyais, aussi. Mais je ne me sentais pas fier de me retourner contre mon propre frère, pas du tout.

— Si c'est ainsi, alors il faut l'arrêter, déclara Metzger. Avant que ne se produise quelque chose de vraiment grave. Nous avons derrière nous à peine cent cinquante ans d'existence au grand jour et beaucoup de non-mutants se méfient de nous. Nous ne pouvons tout simplement pas courir le risque.

— Le risque de quoi ? lança une voix de femme, vindicative. De trop de gens heureux, débarrassés de la souffrance et bien dans leur peau ? Quel mal y a-t-il à ça ?

La voix m'était familière, et quand l'intervenante se dressa sur ses pieds, je vis qu'il s'agissait d'Alanna.

— Julian, comment peux-tu être aussi déloyal ? s'écria-t-elle. Peut-être es-tu jaloux de Rick. N'a-t-il pas suffisamment souffert ? Suffisamment payé pour son crime ?

— Je ne comprends pas que tu le défendes, dis-je. Il a tué ton père.

— Oui. Et tu l'as exilé pour ça.

— Je ne le nie pas. Autrement il serait allé en prison. Ou aurait fait encore plus de mal.

— Alors au lieu de ça tu l'as mis dans sa propre prison, avec toi comme verrou. Dis-moi, Julian, quand sa sentence sera-t-elle levée ? (Ses yeux dorés étincelaient de rage.) Je pense que ce que fait Rick est admirable, merveilleux. Son travail pourrait être d'un grand bénéfice, pas seulement pour la société en général, mais pour les mutants en particulier. Le Conseil Mutant devrait soutenir l'organisation de Rick Akimura et offrir sa participation. Nous pourrions lui donner des conseils – il les accepterait sans doute si nous étions prêts à coopérer.

Je me tournai vers elle, furieux :

— Ne sois pas ridicule, Alanna. Rick n'acceptera jamais de conseils, sous aucune forme, ni de quiconque. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je ne nie pas qu'essayer de travailler avec Rick comporte un risque, dit-elle. Mais il vaut la peine d'être pris. Ne condamne pas Rick. Ne lui tourne pas le dos. Aide-le. Mon père comprendrait ce qu'il est en train de faire. Mieux encore, je suis sûre qu'il l'approuverait.

Il y eut des rires étouffés et je vis sourire plusieurs mutants aux cheveux gris.

— Pourquoi ne soutenons-nous pas le programme de Rick en faveur des non-mutants ? reprit Alanna. Qu'y a-t-il de si répréhensible à ça ? En fait, ce pourrait bien être le meilleur moyen de réduire le fossé entre nos deux communautés.

— Nous avons des programmes en place...

Alanna interrompit Metzger :

— Sommes-nous tellement figés dans nos positions ? Si enracinés, si emprisonnés dans nos habitudes que nous ne voulions pas partager les richesses de nos pouvoirs avec ceux qui en sont démunis ?

Tout autour, les gens acquiescèrent. Alanna était formidablement persuasive et elle pouvait tout à fait susciter un vote en faveur de Rick. Mais elle faisait fausse route – je le savais. Rick était encore impulsif, dangereusement imprévisible et incontrôlable. Avec les meilleures intentions du monde, il pouvait causer de terribles dégâts. Il devait être stoppé.

— Qu’essaies-tu de faire ? demandai-je d’un ton sans complaisance. Trouver une excuse pour renouer avec Rick, maintenant que tu sais où il est ?

Elle me lança un regard furieux et je compris que j’avais visé juste. Cela ne m’amusait pas, mais je devais utiliser toutes les armes possibles pour détruire son argumentation avant qu’elle ne rallie tout le monde à sa cause.

— Tu ne te demandes pas pourquoi il ne t’a pas contactée, Alanna ? Pourquoi il ne t’a pas fait venir ? Es-tu certaine de vouloir t’imposer à lui maintenant ?

Je savais que j’étais cruel, que j’allais peut-être trop loin, mais je ne pouvais pas m’en empêcher. Le danger que Monde Meilleur représentait m’effrayait trop, et je devais essayer d’arrêter mon frère, même si cela signifiait devenir l’ennemi de ma sœur.

Alanna me jeta un regard qui me maudissait et m’écartait à la fois. Puis elle se tourna vers le Gardien du Livre.

— Je me propose de diriger un détachement spécial pour contacter Rick Akimura. Je pourrais représenter les intérêts mutants tout en participant à son organisation et en guidant ses choix.

— Croyez-vous qu’il accepterait votre intérêt et vos suggestions ? demanda Metzger.

— Ça vaut la peine d’essayer, non ?

— Et moi, je dis qu’il faut le stopper complètement, intervins-je d’une voix forte.

Metzger se pencha vers moi.

— Ce que vous dites ne m’est pas indifférent, docteur Akimura. Vous connaissez mon point de vue. Mais je dois sonder l’assemblée et savoir ce qu’ils pensent.

Il ferma les yeux et je sentis le bref contact de son esprit quand il me traversa avant d'aller faire le tour de tous les esprits présents dans la salle bondée.

— Hum, c'est ce que je craignais, dit Metzger d'un ton manifestement désolé. Nous sommes presque également partagés. Nous ne pouvons donc vous appuyer ni l'un ni l'autre.

— Voilà une grave erreur, rétorquai-je. Il faut agir sans délai.

— Je suis totalement d'accord avec toi, déclara Alanna. Je pars immédiatement pour le Nouveau-Mexique.

Elle me lança un regard méchant et triomphant. La guerre était déclarée entre nous et chacun savait qu'il n'y avait pas de retraite possible.

L'air était doux et sec, une brise bienvenue faisait danser les acacias jaunes dans le jardin de mes parents. Ce mois de janvier à Los Angeles était inhabituellement chaud, une agréable trêve après les températures au-dessous de zéro à Boston. Je terminai mon café et laissai le soin au robodomestique de laver la tasse.

Ma mère était assise en face de moi, remuant nerveusement contre les gros coussins bleus du canapé en toile. Toujours aussi chic et soignée, elle portait un tailleur en stretch rouge et sa coupe de cheveux asymétrique dévoilait des boucles d'oreilles en émeraudes étincelantes.

— Alors, maman, on en parle ? dis-je.

Elle m'adressa un demi-sourire désabusé.

— J'ai été assez blessée, tu sais. Je pensais, d'une certaine façon, que Rick me contacterait d'abord. Mais je suppose que tu es le choix logique.

— Je n'en sais rien. C'est moi qui l'ai envoyé en exil, tu t'en souviens ?

Je fixai mon attention sur une rose d'un rose très pur, qui se balançait dans le vent chaud.

— Quand t'a-t-il appelé ? demanda ma mère.

Il y avait un tremblement inhabituel dans sa voix, que je ne pris pas en compte.

— Il n'a pas téléphoné. Il m'a envoyé un message.

Ma mère ne dit rien, se contentant de jouer avec sa tasse de café. Elle commençait à me rendre nerveux.

— Quand papa rentre-t-il ? m'enquis-je. J'aimerais avoir son opinion sur les activités de Rick.

— Un peu avant midi.

— Et quel est son avis ?

— Il dit que ce sont les habituels ragots de province. Tu connais Yosh.

Elle avait commencé à faire référence à lui en tant que Yosh au lieu de « votre père » peu après la mort de Skerry et c'était devenu une habitude chez elle. Cela m'attristait de voir que cela lui posait encore un problème. Il ne m'était jamais arrivé, pas même un seul instant, de considérer Skerry comme mon père autrement qu'au sens biologique du terme. La calme présence de Yosh avait traversé mes fièvres et mes peurs d'enfant, mes orages d'adolescent, et même certaines des étapes particulières de ma vie d'homme. En termes d'amour, et de toute autre émotion – les seuls qui comptaient vraiment pour moi –, Yosh était et serait toujours mon père.

— Et quel est *ton* avis ?

— Eh bien, au début j'ai ignoré ces rumeurs de miracles dans le désert. Du moins jusqu'à ce que cette petite fille soit sauvée. Mais ensuite j'ai compris. Ce ne pouvait être que Rick.

— Et tu approuves cette histoire dingue de Monde Meilleur dans laquelle il s'est engagé ?

Elle hocha vivement la tête.

— Bien sûr que oui. Et nous *devons* aller là-bas, Julian. Tout de suite.

— Pas de problème, maman. Je laisse tomber mon cabinet et on écrit un mot à papa pour le prévenir qu'il devra préparer son dîner.

— Je ne comprends pas ton attitude, Julian.

— Du diable si je comprends la tienne ! (Je la regardai, effaré.) As-tu oublié qui est Rick ? Et ce qu'il a fait ?

— Je m'en moque. (Ses jointures étaient blanches à l'endroit où elle tenait la tasse.) Écoute-moi bien, Julian. Il a payé sa dette. Je veux voir mon fils. (Elle agrippa violemment ma main.) Oh, Julian, ne te rends-tu pas compte ? Si nous ne le

rejoignons pas maintenant, nous pourrions le perdre à jamais. Ceci est notre unique chance.

— Je ne suis pas certain que tu aies raison. Peut-être que le perdre à jamais serait la meilleure solution pour tout le monde.

J'extirpai ma main de l'étau de ses doigts.

— Comment peux-tu dire ça ? C'est ton frère. Ton jumeau.

— Maman, c'est un assassin avéré.

— Tu sais que c'était une erreur ! Il n'a jamais eu l'intention de tuer Skerry. Il voulait juste qu'on le laisse tranquille avec Alanna. Seulement, tout s'est passé trop vite pour lui dans cette fichue station spatiale d'Ethan Hawkins – Rick avait à peine eu le temps de s'habituer à ses pouvoirs mutants. Tout le monde l'a pris à partie. En plus, c'était il y a six ans. Je suis sûre qu'il s'est amélioré avec l'âge. Et je doute fort qu'il ait fait du mal à qui que ce soit depuis.

Son argumentation me resta sur le cœur. Elle avait toujours été prompte à protéger Rick. Deux infirmes dans la même galère.

— Erreur ou pas, Skerry n'en est pas moins mort, non ? Et Narlydda ne s'en est jamais remise. Si Rick peut faire tant de mal par pur accident, imagine ce qu'il pourrait faire s'il y mettait toute sa volonté.

Elle me regarda, choquée.

— Je n'arrive pas à croire que tu dises ça de lui.

— Maman, j'aime Rick autant que toi. Mais je n'ai aucune illusion sur sa nature. Il est téméraire et instable. Et c'est un mauvais mélange, surtout si on ajoute à la sauce des pouvoirs mutants supérieurs. Il vaudrait mieux qu'il reste pour de bon à l'écart dans le désert. Pour son bien comme pour le nôtre.

— As-tu parlé à Alanna ?

— Brièvement. (Je ne lui avais pas encore raconté ce qui s'était passé au Conseil Mutant.) Nous n'avons vraiment pas grand-chose à nous dire, ces temps-ci.

— Tu ne devrais pas laisser les liens familiaux se dissoudre.

Une grande famille si heureuse, pensai-je. Ou supposée telle. Je pris une profonde inspiration et déclarai :

— Maman, elle est peut-être ma sœur génétique mais elle a grandi avec Skerry et Narlydda. J'aimerais me sentir plus

proche d'elle, mais ce n'est pas possible. Particulièrement en ce moment.

— Ne sois pas ridicule. Si tu gardais un meilleur contact, tu te sentirais plus proche. Et tu saurais qu'Alanna a pardonné à Rick. Elle me l'a dit elle-même. (Maman hocha la tête.) Je savais qu'elle lui pardonnerait. Elle l'aime toujours.

J'éprouvai une douleur subite à l'idée d'Alanna aimant encore Rick et volant à ses côtés. Mais ne l'avais-je pas justement accusée de cela ? Et que ressentais-je exactement pour ma superbe demi-sœur ? Je ne tenais pas à sonder trop profondément ce terrain, de peur de ce que je pourrais y trouver.

— Maman, autant que je te le dise... Alanna et moi nous sommes disputés à propos de Rick.

— C'est insensé. Si Alanna peut lui pardonner, pourquoi pas toi ?

— Il n'y a rien à pardonner.

— Cesse tes faux-fuyants avec moi, Julian. Je sais à quel point tu lui en veux du mal qu'il a semé autour de lui. Mais veux-tu vraiment le reléguer dans le désert ?

Avant que je puisse répondre, mon père entra. Il portait un jogging noir et une veste de cuir marron. Les coins de ses yeux étaient plus ridés que dans mon souvenir et ses cheveux parsemés de gris.

— Julian !

Nous nous serrâmes gravement la main. Il s'assit à côté de moi et me tapota l'épaule.

— Alors, Mélanie t'a rappelé de l'Est.

— Papa, tu n'es pas d'accord pour que maman aille au Nouveau-Mexique, n'est-ce pas ?

Mes parents échangèrent un rapide regard, indéchiffrable.

— Je ne sais pas, Julian. Je ne veux pas jouer les autoritaires. Mais je ne serais certainement pas heureux si elle partait.

— Ce qui équivaut à un non, dit ma mère. Mon père fronça les sourcils.

— Il me semble qu'aller courir le Nouveau-Mexique est une perte de temps insensée. Si Rick voulait de toi là-bas, ne t'aurait-il pas demandé de venir ?

— Mieux vaut l'appui d'étrangers que de sa propre famille ? (Maman m'incendia du regard. Puis elle intégra son mari dans l'acte d'accusation.) Je ne me pardonnerai jamais de lui avoir tourné le dos.

On en revenait à l'éternel refrain familial. Je me levai.

— Écoute, maman, cessons les *mea culpa*, d'accord ? Tu ne lui as rien fait – *nous* ne lui avons rien fait. C'est lui qui a fait. Qui a tout fait.

— N'avons-nous aucune responsabilité ? dit Mélanie. Ne sommes-nous pas tous coupables de la mort de Skerry ?

— Ne tombe pas dans le mélodrame, chérie, trancha papa. J'en ai déjà assez au Symphonique.

— Nous ne sommes coupables de rien, sauf d'excès de culpabilité, dis-je. Je refuse de me sentir responsable de ce qui est arrivé à Rick. Et je suis toujours convaincu qu'il est instable et dangereux, raison pour laquelle je fais tout ce que je peux pour l'arrêter – et ce groupe de cinglés de Monde Meilleur – avant qu'il ne cause des problèmes à toute la société.

Le silence pesa un moment.

Maman le brisa.

— Mon Dieu, fit-elle en secouant la tête, je n'arrive pas à croire que tu te retournes contre les tiens, contre ton propre frère. Franchement, Julian, tu es si têtu, parfois. Tu me rappelles mon père. Il refusait de se plier, d'accepter le changement, et son attitude faisait beaucoup de mal à la famille – et à lui-même.

— Crois-tu que ça m'amuse ? dis-je, au bord des larmes. Me retourner contre vous ? Contre Rick ? Crois-tu que je le ferais si j'estimais avoir le choix ?

— Pourquoi ne pas le laisser tranquille, fils ?

La voix de mon père était douce, comme toujours.

— Je ne peux pas, papa. J'aimerais bien. Mais ce groupe que Rick a formé pourrait être dangereux. J'avais espéré que tu prendrais conscience de ça et que tu soutiendrais ma position.

Mais, quel que soit ton point de vue, je dois faire ce qui me paraît le plus juste.

— Même si ça détruit Rick ? demanda ma mère.

— Même si ça le détruit.

Elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit quelques instants plus tard, je vis des larmes briller contre la surface d'or.

— Je t'aime, Julian. Mais si tu fais du mal à Rick, ne reviens plus ici.

— Mélanie ! s'écria mon père.

— Maman, tu ne veux pas dire que...

— Si. Je suis désolée, Julian. J'espère que tu échoueras.

— Et j'espère que tu changeras d'avis. J'attrapai ma veste et me dirigeai vers la porte. Mon père me rejoignit dehors au moment où je montais dans ma voiture de location.

— Elle ne sait pas ce qu'elle dit. Donne-lui du temps pour s'habituer à ce qui se passe.

Je le serrai très fort contre moi, débordant de gratitude et d'amour.

— J'espère que tu as raison, papa.

— Tu peux me joindre au Symphonique pendant la journée, dit-il. Ou bien laisse un message sur le répondeur électronique la nuit. (Il sourit tristement, le réconciliateur, le constructeur de ponts.) Reste en contact, de toute façon.

Revoir Boston fut agréable, même sous sa neige, et malgré la grève chronique des éboueurs. Je réintégrai mon travail et permis à la douce friction de la routine, des visites des malades et des visages familiers d'effacer le souvenir des dissensions familiales. Le temps passa, des semaines, puis des mois, et mes patients franchissaient les étapes attendues de progrès et de régression, ce perpétuel balancement thérapeutique.

C'était un matin de début avril, on sentait dans l'air les premiers frémissements du printemps, des bourgeons pourpres parsemaient les longues branches des arbres. Boston, en avril, prend un grand bol d'air et renaît, s'extirpant de sa somnolence hivernale. Le sifflement étouffé des glisseurs traversant la neige fondue est remplacé par le bruit des roues sur la route sèche ;

les oiseaux gazouillent dans le soleil du matin et les enfants crient leur joie de voir le printemps revenu.

Je commençais à rêver de ciels bleus et d'eau parsemée de bateaux, de promenades le long de la Charles dans le crépuscule pourpre, et de tulipes rouges sur le rebord des fenêtres.

C'était une journée particulièrement chargée, je réétudiais un cas complexe, quand Joachim Metzger vint me voir dans mon bureau. Il arriva sans cortège, vêtu d'un simple costume bleu. Il aurait pu être un représentant de laboratoire pharmaceutique.

— Rien que nous deux ? demandai-je.

— J'ai pensé que ce serait peut-être plus facile si nous nous voyions seuls, répondit-il. En tête à tête.

Metzger avait la réputation d'un homme ambitieux qui s'attirait la compagnie des politiciens, mutants ou non. Je pouvais comprendre pourquoi : il ressemblait à un politicien, avec ses cheveux blancs et sa stature majestueuse. Il arborait un grand sourire mais je savais très bien qu'une personne à l'aspect engageant cache souvent une implacable détermination. La rumeur affirmait que Metzger prévoyait une carrière politique. C'était la première fois que je rencontrais un mutant dont les ambitions allaient au-delà de la fonction de Gardien du Livre.

Je l'invitai dans mon saint sanctuaire.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dis-je en indiquant le somptueux sofa capitonné. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Un café, merci. Noir.

J'ouvris un petit meuble marron près de mon bureau. La machine à café expulsa un gobelet et le remplit, et je le tendis au Gardien du Livre.

— Si vous m'aviez prévenu, j'aurais pu aussi avoir des petits gâteaux.

Metzger gloussa, mais son sourire s'effaça alors qu'il en venait aux choses sérieuses.

— Au sujet de Rick...

Voilà donc pourquoi il était venu. Bien sûr.

— J'ai du mal à comprendre que vous n'ayez pas pu organiser un vote pour condamner Monde Meilleur, dis-je.

Metzger eut l'air chagriné.

— Oui, je sais. Mais je dois me montrer très prudent. Je suis censé être un guide impartial, pas un dictateur, Julian. (Il étendit ses mains sur la table.) Essayez de comprendre. Je représente la plus ancienne faction des mutants du monde. Nous sommes au moins deux millions sur la côte Est, trois millions à l'intérieur du pays, et encore un autre million sur la côte Ouest. Chacun sait que la majorité des membres du Conseil de l'Est sont totalement conservateurs. Mais ce n'est pas vrai pour tous les mutants : le Conseil de l'Est a une tradition de libéralisme que je dois respecter. Cependant, les actes de votre frère m'horrifient et m'alarment. (Sa voix monta sur le dernier mot et je pouvais maintenant discerner quelque chose d'aussi froid et dur que l'acier sous la soyeuse bonhomie.) Il n'a pas notre autorisation et il méprise les meilleurs intérêts des mutants en faveur de ses propres idées extravagantes. Il a même chassé une délégation du Conseil de l'Ouest. Il refuse de communiquer avec toute autorité mutante officielle. Nous voudrions travailler avec lui. Paisiblement. Mais il rejette chacune de nos avances.

Son insinuation était claire et je commençais à avoir peur, à la fois pour mon frère et pour tous les mutants. Mais je devais rester calme et m'en tenir à mon rôle de pacifique Dr Akimura.

— Je sais que c'est ennuyeux. Mais menacer Rick ne le ramènera pas dans les rangs.

— Qui a parlé de menaces ? (Metzger était subitement redevenu un gars cordial et mesuré.) Nous ne le menaçons pas, pas le moins du monde. En fait, nous serions ravis qu'il nous rejoigne, même maintenant. Nous l'en avons prié de manière répétée, mais chaque fois il a refusé et poursuivi sa propre voie.

— Mais je croyais qu'il était prêt à coopérer avec le Conseil Mutant sur des bases égalitaires ?

— Ce n'est pas suffisant. Il doit reconnaître notre autorité. En s'obstinant, au contraire, il nous force à l'opposition. Et c'est là que vous entrez en jeu.

— J'avoue ne pas comprendre quel rôle vous prévoyez pour moi.

— C'est très simple, expliqua-t-il d'un ton pédant. Si votre frère gardait un profil bas, se contentant de sauver les chats

coincés dans les arbres ou les gosses perdus dans les foires de villages, je dirais bravo. Dieu sait que nous avons besoin de davantage de gens prêts à aider les autres. Mais votre frère prend trop d'importance pour son propre bien. Ou le nôtre. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'il ne commette une grave erreur et n'attire la colère de toute la société sur la communauté mutante. Vous devez donc publiquement et à chaque opportunité décrier ses actions.

— Vous savez que je n'ai pas confiance en ce que fait Rick, déclarai-je. En fait, je compte lui envoyer un message personnel pour lui faire comprendre mon sentiment, entre les lignes. Mais l'idée de prendre publiquement position contre lui ne me plaît pas vraiment, particulièrement s'il est sincère avec lui-même. Et franchement, Metzger, vous me paraissez un brin paranoïaque. Après tout, l'âge des pogroms est loin derrière nous.

Metzger se hérissa comme si je venais de le frapper.

— *Nous* nous souvenons, Julian. Nous le devons. Vous, les jeunes, vous croyez que nous sommes à l'abri parce que nous venons de passer presque un siècle sans violences. Mais ça peut se reproduire à tout moment. Nous ne serons jamais à l'abri. Jamais. C'est pourquoi nous devons toujours rester sur nos gardes.

— Vous ne suggérez sûrement pas qu'il doive arriver malheur à Rick ?

Je dois admettre que Metzger parut véritablement choqué.

— Bien sûr que non ! Bien sûr que non. C'est la dernière chose que je veuille. Nous sommes en train de parler d'opposition organisée, pas de violences.

— Je vois.

— Julian, je veux vous offrir un rôle prépondérant dans cette affaire.

— Pourquoi pas vous ?

— Je risquerais de faire éclater la communauté entière si je m'opposais activement à ce qu'une large faction semble déjà soutenir.

— Vous parlez de la faction d'Alanna ? Il hocha la tête.

— Vous savez, sans doute, que Rick ne l'a pas acceptée, elle non plus.

— Quoi ?

— Elle a été repoussée à son arrivée à Monde Meilleur. On m’a informé qu’elle était actuellement à Taos, tentant par tous les moyens de contacter votre frère.

— Intéressant. Ainsi il ne veut pas d’elle non plus.

— Seulement vous, apparemment.

Cela me réchauffait le cœur. Rick essayait peut-être de prendre un véritable nouveau départ. Mais je me méfiais assez de ses intentions pour être d’accord avec Joachim Metzger sur la nécessité de lui barrer la route. Un bref instant, je me demandai si Metzger était opposé au culte de Rick à cause du danger que cela pouvait représenter pour le peuple mutant ou s’il était plutôt préoccupé par les dégâts que l’ascendant de Rick pouvaient causer à ses propres projets politiques. Sa motivation mise à part, il avait l’air d’être de mon côté.

— Vous savez, dit-il, je vous ai d’abord contacté parce que j’espérais que vous sauriez nous suggérer comment ramener votre frère dans les rangs. Mais je vois que ce n’est pas si facile. Néanmoins, je suis sûr que nous pourrions travailler ensemble, Julian.

Je le regardai, profondément partagé. Sur le même ton désinvolte qu’il aurait pu employer pour m’inviter à un cocktail, Joachim Metzger venait de me demander de trahir mon propre frère. Mais n’était-ce pas exactement ce que j’avais décidé ?

Pendant que je me débattais dans les turbulences momentanées de ma conscience, Metzger consolida sa position :

— Vous savez que votre frère nous met tous en danger. Diriger des communions publiques avec des non-mutants. Et quoi ensuite ? Officier par voie médiatique ? (Le Gardien du Livre fit une grimace de dégoût.) Savez-vous que nous recevons des plaintes de tous côtés : le pape, les mormons, même les épiscopaliens ? Et mes contacts au gouvernement me disent qu’il est surveillé. De près.

— Inutile de me faire la leçon. La menace est assez claire. Les actes de Rick nous mettent tous en danger. (Et, pensai-je, me forcent à d’étranges alliances.) Je coopérerai tant qu’un point restera bien clair.

— Lequel ?

— Je refuse que la moindre information sur mes liens biologiques avec Rick soit révélée. Je ne ferai pas ça à mes parents. À la moindre indiscretion, je me retire.

Joachim Metzger m'adressa un long regard pénétrant.

— Très bien, docteur Akimura, dit-il finalement. Comme vous voudrez. Vous serez un porte-parole des mutants, sans que soient mentionnés vos liens familiaux. Personne, en dehors du Conseil Mutant, ne sait qui est réellement Rick. Votre secret restera intact.

5

À cette époque-là, je ne connaissais pas très bien Joachim Metzger et ce que j'en savais ne me plaisait pas beaucoup. Mais arrive-t-il souvent que les alliés s'apprécient, en temps de guerre ? Je lui serrai donc la main et scellai notre pacte contre mon frère et contre Monde Meilleur.

Un doux carillon à trois accords interrompit mes souvenirs et me ramena brusquement au présent.

Mon répondeur simulacre me parla de son aimable voix asexuée :

— Pardonnez mon intrusion, monsieur. Mais vous avez un appel.

— Qui est-ce ?

— Alanna.

J'hésitai. Je ne m'étais pas attendu à ce qu'elle rappelle si vite. Étais-je prêt ? Bien sûr que non.

— Passez-la-moi.

Le visage de ma demi-sœur apparut, peau d'ivoire étonnamment lisse. Ses cheveux noirs étaient relevés, retenus par un large ruban vert. Elle paraissait sans âge, préservée du temps.

— Julian. (Sa voix, au moins, était devenue plus profonde, plus gutturale.) Ça fait des années qu'on ne s'est pas parlé. Combien, exactement ?

— Je n'ai jamais pris la peine de compter.

— Pourquoi briser le silence maintenant ?

— J'ai besoin de ton aide.

— C'est ce que tu m'as dit. Mais que se passe-t-il ?

— Je préfère ne pas l'expliquer au téléphone.

— Ta ligne n'est pas codée ?

— Si, mais je ne m'y fie pas.

— Tu deviens paranoïaque, Julian.

Pourtant, c'était elle qui avait l'air méfiant et me considérait d'un œil suspicieux.

— Pouvons-nous nous rencontrer ? repris-je.

— Où ? Je n'irai pas à Taos.

— Albuquerque, alors.

— Pourquoi ne viens-tu pas sur la côte Ouest ?

— Hors de question. Trop de gens me suivraient.

— Ne peux-tu pas t'éclipser discrètement ?

L'idée me fit rire.

— Ces temps-ci j'ai à peine assez d'intimité pour aller seul aux toilettes.

Alanna n'eut guère qu'un battement de cils.

— Je ne vois pas pourquoi je devrais effectuer un voyage spécial pour le Nouveau-Mexique. Tu sais que je n'y vais qu'une fois par an et j'ai encore plusieurs mois devant moi.

— C'est à seulement une demi-heure de vol. Si tu veux, je te paie ton billet.

— Merci, je peux me le payer seule.

— Alors, tu viendras ?

— Non. Ça ne peut pas attendre ma prochaine visite ?

— Alanna, j'ai besoin de toi. Tout de suite. Tu es la seule vers qui je puisse me tourner. Alors – nom de Dieu ! –, tu vas venir, oui ou non ?

Ses yeux s'agrandirent un instant face à ma véhémence. Autrement, son masque implacable ne vacilla pas. Mais l'urgence de ma requête sembla l'avoir touchée.

— Très bien, Julian. Très bien. Je viens.

Nous convînmes d'un territoire neutre : la salle de conférences privée de l'ancienne auberge d'Albuquerque, à la limite de la Vieille Ville. Je pouvais me débarrasser de la protection du fidèle chien de garde de Barsi sous prétexte d'une virée chez les antiquaires de la Vieille Ville, du moment que je promettais de donner régulièrement signe de vie.

Je partis, doute, irritation et peur se le disputant en moi : un mélange explosif. Seul, je plissai les yeux sous la lumière du soleil, aussi désespéré qu'un vampire surpris par l'aube loin de son cercueil.

La circulation défilait à toute allure, bien trop bruyante et bien trop rapide. Les cris perçants d'enfants en train de jouer déclenchèrent une douleur martelante et régulière au-dessus de mon oreille gauche. Oui, c'était le monde, compliqué, discordant, incontrôlé, qui suivait sa course déchaînée autour de moi. Je regrettai momentanément ma planque à Monde Meilleur et ses épais murs protecteurs.

Je réservai la salle – sous un pseudonyme, évidemment. Il ne serait pas dit que l'un des plus anciens de Monde Meilleur avait fait une incursion dans le royaume du commun des mortels sans ses gardes du corps.

La pièce disposait du confort habituel des salles de réunion : une cheminée-coupole en briques avec un holofoyer programmé et un diffuseur de chaleur à air puisé soigneusement dissimulé, des tapis navajos aveuglants de rouges, verts et marron, et une table grossièrement taillée entourée de chaises pourvues d'épais coussins en tissu.

Je pris le siège directorial, le seul disposant d'accoudoirs, à la longue table ovale. Je ne pus déterminer s'il s'agissait de bois véritable ou d'une bonne imitation et le fait de ne plus en être capable m'attrista. Le fauteuil était trompeusement confortable malgré son apparence rustique et je m'y adossai avec un soupir d'aise.

« Un petit whisky *on the rocks* », demandai-je au tableau de commande.

Les seringues n'avaient plus d'attrait pour moi depuis longtemps et je préférais consommer à l'ancienne mode.

Un roboserveur m'apporta mon remontant, glaçons tintant, dans un verre solide, soufflé à la main.

— Santé, dis-je en portant un toast au fantôme de mon frère.

Le scotch était frais aux lèvres, chaud au cœur, m'apportant de la force, et même un peu de courage. Une bonne chose, parce que Alanna fit soudain irruption dans la pièce, les talons de ses boots claquant bruyamment contre le sol.

Elle portait une robe en soie vert émeraude qui chuintait à chacun de ses mouvements et deux jeunes hommes non

mutants l'accompagnaient. Une robosecrétaire se tenait entre eux.

— Je croyais que nous étions convenus de nous voir seuls ? dis-je.

Elle me lança un regard furieux, un éclair d'or.

— Attendez dehors, les gars.

— Emmenez la secrétaire mécanique avec vous, dis-je.

Le robot se dandina à la suite des acolytes d'Alanna et ma demi-sœur me rejoignit à la table ovale. Nous évitâmes soigneusement de nous regarder dans les yeux, jusqu'à ce qu'elle brise la glace :

— Tu as rompu des années de silence. Tu as supplié pour cette rencontre. J'ai fait spécialement le voyage. Maintenant, daigneras-tu me dire quelle est l'urgence ?

Je regardai ma sœur, enviant son inquiétante jeunesse – utilisait-elle des traitements antiviellissement ? Les années m'avaient blanchi, blêmi, ne m'avaient ni engraisé ni épargné. Mais elle avait le même visage lisse, superbe, presque inchangé. Ses cheveux étaient toujours noirs, excepté quelques traces grises aux tempes.

Je lui fis un compliment, accordé à regret :

— Bien vieillir peut être la meilleure des vengeances.

— Je l'espère vraiment, dit-elle. Comment te sens-tu, ces temps-ci ?

— Qui se sent bien à soixante-dix ans ?

— Pas de problèmes particuliers ?

— Rien d'important.

— Alors, *quel est* le problème ? Je croyais te trouver sur ton lit de mort.

— C'est pour ça que tu t'es précipitée ici ? Pour te réjouir devant mon agonie ?

— Ne sois pas stupide. (Elle s'interrompt, me considérant avec suspicion.) Je m'étais juré de ne plus jamais t'adresser la parole.

— Ça se comprend.

— Tu es bien placé pour comprendre.

— Touché. (Je la regardai. Elle était magnifique même dans son immuable attitude d'opposition.) Je n'en reviens pas, Alanna. Tu as vraiment l'air en pleine forme.

— Tu l'as déjà dit, et avec le même degré de consternation. S'il te plaît, Julian, ne commence pas à me dire que c'est bon de me revoir après toutes ces années. Je te donne cinq minutes pour en venir au fait. Vas-y.

— Je ne sais pas par où commencer... Elle poussa un long soupir douloureux.

— Je n'arrive pas à croire à ma propre stupidité.

— Je te demande pardon ?

— Je n'arrive pas à croire que je me suis laissé prendre à ton stratagème.

— Que veux-tu dire ?

— Il n'y a aucune urgence, n'est-ce pas ? (Ses yeux lançaient des éclairs.) Tu voulais juste m'attirer ici. Ce n'est qu'un dernier jeu de pouvoir pour te divertir. Tu en viens à de fausses alarmes, dans ton gâtisme.

Elle commença à se lever de sa chaise.

— Assieds-toi, dis-je. Oh, Alanna, assieds-toi, pour l'amour de Dieu ! Je suis désolé, d'accord ? Je vais en venir au fait.

— Bien.

— Je crains d'être en train de perdre le contrôle de Monde Meilleur.

Elle se rassit d'un mouvement brusque.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— C'est assez évident : un tas de décisions sont prises et je n'en entends parler qu'après. Discussions autour de moi. Réunions sans moi. Je n'aime pas ça, pas du tout.

— Je comprends que ça puisse t'ennuyer. Mais pourquoi faire appel à moi maintenant, après m'avoir écartée pendant tant d'années ?

— Je pense que le seul moyen de déconnecter tout ça est un effort commun des deux personnes qui ont le mieux connu Rick.

Alanna ne bougea pas, ne vacilla pas, ne donna aucun signe pouvant laisser présumer que la mention du nom de notre frère lui causait le moindre malaise. Les années semblaient l'avoir polie comme une pierre roulée dans l'eau d'une rivière. Il n'y

avait aucune imperfection, aucune prise en elle à quoi s'accrocher pour gagner du terrain. Elle était simplement assise là, à me regarder.

Son manque de réaction me mit hors de moi.

— Ça ne te fait rien ? Perdre Monde Meilleur équivaldra à la destruction de tout ce pour quoi nous avons travaillé.

— Calme-toi, Julian, tu tombes dans l'hystérie.

Alanna semblait placide, presque amusée. Ses paroles étaient tranquilles, son visage impassible. Mais en plongeant dans son esprit je surpris l'image de Monde Meilleur brûlant comme une comète, explosant, tombant en mille morceaux sur le sol d'un terrifiant canyon. Pis encore, je sentis le plaisir que cette image lui procurait. Elle voulait qu'il explose, qu'il explose et se consume.

Alanna choisit une pomme dans le panier sur la table et s'assit devant moi, la pelant calmement avec ses pouvoirs télékinésiques accomplis. Le fruit flottait dans l'air entre nous, se dépouillant de sa peau rouge en une spire nonchalante pour révéler une chair d'ivoire croquante. Alanna mordit dedans, mâcha soigneusement. Et tandis qu'elle mâchait, un léger sourire incurva ses lèvres.

J'imaginai le rictus de son crâne sous la peau. Souriant, posé sur une étagère de musée.

« Un exemple typique de Carnivore de la fin du XXI^e siècle, dirait le roboconservateur. La seule espèce connue pour dévorer ses semblables. »

Le crâne me ricana au visage et j'eus envie de le jeter de l'étagère, de l'écrabouiller en des milliers de fragments d'os.

Pensée hallucinatoire, m'informa une calme voix intérieure. Un signe évident de stress.

En temps réel, une éternité de secondes tictaquèrent pesamment dans le silence de la salle tandis que je fixais Alanna.

— Tu es prête à assassiner l'organisation entière par négligence, c'est ça ?

Alanna cessa de sourire.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Je ne m'étais pas rendu compte que le meurtre était un trait caractéristique de notre famille.

— As-tu perdu la tête ?

— Je me suis complètement trompé sur ton compte. Elle se leva.

— Je vais appeler un médecin et te chercher un sédatif.

— Et comme par hasard la dose sera trop forte ? (Je lui lançai une image mentale de Une de journal télévisé : *Mort du Frère du Prophète du Désert. Acte criminel suspecté.*) C'est vraiment ça que tu veux ?

— Arrête, Julian.

— Je veux juste que tu sois franche avec moi.

Le visage de ma sœur était livide, son masque de calme assurance s'effritait en lambeaux.

— Comment oses-tu me sonder ! Sors de ma tête ! C'est la deuxième fois que tu m'accuses de meurtre.

— Te moques-tu complètement de Monde Meilleur ?

— C'est trop tard. Tu aurais dû reprendre contact avec moi depuis des années. Je ne veux plus rien avoir à faire avec l'Église maintenant. Je ne peux pas t'aider, Julian. Et je ne le veux pas.

— Est-ce une vengeance, Alanna ? Pour ma cruauté ? Ma dureté ?

Mais même cela ne réussit pas à la faire réagir. Elle m'adressa un sourire triste, fatigué.

— Oh, arrête ce petit jeu avec moi, Julian. Je ne suis plus si ambitieuse. J'ai vieilli, moi aussi, ne le comprends-tu pas ? Maintenant ça m'est totalement égal.

— Je ne te crois pas.

— Crois ce que tu veux. Cela aussi m'est égal.

Avant que je puisse souffler sur les braises de son soi-disant dédain, elle se levait et regagnait la porte.

Je tentai désespérément de l'arrêter :

— Ne crois-tu pas que Rick aurait voulu que tu m'aides ?

— S'il te plaît, ne le mentionne plus devant moi.

Sa voix était voilée, presque un murmure, et son regard me convainquit qu'elle me haïssait réellement, absolument. Mais elle se maîtrisa rapidement et l'ardeur quitta peu à peu ses yeux jusqu'à ce que je ne voie plus qu'un tiède déplaisir émaillé d'or.

— Adieu, Julian. Je suppose que je dois te souhaiter bonne chance. Je crois que tu en auras besoin.

Et sur ce, ma sœur me laissa au confort de la pièce vide, de l'holofeu dansant, en compagnie de vieux, vieux fantômes.

Dans les jours qui suivirent je ne pus travailler, ni dormir. Les vieux souvenirs et les doutes que j'avais crus morts depuis longtemps resurgissaient pour me tourmenter.

Bien que je me fusse toujours considéré comme un homme patient, je ne tenais plus en place et je devenais irritable. Je planifiai des communions supplémentaires pour soulager le stress, mais même ce réconfort n'était que temporaire, et j'étais trop vieux, trop fatigué, pour conduire plus de trois communions par semaine, en dépit de mon besoin.

L'âge surprend chacun de nous avec ses limitations progressives. J'essayais de me persuader que je m'étais habitué à une faculté d'attention raccourcie, à une énergie diminuée, et à une mémoire défaillante. Mais on ne s'habitue jamais à sentir son organisme se dégrader et commencer à chuter. J'essayais de prendre la chose avec philosophie, mais je n'y parvenais pas toujours.

L'une des plus grandes frustrations pour moi fut l'effet de l'âge sur ma mémoire. Je me heurtais au vide là où se trouvaient auparavant des murs solides. Et donc, si, occasionnellement, je déformais une séquence ou manquais un temps, c'était seulement parce que les *fugitives* données se dérobaient, me jouant des tours. Mais le passé me consolait, oui, véritablement. J'avais soif de retourner à mes souvenirs.

Une fois que je sus où se trouvait Rick, ma sensibilité de jumeau me tirailla et me fit souffrir comme un muscle claqué. Je restai cependant à l'écart, me plongeai dans la routine, et essayai de ne pas penser à lui. Pourtant je voyais Rick. Oh, je le voyais parfaitement.

Un soir, je rentrai tôt à la maison, décapsulai une bière fraîche, allumai le vidéo-écran et m'allongeai sur le sofa flottant.

L'écran, réglé en position de sélection automatique, faisait défiler les chaînes. Soudain une image familière apparut.

— Stop !

Un homme à la barbe noire, à la peau tannée par le soleil du désert et aux cheveux longs tirés en arrière, faisait face à la caméra et parlait avec sérieux et conviction. C'était Rick. Il était vêtu de blanc et ses yeux dorés étaient hypnotiques, d'immenses plages de lumière.

— Amis, dit-il, inconnus, tous ceux qui peuvent m'entendre, je vous apporte de joyeuses nouvelles.

Mais qu'est-ce qu'il mijotait, bon sang ?

— Chacun de nous a ressenti la solitude, poursuivit-il d'une voix soyeuse, enrobante, l'abandon et la peur. (Ses yeux nous regardaient intensément, moi et tous les autres.) Que cela soit le fondement de notre unité. Partageons nos expériences. Avec sagesse. Avec compassion. Avec l'intention d'apporter la guérison. Voilà ce à quoi je vous invite.

Mon frère faisait plus que parler. Je pouvais sentir les vagues d'énergie de communion émaner de lui, se déverser sur mon écran et dans mon système nerveux. Malgré la connaissance que j'avais de lui, malgré les liens qui nous avaient unis, je ne tombai toutefois pas totalement sous son charme. C'était comme s'il s'adressait directement à moi, et à moi seul. Était-ce ce qui se passait dans chaque endroit où un écran diffusait son message ? Chaque spectateur communiait-il personnellement avec mon frère ? Était-ce réellement possible ?

Rick nous inondait de bien-être, d'amour et de bonté.

— Joins-toi à moi, dit-il, et sa voix était une caresse apaisante, irrésistible. Deviens un ami. Nous t'attendons. Je t'attends.

Il hocha la tête et son image s'évanouit lentement, pour être remplacée par des hololettres scintillantes qui semblaient bondir de l'écran. Derrière elles, la caméra fit un panoramique sur les montagnes Sangre de Cristo au lever du soleil pendant qu'une douce voix mélodieuse me disait tout sur Monde Meilleur :

— Aide-toi. Aide ceux que tu aimes. Le réconfort et la compréhension peuvent être à toi. De nouveaux amis t'attendent, dans une atmosphère de soutien et d'acceptation.

Nous sommes ici pour toi. Aide-toi et aide les autres à travers Monde Meilleur, une organisation de bienfaisance.

Un numéro de fax et un autre de téléphone suivirent.

Le rayonnement de sentiments charitables persista bien longtemps après que les lettres eurent disparu de l'écran.

Puis la scène bascula dans une chambre blanche sans fenêtre où un homme assis faisait face à la caméra. Il avait les cheveux gris et la peau cuivrée à force de soleil. Il se tordait nerveusement les mains tandis que mon frère entraînait dans le champ de la caméra.

Rick se pencha sur l'homme, lui parlant doucement, et obtint qu'il se lève. Quand il fut debout, je pus voir qu'il était grand et que son visage taillé à la serpe portait tous les stigmates d'une névrose grave. Il paraissait nerveux, agité même, ses mains se tortillant en cercles étroits. Rick posa les mains sur ses épaules.

Je savais qu'il était à la fois en train de le calmer et d'inspecter son territoire psychique à l'aide d'un rapide sondage mental. L'homme sourit, ferma les yeux, baissa les mains le long de son corps.

Mon frère se pencha plus près de lui, sourcils froncés. Puis il hocha la tête avec une vive attention. Il avait sûrement trouvé la source des dégâts. Je fis une hypothèse sur l'approche que choisirait Rick : il travaillerait probablement sur la mémoire en premier lieu. La clé du déséquilibre chimique à l'origine du problème de cet homme était peut-être hors de portée des pouvoirs analytiques de Rick. Mais peut-être pas.

La concentration de mon frère augmentait, au fur et à mesure qu'il opérait. Le visage du patient se détendit, la mâchoire se relâcha, la bouche se plissa et les yeux devinrent moins exorbités.

En dépit de mon malaise, je ressentis de l'envie en regardant Rick. Avec quelle facilité il rétablissait le parcours des synapses, recalibrant les niveaux de neurotransmission, et éliminait les anomalies dans le cortex cérébral ! Il en profitait aussi probablement pour effacer un ou deux souvenirs tranchants. Oh, je savais ce qu'il était en train de faire – je

pouvais presque le sentir accomplir chaque mouvement. La sensibilité du jumeau y veillait.

Rick murmura quelque chose que le micro ne réussit pas à transmettre. Lentement le visage du schizophrène s'éclaira. Ses yeux, quand il les ouvrit, étaient attentifs et brillants. Les ombres hantées, chassées, les avaient désertés. Ses tics nerveux et ses mouvements convulsifs avaient disparu. Serrant les bras de mon frère, il éclata d'un rire de libération.

— Dieu vous bénisse, dit-il. Dieu vous bénisse pour ce que vous m'avez fait. C'est comme un miracle. Vous ne pouvez pas savoir par quoi nous sommes passés, ma famille et moi. Vous ne pouvez pas savoir. Merci. Oh, merci !

Le visage de Rick était rayonnant. Des larmes étincelaient dans ses yeux, et dans les miens aussi. Pendant un instant je lui pardonnai toute la mise en scène à laquelle il venait de se prêter. Il voulait aider, guérir. Il était convaincu de pouvoir soulager la souffrance des autres. Et, apparemment, il avait raison.

Mais au nom de Dieu, pourquoi avait-il choisi d'effectuer une guérison publique sur les principales chaînes de télé ? Il devait exister un autre moyen, plus digne, de transmettre son message.

L'image de Rick disparut, et le soleil orange du Nouveau-Mexique fut de retour, se levant sur la sombre masse des Sangre de Cristo. Une douce voix déclara que de telles guérisons pouvaient être effectuées à Monde Meilleur. De nouveau, le numéro de fax et celui de téléphone furent donnés.

Oh, Rick ! pensai-je. Fais attention. Sois prudent. Ne prends pas sur toi plus que tu ne peux porter.

Après le petit show de mon frère, la vraie parade commença. Carmen Ventura, une populaire animatrice de débats, interrogea un médecin, deux ministres, un membre du Rotary Club, un prêtre, un rabbin, une religieuse et un imam sur ce qu'ils venaient de voir. Ils prirent considérablement plus de temps pour fulminer que Rick n'en avait pris pour soigner un être humain. Un misérable petit miracle de cinq minutes suivi par une infinité de réinterprétations des officiels : l'histoire en condensé des religions constituées.

Ventura, manifestement au mieux de sa forme et assoiffée de controverse, commença son émission en salivant presque d'anticipation.

— Vous venez de voir le miracle, dit-elle. Vous avez dû entendre parler du groupe de croyants qui suivent cet homme et lui vouent un culte dans le désert. N'est-ce qu'un phénomène de mode de plus, ou ce Rick accomplit-il vraiment des miracles ? Qu'en pensez-vous, madame le rabbin ?

Judith Katz, rabbin du temple Beth Shalom de Miami, fronça les sourcils et déclara :

— Tout ceci n'est à mon avis qu'un numéro de cirque. Je refuse d'accorder foi à cet homme ou à son groupe. C'est un acteur pur et simple.

Ali Haddad, premier porte-parole du Centre d'études musulmanes de New York :

— C'est diabolique, sans aucun rapport avec le divin, il sera détruit. Personne ne peut se faire passer pour Allah le guérisseur.

— C'était une fascinante démonstration de guérison – si cela s'est effectivement passé –, dit le Dr Irena Strugatsky. Cela m'intéresserait d'étudier ce phénomène plus en profondeur.

Eider Robert Martin, de l'Église des mormons :

— Les implications des actes de cet homme nous inquiètent et nous menons une enquête très sérieuse sur lui et son groupe.

Sœur Catherine fut la seule à se détacher du lot :

— S'il a vraiment aidé cet homme, n'est-ce pas magnifique ? (Ses yeux brillaient d'enthousiasme.) Comme c'est merveilleux de penser que de tels pouvoirs existent et qu'ils peuvent être utilisés pour guérir les gens !

Pour la plupart, les intervenants semblaient unis dans l'inquiétude – voire la peur – et la méfiance. Qui pouvait les en blâmer ? Rick offrait des miracles nouveaux et différents. Des choses du domaine du merveilleux. Comment leurs religions, leurs thérapies et leurs disciplines pouvaient-elles espérer le concurrencer ? Et pouvaient-ils se permettre de passer pour des idiots en applaudissant publiquement aux actes d'un possible charlatan ? Non, non, il était beaucoup plus prudent de condamner d'abord et, si nécessaire ; d'approuver ensuite.

Et puis les appels commencèrent – je ne sus jamais comment les journalistes avaient eu mon numéro de téléphone. Metzger le leur avait probablement donné. Quoi qu’il en soit, je me retrouvai rapidement sous les agressifs feux médiatiques, en tant que chef de la loyale opposition mutante à Rick.

— Docteur Akimura ? Tom Quinas, de Eye-Five News. J’ai appris que vous dirigiez un groupe de mutants activement opposés aux efforts de la communauté de Monde Meilleur. Pourriez-vous me donner votre avis sur la guérison que vient d’effectuer celui que certains appellent le Prophète du Désert ?

— Comment avez-vous eu mon numéro ?

— Docteur Akimura, pourquoi vous et d’autres mutants êtes si opposés à la ligne d’action de cette communauté de bienfaisance ?

— Je ne pense pas pouvoir parler au nom des autres mutants, dis-je prudemment, cruellement pris entre deux feux. Je sais que certains mutants considèrent que ce groupe possède toutes les caractéristiques d’une secte et le potentiel de comportements extrêmes habituellement associé aux sectes les inquiète.

— Vous êtes psychiatre et médecin, n’est-ce pas ?

— Oui, c’est exact.

— En fait, vous vous êtes spécialisé dans l’association de techniques mutantes et non-mutantes, dans le processus thérapeutique psychiatrique, c’est cela ?

— Oui, j’essaie...

— N’est-ce pas exactement ce que fait ce Prophète du Désert ?

— Pas du tout. À ma connaissance, il n’a aucune formation médicale. Je mets en doute ses compétences. Et ses motivations.

J’espérais que Rick m’entendait. Peut-être saisisait-il le message personnel que je lui envoyais au travers de mes déclarations publiques.

— Niez-vous qu’il ait aidé cet homme ?

— Je n’ai aucun moyen de dire ce qui s’est effectivement passé sans avoir examiné le patient.

— Pourquoi croyez-vous qu’ils ont diffusé cet événement ?

— Pour faire de la publicité à Monde Meilleur, bien sûr. Et pour s'attirer d'autres adeptes.

— Ce que la majorité des mutants ne soutient pas, malgré la présence d'un mutant à la tête de cette communauté ?

— Je préférerais dire qu'une grande majorité de mutants ne sont pas à l'aise avec ce phénomène. Je ne pense pas que quiconque, où que ce soit, soit jamais complètement à l'aise devant la formation d'une secte.

— Merci, docteur Akimura.

L'appel suivant fut de Joachim Metzger.

— J'ai vu cette première réaction en direct. Un bon début. Mais vous devez être plus ferme. Plus insistant.

— Peut-être voudriez-vous m'écrire un script ?

Il choisit de le prendre comme une blague et sourit largement.

— Vous semblez être doué pour l'improvisation, Julian. Mais rappelez-vous que vous représentez davantage que vous-même quand vous prenez la parole.

Je répondis avec agacement :

— Oui, oui, bien sûr. Le Conseil Mutant. Les mutants en général.

— Et moi, dit-il. N'oubliez jamais que vous me représentez.

Comme je l'avais instamment demandé à Metzger, les journalistes n'avaient aucune idée de mon véritable lien avec Rick – je peux imaginer le plaisir qu'ils auraient pris à traquer mes parents, Narlydda, et tous ceux qu'ils auraient pu dénicher dans les registres génétiques. Mais Rick gardait tout son mystère. D'où venait-il ? Qui était-il ? Pas question, bien sûr, de leur répondre, tout ce que je disais se résumait à : « Il faut arrêter cela. C'est néfaste. Dangereux. » J'étais devenu une sorte de négatif de Monde Meilleur, faisant mon rapport sur ses activités à chacune de ses apparitions à l'écran.

Ce qui ne signifie pas que j'étais à l'aise dans ma nouvelle célébrité – pas le moins du monde. Et je commençais à voir que Joachim Metzger n'était pas beaucoup plus heureux – peut-être était-il contrarié de ma position publique en tant que mutant représentatif alors que je n'étais même pas un Gardien du Livre. Mais n'avait-il pas réclamé mon soutien ? J'aurais bien renoncé

sur-le-champ à mon rôle de contact médiatique et de porte-parole mutant, mais cela ne devait pas se passer ainsi.

Finalement, même ma mère m'appela. Soit qu'elle m'eût pardonné mon intransigeance envers Rick, soit qu'elle eût simplement décidé de fermer les yeux.

— Julian, je t'ai vu à l'écran.

— Je croyais que nous étions fâchés ?

— Tu prends ce que je dis trop au sérieux. (Elle sourit.) Tu es plutôt doué, tu sais ? Mais tu devrais unifier ta peau avec un fond de teint avant chaque émission.

— J'essaierai de m'en souvenir. As-tu appelé pour me donner des conseils en maquillage ?

— Ne fais pas l'idiot. As-tu parlé à ton frère ?

— Pas récemment.

— Eh bien, bonne chance si tu essaies. Julian, crois-le ou non, je dois m'inscrire sur une liste d'attente pour parler à mon propre fils.

— Estime-toi heureuse de ne pas être présentatrice de journal télévisé, dis-je. Tu obtiendrais probablement une interview exclusive de Rick, mais pas avant tes quatre-vingt-dix ans.

— Je sais bien. Mais si tu arrives à le joindre, Julian, dis-lui de me téléphoner. Rappelle-lui que même le Prophète du Désert a une mère.

6

Dans l'intervalle précédant le deuxième miracle télévisé de Rick, je devins un acteur médiatique aguerri, capable d'improviser un laïus mordant sans un battement de cils.

Quand les premières informations arrivèrent, personne ne semblait savoir où le feu avait démarré au théâtre Grande-Gorge de Taos, au Nouveau-Mexique. Il y avait peut-être eu un court-circuit dans une installation électrique. Ou peut-être était-ce un incendie criminel. Les flammes s'étaient étendues avec une effrayante rapidité jusqu'à embraser la moitié du théâtre.

Des membres volontaires de lutte contre les incendies de Taos se précipitèrent sur les lieux, mais c'était trop tard. Certains des supports de structure des murs étaient vieux, en manganèse ferrocéramique, et il n'y a rien qu'un feu de manganèse aime davantage que l'eau. Quand l'extincteur automatique interne s'était déclenché, il avait rapidement communiqué le feu aux autres parties de l'immeuble. Les pompiers volontaires ne firent qu'aggraver les choses. Les autres structures proches étaient en réel danger et la menace d'une gigantesque catastrophe était claire si l'on n'arrivait pas à maîtriser le sinistre.

L'ampleur de l'incendie exclue, ce sujet d'information aurait à peine mérité une rapide mention dans le journal du matin s'il n'y avait pas eu l'intervention de Rick.

L'équipe d'information locale d'Albuquerque avait filmé Rick alors qu'il se téléportait directement dans le brasier, étrange, sombre silhouette suspendue au bord des flammes. Il mesura la situation, téléporta tout le monde à l'extérieur, les pompiers inclus, puis ferma les yeux et fit quelque chose pour calmer l'incendie. En dix minutes, le théâtre était une ruine fumante, mais le feu avait été éteint. Rick disparut et le reportage se termina.

Un journaliste aux cheveux blancs vint se placer devant la caméra et dit :

— L'enquête ultérieure a révélé que la structure moléculaire du manganèse restant dans les supports des murs a été modifiée, ce qui l'a empêchée de prendre feu. Les spécialistes supposent que l'oxygène a été d'une manière ou d'une autre converti en gaz carbonique, cause de l'apaisement du feu. La Compagnie du Cinéma du Nouveau-Mexique à qui appartient le théâtre offre une récompense au mystérieux mutant connu sous le nom de Rick, qui a manifestement éteint cet incendie sans aucune aide. Quiconque détient une information sur cet homme est prié de contacter la Compagnie du Cinéma du Nouveau-Mexique et/ou la police du Nouveau-Mexique.

— Ce n'est pas un miracle, dis-je aux journalistes qui m'appelèrent. N'importe quel télékinésiste raisonnablement doué aurait pu en faire autant. Cet homme utilise simplement les pouvoirs mutants.

— Mais, docteur Akimura, et la modification de la structure du manganèse ? demanda Tom Walters de la deuxième chaîne. Comme expliquez-vous cela ?

— Facilement. N'importe quel télékinésiste lucide aurait pu se charger de cette tâche. Nous sommes en face d'un geste héroïque. Pas d'un miracle.

— Mais si ce que vous dites est vrai, alors pourquoi les autres mutants ne viennent-ils pas en aide à leur communauté ?

Là, ça sentait le brûlé : la première poudrière s'enflammant dans la marée des rancœurs contre les mutants égoïstes thésaurisant leurs pouvoirs.

— Non, dis-je rapidement. Je veux préciser que tous les mutants ne sont pas capables de faire de telles choses. Nos pouvoirs varient. Même cet homme n'est pas un avatar. C'est simplement un mutant très doué qui met ses talents au service des autres.

Une semaine plus tard, Rick se surpassa vraiment.

Mon frère se rendit à Mexico pour aider à combattre une épidémie de choléra. Le reportage vidéo que je vis n'étais pas de première qualité – apparemment tourné à l'épaule par un

amateur. Malgré une image et un son souvent défaillants, l'action était suffisamment claire.

Mon frère se tenait au milieu de ce qui ressemblait à une tente de la Croix-Rouge internationale, sous le regard d'un grand médecin blond.

— Comment êtes-vous entré ? Qui êtes-vous ? demanda le médecin. Écartez-vous de cette patiente.

— Est-elle en phase terminale, docteur ?

— Qu'êtes-vous en train de faire ?

— Je crois pouvoir utiliser la microkinésie pour la sauver. Du moins ai-je l'intention d'essayer.

Une petite femme aux cheveux gris vêtue de la combinaison de Monde Meilleur entra dans le champ. Elle avait l'air sérieux que j'ai toujours associé aux nonnes et au corps médical, et elle ignora le médecin bouillant d'indignation aussi facilement que Rick le faisait.

— Avant tout, il faut la réhydrater, dit-elle à mon frère.

— Et le virus ? demanda Rick.

— Les antitoxines l'élimineront. Ces gens meurent de déshydratation. Sondez la circulation sanguine. Recherchez les amas de plaquettes. À chaque fois que vous en trouverez, renforcez le tissu cellulaire autour pour augmenter la rétention des fluides. Et cherchez les points de rupture. Quand vous les aurez, essayez de réparer le tissu cellulaire pour que nous puissions stabiliser la pression osmotique. Compris ?

— Je crois.

Rick fronça les sourcils, se pencha sur la femme couchée, inconsciente, sur le lit de camp, et ferma les yeux.

— Voilà, j'y suis.

La sueur commençait à dégouliner sur son visage.

— Hé ! attendez une minute, dit le médecin de la Croix-Rouge.

Il avança la main pour saisir celle de Rick – et se figea en plein mouvement. Rick l'avait piégé dans un champ télékinésique. Les yeux du médecin roulèrent dans leurs orbites sous l'effet d'une frénésie manifestement croissante, mais à part cela il était complètement immobilisé.

Cependant, Rick restait concentré sur sa tâche, les yeux étroitement fermés, toute sa volonté focalisée sur la femme mourante.

Elle remua, gémit doucement, lutta pour trouver son souffle, puis sa respiration s'apaisa. Rick ouvrit les yeux.

— Voilà, dit-il.

La tension le quitta ; il se leva, respirant lourdement, balançant ses bras d'avant en arrière.

Haletant, le médecin de la Croix-Rouge effectua deux pas chancelants.

— Bon Dieu, c'était quoi ? (Il frotta ses doigts et ses bras, en insistant sur les triceps.) J'ai mal partout.

— C'est parce que vous vous êtes opposé à moi, dit Rick. Vous n'auriez pas dû vous raidir à ce point. Vous souffrez probablement de crampes.

Le docteur le fusilla du regard.

— Qu'avez-vous fait à cette femme ? (Son visage blêmit alors qu'il l'examinait.) Mon Dieu ! Mon Dieu, ce n'est pas vrai !

— Un problème ?

— Non. Absolument pas. Sa fièvre est tombée. Elle semble être dans un léger sommeil au lieu d'un état proche du coma. Toutes les autres fonctions physiologiques semblent être revenues à la normale. L'équilibre circulatoire est bon. (Il leva des yeux ébahis sur Rick.) L'avez-vous guérie juste comme ça ? Êtes-vous vraiment capable de ça ? Je veux dire... j'ai entendu parler des dons particuliers des mutants, mais...

— Disons que je suis plus particulier que les autres, fit Rick. Ouais, je crois que ça a marché. Y a-t-il d'autres personnes ici que je puisse aider ?

Le médecin se frotta la mâchoire. Il semblait retourner ces choses dans sa tête. Au bout d'un long moment, il dit :

— Je ne sais pas. C'est complètement illégal de vous laisser faire irruption ici et toucher aux malades. Mais d'un autre côté, nous avons des cas désespérés. Autant que vous y jetiez un coup d'œil. (Il saisit Rick par l'épaule.) Venez. Par là. Vite.

Rick alla de lit de camp en lit de camp, suivi par la caméra. Le travail était épuisant et, sous son bronzage du désert, sa peau devenait pâle et cireuse, mais il refusa de se reposer. Sur son

passage, les malades retrouvaient une vigueur nouvelle, s'asseyaient, et certains parmi les plus forts essayaient même de marcher.

Il travailla tout l'après-midi sur les cas les plus critiques et un rapide montage mal ficelé montra que Rick avait soigné en quelques heures la plupart des patients du camp de la Croix-Rouge.

— Par quoi continuons-nous, docteur ? dit Rick.

Un tremblement secoua tout son corps mais il ne parut pas s'en apercevoir.

— Ne voulez-vous pas vous reposer ?

— Je vous en prie, Rick, écoutez-le, intervint la petite femme aux cheveux gris. Vous avez failli perdre connaissance après avoir soigné ce dernier patient. Lentement, avec obstination, mon frère la repoussa.

— Non, je dois continuer. Il y a trop de travail à faire.

— Tenez.

Le médecin de la Croix-Rouge commença à presser une seringue contre le bras de Rick. Celui-ci s'écarta de lui dans un sursaut comme s'il venait d'essayer de le frapper.

— Qu'est-ce que c'est que cette chose ?

— Une dose de vitamine B.

— Gardez-la pour vous. Je n'ai besoin de rien. Je vais très bien.

— Ça ne peut pas vous faire de mal, dit le docteur. Surtout si vous voulez continuer.

— Je vous dis que je vais très bien. (Son œil gauche se tordit dans un drôle de tic.) Par quoi continuons-nous ?

— Bien, si vous tenez absolument à vous tuer à la tâche, il y a une tente auxiliaire à la Galeria Plaza. Je suis sûr qu'ils ont besoin d'aide là-bas. Et s'il vous reste encore de l'énergie après ça, essayez l'hôpital municipal près de Reforma, à l'angle des rues Sevilla et Ocampo. Cet endroit doit être un cauchemar.

— Je n'en doute pas. (Rick fit quelques pas, chancela, s'arrêta.) Vous savez quoi, à bien y réfléchir, je veux bien de cette piqûre, après tout. (Il tendit le bras et le docteur y pressa une petite seringue. S'il sentit la douleur de l'injection, il ne le montra pas.) Merci.

Son pas s'allongea alors que le sérum faisait effet et il sortit rapidement du champ tandis que le film s'estompait, se brouillait, et s'arrêtait.

Je fus profondément alarmé par ce reportage, et pas seulement parce qu'il montrait mon frère fourrant son nez dans des problèmes de santé alors qu'il n'avait même pas l'ombre d'une formation médicale.

C'était déjà assez grave en soi, mais j'avais été encore plus inquiet de voir Rick épuisé jusqu'au bord de l'évanouissement. Oh, bien sûr, il s'était rapidement ressaisi, mais je savais qu'il y avait eu un problème, et cela m'effrayait plus que tout le reste – et renforçait ma détermination à dévier l'irrésistible force de mon frère. Qu'en serait-il si lui-même ne pouvait plus la contrôler ? Qui le pourrait ?

Son aide dans l'épidémie de choléra fit évidemment la Une de l'actualité. Il fut à la fois célébré et calomnié par l'habituel chœur. Le plus virulent de ses détracteurs était la toujours vigilante, toujours hystérique Église catholique romaine, qui ne cessait de l'exhorter à rester à l'écart de son précieux troupeau. Mais l'Association médicale américaine suivait de près, brandissant la menace de la sanction publique contre les faiseurs de miracles improvisés.

Leurs voix s'élevèrent dans l'obscurité et furent largement ignorées. Une lettre d'invitation parvint du secrétaire général des Nations unies. Rick fut même convié à dîner à la Maison-Blanche. Et, bien sûr, au bout d'un moment, il sembla prendre toutes ces délicates attentions un peu trop au sérieux. Du moins était-ce ainsi que je le voyais. Aussi, une fois de plus, j'ajoutai ma voix au refrain :

— Il a manifestement aidé les équipes médicales, dis-je aux journalistes. Mais je ne peux pas croire qu'un seul homme ait été responsable de l'éradication du choléra à Mexico. Il dispose simplement d'assistants très efficaces. Tout cela est exagéré. Il court après la gloire, c'est tout.

Puis vint le crash aérien. Ou disons plutôt la catastrophe manquée de peu.

Cette nuit-là fut pleine de rêves désagréables. S'il s'agissait effectivement de rêves.

Je me tenais avec mon frère devant le bâtiment principal de Monde Meilleur. Rick m'enlaçait affectueusement.

— Petit frère, j'aimerais que tu sois ici avec moi, disait-il. J'ai tellement besoin de ton aide. Pourquoi t'obstines-tu à me rejeter ? Tu es une part de moi. Pourquoi restes-tu à l'écart ?

Il me tenait serré contre sa chemise de laine rugueuse et ses yeux étaient bizarrement brillants, comme s'il refoulait des larmes.

Je lui rendis son étreinte avec joie jusqu'à ce que la sienne change et que je commence à avoir du mal à respirer.

— Rick, tu me fais mal. Lâche-moi.

Il ne parut pas m'entendre. Ses doigts vengeurs tenaient mes bras et ses yeux grands ouverts étaient fixés dans le vide avec une expression horrifiée.

— Ô mon Dieu ! dit-il. Ils vont se heurter. Tous ces gens, les enfants. Non, non, je ne peux pas, je...

Il saisit sa tête entre ses mains comme sous le coup d'une terrible douleur.

— Rick, qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ? Il m'ignora, vacilla en arrière, et disparut.

Je restai un moment abasourdi. Puis, je ne sais comment, je le vis aussi. Deux avions fonçaient droit l'un vers l'autre dans le crépuscule. Des lumières rouges sur les ailes et la queue envoyaient des messages secrets, un crachin glacé jetait son rideau gris du haut du ciel hivernal. La surface patinée des pistes d'atterrissage reflétait les lumières, créant des ombres fantomatiques alors que j'observais le ballet ralenti effectué par les éléphantiques machines volantes. Elles se touchèrent en silence, métal contre métal, et explosèrent en silence. Les lumières fusèrent en silence, les corps tombèrent, les gens hurlèrent, hurlèrent, hurlèrent.

Non – non, attendez. Ce n'était pas ainsi, pas du tout. Personne ne hurlait, personne ne mourait. Les avions flottaient l'un vers l'autre et se dépassaient, silencieux oiseaux de métal sur des trajectoires différentes et paisibles. Il n'y avait pas de crash. Pas de morts. Pas du tout.

Puis je revis tout à nouveau, plus rapidement cette fois, et même encore en plus affreux. Les avions fonçaient l'un vers l'autre, moteurs hurlants. Ils se percutaient, ils se percutaient, ils se percutaient. Ô mon Dieu, le sang, le vacarme, l'horreur ! Je couvris mon visage. S'il vous plaît, ne me le faites pas voir encore, s'il vous plaît, je ne peux pas le supporter.

Comme un film que l'on rembobine, les images revinrent en arrière, les avions se reconstituèrent, se séparèrent, s'écartèrent et s'éloignèrent l'un de l'autre. Ils avançaient, puis reculaient. En avant, puis en arrière. Ma vision bascula en tous sens, saisissant et retenant finalement l'image du visage d'une jeune femme figé en plein hurlement. *Julian ?*

L'image éclata en fragments de couleurs et de lumière. Ma sensibilité de jumeau me tirailla, une insupportable démangeaison sous-cutanée que je ne pourrais jamais atteindre, jamais gratter. Je vis une silhouette, tête baissée, au milieu d'un vide gris et infini. Je sus avant même d'avoir vu clairement ses traits. C'était Rick, et je lui lançai un appel par la voix de l'esprit, en mode privé. *Est-ce que ça va ?*

Pas de réponse. Ne pouvait-il pas m'entendre ? *Rick ? Réponds-moi. Que s'est-il passé ?* Toujours pas de réponse. J'étais vraiment inquiet, à présent. *RICK !*

Je t'entends, bon sang ! Je t'entends. Oui. Ça va. Marchons, frangin.

Avant de pouvoir accepter je me retrouvai dans un endroit obscur, chaotique, culbutant sans fin, l'estomac en bataille. Puis je fus debout, tremblant, sur une haute falaise ; le vent soufflait violemment, et mon y frère se tenait à côté de moi. Il paraissait revigoré, presque enivré par le vent glacé.

— Où diable sommes-nous ? Je claquais des dents.

— Mesa Chivato, près de l'ancienne piste de Zuni-Jemez, répondit-il. Désolé pour la rapidité du voyage mais je devais nous sortir de là, loin de la confusion. Et en plus, j'aime cet endroit.

Je regardai le paysage tourmenté au-dessous de nous. Rick ne pouvait que l'aimer, pensai-je. Et pourquoi pas ? Cela convenait à sa nature. Il pouvait vagabonder à travers les coins

les plus rudes et les plus sauvages du Nouveau-Mexique. Ou dans n'importe quel autre endroit, s'il le souhaitait.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Sais pas. Probable que je ne suis pas arrivé à l'aéroport à temps. Mais c'était si proche...

Sa voix, déjà rauque, se cassa et il ne dit rien pendant un moment.

— Tu veux dire que l'accident s'était déjà produit ?

— *Était en train* de se produire. Au moment où j'arrivais. C'était trop tard. Alors, comme un idiot j'ai essayé de remonter le temps de cinq minutes pour tenter de faire dévier l'un des avions de sa trajectoire.

— Tu as essayé de voyager dans le temps ? (Je le regardai avec stupeur.) Mais je ne croyais pas que c'était possible.

— Oh, c'est tout à fait possible. Mais c'est difficile, même pour moi. Et le déplacement d'énergie brouille littéralement la séquence des événements. Sans parler de ma tête.

Je me mis à rire.

— Si toi tu penses avoir été dans le brouillard, tu n'imagineras jamais ce que j'ai vu !

Je lui décrivis rapidement les visions conflictuelles qui m'avaient tant effaré. Il poussa un sifflement.

— Toi aussi ? Je ne sais pas, Julian. Peut-être que notre lien de jumeaux t'ouvre aux révélations. (Il hocha la tête.) Cela ne me surprendrait pas. Plus rien ne me surprend maintenant.

— Hé ! tu as au moins réussi à empêcher le crash.

— J'y ai laissé toute mon énergie. Je suis entré dans le cockpit du 987 et j'ai mis le pilote sous mode coercitif maximal. Je l'ai fait virer à droite aussi vite qu'il pouvait. Dieu que ç'a été dur ! J'ai cru que j'allais avoir une attaque ou quelque chose dans le genre. Et, vu mon état, je ne pouvais pas vraiment le maintenir assez longtemps. Je le sentais glisser, m'échapper : comme si j'avais tiré sur un élastique et l'avais lâché. C'est là que l'avion a heurté cette cabane.

Je vis des larmes dans ses yeux dorés.

— Mais tu as sauvé la plupart des passagers, dis-je. Dieu du ciel, Rick, tu as pratiquement accompli un miracle ! Il n'y a eu

que vingt-sept victimes. Si tu n'avais pas tenté d'intervenir, sept cents personnes seraient peut-être mortes au lieu de vingt-sept.

Rick haussa les épaules et s'essuya les yeux.

— Ouais. Mais va dire ça aux familles des victimes.

Je l'attrapai par l'épaule.

— Rick, ne te fais pas subir ça.

— Ouais, ouais, d'accord. Epargne-moi ta thérapie, toubib. (Il se libéra de ma main consolatrice.) Tu sais, quand j'ai eu la première vision de ces deux avions se percutant, je n'aurais pas pu dire quand ça arriverait, ou si c'était *en train* d'arriver en temps réel, au moment même où je le voyais. Tout ce que je savais c'était que je devais y aller. Et voilà ce que ça a donné.

— Arrête, Rick. Tu es seulement humain.

Mon frère me sourit étrangement.

— Heureux que tu en sois si certain, p'tit frère.

Puis il s'estompa, s'estompa, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de lui qu'un sourire dans les nuages tourmentés du ciel du Nouveau-Mexique. Même après mon réveil je pouvais encore voir son sourire dans les nuages.

Ce matin-là, pendant que je m'habillais, les informations parlèrent de la catastrophe qui avait failli se produire à l'aéroport d'Albuquerque. Vingt-sept personnes étaient mortes. Mais un désastre majeur avait été évité.

Le téléphone se mit immédiatement à sonner ; pour une fois je laissai le roborépondeur décrocher.

— Ici la deuxième chaîne. Nous souhaiterions le commentaire du porte-parole mutant à propos du sauvetage de l'aéroport d'Albuquerque. Les membres du Conseil Mutant nous ont donné ce numéro.

— Chris Rossfeld, d'*Independent News*, j'appelle au sujet du miracle d'Albuquerque.

— Docteur Akimura, ici Clayton Pierce. Votre réaction ?

— L'homme miraculeux du Nouveau-Mexique...

— Pensez-vous toujours qu'il soit un charlatan ?

— Nous avons besoin d'une réaction à chaud...

Le rêve était encore trop présent dans mon esprit et mes doutes me submergeaient. Rick venait-il vraiment de sauver ces deux avions ? Était-il d'une quelconque manière responsable

des morts qui étaient advenues ? Et ce que j'avais vu ? Mon inconscient était-il d'une façon ou d'une autre connecté à celui de Rick au point que je reçoive ses visions ? Je ne répondis à aucun appel pour le restant de la journée.

L'impact médiatique de Rick s'accrut considérablement. Il diffusait son enseignement, soignait les gens, tendait les mains en signe d'amitié, distribuant à tout le monde des ondes positives à travers le son de sa voix. Et ses miracles étaient de plus en plus importants et réussis. Si cela lui coûtait plus d'énergie, de concentration, plus de recours à ces minuscules zones spéciales sur lesquelles il s'appuyait pour exercer ses miraculeux pouvoirs, il dissimulait soigneusement sa faiblesse aux yeux des autres. À l'écran, au moins, il était fort et splendide, un demi-dieu tout-terrain. Le sauvetage en montagne qu'il effectua dans les Rocheuses constitua un extraordinaire reportage et il enchaîna avec une lévitation en plein ciel et un saut dans le temps des survivants d'un crash de navette. Puis il y eut son fameux coup à Houston Spill, la récupération du chargement de neutronium perdu entre le golfe d'Aqaba et Dakar, et son colmatage de la digue rompue de Pacifica II, treize milles au large de la grande île d'Hawaï, sauvant la colonie maritime. Comme si ce n'était pas assez, il éteignit même un incendie foudroyant sur la plateforme orbitale franco-saoudienne. À ce moment-là, il était célèbre. Et pas seulement pour ses actes héroïques.

Toute la communauté non mutante avait entendu parler de ses merveilleuses séances de communion et les gens étaient intrigués, attirés, et plus que désireux d'expérimenter les dons de guérison de la formidable magie de Rick. Apparemment, quelques membres de Monde Meilleur avaient pris la parole aux journaux télévisés, décrivant leurs expériences comme enrichissantes et même plus agréables que le sexe.

Inutile de dire que Monde Meilleur était assiégé. La moitié des habitants de l'hémisphère Ouest semblaient vouloir connaître dès que possible une expérience plus agréable que le sexe. Et chacun d'eux envoyait de l'argent.

J'observais ces développements avec un certain malaise mêlé d'aigreur. Étais-je jaloux ? Après tout, je n'étais pas le frère que les gens réclamaient à cor et à cri. Je n'entraînais à ma suite ni les foules, ni les caméras, et je n'avais pas non plus besoin d'un dispositif de sécurité pour me protéger des gens qui m'aimaient. Mais non, non, je ne crois pas que j'étais jaloux, pas exactement. Plus vraisemblablement, j'étais déçu que Rick soit tombé sous le charme de tout cela et permette à une équipe de reporters de l'accompagner dans tous ses déplacements.

Tout le monde paraissait embrasser la philosophie d'entraide, d'altruisme et de réconfort de mon frère.

Le service public télévisé sortit un documentaire en quatre volets sur Monde Meilleur commenté par l'un des plus jeunes, des plus sincères, des plus populaires acteurs en exercice.

Hollywood adorait Rick. Ainsi que les politiciens, les étudiants et les vieilles grand-mères aux cheveux blancs. Pourquoi pas ? Il était le héros parfait pour une nation assoiffée d'idoles. Mieux, il détenait des réponses. Il apportait des solutions.

Rick attirait facilement les gens à lui. À l'origine. Monde Meilleur avait été une vague association d'environ deux douzaines de membres – des fermiers, pour la plupart, quelques commerçants, et une poignée disparate de sans-abri en guenilles qui l'avaient suivi dans le désert.

Ils étaient d'infatigables bienfaiteurs, et leur nombre s'accrut rapidement, dans les écoles, les quartiers, les villages isolés, sur le flanc des montagnes et le long des vallées fluviales.

Au début il y avait eu peu de conséquences visibles de leurs activités en dehors des événements locaux : les résultats scolaires des élèves du Nouveau-Mexique commençaient à s'améliorer. Il y avait moins de délits mineurs et beaucoup moins de vandalisme dans les écoles et les rues. La vue d'une voiture saccagée était rare, et d'une fenêtre brisée encore plus.

Fait moins tangible mais plus important, le sens de la communauté semblait augmenter et se renforcer : les gens se faisaient signe dans la rue, se parlaient, étaient plus aimables et prévenants. Tout le monde était beaucoup plus heureux. Qui ne l'aurait été, avec un superman privé et sa joyeuse bande de

secouristes toujours disponibles, toujours à l'autre bout du fil ? J'imaginai que c'était ainsi que les premiers chrétiens avaient dû se sentir et se comporter quand ils avaient commencé à se réunir dans des petites pièces secrètes et à parler à mi-voix d'un puissant et merveilleux sauveur.

Cela marcha superbement, pendant toute une période, simplement en tant qu'association non lucrative de volontaires au service de quiconque lançait un appel de détresse. Mais la nouvelle se répandit rapidement.

Tout un assortiment de vagabonds et de campeurs s'agglutina autour du quartier général de Monde Meilleur, formant une sorte de voisinage. Cette communauté s'organisa quand, grâce aux donations, Monde Meilleur acquit une propriété annexe : un ancien parc de loisirs dont les immeubles et les installations existants semblaient avoir été taillés sur mesure pour les besoins de Monde Meilleur.

Les fidèles adaptèrent l'endroit et prévirent d'autres structures. Quelques commerçants s'installèrent pour pourvoir aux besoins de première nécessité. Rick semblait ravi.

— C'est le chemin, disait-il. Nous prendrons soin les uns des autres.

La nouvelle de la naissance de cette communauté se répandit à travers le pays grâce aux sans-abri et aux exclus. Tous, sans exception, affluèrent à Taos, au grand dam du gouverneur, du madré, et des différents officiels de la ville.

Les immigrants qui acceptaient de participer au sacrement de la communion de Rick étaient les bienvenus et peu d'entre eux voyaient une raison de refuser. La population de Monde Meilleur augmenta. Il fallut davantage d'immeubles, de services, de fournitures et de commerçants.

Rick commença à comprendre que s'il devait aider ne fût-ce que la moitié des gens qui avaient déjà fait appel à lui, alors il devait le faire de manière organisée, systématique. Ce qui conduisit à la constitution de Monde Meilleur en société privée.

Sa canonisation par les médias – et sa condamnation par les religions constituées – est aujourd'hui légendaire. L'Église catholique romaine, les mormons, les musulmans, les protestants, les juifs, et l'ensemble des membres de différentes

autres obédiences –, tous dénonçaient vigoureusement, bruyamment et régulièrement le fait que Monde Meilleur pillait leurs rangs toujours décroissants. L'Association médicale américaine secouait les barreaux de sa cage, dénonçant Rick pour pratique illégale de la médecine. Les politiciens le courtoisaient pour le potentiel électoral que représentaient les membres de Monde Meilleur. Et, bien sûr, Monde Meilleur florissait. Il sortait ses premières feuilles, commençant sa flamboyante et stupéfiante métamorphose, de petite communauté en secte internationale. Qui aurait pu suspecter qu'il deviendrait si immense ? Personne sauf moi et Joachim Metzger, et j'espérais que j'avais tort.

La demande de places aux communions de Rick était si considérable qu'il fut forcé d'officier dans des stades et des théâtres. Rick suggéra que la moitié des revenus de la vente des billets soit employée pour diverses actions charitables et le reste pour aider Monde Meilleur à payer ses frais administratifs. Il mit même en place un système d'abonnement pour ceux qui estimerait n'en pas avoir eu assez : cinq communions dans cinq villes. Les meilleures places se vendirent en deux heures. Après chaque communion les spectateurs s'en allaient rayonnants, satisfaits : ils en avaient eu pour leur argent et même bien davantage.

Les gens affluaient aux communions, les arnaqueurs se remplumaient, et l'engouement du public pour Rick grandissait. Quant à Rick, eh bien, je ne sais pas au juste ce qu'il ressentait, ce qu'il retirait des unions – peut-être un soulagement momentané de sa culpabilité. Incontestablement, chaque communion lui enlevait plus qu'elle ne lui apportait. Il payait de sa personne, comme en témoignaient les nouvelles stries argentées dans sa barbe et sa queue-de-cheval, et son corps, autrefois musclé, aujourd'hui sec et nerveux. Je me disais que ce n'était pas grave, que mon frère faisait partie de ces heureux qui devenaient maigres et alertes en approchant de la maturité.

Quand j'entendis parler pour la première fois du projet de création de Ville Meilleure, je jugeai de mon devoir de lancer un dernier appel personnel à Rick pour qu'il arrête, démissionne et s'en aille. Comme je ne possédais pas la faculté de

communiquer mentalement à longue distance, je devais l'appeler, et sa ligne, évidemment, était occupée, alors je mis le téléphone sur mode automatique. L'écran demeura imperturbablement rouge – occupé –, mais dix minutes plus tard il vira au bleu et l'électronique grésillement me dit que mon appel avait abouti.

Un air familier s'éleva, orchestre et clarinettes synthétiques. Je mis un moment à le reconnaître : c'était un passage d'un morceau que mon père Yosh avait écrit en l'honneur de notre naissance, à Rick et moi. *Dual Sonata*, l'avait-il appelé. Une composition joyeuse, pleine d'entrain. La musique s'arrêta et l'écran fut occupé par un jeune homme musclé à la mâchoire carrée, au cou large et aux pommettes aplaties. Je n'aurais pas pu dire s'il s'agissait d'un simulacre ou d'un être réel.

— Monde Meilleur. Que pouvons-nous faire pour vous ?

Sa voix était aiguë et étonnamment douce. Un ancien arrière, contre-ténor durant son temps libre ?

— Je veux parler à Rick.

L'arrière sourit patiemment.

— Bien sûr. Malheureusement, Rick est très occupé en ce moment. Peut-être puis-je vous aider ?

— Écoutez, je suis son frère.

Le sourire s'élargit.

— Nous sommes tous ses frères et sœurs.

— Non, vraiment. Pour de bon.

Avec l'irrationnelle envie d'effacer cette méprisable expression de son visage, je fouillai dans mes poches à la recherche de mes papiers d'identité professionnels. J'avais mon holocarte à la main quand l'image se disloqua en éclairs dentelés avant de se refermer autour du visage de mon frère. Il semblait tridimensionnel, comme si son écran était en train de transmettre son holoreflet.

— Petit frère ! s'écria-t-il avec un grand sourire. Quoi de neuf ?

Ses yeux brillaient mais étaient soulignés de cernes noirs et son visage était maigre, ses traits tirés. Il avait l'air d'avoir dix ans de plus qu'à notre dernière rencontre. Je me rappelai

soudain l'image vidéo de lui chancelant à Mexico et fus plus inquiet que jamais.

J'étais tellement stupéfait par son apparence que je ne pus pas parler pendant un moment. Puis je retrouvai ma voix.

— Mon Dieu, tu ressembles à une épave.

— Juste fatigué. Rien qu'une bonne nuit ne puisse réparer.

— Tu parles ! Tu as l'air complètement lessivé. À quand remonte ton dernier bilan ?

— Hé ! as-tu appelé pour jouer au docteur ? Ne perds pas ton temps ou le mien.

— Rick...

Il se détourna comme pour partir.

— Attends...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Mon inquiétude se changea en colère.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Rick ? Tu te ruines la santé à coups de messages télévisés et de documentaires sur tes guérisons. Et maintenant tu construis une ville ? Même Dieu s'est reposé le septième jour, tu sais ?

— Oh, calme-toi, Julian.

— Non, je ne me calmerai pas. (Mes mains tremblaient, comme ma voix.) Te rends-tu compte des risques que tu prends ? Du scandale que tu as créé ?

— Bien sûr. Et j'ai aussi noté que tu as été l'un de mes plus violents détracteurs, docteur Akimura-de-chez-les-mutants.

Son sourire avait brusquement disparu mais son ton était toujours léger, presque taquin. Il me traitait avec une tendresse indulgente qui me rendait fou.

— M'en blâmes-tu ? Tu es inconséquent, peut-être même insensé.

— Alors, aider les gens relève de la folie ? Depuis quand ?

— Quelle part de ce que tu fais est de l'altruisme et quelle part est de l'autosatisfaction, Rick ? Pure envie de te faire mousser ?

— Ne sois pas ridicule. (Mon frère avait l'air un brin impatient.) C'est fini, tout ça. Toi plus que quiconque, tu devrais comprendre. Tu sais pourquoi je le fais.

— Pas pourquoi tu rends subitement public chacun de tes mouvements. Quand aurons-nous droit à « Rick dans sa salle de bains » ?

— Écoute, m'as-tu appelé pour jouer avec moi la scène habituelle ou as-tu vraiment quelque chose à dire ?

— Rick, je t'en prie, arrête. Abandonne ce projet de construire une ville. Tu deviens trop ambitieux, tu attires trop l'attention sur toi. Tu ne mesures pas le genre de problèmes que tu vas créer pour toi et les autres mutants.

— Problèmes ? Autant que je sache, c'est le contraire. Une aubaine. Tout le monde y gagne.

— Les non-mutants ne te comprennent pas vraiment. Ils s'imaginent que tous les mutants ont tes pouvoirs et ils sont furieux que nous leur ayons tous dissimulé nos talents secrets.

— Eh bien, en un sens, ne l'avons-nous pas fait ?

— Dans le même temps, le gouvernement, différentes religions constituées, et l'Association médicale américaine ont fait pression sur le Conseil Mutant à ton sujet.

— Parfait.

— Rick, tu ne sais pas ce que tu dis. Tu as presque fait doubler la population de cette région. Tu exploites trop vite et à trop grande échelle les ressources disponibles.

— Nous pouvons prendre en charge nos propres besoins, Julian. C'est toi qui sembles être en pleine confusion. Si seulement tu acceptais de te joindre à nous, alors tu comprendrais pourquoi ce plan de construction est si important – si crucial pour mes projets.

— Mais une ville entière, Rick ? Où trouves-tu l'argent ? Les matériaux ?

— Nous utilisons ce qui existe déjà. Et nous avons reçu beaucoup de dons. (Il m'adressa un clin d'œil malicieux.) La communauté internationale participe à nos efforts, petit frère. Ce qui se traduit directement en eurodollars.

— Tu te fous de moi ?

— Bien sûr que non. Et je ne vois pas pourquoi les mutants m'en veulent tellement. Ils ne seront pas satisfaits tant que je ne les laisserai pas diriger les choses, ce que je ne peux pas faire. Alors ils refusent de participer en tant que partenaires égaux.

Domage. Qu'ils s'excitent dans leur coin. Que vont-ils faire, petit frère ? Envoyer une équipe de télépathes hors pair à mes trousseaux ? Je peux m'en débarrasser en dormant.

— Rick, ceci ressemble fort à une attitude d'opposition phobique. Essaies-tu de leur rendre la monnaie de leur pièce en agissant ainsi ?

— Non, évidemment non. Je n'ai pas d'énergie à perdre dans de minables vendettas, Julian. Le temps était venu d'envisager une expansion. Sais-tu que nos émissions nous ont amené cent mille membres supplémentaires ?

— Mon Dieu ! Es-tu sérieux ? Peux-tu vraiment assumer un tel nombre ? À travers le pays ?

— À travers le monde. Bien sûr que nous le pouvons. Comparé aux grosses têtes et à leurs Églises officielles c'est du petit artisanat.

— Les Églises ? Attends une minute, Rick. Je croyais que Monde Meilleur était une organisation séculière.

— Elle est tout ce dont les gens ont besoin : séculière, œcuménique, sacrée, adaptable à tous, tout ce que tu voudras.

Il donnait une impression de spectaculaire insouciance.

— Tu sais que certains lui attribuent l'étiquette de secte.

— Et s'ils se sentent mieux en la traitant de secte, qu'est-ce que ça peut me faire ? Particulièrement si ça me permet d'atteindre et d'aider plus de gens.

— Rick, je croyais que tu voulais que ce soit une petite organisation régionale.

— Les choses changent. Elles grandissent et changent, Julian.

— En une communauté entière ?

— Pourquoi pas ? Dès que Ville Meilleure sera terminée, nous aurons une capacité d'accueil trois à quatre fois supérieure.

— Es-tu en train de me dire que tu as l'intention de loger tous les membres ?

— Autant que nous pourrons. Julian, beaucoup d'entre eux n'ont nulle part où aller. Monde Meilleur s'inscrit juste là où l'État et les filets de la sûreté fédérale s'effiloquent. Et c'est étonnant de voir combien se transforme un laissé-pour-compte

quand on lui donne un toit, des repas réguliers et du travail. C'est comme de la magie.

— Tes fidèles te construisent ton propre Xanadu ?

— Ce n'est pas pour moi, Julian. C'est pour eux. Et ce sont de bons travailleurs, aussi.

— Je ne le crois pas.

— J'aimerais que tu le croies. J'ai plus que jamais besoin de ton aide, petit frère.

— Tu sais ce que je pense de Monde Meilleur. J'utilise toutes les occasions possibles pour m'opposer publiquement et fermement à toi.

Rick balaya mes arguments.

— Je ne prête pas attention à ça, Julian. Tu dois faire ce qui te semble juste, je le sais. Mais il y aura toujours une place pour toi ici, petit frère. Tu es de ma chair et de mon sang.

— Je t'en prie, Rick. Arrête cette folie avant qu'elle ne te retombe dessus.

— Désolé, petit frère. Tu sais que je ne peux pas faire ça. Mais prends soin de toi. Et appelle quand tu veux. Tu sais où me trouver.

Le printemps fit place à l'été et à l'habituel inconfort de la chaleur. Boston est une ville de printemps et d'automne, de saisons intermédiaires. Elle a même un certain attrait vivifiant au début de l'hiver, quand la Charles se fige en glace et que les maisons de briques alignées aux environs du port se couvrent de chapeaux de neige nouvellement tombée. Mais l'été la rend molle et humide, lui retire toute énergie, et chasse rapidement les habitants vers des régions ombragées et des maisons de plage. Il y a un demi-siècle, les urbanistes avaient rejeté les demandes de dômes de contrôle climatique, arguant que de tels aménagements détruiraient le caractère spécifique de Boston. Pour l'heure, j'aurais bien opté pour un peu moins de caractère et beaucoup plus de confort.

J'essayais d'oublier dans le travail mes inquiétudes au sujet de Monde Meilleur, et j'y parvenais assez bien. Je suais toute la journée et rentrais à la nuit tombée, épuisé. Mais mon sommeil était peuplé de rêves emplis d'étranges scènes où Rick déplaçait

des montagnes, flottait dans l'espace, marchait même sur l'eau. Le pire de tous fut... enfin, j'espère que c'était bien un rêve. Je me suis dit que c'en était un, mais je n'en suis toujours pas sûr.

Je rêvais que j'avais glissé dans un sommeil lourd, sans fin, tombant et tombant encore, mais je me réveillai avant l'aube, dans l'obscurité, le souffle court, le cœur battant. Quelqu'un se trouvait dans ma chambre. Je tâtonnai, pressai le module de mon chevet, et la petite lampe ronde s'éclaira, projetant une lueur jaune à travers la pièce.

Quelque chose de doré étincelait près de la porte. Des yeux d'or fixés sur moi comme ceux d'un chat sauvage sur sa proie.

J'ai bien dû faire un bond de près d'un mètre ; le matelas à eau fit un clapotis quand je retombai sur sa surface flexible.

— Doux Jésus, Rick ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Mon frère était silencieux, immobile, appuyé contre le lambris bleu du mur de ma chambre comme une poupée de cire. Il paraissait étourdi, peut-être même hypnotisé. Ses paupières ne battirent que lorsque je bougeai.

— Salut, dit-il.

Sa voix était curieusement étouffée, si lointaine qu'on aurait pu croire qu'il parlait depuis une autre pièce.

— Il est deux heures du matin, dis-je. Je pensais que tu étais au Nouveau-Mexique. Est-ce que ça va ?

— Je me cache.

— De quoi ? De qui ?

— D'Alanna.

— Oh !

Je m'adossai contre les oreillers, momentanément à court de mots.

— Je ne plaisante pas, Julian !

Il arrivait à peine à articuler. Je me rendis compte qu'il avait pleuré. Mais pourquoi ? Et étaient-ce des larmes de rage ? De désir ? De regret ?

Le médecin en moi prit aussitôt le dessus.

— Doucement, Rick. Calme-toi. Respire profondément. Raconte-moi ce qui s'est passé.

Il frotta le dos de sa main contre ses joues humides.

— Je n'ai jamais demandé, jamais attendu, jamais voulu qu'elle revienne, dit-il. Mais elle est là maintenant. (Ses yeux croisèrent les miens et ils contenaient une supplique muette.) Bon Dieu, Julian. Je l'aime encore. Je la désire encore. Je sais que je devrais la renvoyer. Mais je ne peux pas. Je ne peux pas !

— Es-tu fou ? dis-je, abandonnant pour l'instant tout autre rôle que celui de frère. Qu'est-ce que ça veut dire, tu aimes encore Alanna ? C'est impossible et tu le sais.

— Oui, je le sais.

Sa voix était rauque, torturée.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Oh, quelque chose sur sa croyance en ma cause. Son respect de Monde Meilleur et sa volonté d'y travailler. Je lui ai dit non, laisse-moi tranquille. Va-t'en. Mais ensuite...

— Peut-être ferais-tu mieux de tout me raconter depuis le début.

Il me lança un regard douloureux.

— Eh bien, elle me regardait, je la regardais, un air sentimental de Tchaïkovski résonnait dans la pièce, et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, comme au ralenti.

— Rick, je ne peux pas t'aider si tu ne me dis pas ce qui s'est exactement passé.

— D'accord, d'accord. Elle a essayé plusieurs fois de me joindre, mais je trouvais toutes sortes d'excuses. Je ne voulais pas la voir. Mais elle a insisté, persisté, et finalement, juste pour me débarrasser d'elle, j'ai dit oui, viens me voir. Nous nous sommes seulement serré la main, tous les deux raides et maladroits. Je lui ai proposé de visiter les lieux – Betty a presque piqué une crise parce que je perdais mon temps avec cette visiteuse alors que nous avions déjà mis au point un système de visite guidée. Mais j'ai fait faire le tour complet à Alanna et elle a poussé les habituelles exclamations de ravissement. Tout se passait bien – étrange mais simple, juste des amis, tu vois – jusqu'à ce qu'elle se mette à la fenêtre pour regarder les montagnes. Elle était si belle, tu sais. Et j'ai commencé à penser à l'amour que j'avais eu pour elle. À tout ce que nous avons vécu ensemble. À toutes ces fois où, seul dans le désert, j'avais pensé à elle. Et alors j'ai eu envie d'elle. Bon

Dieu, Julian ! Je voulais la tenir, je voulais l'embrasser, au point d'en devenir fou et... eh bien, tu peux imaginer le reste. (Il haussa les épaules, embarrassé.) On aurait dit qu'elle pouvait lire mes pensées. Et de nous deux c'est moi le télépathe, tu sais bien. Elle s'est seulement retournée et a tendu les bras. C'était comme si nous ne nous étions jamais quittés.

— Et maintenant ?

— Elle veut fermer sa maison en Californie et venir s'installer avec moi au Nouveau-Mexique.

Mon cœur se serra.

— Et toi, qu'est-ce que tu veux ?

Mon frère secoua la tête d'un air égaré.

— Je ne sais pas. Je veux courir, m'enfuir. Et l'instant d'après il me tarde de retourner près d'elle.

Je déteste me battre contre des moulins à vent, mais je décidai de faire au moins un vaillant effort pour dévier ce qui semblait inévitable, alors je dis :

— Laisse-moi te donner un conseil de frère, d'accord ? Renvoie Alanna chez elle, aussi vite que possible.

Il me regarda, privé de parole. Puis il secoua la tête.

— Je ne peux pas. Je ne peux vraiment pas.

— Rick, j'ai un très mauvais pressentiment sur tout ça.

— Je sais, frangin. Et tu as probablement raison. Mais je ne peux quand même pas.

— Bon. (J'étais brusquement à nouveau en colère. Cet idiot ne savait-il pas ce qu'il était en train de faire ?) Alors continue et gère ton bordel tout seul, Rick. Ce n'est pas mon problème.

— Hé, Julian ! ne sois pas comme ça. Ne sois pas en colère. Tu sais que je me fie à ton jugement, même quand je décide de l'ignorer.

Il m'adressa son sourire malicieux et une fois de plus l'image de notre père biologique me revint. Je fis un geste défaitiste de la main.

— Alors, Alanna restera ? Il hocha la tête.

— Et Monde Meilleur ?

— Elle dit qu'elle veut en faire partie.

— Et son argent ?

— Es-tu en train d'insinuer que je la manipule pour le fric de Narlydda ?

— J'envisage cette possibilité.

— Garde tes hypothèses pour le labo, Julian. L'argent d'Alanna est le sien.

— D'accord, alors elle s'installe chez toi et commence à travailler pour Monde Meilleur. Et l'équipe ? Betty ?

— Ils l'aiment tous.

— Betty aussi ? Elle semblait assez jalouse de ses privilèges.

— Tu plaisantes ? Elle aimera Alanna quand elle aura appris à la connaître. Ça lui fera quelqu'un d'autre à mater. Quelqu'un qui est proche de moi.

— Et maman ? Elle risque de ne pas beaucoup apprécier.

— Si elle vient au Nouveau-Mexique et crée des problèmes je l'enverrai au vert. Je la laisserai peut-être ouvrir une filiale de Monde Meilleur au Népal.

— Je vois que tu as tout prévu.

Rick hésita et une expression d'égarement impuissant, voire de dégoût de lui-même, brouilla son visage. Ses yeux, quand ils croisèrent les miens, étaient pleins de souffrance, implorant une réponse, une absolution que je ne pouvais pas donner.

— Je ne sais pas, dit-il d'une voix voilée. Peut-être n'est-ce pas bien. Je ne veux pas blesser Alanna encore une fois. J'ai toujours pensé que j'étais dangereux pour ceux que j'aimais vraiment. Je lui touchai doucement l'épaule.

— L'intimité peut parfois paraître dangereuse. Mais ça ne veut pas dire que tu portes une sorte de malédiction, Rick.

— Non ?

Ses dernières traces de confiance naturelle le désertèrent et je vis clairement à quel point il était particulier, seul et terriblement, terriblement différent, même de moi, son jumeau.

— Tu sais ce que je suis, Julian. J'ai peut-être essayé de me tromper moi-même, de le nier. Je pensais que si seulement j'aidais les gens, si j'essayais de rendre les choses meilleures, si j'utilisais tous ces étranges dons à des fins bénéfiques, je pourrais peut-être vivre parmi les gens réels. (Il s'interrompt.) Je ne veux pas retourner dans le désert !

Son cri désespéré se répercuta dans la chambre, me déchira le cœur. Et – Dieu me vienne en aide ! – je le pris dans mes bras tandis qu’il sanglotait, je le serrai, et lui donnai ma bénédiction dans un murmure étranglé.

— Tu n’as pas à y retourner. Tu peux rester. Tout va bien, Rick. Alanna sera avec toi. Tout ira bien.

Il s’agrippa à moi, et moi à lui, deux hommes en train de couler.

— Rick, du moins, le savait, je crois. Mais moi j’étais trop occupé à écoper l’eau, à théoriser et à improviser.

Rick me serra le bras et se radossa au mur. Ses yeux étaient limpides. Il semblait remis, de nouveau calme et confiant.

— J’ai l’impression que tout est revenu en place. Merci, petit frère. (Il sourit d’un air plutôt penaud.) Je crois que je vais te laisser dormir.

Et il s’estompa, devint une silhouette brumeuse contre le mur, et disparut.

Deux jours après ce rêve, j’appris par Joachim Metzger qu’Alanna avait effectivement emménagé chez Rick et je compris qu’elle avait gagné le premier round.

Les mois passèrent, des mois durant lesquels l'on vit Rick rencontrer des gouvernants du monde, intervenir dans des émeutes dues à la famine au Brésil, tenir une réunion mondiale pour la paix à Beijing, et rattraper des satellites détériorés tombant de leur orbite au-dessus de la Nouvelle-Zélande. Partout où il allait, il laissait derrière lui des germes actifs de Monde Meilleur : des fidèles pleins de zèle qui ouvraient des filiales et attiraient de nouveaux membres enthousiastes dans leurs rangs.

Les journaux télévisés l'appelaient « l'Homme Miraculeux » et « le Prodigieux Mutant ». Le gouvernement des États-Unis le considérait comme un atout mais gardait en même temps un œil sur lui. Des fan-clubs jaillissaient à travers toute la planète et encensaient Rick, le Prophète du Désert. Chaque religion constituée brandissait un poing collectif contre Monde Meilleur. Rick était étudié, décrié, insulté et acclamé. Pendant ce temps, mon frère sauvait des milliers de vies et aidait à soigner des milliers de gens. Mais, occasionnellement, il ratait son coup.

Malgré l'intervention de dernière minute de Rick – transmise en direct – dans le crash d'un aérotrain au Japon, des centaines de vies furent perdues. Je vis des photos de Rick après la catastrophe – on aurait dit qu'il n'avait pas dormi depuis des semaines : sa peau était si grise qu'elle avait presque la couleur du mastic, et il paraissait profondément, très profondément déprimé par son échec.

Puis ce fut le raz-de-marée. Rick réussit à détourner le raz-de-marée qui menaçait d'engloutir la plupart des endroits habités de Maui. Malheureusement, il perdit le contrôle de la vague et elle toucha à la place une partie de Big Island. Je suis certain que les services juridiques de Monde Meilleur durent mettre les bouchées doubles pour négocier avec les hommes de loi des exploitants de l'île et des proches des victimes.

Après ces échecs. Monde Meilleur ne donna plus signe de vie, jusqu'à la mission de sauvetage sur la colonie de Mars. Au crédit de Rick, soixante-quinze pour cent du sérum vaccinal qu'il téléporta arriva intact. Pas assez pour sauver tous les colons mais, comme les officiels de la NASA le firent remarquer, sans les efforts de Rick ils seraient tous morts. Aucune équipe de sauvetage conventionnelle n'aurait atteint la planète rouge à temps. Cependant, je me demandais pourquoi le chargement n'était pas entièrement arrivé. Rick était-il en train de dépasser même ses capacités exceptionnelles ?

Brusquement, je sentis que j'avais dépassé les miennes.

Le grésillement de mon écran me réveilla à deux heures du matin. Debout, vite, vite, je tapai sur la touche « lecture », ma peau se hérissant dans l'air froid de novembre.

Qui était-ce ? Maman ? Papa ? Des images déchirantes de tragédies familiales complexes traversèrent le brouillard de ma somnolence et me réveillèrent tout à fait. Arrête de spéculer, docteur, et vois ce qui se passe.

— Docteur Akimura.

La voix mécanique du répondeur vibra dans le micro.

— Docteur, les urgences de l'hôpital essaient de vous joindre.

— Passez-les-moi. Ligne prioritaire.

Gwendolyn Smith, une interne de troisième année du service psychiatrique, apparut sur l'écran. Ses cheveux blonds étaient tirés en un chignon strict qui accentuait la dureté de ses traits. Ses yeux gris étaient rouges de fatigue.

— Docteur Akimura ? Un de vos patients a été amené il y a une heure.

— Qui ?

— Thomas Wyndham. Overdose.

— Qu'est-ce qu'il a pris ?

— Demandez plutôt ce qu'il n'a pas pris. J'enfilai mon pantalon.

— Où en est-il ?

— Il tient, mais je ne sais pas si je pourrai le maintenir longtemps. Peut-être avez-vous de meilleurs tours dans votre sac. (Elle essuya la sueur de son front tandis que je frissonnais

dans l'air froid et boutonnais ma chemise.) Entre nous, docteur, si j'étais vous, je viendrais le plus vite possible.

— Merci, j'arrive.

J'arrêtai un taxi, et tandis que nous foncions vers l'hôpital je revoyais mentalement le dossier de Wyndham. Descendant de la septième génération d'une vieille famille de Boston, anciennement cossue, avec des liens génétiques remontant aux premiers colons du Massachusetts. Il souffrait d'un déséquilibre obsessionnel/compulsif de la personnalité, aggravé par des accès de grave dépression. Les traitements et la pratique de la relaxation profonde lui avaient apporté un certain soulagement mais Wyndham avait été plutôt angoissé ces derniers temps. Pas assez, cependant, pour laisser prévoir une rechute.

Aucun passif de tentatives de suicide. Tante schizophrène, la sœur du père. Un grand-père maternel qui s'était pendu. Le cas de figure classique d'une mère narcissique et d'un père absent. Tableau familial peu reluisant mais pas non plus si horrible : j'avais dansé sur le bord de nombre de fosses à serpents familiales qui auraient fait paraître celle des Wyndham tout à fait inoffensive en comparaison.

Le service des urgences de l'hôpital général baignait dans une froide lumière d'un bleu fluorescent. L'agression était rude pour les nerfs optiques habitués aux lueurs jaune-vert de la nuit bostonienne, et je cillai fortement avant de pouvoir regarder la salle. L'habituel assortiment d'après minuit m'accueillit : un blessé par balles saignant sous ses bandages, allongé inconscient sur un brancard, une femme aux cheveux bleus hérissés dans tous les sens se battant contre ses démons et frappant des agresseurs invisibles, un gros homme rougeaud agrippant son bras gauche et sa poitrine en gémissant, une adolescente en justaucorps déchiré, le visage égratigné, fixant sa main bandée avec des yeux éteints.

Le Dr Smith était penché sur un jeune homme dont le bras droit était partiellement sectionné au niveau de l'épaule. Elle leva les yeux vers moi à mon approche, désigna de la tête la pièce adjacente, et se reconcentra sur sa tâche.

Thomas Windham était couché sur un lit de camp dans un coin au fond de la salle. Ses yeux étaient ouverts mais ne

réagissaient pas à la lumière. Il avait préparé un mélange d'antidépresseurs et de stimulants et se l'était injecté. Gwen Smith avait essayé de déterminer chacune des drogues mais avait finalement eu recours à une transfusion pour tenter de nettoyer complètement le sang de Windham. Il était toujours relié au fil de la poche de sang. La vie, rouge et pure, gouttait en lui par le tuyau relié à son bras gauche tandis que les mauvais rêves s'écoulaient de lui de l'autre côté. Mais il demeurait inerte, sans réaction. Le cerveau n'était pas mort mais il paraissait en état de choc.

En dépit de ma réticence, je décidai d'essayer une stimulation télépathique directe : les guérisseurs mutants n'utilisent cette technique que dans les situations extrêmes. Celle-ci en faisait partie.

Je m'installai sur une chaise près du lit et fermai les yeux, me concentrant. Ses défenses étaient minimes et affaiblies par les drogues. Je pénétrai facilement son subconscient, naviguant dans les tourbillons et les méandres de ses courants mentaux, à la recherche de causes et de solutions.

Pourquoi ? Thomas, pourquoi avez-vous essayé de vous tuer ? Pourquoi pourquoipourquoipourquoipourquoi... Mes propres paroles mentales me revinrent en écho sarcastique. J'essayai encore :

Thomas, c'est le Dr Akimura. Je veux vous aider. Je vous en prie, aidez-moi à vous aider. Que s'est-il passé ? Dites-moi ce qui vous est arrivé depuis que je vous ai vu mardi dernier.

Le subconscient n'est pas un système direct. Souvent, je l'ai considéré comme une pièce de rangement pour le conscient : un souvenir dont on n'a pas besoin par-ci, une séquence bizarre par-là, le goût des vieilles peines et l'odeur de l'air marin des vacances il y a vingt ans casés dans un coin près d'une image érotique de jambe de femme.

Plusieurs psychanalystes de renom nous porteraient à croire que ces passages et bribes sont de redoutables indices pour reconstituer le puzzle de notre moi – qui est quelqu'un – et qui il était. Peut-être. Mais j'ai souvent pensé que ce ne sont rien d'autre que des déchets : des fragments trompeurs qui signifient moins que ce que nous savons. Chemins barrés et connexions

manquées. L'esprit humain est un notoire fourre-tout : rien n'y est jamais jeté. Je préférais rester en dehors du subconscient, aussi bien du mien que de celui de n'importe qui d'autre, autant que possible. Cela ne m'intéressait pas de trébucher dans les greniers – ou les caves – en cherchant le commutateur.

Malheureusement, l'esprit conscient de Thomas Wyndham ne m'était plus accessible. Alors que je plongeais dans les strates de son subconscient j'espérais trouver rapidement mon chemin et le ramener avec moi.

Pour faciliter l'opération je projetai un modèle, englobant le subconscient dans un contexte pratique familial. J'étais dans une spacieuse pièce de rangement tapissée de placards et de tiroirs à la surface brillante. Des étiquettes étaient méticuleusement collées sur chaque tiroir, dans un ordre alphabétique et chronologique : Noël 2059, École primaire, lycée. Je les suivis jusqu'à la section marquée Juin 2064. Je saisis le bouton et tirai.

Le tiroir s'ouvrit. À l'intérieur se trouvaient des dossiers, des centaines, un pour chaque jour. Je les feuilletai, pour arriver finalement au mardi précédent.

Notre séance figurait dans les souvenirs de Wyndham. Étrange de me voir à travers les yeux d'un patient : aimable, compatissant toubib Akimura écoutant attentivement, peut-être même sagement. Thomas me trouvait bien intentionné mais peut-être un peu pédant. Il avait probablement raison. Je passai rapidement en revue notre séance, son dîner plus tard dans la soirée, et les quelques jours suivants. Rien de particulier. Thomas se débrouillait, accomplissait son travail de programmeur, maintenait une relation de longue durée avec sa petite amie, rien qui sortît de l'ordinaire.

Je sondai les souvenirs de Wyndham sur la semaine précédente : une copulation violente et haletante, une partie de squash, des réunions budgétaires au travail, un rendez-vous avec son comptable. Rien. Je ne pouvais trouver aucun indice de ce qui avait provoqué cette crise. Tout ce que je pus en tirer fut une sensation de profond désespoir, une tristesse qui recouvrait tout d'un voile gris. Si seulement j'avais pu avoir accès à ses niveaux endocriniens et, minute par minute, à chacun des

ajustements chimiques de son cerveau durant les six derniers jours ! Mais l'esprit a ses secrets.

Je regardai une dernière fois la pièce de rangement du subconscient de Wyndham et me retirai avec soulagement. La pièce disparut. J'étais assis près du lit de mon patient dans l'annexe des urgences.

L'équilibre sanguin de Wyndham était stabilisé. Un roboinfirmier arriva, clignotant de partout, et arrêta la transfusion. Je vérifiai deux fois le graphique sur l'écran mural : on lui avait donné assez de stimulants pour faire bondir un éléphant. Pourquoi ne réagissait-il pas ?

Sous mes yeux, sa respiration se ralentit. Son appareillage de soutien lança le signal jaune de détresse. Je vis que son système nerveux autonome était dangereusement en baisse. Il était en train de mourir. Mais il n'y avait aucune raison à cela. Pas une seule. L'overdose avait été prise à temps.

Je le saisis par les épaules, forçant de nouveau un contact mental, et me heurtai à une puissante impression de passivité – et même un ardent désir de mourir. Je luttai frénétiquement pour le faire revenir. Mais alors même que je le maintenais et m'acharnais à récupérer l'essence de sa vie, il s'estompa au point que je fus obligé de fuir son esprit pour éviter d'être emporté avec lui. Wyndham mourut dans mes bras. En souriant. Le roboinfirmier revint à son chevet.

— Cause de la mort ? demanda-t-il de sa grinçante voix mécanique.

— Désespoir.

Pendant un instant j'eus de nouveau le goût des vieilles peines.

— Cette désignation ne figure pas dans mon répertoire.

— Overdose.

Je touchai une dernière fois le visage immobile et m'en allai. Il y avait des papiers à remplir, un rapport à faire. Je ne quittai pas l'hôpital avant cinq heures passées. Le soleil se levait à peine et le métro commençait à se remplir de banlieusards matinaux. Je les ignorai, cloîtré dans mon propre échec. Car je savais que j'avais échoué avec Wyndham. Il avait voulu mourir et rien de ce que j'avais fait n'avait changé cela. Plus grave

encore, je sentais instinctivement que si mon frère avait été là, Wyndham aurait survécu. Rick ne recherchait pas les causes, ne consultait pas le passé des patients, et ne se livrait pas non plus au contrôle de l'équilibre des liquides corporels. Il guérissait. Et il était meilleur que moi en la matière. Infiniment meilleur.

En guise de pénitence pour Wyndham j'acceptai un remplacement aux urgences de minuit à l'aube. En milieu de parcours, je fis une pause à la cafétéria, rêvant d'un café.

— Docteur A. (Victor Sanchez, le chef de jour, m'accueillit tout en dégrafant son sweater.) Qu'est-ce que vous faites ici ? Il est quatre heures du matin.

— Étonnant, hein ? (Je levai ma tasse de café.) Santé.

— Comme vous voulez. (Il s'enfonça dans la cuisine en marmonnant.) Ces dingos de médecins sont parfois aussi atteints que les malades.

Je terminai mon café et pivotai du tabouret pour me lever.

— Vie, je peux vous demander quelque chose ?

— Ouais ?

Sanchez me lança un regard interrogateur par la porte de la cuisine. Ses mains étaient pleines de farine.

— Avez-vous vu la dernière guérison à la télé ?

— Ce gars du Nouveau-Mexique ? J'ai vu une cassette.

— Qu'en avez-vous pensé ?

— Pensé ? Doc, c'est un type génial. Ma mère aurait adoré. Elle a toujours cru aux guérisons miraculeuses.

— Et vous ? Qu'en pensez-vous ? Sanchez haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Il est bien, c'est un homme bon. Ça je peux le dire. Je suis catholique – bien que je ne sois pas allé à l'église depuis Pâques, ne dites rien au pape – et pour moi ce gars est comme quelque chose sorti tout droit de l'Ancien Testament. (Il sourit.) Un messie mutant ? Je ne sais pas. Moi ça me va. Nous avons besoin de l'aide de quelqu'un, de toute façon. Écoutez, je dois retourner à ma farine, doc. Venez à six heures et vous aurez du pain frais.

Je jetai ma tasse vide dans le recycleur et retournai aux urgences. Les deux heures suivantes furent très calmes –

dommage, vraiment. J'avais presque espéré l'effondrement d'un pont, le déraillement d'un métro, ou une autre calamité qui foute la pagaille. Quelque chose pour me distraire de l'écho des mots de Sanchez dans ma tête : messie mutant. Messie mutant. Messie mutant.

Une fois chez moi je pris une bonne dose de calmant. Cela réduisit tout au silence pendant huit brèves heures.

À trois heures et demie de l'après-midi le téléphone sonna. J'émergeai des profondeurs du sommeil sous sédatif, désorienté et à peine fonctionnel. Je manquai le bouton de l'écran à mon premier essai, cognai presque l'écran au second mais je réussis au moins à mettre ce fichu truc en marche.

— Bonjour ?

Ma voix était épaisse, encrassée.

— Nous devons nous voir. (C'était Joachim Metzger.) Pouvez-vous venir à Philadelphie ? Je dois m'occuper d'affaires pour le Conseil Mutant de l'Est et je serai là-bas toute la semaine.

— Je ne suis pas vraiment d'humeur à rencontrer des gens. Une conférence par écran ne suffirait-elle pas ?

Il se renfroigna devant ce qu'il dut prendre pour un manque de sérieux de ma part.

— Je ne crois pas, Julian. Plusieurs personnalités importantes se sont mises en rapport avec moi à propos de l'opposition mutante à Monde Meilleur. Ils voudraient une unité des forces. Ce dont nous avons à discuter est de la plus extrême importance, absolument crucial pour notre entreprise. Et je ne me fie pas autant aux boucliers de sécurité sur les écrans qu'à une pièce entièrement protégée.

— Je présume que ces gens sont d'importants non-mutants ?

— Évidemment.

— Joachim, je ne suis pas sûr que l'idée de m'allier à des non-mutants contre mon frère me convienne vraiment.

— Quel autre choix avons-nous ? Alanna a réussi à rallier un nombre considérable de mutants à la cause de Rick. Elle est en train d'organiser des meetings d'information pour tous les mutants intéressés par Monde Meilleur et ses efforts

commencent à payer. Franchement, j'ai bien peur que nous ne perdions du terrain. Si nous voulons maintenir et affermir notre position, il est essentiel pour nous de nous allier aux autres.

— Qui sont exactement ces autres ?

— Je ne peux pas le dire à l'écran.

Je n'étais pas d'humeur à supporter ses minauderies d'espion.

— Très bien, Metzger. D'accord. Je viendrai. Dites-moi simplement où et quand.

Le Conseil Mutant de l'Est avait choisi un vieil immeuble de pierre brune au cœur de Philadelphie. L'auditorium principal était une pièce trop climatisée, décorée dans le style post-moderniste fané du siècle précédent. Des colonnes dorées montaient presque jusqu'au plafond mais s'arrêtaient environ cinquante centimètres trop tôt. Elles étaient surmontées d'épais cubes de métal gris d'où émergeaient des formes courbes rappelant les balustrades et les rampes en fer forgé du Quartier français de la Nouvelle-Orléans. Celles-ci, à leur tour, fusionnaient avec le plafond par leurs saillies roses et grises qui avaient dû un jour abriter des appareillages électriques.

La salle était dans la pénombre et paraissait presque abandonnée, comme si elle n'avait pas été utilisée depuis des mois. Je commençais à me demander si je ne m'étais pas trompé d'endroit.

— Par ici ! appela une voix joviale. Je regardai sur ma gauche au-delà d'une rangée de chaises enveloppées de draps poussiéreux. Au milieu d'un mur vert patiné une porte était ouverte. J'aperçus Joachim Metzger, assis au centre d'une petite salle de réception ; les murs roses, les lumières tamisées lui conféraient une ambiance intime. Une demi-douzaine d'hommes et une femme étaient assis autour de lui et il régnait une atmosphère conviviale qui donnait un air de cocktail à la réunion. Mais toutes les conversations cessèrent quand j'entrai.

— Ah, docteur Akimura, vous voilà, dit Metzger d'un ton plein d'entrain.

On aurait dit un hôte comblé, dans sa tenue pourpre de Gardien du Livre.

— J’ai failli me perdre dans l’auditorium. Metzger hocha la tête, n’écoutant pas vraiment.

— Cet endroit est une épave. Nous avons prévu de le rénover l’année prochaine si nous trouvons le temps. Asseyez-vous, Julian. Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Non, merci. J’ai un emploi du temps chargé. Si nous en venions aux faits ?

— Bien sûr. Voici rabbi Judith Katz du Temple Beth Shalom de Miami et son collègue, rabbi Moshe Davidson du Temple Beth Israël de New York, Ali Haddad du Centre d’études musulmanes, Elder Robert Martin de l’Église des mormons de San Diego, et l’évêque John Patrick Sheehan, de Boston.

Je me souvenais de certains noms et de visages que j’avais vus lors des toutes premières émissions qui avaient lancé l’alarme contre Monde Meilleur. La plupart de ces gens étaient des conservateurs notoires et des fanatiques – drôles d’associés en vérité.

— Rick est devenu complètement imprévisible, déconcertant, même, dit Metzger. Cependant, les médias passent l’éponge sur ses échecs – ils sont oubliés aussitôt qu’ils sont commis. Je ne sais pas comment il s’y prend.

Le Gardien du Livre avait l’air aussi chagriné qu’admiratif.

— Quoi qu’il en soit, reprit l’évêque Sheehan, il est dangereux et doit être stoppé. Le cardinal O’Hara de Boston a envoyé à tous les évêques diocésains de strictes instructions pour prévenir notre congrégation contre la tentation d’assister à une communion de Monde Meilleur.

— Malgré mes propres tentatives et celles de mes confrères pour le contacter, ce Rick n’a même pas la courtoisie de nous accorder ne fût-ce qu’une discussion ouverte, déclara rabbi Katz avec indignation. Plusieurs rabbins ont visité Monde Meilleur, mais quand nous essayons de l’entraîner dans des conversations concrètes sur les buts et la philosophie de son organisation, il élude tout simplement la question et achève la visite. Nous voudrions au moins avoir l’opportunité d’exprimer nos réactions pour comparer nos points de vue, mais il rend cette démarche impossible.

Ali Haddad fulminait sous ses épais sourcils broussailleux.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi les jeunes se rassemblent autour de lui. Ils ignorent l'enseignement de leurs aînés. C'est insupportable. Il faut agir.

— Mais faire quoi ? La liberté de confession est l'un des droits essentiels de la démocratie, dit le rabbin Davidson et nous ne sommes même pas certains que Monde Meilleur soit une religion. Quoi que ce soit, cela semble répondre à certains besoins.

— Oh, je suis convaincu que c'est une religion, dit l'évêque Sheehan. Une fausse religion avec un faux prophète. Une chose horrible et blasphématoire qui doit être stoppée avant que nos congrégations ne s'y perdent et ne se compromettent complètement aux yeux du Seigneur.

— Est-ce un péché mortel de rejoindre Monde Meilleur ? demandai-je. Comment le savez-vous ? Où cela est-il dit dans les Écritures ?

L'évêque Sheehan me fusilla du regard mais ne daigna pas répondre.

— Je crois que nous exagérons, déclara sereinement le rabbin Davidson. Ces cultes s'effondrent souvent sous leur propre poids. Ils prennent de l'ampleur jusqu'à ce que quelqu'un à l'intérieur de l'organisation devienne trop ambitieux, et ensuite les luttes intestines commencent et détruisent tout, brisent irrémédiablement la chose. Nous devons être patients.

Le rabbin Katz fronça les sourcils, désapprouvant ouvertement son confrère.

— Patients ? Voilà tout ce que tu peux dire, Moshe ? Pendant ce temps, nos jeunes nous échappent. Une fois qu'ils ont rejoint Monde Meilleur, plus rien d'autre ne les intéresse. Qui sait ce que ce Rick projette vraiment de faire avec eux ? Voler leur argent ? Leur faire un lavage de cerveau ?

Davidson haussa les épaules de manière très expressive.

— J'ai accepté de participer à cette réunion parce que j'estimais que les convictions de Judith avaient besoin d'être contrebalancées. Je ne crois pas que le groupe de Rick soit une si mauvaise chose. Un peu loufoque peut-être, mais leurs cœurs ont l'air d'être dans le droit chemin. Je crois que certains d'entre

nous réagissent trop violemment à la menace de voir nos congrégations se disperser. Qu'y a-t-il de si horrible dans l'amour et la compréhension, dans la guérison ? Autant que je sache, trop de religions ne donnent aux gens que la possibilité d'affronter la mort. Mais Rick semble leur donner celle d'affronter la vie...

Metzger l'interrompt :

— Je ne doute pas que nous considérions tous l'amour et la compréhension comme des qualités souhaitables, rabbi. Mais nous sommes en face d'un dilemme croissant. Monde Meilleur a de plus en plus d'adeptes dans le monde entier. Allons-nous rester sans rien faire et regarder Rick prendre le pouvoir ? Représente-t-il une menace pour nos différents intérêts ?

— Nous ne pouvons tout simplement pas le concurrencer, dit Ali Haddad.

— Pourquoi devrions-nous le concurrencer ? demanda Davidson.

— Regardez l'écran, s'il vous plaît, fit Metzger.

L'image d'un immeuble tout en longueur, une sorte de quartier général, apparut, en vue aérienne. Tandis qu'elle se rapprochait je reconnus le bâtiment principal de Monde Meilleur.

La caméra décrivit de lentes rotations au-dessus du complexe, s'arrêtant pour plonger à l'intérieur jusqu'à saisir une silhouette solitaire marchant le long d'un chemin boisé. L'image se resserra sur un gros plan de mon frère. Il sifflait quelque chose ressemblant à *l'Hymne à la joie*.

Rick leva la tête, découvrant manifestement l'hélicoptère. Il cligna des paupières, puis regarda droit dans la caméra et fit un signe désinvolte de la main.

— Je me demandais quand vous viendriez, dit-il. (Soit le micro de la caméra était exceptionnellement puissant, soit Rick avait forcé sa voix pour les besoins du reportage.) Salut tout le monde, mutants et non-mutants. Je parie que vous êtes vraiment curieux de ce que je suis en train de faire. (Il gloussa.) Je parie aussi que vous en avez ras le bol parce que je ne veux pas jouer votre petit jeu. Ouais, je sais que vous en avez marre.

Il haussa les épaules mais je vis la colère étinceler dans ses yeux et je pris peur.

— Eh bien, dit-il, dommage. Vous conservez tous vos pouvoirs mutants comme s'il s'agissait d'une fortune privée réservée à l'élite, mais quel bien faites-vous réellement à qui que ce soit ? Oh, à vous entendre, vous répondez aux besoins de la communauté, mais au fond vous êtes avares, plus intéressés par vos précieux programmes de reproduction et vos multitalents que par l'assistance aux autres. Je vous entends *d'ici* hurler dans les salles du Conseil Mutant. (Il rendit sa voix aigüe, mimant une vieille dame caquetante.) « Il est dangereux. L'opinion publique ne le tolérera pas. Affreux, affreux. » Foutaises. Si les gens vous intéressent tant, pourquoi n'êtes-vous pas ici avec moi pour les aider ? Quant à l'opinion publique, elle a déjà voté, que je sache. Ce groupe est plein de non-mutants – c'est que je dois les satisfaire. Alors, si vous n'avez pas l'intention de mettre la main à la pâte, fichez le camp et laissez-moi tranquille.

Il adressa un geste obscène à la caméra. Un instant plus tard le reportage s'arrêtait. Le silence pesait sur la salle.

Je me mis à rire. Je ne pouvais pas m'en empêcher : l'image de mon frère faisant un bras d'honneur au Gardien du Livre – et, par extension, à l'ensemble du Conseil Mutant – était à mon sens d'un mauvais goût hilarant. Notre père aurait été fier de lui.

— Je ne vois rien de comique là-dedans, dit froidement Metzger. Nous essayons de déterminer jusqu'à quel point cet homme représente une menace pour nous. Vous avez pu voir par vous-mêmes son hostilité et son refus de coopérer avec nous. Nous devons de toute évidence le surveiller de près. S'il ne peut pas ou ne veut pas coopérer, alors nous devons l'arrêter, par n'importe quel moyen.

Ali Haddad hocha vigoureusement la tête.

— Je suis d'accord.

— J'en ai assez de lui demander de nous parler, dit le rabbin Katz.

— Je crois que demander n'est plus de mise, renchérit l'évêque Sheehan.

Tandis qu'ils parlaient, une terrifiante image me vint à l'esprit : Rick, drogué et l'air absent, enfermé dans une cellule tapissée d'amortisseurs mentaux. Je regardai autour de moi. Ces gens étaient tous des décideurs au sein de communautés aux intérêts puissants. Dans un effort synchronisé, ils pourraient rassembler des ressources qui submergeraient même Rick.

— Non, intervins-je d'une voix forte, m'adressant directement à Metzger, vous ne pouvez pas les laisser faire ça !

Le Gardien du Livre me regarda avec sympathie, presque avec pitié.

— Du calme, docteur Akimura. Non seulement nous ne préconisons pas la violence, mais nous croyons encore que Rick peut être raisonné. Cependant, nous avons besoin de votre aide.

— Que proposez-vous ?

Metzger se tourna vers moi.

— Eh bien, tout d'abord, nous devons augmenter votre rôle médiatique, Julian. Peut-être diffuser une intervention hebdomadaire pour contrebalancer toute la presse favorable dont bénéficie Monde Meilleur.

— Je ne vois pas en quoi ça aiderait, dis-je. De plus, je n'ai pas le temps de rédiger et de présenter un commentaire hebdomadaire. J'ai déjà un travail à temps complet...

— Oh, nous vous fournirons les textes.

Je n'aimais pas du tout cela.

— Attendez une petite minute. Je ne suis pas un acteur.

— Voulez-vous nous aider, oui ou non ? intervint l'évêque Sheehan. Si c'est non, nous trouverons quelqu'un d'autre.

— Nous comprenons votre hésitation, dit Ali Haddad. Après tout, vous êtes de la famille de ce Prophète du Désert, n'est-ce pas ?

Je fus abasourdi par la trahison de Metzger, mais il ne parut même pas embarrassé, acquiesçant simplement de la tête avec les autres. Il considérerait probablement cela comme une simple nécessité politique. Un expédient, ou quelque autre terme de ce genre que les politiciens utilisent pour justifier leurs atrocités personnelles.

— Pensez à l'efficacité que vous pourriez avoir, ajouta Judith Katz, et elle récita une Une imaginaire : « Le frère du Prophète du Désert accuse Monde Meilleur de supercherie. »

— Non. C'est hors de question. Je refuse de coopérer.

— Oh, nous n'aurions pas besoin de votre coopération pour informer les médias de votre lien avec Rick, dit l'évêque Sheehan.

— C'est du chantage.

Ali Haddad me regarda avec colère :

— Je croyais que vous étiez de notre côté.

— Oui, mais pas aux dépens de ma famille.

— Si vous ne travaillez pas avec nous, nous serons obligés de prendre des mesures plus graves.

— De quoi parlez-vous ? demandai-je.

Metzger ne me répondit pas. À la place, il baissa les yeux et se mit à remuer les papiers sur son bureau. J'abandonnai toute prudence et osai un rapide sondage mental. Je sentis un réel désespoir et de la rage en lui, une rage assez violente pour tuer. Il craignait que l'ascendant de Rick n'affecte son propre pouvoir et sa future carrière politique. Malgré tout ce qu'il prétendait, il avait une envie de meurtre en lui, pure et simple. Le meurtre de Rick.

Je pouvais clairement voir l'intention mais apparemment Metzger n'avait pas encore déterminé les moyens. Il semblait être seul dans son projet d'assassinat, du moins pour l'instant, mais je ne doutais pas que, même en agissant seul, il pût y arriver. Tandis que je commençais à sonder plus loin il sentit mon intrusion et, avec une mise en accusation informulée, leva ses boucliers mentaux.

Son regard était de glace.

— Excusez-moi, docteur !

— Vous ne vous en sortirez pas comme ça.

— Dites un seul mot là-dessus à votre frère ou à quiconque et nous vous donnerons en pâture à tous les médias du monde, vous et vos parents.

De toute évidence, Metzger croyait me tenir. Eh bien, cela restait à voir.

— Laissez mes parents en dehors de ça, dis-je. Ou je vous dénonce, vous et vos idées sanglantes, au Conseil Mutant. Ils ne seront que trop heureux de vous destituer.

— Personne ne vous croirait.

— Vraiment ? Feron-nous le test ? Je suis prêt à me soumettre à un sondage mental par le Conseil Mutant, s'il faut cela pour vous arrêter.

Nos regards chargés de haine s'affrontèrent tandis que les autres, gênés et curieux, commençaient à murmurer. Ce fut Metzger qui mit un terme à cette joute.

— Je vois que nous ne pouvons plus travailler ensemble, docteur Akimura. Je suis absolument désolé.

Sans un mot, je me levai, tournai les talons, et sortis de la pièce. Je n'étais peut-être pas d'accord avec mon frère et son stupide culte privé mais jamais je ne m'associerais avec des gens qui voudraient lui faire du mal. Jamais.

8

J'essayai de garder un œil sur les mouvements de Metzger – et allai même jusqu'à suggérer à mes parents d'investir dans un système de sécurité privé – mais je fus distrait par un appel de Lindy Rotstein, chef du service psychiatrique de l'hôpital général.

C'était une petite femme ronde et pétillante d'environ cinquante ans, aux cheveux gris et aux yeux noisette. Elle était habituellement débordante de vitalité et d'humour piquant. Mais pas ce jour-là.

— Julian. Tenez-vous bien. J'ai un service à vous demander.

— Pour vous, Lindy, n'importe quoi.

— Vous pourriez regretter ces mots, mon ami. Je veux que vous alliez au Brésil.

— Quoi ?

Je m'arrêtai de sourire et la regardai, atterré.

— J'ai été chargée de former, pour le compte de l'Agence internationale de sécurité, un détachement spécial destiné à observer le développement de Monde Meilleur en Amérique du Sud. J'aimerais que vous fassiez partie de la branche brésilienne.

— Moi ? Pourquoi pas vous ? Vous êtes la spécialiste en psychologie des grandes communautés.

— À dire vrai, j'adorerais partir, mais je crains que vous ne soyez plus qualifié.

— Comment ça ?

— Vous en savez plus sur cette organisation. Vous êtes nationalement reconnu comme un critique de Monde Meilleur. Un expert.

— Cela ne risque-t-il pas de trop influencer mes observations ?

— Je pense qu'ils veulent au moins un regard neutre et critique sur cette mission. (Elle marqua un temps de pause.) Que ce regard soit doré n'est pas plus mal, en outre.

— Je suis donc censé être le mutant sacrificiel et remplir leur quota ?

— On dirait.

— Et mes patients ? Mes consultations ? Je suis en pleine recherche sur deux cas relevant de la justice...

— Ne vous inquiétez pas, nous nous en chargerons pour vous.

— Lindy, non. C'est hors de question. Je ne peux tout simplement pas le faire.

Elle darda sur moi son regard noisette.

— Julian, vous le devez. Je ne peux pas permettre que nos fonds de recherche ne soient plus alimentés, et si nous ne coopérons pas... eh bien... disons que... il est bien connu que c'est arrivé à d'autres départements n'ayant pas coopéré avec le gouvernement...

— Merde !

— C'est exactement mon sentiment. Mais arrêtez de boudier, Julian. Après tout, ce n'est pas la première fois que l'on vous affecte à un projet spécial de recherche : vos yeux dorés font de vous le candidat tout désigné. Alors, retrouvez le sourire. Je connais des endroits bien pires que Rio – je les ai tous faits. Et prévoyez des vêtements d'été. Il commence à faire chaud là-bas en novembre.

Malgré la résolution de Lindy, je tentai obstinément de me faire excuser, citant mes nombreux patients et mes consultations. Je m'entendis répondre plusieurs fois, par Lindy, et ensuite par Morton T. Arpel, chef d'équipe à l'hôpital général, que j'étais considéré comme particulièrement qualifié pour cette mission – ma familiarité avec la question de Monde Meilleur se révélerait précieuse. D'autres médecins assumeraient mes charges et mes consultations. Affaire classée.

Je me rendis donc à Rio de Janeiro.

J'y étais déjà allé en vacances et je connaissais bien cette ville toute de contrastes, où se côtoyaient le très beau et le très

laid. Opulence et misère, plaisir et souffrance. Rio vous bercera, vous charmera, et vous vous réveillerez au matin calmé et changé.

Elle avait cette apparence étrange et pourtant familière de la plupart des villes du tiers monde – Paris après l’holocauste. Au cœur des cités comme Rio, se trouvaient habituellement des immeubles du XIX^e siècle dont les jolis balcons en fer forgé étaient rougis par la rouille et derrière les fenêtres desquels de vieux rideaux gris passés pendaient comme autant de langues pâles. Des panneaux d’affichage régulièrement espacés bordaient les routes menant à la ville. Dans les faubourgs, des squelettes d’immeubles à moitié finis dominaient des terrains vagues envahis par les mauvaises herbes. Souvent, ces structures délaissées abritaient des squatters dont le linge étendu aux fenêtres constituait l’unique touche de couleur du quartier. Une fine couche de poussière recouvrait toujours tout. L’air était saturé d’un suffocant mélange de gaz d’échappement, d’excréments d’animaux, et d’effluves humains.

Seules les quelques heures avant l’aube fournissaient un répit avant la cacophonie diurne : le martèlement de la circulation et des motos pétaradantes, le tintamarre des klaxons, le bêlement des chèvres guidées à travers les rues, les pulsations d’une radio mise à fond diffusant le dernier tube, les cris des enfants et de leurs accompagnateurs. D’étranges visages, partout.

À leurs yeux j’étais au mieux un pigeon à plume, au pire un voyeur.

Néanmoins, je ressentis l’habituelle euphorie de l’arrivée : ravi d’être sorti de la navette et, dans le taxi, convaincu de la gentillesse du chauffeur, charmé par l’environnement inconnu, amusé même par les habitudes chaotiques des conducteurs. Je savais que d’ici une demi-heure mon amusement s’atténuerait puis disparaîtrait, et que très vite je me languirais de l’excessive propreté et de l’uniformité de l’architecture américaine, de la bien-aimée, de la détestable égalité de toutes choses, et de la facilité – du plaisir – d’entendre parler anglais autour de moi. La lutte quotidienne, malgré mon implant, pour communiquer dans une langue

étrangère me vaudrait une constante douleur au milieu des reins, comme si chaque parcelle de moi se tendait pour écouter et comprendre.

Finalement, sans doute dans un réflexe d'autodéfense, j'en viendrais à considérer ce pays étranger comme normal, même approprié, et cesserais de remarquer ses bizarreries. Véritablement, la maison aurait l'air étrangère en comparaison. Par conséquent j'ai toujours savouré mes tout premiers jours dans un pays étranger, avant que l'étrangeté ne disparaisse. Je sais que l'esprit refuse de percevoir quelque chose comme étranger de manière continue et permanente et que vite, très vite, il fournit des efforts inflexibles pour assimiler et dompter.

Le Brésil était à l'apogée de son charme dans ce que je persistais à considérer comme les mois d'hiver, cet été inversé qui étourdissait le voyageur de novembre avec ses ciels turquoise, son soleil couleur de miel, ses immenses plages blanches et son incessant rythme de musique tropicale.

Il y avait toujours une fête, un festin pour les sens, sur la plage de Copacabana : peaux brunes huilées et hanches mouvantes, air embaumé de parfums et d'odeurs de café, accords de samba portés par la brise.

Et l'éternelle famine à moins d'un kilomètre à l'intérieur des terres. Plus près, si vous comptiez les mendiants : des familles en haillons, couchées, engourdies, à demi conscientes, sur des couvertures effilochées étendues sur la mosaïque noir et blanc des trottoirs. Ils étaient allongés là, mourant sans bruit dans la chaude lumière d'hiver tandis que des Cariocas bronzés passaient par-dessus eux et autour d'eux, en route vers leur travail, leur dîner, leurs amours. La Rome antique, à l'époque de sa décadence, n'avait pas dû être très différente de Rio en cette fin de XXI^e siècle.

Notre petit contingent d'observateurs était au nombre de cinq : Paula Tremaine, psychologue ; Yuri Kryuchkov, docteur en philosophie théologique ; Margot Fremont-Chai, anthropologue ; Katarina Otulji, spécialiste des cultes ; et votre serviteur, connaisseur de Monde Meilleur et indicateur mutant.

J'avais rencontré Paula Tremaine quelques années auparavant : j'avais, en fait, savouré une brève liaison avec elle

pendant un symposium international sur les techniques alternatives de guérison. C'était une grande femme robuste aux cheveux auburn, aux yeux verts, et au rire contagieux. Elle m'accueillit chaleureusement ; j'étais content de la voir.

Yuri Kryuchkov était l'archétype de l'académicien russe cloîtré : yeux noirs, sourcils broussailleux, contenance farouche et renfrognée, il nous tenait tous à l'écart. Il nous fit tout de suite savoir qu'il n'aimait pas Monde Meilleur, pas du tout, et voyait son florissement comme le signe de l'érosion continue de la prétendue civilisation d'un XXI^e siècle obscurantiste.

Je ne connaissais Margot Fremont-Chai qu'à travers ses nombreuses publications sur le relativisme culturel. C'était une femme pleine de dignité, d'environ soixante ans. Cheveux blancs et strictement coiffés, visage sans rides, regard gris glacé qui semblait tout capter autour d'elle et le classer pour un usage ultérieur.

Katarina Otulji avait la délicate silhouette d'une danseuse de ballet. Elle était toute petite, avec un entremêlement compliqué de tresses dorées formant un nœud sur le haut de son crâne et une peau lisse couleur café. Elle souriait beaucoup mais parlait peu.

Dès que nous fûmes installés à l'hôtel sur le front de mer, le Parc Imperium, à Copacabana, nous convînmes d'échanger notes et suggestions.

— En général, les cultes pénètrent une société lentement, remarqua Katarina Otulji. Puis, à la faveur d'un quelconque événement apocalyptique, ils gagnent subitement du terrain et de nouveaux adeptes.

— Cela correspond tout à fait à ce que mes contacts m'ont dit, déclara Margot Fremont-Chai. Apparemment, Monde Meilleur est d'abord venu à Rio en début d'année. Le Prophète du Désert, Rick, a fait une brusque apparition ici et a accompli l'un de ses fameux sauvetages, téléportant trois cars scolaires remplis d'enfants loin d'un éboulement sur une route de montagne près de Corcovado. Puis il a disparu. Mais certains touristes américains le reconnurent et parlèrent de lui aux médias locaux. Le culte de Monde Meilleur commença à prendre racine à partir de là.

— Quelle preuve avez-vous de cela ? grommela Yuri Kryuchkov.

— Une vidéo.

Kryuchkov secoua tristement la tête.

— Les premières puissances mondiales exportent ce qu'elles ont de pire et gardent ce qu'elles ont de meilleur pour elles-mêmes.

Paula Tramaine croisa mon regard puis roula légèrement des yeux pour montrer son amusement.

— Ne généralisons pas trop tôt, Yuri. Nous sommes ici pour observer, pas pour juger.

— Le résultat sera le même au bout du compte.

— Peut-être. Mais cela reste à voir.

Nous avons du pain sur la planche : les signes de Monde Meilleur étaient partout. Mon frère avait accédé au panthéon des saints de la macumba grâce au coup de pouce d'un marchand ambulant perspicace. Après le sauvetage des cars scolaires, le camelot avait fabriqué une fournée d'idoles à l'image de Rick. Elles s'étaient rapidement vendues et la pénurie avait rendu la foule furieuse. La police avait dû intervenir.

Maintenant, Rick était solidement installé dans chaque rituel macumba comme celui de Lemanja, déesse des eaux. Il avait pris sa place parmi les nombreuses déités adorées par les superstitieux Cariocas, et le marchand était devenu un homme très riche.

Dans les banques, sur les bureaux de réceptionnistes, dans les boutiques de souvenirs, et dans chaque bar de Leblon, Copacabana et Ipanema, des effigies en céramique de mon frère souriaient et penchaient la tête, diffusant leurs bénédictions. Je fus d'abord stupéfait, puis je trouvai cela presque comique. Je me demandai si je devais en acheter une et l'envoyer à ma mère, mais je décidai que non. J'étais sûr que la statuette ferait beaucoup rire papa mais je n'étais pas certain que ma mère apprécierait la plaisanterie.

Je compris rapidement que Monde Meilleur n'était pas une plaisanterie pour les pauvres de Rio – en fait, c'était une totale bénédiction, loin du culte de la personnalité qui semblait se développer aux États-Unis. À Rio je vis les principes de

Monde Meilleur en application dans les rues. Dans les misérables taudis et les ruelles qui constituaient les favelas, des volontaires s'agenouillaient dans la boue pour soutenir les malades, nourrir des enfants affamés aux visages creusés, et essayer de réparer les cabanes branlantes et les véhicules rouillés. Tout ce que je vis m'emplit de respect pour Monde Meilleur – et pour Rick. Quelle qu'ait été sa raison première de créer l'organisation, il faisait le bien ici, maintenant. Comment aurais-je pu contester cela ? Qui l'aurait pu ?

Nous observions, nous posions des questions, et nous écoutions. Nous prenions des notes, faisons des enregistrements vidéo, débattions et redébattions les implications culturelles de la propagation de Monde Meilleur.

Un soir, après une discussion particulièrement tumultueuse ayant suivi le dîner, je me rendis à la piscine sur le toit de l'hôtel. Elle était déserte à cette heure tardive. Une brume au parfum de chlore s'élevait en volutes ondulantes, illuminées par les lumières dorées de la piscine.

Je me glissai dans l'eau délicieusement fraîche avec un soupir de soulagement. Mais il me fallut plusieurs longueurs pour évacuer mon irritation contre les imprécations austères de Kryuchkov, les airs supérieurs de Fremont-Chai et l'agaçante passivité d'Otulji.

Un éclaboussement et la subite ondulation de l'eau turquoise annoncèrent que j'avais de la compagnie. Une forme sombre avança vers moi sous la surface, nageant puissamment. Puis Paula Tremaine émergea, hors d'haleine, luisante comme un phoque.

— Tu ne trouves pas ce Yuri incroyable ? dit-elle. On dirait un moine délirant. Et Margot – j'ai envie de lui enrouler Katarina Otulji autour du cou et de faire un gros nœud, pour voir si ça la fait taire. Qui a formé ce groupe, nom de nom ?

— Si tu as l'intention de présenter une plainte officielle, mets-toi sur la liste, répliquai-je. Mais nous avons été embarqués de force par l'AIS, tu te rappelles ?

— Dieu ! ça prendra des années pour qu'un jugement soit prononcé, déclara-t-elle théâtralement. Tant pis.

— Paula. Dis-moi franchement. Que penses-tu – je veux dire *vraiment* – de Monde Meilleur ?

Elle eut un sourire rêveur.

— Je suis presque de leur côté, à dire vrai. De tous les cultes que j’ai vus ces dernières années, celui-ci paraît le plus bénéfique, le plus innocent.

— J’aimerais partager ton point de vue.

— Et moi j’aimerais bien voir où se cache l’arnaque là-dedans, Julian. Tu as vraiment l’air de le savoir. Mais tout ce que je vois, ce sont des gens unis dans une communion extatique, et qui fournissent des équipes de services et de soutien là où il n’en existait pas. En quoi est-ce si terrible ?

— Ils adorent leur leader comme un dieu.

— Attends encore un peu et, très probablement, il en deviendra un. Et alors ? (Ses yeux pétillaient, mais son ton était sérieux.) Tu es rudement intraitable sur ce sujet, docteur Akimura. Quelque chose dans Monde Meilleur te touche de très près.

Si tu savais ! pensai-je. Mais je me contentai de hausser les épaules.

— Oh, la barbe avec le boulot ! Je ne comprendrai peut-être jamais rien aux cultes.

— Voilà bien une parole d’homme de science. Viens, je te prends à la course.

Nous nageâmes un moment, côte à côte, dans un silence agréable. Puis Paula enclencha le champ de gravité nul et nous flottâmes sans effort, contemplant les étoiles.

— Je ne sais pas ce que cet endroit dégage, dit-elle. J’ai une relation suivie depuis deux ans maintenant. Mais ici, seule avec toi, eh bien, je suis comme tentée de revivre le passé.

Elle se rapprocha jusqu’à être tout contre moi, ses cuisses touchant les miennes. Je sentis mon sexe se raidir, et l’excitation monter tandis qu’elle se frottait à moi.

— Tout comme au bon vieux temps, remarquai-je, et je l’embrassai avec fougue.

Son maillot de bain n’était qu’un triangle de mailles et il céda à une légère pression. Le mien offrit aussi peu de résistance.

Nous nous enfonçâmes dans l'eau et coupâmes le champ de gravité. Je glissai les mains sous ses jambes, la soulevai et nous nous unîmes dans ce monde turquoise, flottant dans un état de semi-conscience vers la divine extase. Quand nous l'eûmes atteinte, nous restâmes accrochés l'un à l'autre, haletants, écoutant les battements de nos cœurs qui ralentissaient peu à peu.

— C'est si bon avec toi, murmura-t-elle.

— Parce que nous nous voyons seulement tous les cinq ans.

— Tu es devenu cynique, Julian.

— Non. Réaliste. (Je lui caressai la joue.) Mais nous devrions peut-être essayer...

Elle s'écarta, ne plaisantant qu'à moitié, à présent.

— Toi et moi ? Oh, Julian, pas maintenant ! Peut-être aurions-nous pu, avant. Mais non. Tu es un ami que j'aime beaucoup, et je suis contente que nous ayons refait l'amour. Mais restons simplement amis.

J'étais un peu blessé, mais un peu soulagé. Elle me donna un baiser frais et humide et me souhaita une bonne nuit. Je ne suggèrai pas d'autre rendez-vous.

Paula et Katarina Otulji m'avaient chacune invité à les accompagner dans leurs enquêtes, mais je m'excusai auprès d'elles, désireux d'être seul et libre d'aller fureter où je voulais.

C'était la décennie des révoltes contre la faim et les pauvres manifestaient tous les jours. Ils défilaient, foule en haillons, désespérée et provocante, en direction des quartiers privilégiés où les riches Cariocas se cachaient dans de grandes maisons blanches gardées par des chiens et des hommes armés. La police utilisait des lasers, des armes et des matraques pour les repousser. Chaque jour, des gens mouraient dans la cohue, dans la tourmente hurlante et poussiéreuse.

« *Estamos com fome !* » criaient-ils de leurs voix rauques et épuisées.

« *Estamos doente !* »

« *Socorro !* »

« *Esta fudido.* »

« *Dinhero ! Onde fica a dinhero !* »

Leurs cris de faim, de souffrance et de misère étaient insoutenables. Je commençai à détester mon rôle d'observateur et d'espion et faillis m'en aller. Puis je les vis. Des gens propres, correctement vêtus traversaient lentement la foule en parlant à voix basse et rassurante, tendant la main dans le but de calmer les révoltés. Je compris que c'étaient des volontaires de Monde Meilleur, tentant vainement d'endiguer le bain de sang. Ils risquaient leur vie en tentant de sauver les autres. Ils essayaient d'aider par le seul moyen qu'ils connaissaient.

Je retins mon souffle, regrettant que mon frère ne fût pas là pour aider ces malheureux. Puis je me ressaisis. Doucement, me dis-je. Je n'allais pas me mettre à prier saint Rick ! Et pourquoi pas Lemanja, tant que j'y étais ?

Malgré les tentatives des volontaires de Monde Meilleur, la foule ne se dispersa pas. Une femme se mit à hurler d'une voix forte, saccadée, l'assaut fut lancé, et la police intervint à coups de matraque.

Après chaque révolte, les services de voirie et les médecins arrivaient, comptant les corps. Pour cette masse consumée de colère et d'hystérie, la plus grande bénédiction semblait être une mort rapide. La médecine moderne possédait un arsenal de drogues pour vaincre la douleur mais rien encore pour soigner la faim et la pauvreté.

L'espoir était une chose différente, et je découvris qu'il pouvait constituer une drogue puissante, à sa façon, malgré les forces ennemies de la maladie, de la malnutrition et de la corruption politique. Étrangement, ce fut mon frère qui m'enseigna cette leçon. Mon frère et Star Cecilia Nicolau. Je la vis pour la première fois un soir, à un rassemblement à Botafogo. Cela avait lieu dans un complexe de loisirs en plein air. Elle portait une robe blanche ondoyante qui accentuait la finesse de son corps et son teint doré. Indifférente à la foule et au vacarme ambiant, elle guidait un groupe d'environ trente-cinq personnes dans un rituel de prière élaboré qui semblait consister en une danse circulaire très perfectionnée suivie d'une étreinte collective.

Les corps se balançaient d'avant en arrière, d'avant en arrière, les pieds martelant le sol selon un rythme compliqué

tandis que les hanches tanguaient. Les têtes s'agitaient, de plus en plus vite. Ils bougeaient dans une parfaite synchronisation, tous possédés par le même rythme silencieux qu'ils semblaient être les seuls à entendre. Je me surpris à taper du pied en cadence avec eux.

Je ne pouvais pas détacher le regard de la femme en blanc : malgré la frénésie du mouvement, elle réussissait à imprimer de la grâce à tout ce qu'elle faisait. Virevoltant, riant, sautant autour du cercle, elle débordait d'une joie contagieuse. Si elle avait regardé dans ma direction, je l'aurais immédiatement rejointe.

Ce groupe semblait être une communauté vouée à la macumba qui avait désormais tourné son adoration et ses rituels vers « saint Rick » de Monde Meilleur, ou *Mundo Melhor*, comme on disait ici. Leurs chants parlaient de sa divinité et exaltaient sa droiture. Alors que j'observais le tournoiement des danseurs, leur élégante meneuse commença à entonner une invocation d'une sonore voix d'alto, et l'implant de portugais que j'avais reçu me murmura qu'elle était en train de louer le nom de Rick et de demander au dieu Exu de lui accorder protection et honneur.

Le rituel s'acheva dans un concert d'applaudissements et de rires. Puis les célébrants s'éparpillèrent dans l'obscurité. La femme en blanc disparut dans un joli petit pavillon situé derrière la buvette et je la suivis.

Je frappai mais il n'y eut pas de réponse. Je recommençai et puis, pris d'impatience, tournai la poignée. La porte n'était pas verrouillée et s'ouvrit facilement sur ses gonds huilés. J'entrai, dans la pénombre, et perçus des bruits bizarres.

Des sons intimes, à la moiteur reconnaissable. Une femme gémissait doucement, presque un ronronnement animal qui, alors que je continuais d'écouter, s'amplifia jusqu'à la jouissance grondante et haletante.

Je décidai de sortir mais l'obscurité me désorienta et je butai sur quelque chose qui, sous le choc, émit un énorme crissement métallique. Les bruits d'amour stoppèrent immédiatement.

— *Porra !* dit une femme avec mauvaise humeur. *Me deixa en paz.*

Mon implant traduisit sur-le-champ : « Bon sang ! Fichez-moi la paix. »

C'était indubitablement la voix de la prêtresse qui avait dirigé la célébration à l'extérieur. Mais elle n'avait rien d'une sainte, pour l'heure.

— *Disculpa*, dis-je, bataillant pour prononcer correctement les syllabes portugaises. *Voce fala ingles ?*

— Oui, oui, évidemment je parle anglais. (Elle semblait impatiente, maintenant, mais curieuse, aussi.) J'ai fait mes études aux États-Unis parce que mes parents ne se fiaient pas au système scolaire brésilien.

Et puis elle apparut, nue et dorée, tenant une lampe au bout d'une chaîne en argent.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Julian Akimura.

— Américain, hein ? Je m'appelle Star Nicolau, Julian Akimura. (Elle enfila un jean, remonta la fermeture Éclair, et se glissa dans une étroite chemise blanche.) Que voulez-vous ?

Cela se passait-il il y a des années et à des milliers de kilomètres. L'espace de la pièce me séparait de Star cette nuit-là tandis que la lumière palpitait dans sa lanterne, et je la regardai s'habiller, sentant le premier léger tiraillement de ce qui allait devenir une incontrôlable passion. Mais je ne le savais pas alors et je crus que ma gêne était due à la singulière manière dont mon arrivée avait interrompu sa séance d'amour.

— J'effectue une étude sur Monde Meilleur, dis-je faiblement.

— Pas un fouineur de la CIA ? (Elle me regarda attentivement, mi-amusée, mi-agacée.) Non, non je ne crois pas. Votre visage est trop doux. Vous étiez l'un de ces touristes qui nous regardaient, n'est-ce pas ? Oui, il me semble que vous étiez celui – le seul – qui paraissait avoir envie de se joindre à la danse.

— Vous m'avez donc vu ? dis-je en souriant.

Elle m'adressa un regard malicieux de félin qui sembla me jauger et me trouver digne d'intérêt.

— Oh oui, bien sûr !

— Dites-moi, comment êtes-vous arrivée à Monde Meilleur ?

— J'ai entendu parler de ce groupe l'an dernier, quand j'étais aux États-Unis, et j'ai été fascinée. Je suis allée au Nouveau-Mexique et j'ai passé quelque temps à Monde Meilleur. Mais j'ai dû revenir ici parce que ma mère était malade. J'ai ramené avec moi l'esprit de Monde Meilleur.

Elle enfila une paire de bottes en cuir marron à talons pointus et les attacha juste en dessous des genoux.

Une haute silhouette apparut brusquement : l'un des autres célébrants. Ses cheveux noirs étaient en bataille et à son expression on aurait pu croire qu'il venait juste de vomir sur sa chemise et son pantalon. Les yeux rivés au sol, il me salua de la tête tout en me dépassant rapidement avant de filer par la porte.

Cela ne sembla pas la perturber le moins du monde et elle continua de m'interroger avec entrain : Depuis combien de temps étais-je à Rio ? Comment m'y sentais-je ? Qu'avais-je vu ? Où avais-je mangé ? Connais-sais-je Monde Meilleur ? Avais-je rencontré Rick ? Et Alanna ?

Sa voix se durcit sur ce nom et je commençai à suspecter que cette Star Nicolau portait à mon frère un peu plus qu'un intérêt purement spirituel.

— Oui, dis-je. Je suis plutôt bien informé sur Monde Meilleur et sur Rick. En fait, c'est mon frère jumeau.

Je m'arrêtai, horrifié. Qu'avais-je fait ? Quelle force m'avait poussé à révéler mes liens intimes avec Rick à cette séduisante inconnue ? Espérais-je la rapprocher de moi, utiliser mon frère comme un pont entre nous ?

Alors que j'étais planté là, médusé et cramoisi de ma bétise. Star s'avança et me prit la main.

— Je ne crois pas que vous vouliez me dire ça, n'est-ce pas ? (Son sourire était à la fois compatissant et satisfait.) Ne vous inquiétez pas – je sais me taire. Mais que faites-vous ici ?

Brièvement, j'expliquai la mission du détachement spécial.

— Ainsi, vous êtes venus nous observer et faire un rapport aux ennemis de votre frère.

— Ce n'est pas tout à fait ça...

— Non ? Alors expliquez-moi. Vous êtes son frère. Pourtant vous vous opposez à lui et à Monde Meilleur.

— Eh bien, oui.

— Ça n'arriverait jamais au Brésil. Si un frère était vénéré comme votre Rick l'est, et qu'un autre frère choisisse de se retourner contre lui, la famille ne pardonnerait jamais au traître. Ils pourraient même le lapider à mort.

Son regard était plein de malice et je n'arrivais pas à savoir si elle plaisantait.

— Alors dites-moi, reprit-elle d'un ton plus confidentiel. Je voudrais en savoir plus sur Alanna. Pourquoi est-elle si proche de Rick ?

— Alanna est notre... cousine, fis-je un peu gauchement.

Quelque chose m'avertissait de ne pas dire toute la vérité à Star. Pas encore, tout au moins.

— Cousine ? (Elle jeta un coup d'œil à la lanterne et la secoua : la flamme eut un sursaut d'énergie puis s'éteignit.) Vous, les mutants, vous devez avoir d'immenses familles, n'est-ce pas ?

— C'est une histoire compliquée. Une famille compliquée.

— Je n'en doute pas.

Star attendait, mais elle n'obtiendrait plus d'informations de moi. Elle me fixa du regard, fronça les sourcils, me fixa encore. Finalement, elle se mit à faire les cent pas dans la pièce. Les talons de ses bottes cognaient lourdement le sol.

Ma perfide imagination substitua son corps nu au jean et à la chemise de toile qu'elle portait. Plus j'essayais d'oublier ce que j'avais vu plus j'avais envie de la toucher, de lécher et titiller ces petites pointes de seins sombres, d'avoir ces jambes vigoureuses enroulées autour de moi, de pénétrer et de posséder complètement cette femme.

Elle sourit d'un air joueur.

— Eh bien, Julian, pourquoi ne me racontez-vous pas cette histoire compliquée ?

Elle croisa les bras et s'adossa à la porte comme pour m'interdire toute tentative de retraite.

Je me concentrai sur le triangle de peau dorée révélé par l'échancrure de sa chemise et remerciai tous les dieux de

l'univers qu'elle n'ait pas encore essayé d'user de ses charmes pour me soutirer l'information : je n'aurais pas eu la moindre chance de résister. Je croisai les bras, imitant ses attitudes. C'est un vieux truc psychologique, destiné à indiquer la similitude. Un outil utile quand ce que vous voulez dire est non.

— Rien que je puisse vous dire, déclarai-je d'un ton désinvolte. C'est l'histoire de Rick, de toute façon.

— Un jumeau n'a jamais sa propre histoire, dit-elle. Vous le savez. (Elle soupira profondément.) J'ai été attirée par votre frère dès que je l'ai vu.

La jalousie me piqua.

— C'est Rick. Il est comme un aimant.

— Et de quel pôle est votre cousine Alanna ? Positif ? Négatif ?

Ma voix était égale, mais à l'intérieur je bouillonnais de désir et de confusion. Il fallait que je m'éloigne de cette femme avant de commettre une autre folie. Après tout, je n'étais pas un garçon en rut, inexpérimenté et naïf. Mais je ne me faisais pas confiance, seul avec Star.

— Allons à votre hôtel boire un verre, offrit-elle. Je conduirai, à moins que vous ne puissiez nous téléporter.

— Vous ne parlez pas au bon frère.

— Vraiment ? (Ses yeux noirs me parcoururent.) Je n'en suis pas si sûre.

Faisant danser ses clés, elle me précéda dehors et nous nous engouffrâmes dans l'étroite cabine de son glisseur fourgonnette. Tout le long de cet interminable voyage à travers les rues de Rio je regardai par la vitre les lumières de la ville qui défilaient et me concentraï sur la pression brûlante de sa jambe contre la mienne.

Quand nous arrivâmes à l'hôtel Parc Imperium, tout était calme et le bar était fermé. Je fus étonné de constater qu'il était quatre heures du matin. Le réceptionniste bâilla en me tendant la clé de ma chambre. Je me tournai vers Star, n'ayant aucune envie de la laisser partir.

— Nous pourrions prendre un verre dans ma chambre...

— Non, je ne crois pas. Il est tard. (Elle déposa un rapide baiser sur ma joue.) Bonne nuit et bonjour, Julian Akimura. Nous nous reverrons.

— Mais attendez, dis-je désespérément. Comment vous trouverai-je ?

— Je vous trouverai.

Elle fit un clin d'œil et fila d'un pas léger, hors d'atteinte, hors de vue.

— Merde.

J'étais déboussolé et dégoûté. Les choses s'étaient incroyablement embrouillées pour moi en un rien de temps. Que ressentais-je exactement pour Star ? Était-ce un désir alimenté par la compétition fraternelle ? Pas de réponses. Pas d'indices. Le hall était désert. L'ascenseur me propulsa vers ma chambre solitaire.

Les jours qui suivirent furent chauds, humides, remplis des images vertigineuses d'une douzaine de célébrations rituelles et d'activités de culte. Monde Meilleur avait infiltré Rio, c'était un fait certain. Du moins une part de lui, en tant que Mundo Melhor, et avait immédiatement été adapté pour convenir à la pulsation primitive de la macumba.

Novembre fit place à décembre, mais malgré ma vigilance je n'eus pas la moindre vision fugitive de Star. Les rythmes des joueurs de samba commençaient à résonner dans les rues et mon séjour au Brésil tirait sur sa fin.

Le 2 décembre je fus invité à une petite cérémonie de Monde Meilleur dans une belle maison du quartier riche de Laranjeiras. Je fus surpris de voir que Monde Meilleur avait été adopté par les classes supérieures notoirement égocentriques de la société brésilienne. Apparemment, là où la macumba allait, saint Rick et ses fidèles suivaient de près, même dans les maisons de nantis.

La fête commença au coucher du soleil alors que les *pandeiros* annonçaient leur arrivée avec une éruption de battements endiablés dans le jardin. Les invités se précipitèrent sur la pelouse, têtes et pieds suivant la mesure. Une imposante matrone tournoyait déjà, yeux clos, plongée dans la mystérieuse

transe, le bord de sa robe bleu paon froufroutant autour de ses chevilles.

L'hôtesse, une femme mince et pâle, aux cheveux roux et aux immenses yeux verts, fut la suivante, et puis la fille de la maison, pas plus de quatorze ans mais arrogante et dotée d'une certaine sensualité précoce, se joignit à la danse, ses longs bras ondulant comme si elle était en train de flotter dans l'océan.

Maintenant tous les invités agitaient la tête et se trémoussaient, scandaient des phrases exultantes, hommes et femmes tourbillonnant les uns autour des autres dans la nuit humide jusqu'à ce qu'ils semblent se fondre en une seule et même entité.

Bien que je me fusse juré de garder une distance objective, le rythme me gagna. Je sentis sa vibrante pulsation envahir la plante de mes pieds et remonter le long de mon dos, et bientôt je fus incapable de résister : je me retrouvai sur la pelouse, remuant la tête, m'agitant et gambadant comme les autres célébrants.

Alors que la frénésie s'intensifiait, je pus capter d'étranges fragments d'incantations qui se traduisaient par « Rick nous entend » et « Rick nous protège ». Je commençai à y mêler ma voix. D'une certaine façon, cela semblait raisonnable, même agréable, de célébrer mon frère dans un mélange de portugais, de syllabes dénuées de sens et même d'un peu d'anglais. Alors même que je me livrais à cela, la part de moi-même qui reste toujours immobile et observe prenait des notes pour plus tard.

J'étais dégoulinant de sueur, hors d'haleine, et pourtant je ne pouvais pas m'arrêter. Une sensation bizarre mais néanmoins familière monta en moi – je me sentis comme dans les moments préliminaires à l'état de transe qui se produit dans une communion de groupe mutant. L'air lui-même semblait chatoyer et j'avais l'impression d'être dans une transcendante connexion avec toutes les personnes présentes. Nous étions liés, tous autant que nous étions, par notre commune humanité. Nous ne faisons qu'un. Nous étions responsables les uns des autres, riches et pauvres, humbles et suprêmes. Je le savais, je le savais et je le croyais, du plus profond de mon âme.

Et puis je vis Star. Je ne l'avais pas remarquée dans la foule jusqu'alors, mais elle était là, se balançant sereinement à moins d'un mètre de moi. Alors que je la regardais, elle leva les yeux, croisa mon regard et sourit.

— Maintenant, vous comprenez, dit-elle. Maintenant vous êtes des nôtres, Julian. Vous ne pouvez plus renier votre frère.

Les pulsations de la musique me précipitèrent vers elle. Leur rythme régulier semblait battre en synchronisation avec mon sang : boum boum ba, boum boum ba.

Ce rythme primitif brisa mes dernières réserves, fit voler en éclats mes doutes les plus profonds. Audacieusement, je dansai autour de Star, définissant mon territoire, hanches entreprenantes, bassin remuant. Nous étions entourés de gens et c'était pourtant comme si nous étions complètement seuls. La foule s'écarta et s'éloigna de nous, ou peut-être était-ce nous qui nous éloignions d'elle. Quoi qu'il en soit, je sais également que nous nous retrouvâmes finalement seuls dans une chambre, porte verrouillée.

Je me tournai pour regarder Star et elle me tendit avidement les bras. Ses lèvres étaient douces, sa langue affolante, et je l'attirai dans la chaleur douillette des coussins du canapé.

Nous émergeâmes pour chercher de l'air. Et nous plongeâmes à nouveau. Je lui arrachai ses vêtements avec une furieuse impatience. Sa peau était douce et chaude, un délice pour les lèvres. Je passai un long moment lascif sur ses seins, suçant et léchant les pointes jusqu'à ce qu'elle se contorsionne sous moi, gémissante. Mais qui était en train de prendre qui ? Ses mains étaient sous ma chemise, dans mon pantalon, jouant avec moi et m'électrifiant.

Je flottais béatement, coulant sous le doux poids de Star sur moi. Après la troisième fois, je perdis le compte de nos accouplements. Je ne me souviens plus comment, à un certain moment de la soirée nous retrouvâmes le chemin de ma chambre d'hôtel, commandâmes un repas et, après avoir mangé, primes une douche ensemble. Puis nous passâmes le reste de la nuit à réviser tout ce que nous avions appris l'un de

l'autre. Star et moi dormîmes avec bonheur dans les bras l'un de l'autre jusqu'en fin d'après-midi.

C'est ainsi que Star est venue à moi. Je ne crois pas avoir jamais été aussi heureux.

Elle me demanda si je voulais l'accompagner à différents rituels de Mundo Melhor et j'acceptai avec empressement.

Chaque réunion fut une sorte de révélation. Je commençais à comprendre que Monde Meilleur, sous tous ses aspects, avait le pouvoir unique de rassembler les gens. Mais je me rendis rapidement compte qu'alors que les techniques de Monde Meilleur avaient été adaptées aux besoins cruciaux des Brésiliens, les rassemblements de Mundo Melhor étaient davantage un prétexte à des danses en groupe qu'une tentative de guérir chaque célébrant de ses blessures psychiques.

Du moins le pensais-je avant d'avoir pris part à l'une de leurs cérémonies.

Nous nous réunîmes dans une petite maison à Botafogo. C'était un groupe choisi d'environ vingt-cinq célébrants. La soirée commença comme d'habitude, avec la musique rythmée des *pandeiros* et les chants. Je me tenais au fond du salon, regardant les Brésiliens tanguer en rythme, attendant d'être capturé par l'ambiance.

— Donnez-vous la main, dit Star. Je ressentis un étrange plaisir électrique quand mes mains furent saisies – j'aurais juré que tous les poils de mon corps s'étaient dressés à ce contact. Je ne pouvais pas bouger, pas respirer.

Puis la bourdonnante, brûlante douleur et la paralysie s'arrêtèrent et j'entrai en étroite et amoureuse communion avec Star. Je pouvais sentir son essence, lire chacune de ses pensées. Nous flottions ensemble, tous les deux, dans une harmonie d'intimité et d'amour. La pureté de son intention, la consécration de sa vie à cette cause étaient douces et intenses. Elle était belle à l'intérieur, consumée par le besoin d'aider les gens. J'avais envie de lui dire que je l'aimais et que je serais toujours à ses côtés.

Mais avant que je puisse le faire, un millier de pensées étrangères affluèrent dans mon cerveau, grésillant et bourdonnant comme une nuée d'insectes alors qu'elles

occupaient l'espace entre Star et moi, nous séparant de force. Mon implant linguistique lutta contre le torrent de portugais et pendant un moment je sentis mes jambes s'affaiblir, comme si j'allais tomber à genoux sous le fardeau de tous ces bruits mentaux.

Qu'est-ce qui se passait ? Pourquoi mes barrières télépathiques avaient-elles été rompues ? Toujours, jusqu'à présent, j'avais été capable de repousser les contacts mentaux indésirables. Pourquoi mes défenses et mes compétences m'avaient-elles soudain fait défaut ?

Les pensées des célébrants se répercutaient dans ma tête. J'étais une chambre d'écho humaine, amplifiant et distordant les signaux mentaux de toutes les autres personnes présentes dans la pièce. C'était étourdissant, effrayant, et exaltant en même temps.

Je m'attendais à tout moment à ce que la pièce entière s'effondre autour de moi, mais au lieu de diminuer d'intensité la célébration semblait prendre un rythme giratoire encore plus rapide, les danseurs bougeaient plus vite, chantaient plus fort. Mais je m'affaiblissais ; au bord de l'évanouissement, je me sentais entraîné dans le cercle et dus m'appuyer sur mes voisins pour ne pas tomber. Ma conscience chuta encore et encore en spirale et je dégringolai dans un endroit obscur et humide dans lequel des oiseaux de jungle jacassaient, des hommes criaient et des femmes poussaient des hurlements. Quelque part au loin une soprano faisait ses gammes tandis que son accompagnateur s'attelait au clavier d'un robopiano.

Quelque chose avec des ailes, invisible, effleura le dessus de mon crâne. Je trébuchai, levai les yeux, mais ne vis rien. Derrière moi, le chorus grondant et grinçant continuait, devenant à chaque seconde plus sonore. Et une voix masculine, profonde et familière, débitait patiemment, d'un ton monotone, hypnotique, la même pensée en portugais.

Meu nome e Juliano, Meu nome e Juliano, Meu nome...

La chose ailée piqua à nouveau et me percuta, me faisant chuter dans un tourbillon infini, et puis je ne fus plus conscient de rien, d'absolument rien.

Quand je me réveillai, j'étais allongé sur un vieux matelas bosselé dans une pièce obscure. J'entendais des gens parler derrière la porte dans un bourdonnement indifférencié, mais je ne pouvais pas saisir ce qu'ils disaient.

La porte s'ouvrit et Star entra, une lanterne à la main. Ses yeux brillaient et elle avait l'air ravi.

— Qu'est-ce que tu as fait, *querido* ? dit-elle. Comment as-tu fait ça ?

— Je ne suis pas sûr de comprendre de quoi tu parles.

Elle s'assit à côté de moi et prit mes mains dans les siennes.

— Oh ! c'était merveilleux, le meilleur moment de tous. Une apogée. Tout le monde dans le cercle l'a sentie, si harmonieuse, si lumineuse. Tu as le don, comme ton frère. Tu nous as apporté sa lumière.

— Non, Star, ce n'est pas ça, pas ça du tout.

J'essayai d'expliquer, de lui dire que d'une certaine manière, par un hasard extraordinaire, j'avais temporairement été une sorte de conduit télépathique. Il n'y avait rien de mystique là-dedans. Je n'étais ni un prophète ni un saint. Mais elle ne voulut rien entendre.

— Ta venue ici est un signe, un cadeau. Oh, Julian, je suis si heureuse !

Elle jeta ses bras autour de moi et m'embrassa passionnément. Et entre chaque baiser elle me disait, d'abord en portugais, puis en anglais, tout le bien que nous ferions ensemble.

Avec l'aide de Star je me levai et me rendis lentement dans la pièce voisine. Le groupe se tut à mon entrée, puis une immense acclamation s'éleva : « *Quibungo !* »

Les *pandeiros* entamèrent leur rythme endiablé. Les gens me serraient dans leurs bras, m'embrassaient, couvraient mes bras et mes épaules de fleurs. La célébration avait été un signe, un message de Rick disant qu'à travers moi il les écoutait.

Je démissionnai du comité d'investigation le lendemain.

— Ne sois pas ridicule, dit Paula. Ta réaction est disproportionnée.

Margot Fremont-Chai se pencha vers moi.

— Ne voyez-vous pas quel observateur de choix vous feriez ? Vous avez accès à ces rituels, ce qui n'est pas notre cas. Il est essentiel que vous restiez.

— Ne me verriez-vous pas comme un témoin compromis ? Pour dire les choses gentiment.

Yuri Kryuchkov lança un énorme grognement d'ours qui était, apparemment, un rire.

— Mais vous êtes compromis depuis le début, docteur Akimura. D'abord par vos liens avec les médias et aussi par votre connaissance de Monde Meilleur. Maintenant vous pourriez nous parler de la transformation de ce culte depuis l'intérieur. Vous devez rester.

Seule Katarina Otulji semblait comprendre mon point de vue.

— Il a raison, dit-elle tristement. S'il reste dans le comité, il parasitera nos observations. Et s'il continue à travailler avec le culte de son côté, il parasitera son développement ici. Oh, c'est affreux ! Tout simplement affreux.

Je dois dire que son intervention m'ébranla quelque peu. Je n'avais pas songé que je risquais d'influencer l'évolution de Mundo Melhor si je restais ici. Mais comment pouvais-je partir ? Les gens semblaient vouloir mon aide. Et j'étais amoureux de Star.

Brusquement, j'eus l'impression que ma vie constituait une sorte d'inquiétant parallèle de celle de mon frère. Il était maintenant facile de voir comment il avait été entraîné dans Monde Meilleur, et pourquoi il y était resté. Les expressions des célébrants après chaque rituel étaient un motif suffisant pour me faire revenir, encore et encore. Combien plus puissante, plus essentielle, cette expérience avait-elle dû être pour le pauvre Rick, solitaire et désespéré. Je compatissais avec lui de même que je célébrais sa droiture.

À ce moment-là je sus que je ne pourrais plus tenir le rôle de critique de Monde Meilleur. Ni espionner ses développements à l'étranger. Je voulais laisser mon frère en paix. Et lui donner aussi ma bénédiction. Après tout, il aidait les gens. Si ce que je venais d'accomplir ne représentait qu'une microscopique fraction de ce qu'il était en train de faire avec ses pouvoirs

étendus, alors Monde Meilleur n'avait rien de répréhensible. Rien du tout.

Malgré les protestations des autres, je fus inflexible. Je leur souhaitai bonne chance, me levai et sortis.

— Julian, attends !

Paula courait après moi dans le couloir.

— Je t'en prie, écoute-moi. Nous partons pour les États-Unis vendredi prochain. C'est bientôt Noël. Es-tu certain de vouloir abandonner maintenant ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Rester ici.

— Et ton travail à Boston ?

— Je suis déjà en permission. Je ne ferai que la prolonger.

Elle me regarda avec un mélange d'exaspération et de pitié.

— Julian, j'espère que tu sais ce que tu fais. Une fois que nous serons partis, tu ne bénéficieras plus de l'immunité diplomatique. Le pouvoir brésilien n'a pas un amour fou pour Monde Meilleur, c'est le moins qu'on puisse dire – ils le considèrent comme une menace pour l'autorité gouvernementale. Ils ne sont qu'à un pas de tomber à bras raccourcis sur le mouvement entier. La dernière chose qu'ils veulent c'est quelqu'un comme toi – un étranger – qui provoque encore plus d'excitation aux réunions de sa petite amie.

Je l'embrassai sur la joue.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Paula. Je sais ce que je fais. Peut-être pour la première fois depuis très, très longtemps.

Les dieux étaient de sortie au temple Umbanda à Lagoas, et les célébrants tapaient des pieds, tourbillonnaient au rythme de la samba, flirtaient, chantaient, et fumaient quand la police arriva.

— Pas d'autorisation, dit le sergent chauve en uniforme gris. Pas d'autorisation.

La musique continua de tambouriner. Les initiés continuèrent de chanter. Personne ne semblait avoir entendu. Personne n'écoutait.

— Pas d'autorisation.

Les voix se firent plus fortes et les danseurs bougèrent plus vite mais je commençai à m'inquiéter. Ces policiers portaient de

grosses matraques noires qui se balançaient à leurs ceintures de cuir quand ils avançaient. Et chacun d'eux tenait un pistolet laser.

Star rayonnait encore plus, comme si des invités spéciaux venaient juste d'arriver. Roulant des hanches, elle se dirigea gracieusement vers le chef et lui enroula une écharpe blanche autour du cou. Puis elle alluma un cigare avec désinvolture et le lui tendit.

— Bienvenue à Mundo Melhor, dit-elle. Bien sûr que nous avons une autorisation pour ce rassemblement.

Elle brandit une holocarte et la fit miroiter jusqu'à ce qu'elle étincelle sous la lumière de la lampe. Puis elle tendit les bras aux officiers :

— Venez. Venez vous joindre à la danse.

Les batteurs accélérèrent le rythme et entamèrent une samba.

Indécis, les officiers se consultèrent du regard. Puis le plus jeune posa son arme et prit une paire de maracas. Avant que je comprenne ce qui se passait, les policiers s'étaient tous mêlés à la célébration. Le sergent était au milieu de la foule, ses pieds s'agitant en tous sens alors qu'il enchaînait des figures compliquées, ses hanches sans cesse en mouvement. La cérémonie dura jusqu'à l'aube, et les policiers furent parmi les derniers invités à partir.

Quand nous fûmes seuls, je me tournai vers Star avec respect et une certaine confusion.

— Pourquoi n'avais-tu pas peur de la police ? demandai-je.

— Peur ? (Ses yeux étincelèrent.) Pourquoi avoir peur ? Ne vois-tu pas que les gens sont tous pareils, *querido* ? Ils veulent pouvoir profiter de leur vie, avoir assez à manger, faire l'amour, rire, danser, avoir de l'espoir. (Elle m'embrassa avec douceur.) Ce n'est pas très compliqué, Julian. Tu es un guérisseur. Je croyais que tu savais déjà ça.

— Mais ils sont venus ici pour interrompre la cérémonie. Tu sais que le gouvernement n'aime pas Mundo Melhor.

— Parce qu'il craint notre pouvoir.

— Qu'importe la raison. Tu as vu les armes que ces hommes portaient. Ils auraient pu être violents.

— Peut-être dans *ton* pays se seraient-ils conduits ainsi. Mais ici nous voyons les choses un peu différemment. Ces hommes étaient envoyés pour créer des problèmes, oui, mais ils ne voulaient pas vraiment le faire. Les policiers sont toujours parmi les premiers à se joindre aux parades de samba sur Avenida Atlantico – ils adorent danser et faire la fête. Je le savais. Tout le monde à Rio le sait. Tout ce que j’avais à faire, c’était de les aider à redevenir des êtres humains, à oublier leurs insignes et leurs armes.

— Que veux-tu dire ?

— En leur montrant un petit bout de papier – leur précieuse autorisation – j’ai évacué le fardeau de leur rôle officiel. Ils étaient libres de n’être plus des policiers pour redevenir des hommes. (Son sourire était extatique.) Ce n’est pas si différent de ce que nous faisons avec Mundo Melhor. Nous aidons simplement les gens à se sentir mieux.

La veille de Noël, Star et moi regardâmes une procession aux chandelles descendre l’Avenida Atlantico. Les participants portaient d’immenses effigies en papier mâché de Jésus Christ, Marie, saint Michel, saint Christophe, Exu, Lemanja, une série d’autres esprits macumba, et Rick. Je rejoignis les noceurs et saluai l’image de mon frère d’un vigoureux « *Qui-bungo !* ». Après la parade nous dansâmes et chantâmes dans chaque club du quartier d’Ipanema.

Pendant les vacances, le nombre des participants aux rassemblements de Mundo Melhor grimpa en flèche. Chaque réunion que nous dirigeons se terminait dans un état d’esprit extatique. Il ne m’arriva plus de connaître la déroutante cacophonie de la toute première réunion, grâce à Dieu, mais j’avais le sentiment que ma présence télépathique aidait à guider les rituels de groupe vers un niveau toujours plus haut, toujours plus passionné.

Chaque nuit, au lit, Star et moi atteignons un très différent mais tout aussi satisfaisant niveau d’extase. Après quoi, elle m’appelait son homme miracle. J’étais flatté et embarrassé, et heureux, tellement, tellement heureux.

Au réveillon du Nouvel An, j'étais convaincu d'avoir trouvé un véritable but, ma juste place, et une compagne pour la vie.

Star et moi étions sur la plage, main dans la main, tous deux vêtus de blanc, parmi la foule attendant minuit. Chacun de nous tenait une rose blanche, comme tous les autres.

Les prêtres et prêtresses de la macumba gambadaient sur le sable tandis que des suppliants faisaient des *despachos* – offrandes – à leurs dieux favoris : cosmétiques et autres douceurs pour la déesse Yemanjá, nourriture et boissons pour le vorace Exu. Mais le moment de vérité était encore à venir.

À minuit, une cascade multicolore et illuminée se déversa sur la façade de chacun des gratte-ciel de l'Avenida Atlantico. La foule poussa un cri de ravissement et se précipita vers l'eau. Les roses blanches furent lancées très haut en l'air, par-dessus la foule, dans l'océan. Chaque personne regardait avec anxiété pour voir si les dieux avaient accepté ses prières en emportant sa fleur au large, ou rejeté ses supplications en la refoulant sur la plage.

Je regardais avec autant d'angoisse que les autres, presque effrayé par mon souhait : que je puisse continuer à aider les gens comme je le faisais maintenant, avec Star toujours à mes côtés.

Les vagues se gonflèrent, avancèrent, s'écrasèrent sur la plage dans un bouillonnement de mousse, puis se retirèrent avec un soupir.

Plus une seule fleur ne reposait sur le sable brillant.

Star en resta bouche bée.

— Je n'ai jamais vu ça, dit-elle. Jamais toutes les fleurs n'ont été prises, toutes ensemble. Jamais. Oh, Julian, c'est un très grand présage. Très puissant.

Nous nous embrassâmes avec allégresse.

Tout le long de la plage les gens criaient et riaient, s'enlaçaient, s'embrassaient.

Nous chantâmes pendant des heures, d'abord sur la plage, puis suivant la foule dans les rues, sifflant et battant le rythme de la samba jusqu'à l'aube.

Au lever du jour, quelques noceurs traînaient encore sur les trottoirs. Plusieurs s'étaient endormis sur la plage ou sous les

arbres. Quelques-uns avaient été vaincus par le sommeil en plein milieu de l'Avenida Atlantico.

Tandis que nous retournions à ma chambre d'hôtel j'enlevai des confettis argentés des cheveux de Star.

— C'est de la poudre magique, lui dis-je, puis je les éparpillai au-dessus de nous, étourdi d'épuisement et de bonheur.

Avec reconnaissance, nous nous jetâmes sur le lit et dormîmes la majeure partie du 1^{er} janvier, dans les bras l'un de l'autre.

Le 2 janvier, le soleil ne se montra pas et la journée fut humide et froide pour la saison.

Des affaires de famille appelèrent Star ailleurs et je dînai seul ce soir-là. Je commandai mon plat favori de crevettes Bahia : de minuscules crevettes cuisinées avec des oignons dans du lait de coco jusqu'à ce que le savoureux mélange prenne une teinte orange pâle. Le serveur à la peau olivâtre prit une généreuse portion, fumante et parfumée, dans la coquille de noix de coco servant de plat et la répandit sur le riz de mon assiette. Après deux portions de ce délice et deux *caipurinhas*, je retournai d'un pas hésitant dans ma chambre, cotonneux, somnolent et vaguement amoureux ; Star n'était pas encore rentrée.

Je m'assis sur le canapé à eau et regardai la pièce avec tendresse. Elle me manquerait quand je déménagerais, mais le prix de l'hôtel était exorbitant. Star et moi avions le projet de louer un petit appartement dans un quartier moins prestigieux près de Lagoa.

Je me perdis un moment dans d'agréables rêveries domestiques. Puis je vis le signal de message clignoter sur mon écran portable.

Je notai l'heure et la provenance : un appel de Californie datant d'une demi-heure depuis le poste de mes parents. Mon esprit sortit immédiatement du brouillard. Mes parents approchaient un âge qui me faisait anticiper des appels de nuit, pleins de mauvaises nouvelles. Je composai hâtivement leur numéro, oubliant, au début, d'inclure le code international.

À la cinquième sonnerie, ma mère apparut à l'écran. Elle portait un épais peignoir de bain rouge et ses cheveux noirs étaient emmêlés, comme quand on sort du lit.

— Viens à la maison, dit-elle.

Sa voix était enrouée de sommeil ou d'émotion, peut-être les deux.

— Que se passe-t-il ? C'est papa ?

Je pouvais à peine parler, tant la peur me tétanisait.

— Non. Ton frère. Quelque chose de très particulier est en train de se passer au Nouveau-Mexique, Julian. Rick s'est évanoui. Alanna m'a appelée ce soir. Elle a essayé de te joindre. Rick délire, il te réclame. Il ne veut voir personne d'autre.

Rick ? Impossible. Comment pourrait-il être malade ?

— Il a des médecins dans son équipe. Ne peuvent-ils rien faire pour lui ?

— Ils ont essayé mais il ne les laisse pas approcher. Même à demi conscient, ses pouvoirs sont trop puissants pour eux. Oh, n'iras-tu pas le voir, Julian ? Ton frère a besoin de toi !

Avais-je le choix ?

Je fis mes valises tout de suite après avoir raccroché, enfournant à l'aveuglette mes vêtements dans le sac de voyage. J'entendis un bruit et me retournai pour voir Star devant la porte, encore vêtue de son imper.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Aux États-Unis. C'est une urgence.

Quelque chose m'avertit de ne pas dire à Star que Rick était malade. J'avais peur de la déstabiliser, et de provoquer un mouvement de panique parmi les fidèles de Mundo Melhor.

— Mais...

— Je dois partir, Star. Je ne peux pas t'expliquer.

— Tu ne veux plus de moi ?

— Ne sois pas ridicule. Je t'aime...

— Non. Si tu m'aimais tu ne partirais pas. Le travail que nous faisons est trop important. Trop vital.

— Tu dis n'importe quoi. Je t'aime et je serai de retour d'ici une semaine.

— Je ne te crois pas.

Elle barra la porte de ses bras.

- Je ne te laisserai pas partir.
- Star, je suis déjà ton prisonnier.

Je levai mes mains jointes vers mon cœur, comme si elles étaient enchaînées.

Elle essaya de sourire et y parvint presque. Presque. Oh, son regard blessé, ses yeux de biche abandonnée ! Sans pouvoir m'en empêcher, je me précipitai vers elle, voulant apaiser, réconforter, aimer.

— Star...

— Non, Julian. Non.

Elle m'adressa un dernier regard empli de larmes et recula dans le couloir, puis hors de ma vue. Hors de ma portée.

Je détestais quitter Star, surtout de cette manière. Mais mes craintes pour Rick étaient trop grandes – je ne pouvais pas m'attarder. Durant le trajet jusqu'au spatioport je ne vis qu'une masse confuse de néons se reflétant sur les rues mouillées. Si j'avais pu me téléporter, je serais directement allé au Nouveau-Mexique. Mais il me fallut une heure de navette, avec trois arrêts. Et pendant tout ce temps mes peurs pour Rick me tourmentèrent. Qu'était-il arrivé ? Et que pouvais-je faire ?

Je refusai de penser à Star. Je lui expliquerais plus tard, me réconcilierais avec elle, et les choses iraient mieux que jamais. Elle comprendrait. Pour l'instant je devais me concentrer sur mon frère.

Finalement, à l'approche de l'aube, j'atteignis le Nouveau-Mexique.

9

Une foule de membres de Monde Meilleur dans leurs combinaisons bleues et vertes étaient amassés devant la porte de l'appartement privé de Rick. Certains arpentaient le couloir, d'autres étaient tristement appuyés contre le mur, quelques-uns étaient même assis par terre et dodelinaient de la tête comme s'ils sommeillaient.

Mon esprit saturé de fatigue les associa à une scène sortie d'un tableau de la Renaissance : les courtisans attendant la mort du roi. Je me frayai un passage parmi eux, droit vers la porte. Elle était verrouillée, alors je frappai doucement.

— Hé ! dit une femme brune en tenue verte. Vous ne pouvez pas entrer ici.

Je frappai encore. La porte s'ouvrit en craquant et je repoussai le garde ahuri pour me retrouver face à face avec Betty Smithson.

— Personne n'a le droit d'entrer, dit-elle, me fusillant du regard. (Puis son expression s'adoucit.) ô mon Dieu, Julian. Je ne vous avais pas reconnu...

Je la dépassai, ainsi que ses acolytes, et me dirigeai vers la forme immobile sur le lit.

— Rick ?

Il était étendu là, pâle et en sueur, dans un état semblable au coma. Mais ma voix dut le réveiller et il entrouvrit les yeux. Quand il me vit, il sourit faiblement et, d'une voix un peu pâteuse :

— Je savais que tu viendrais.

— Chhh. Garde tes forces.

Rick hocha la tête et ferma les yeux. Je vérifiai son pouls. Il était un peu lent mais régulier.

Je levai les yeux et remarquai Alanna, pour la première fois, debout de l'autre côté du lit. En silence, nous nous mesurâmes un moment du regard. J'avais l'impression qu'elle allait saisir

l'autre main de Rick et se mettre à tirer. Que nous allions nous le disputer sauvagement.

— Depuis combien de temps est-il dans cet état ? demandai-je.

— Un jour et demi.

— Et que disent les docteurs ?

— Nous n'avons amené aucun docteur. Il ne nous aurait pas laissés faire.

— Pas de docteurs ? Tu as perdu la tête ?

— Julian, il n'en veut pas.

— Ce qu'il veut n'a pas d'importance. Il s'est évanoui, non ? Il n'est manifestement pas en mesure de prendre des décisions sur sa santé. Il a besoin de soins médicaux.

— Nous devons obéir à sa volonté. (Elle serra possessivement la main de Rick.) Tu ne comprends pas.

Je regardai le visage blême sur le lit. Son front était couvert de sueur. Cette vision – le résultat de leur négligence – me mit en fureur.

— Oh, je comprends très bien, dis-je. C'est juste une partie de ton plan principal, n'est-ce pas, Alanna ? Chaque religion doit avoir son martyr, c'est ça ? Et Monde Meilleur serait tellement plus facile à diriger, une fois son maître écarté.

— Comment oses-tu !

Alanna fit un mouvement comme pour se pencher par-dessus le lit et me frapper. Puis elle sembla se rappeler où elle était et s'arrêta au milieu de son geste.

— Espèce de fils de pute, tu viens ici à la dernière minute et tu te permets de lancer des accusations. De quel droit ?

— Je n'ai pas terminé, dis-je. Non seulement tu *veux* la mort de Rick, mais tu es aussi probablement de mèche avec Joachim Metzger. Qu'as-tu l'intention de faire ? Partager Monde Meilleur entre vous quand Rick aura quitté la scène ?

— Metzger ? Une alliance ? De quoi parles-tu ?

L'expression horrifiée d'Alanna me fit comprendre que j'avais été trop loin, beaucoup trop loin.

— Oh, merde. (Je me laissai tomber sur le fauteuil près du lit et frottai mes yeux brûlants.) Je suis désolé. Je suis debout

depuis plus de vingt-quatre heures et je perds la tête parce que je m'inquiète pour Rick.

— Ce n'est pas une raison pour m'insulter.

— Non, bien sûr que non. Excuse-moi, Alanna. Mais je veux que Rick soit examiné par un neurologue. Un généraliste, aussi.

— Je vous en prie, dit Betty. Ne vous disputez pas. Pas ici.

Je regardai à nouveau mon frère. Son teint était légèrement plus coloré et il semblait dormir paisiblement plutôt que d'être plongé dans l'inconscience. Je vérifiai encore son pouls et il était proche de la normale. Rick était encore un peu en sueur mais la fièvre paraissait avoir baissé.

— Je veux qu'il soit surveillé toute la nuit.

Betty me lança un regard exaspéré.

— Que croyez-vous que nous fassions ici, Julian ?

— Je m'affole peut-être trop, dis-je, mais je veux qu'un écran de contrôle soit relié à son pouls. S'il ralentit trop, s'accélère, ou que sa fièvre monte, je veux un docteur ici sur-le-champ. Ferez-vous ça pour moi, s'il vous plaît ? Autrement je le fais immédiatement transférer à l'hôpital St. Ignazio d'Albuquerque !

Betty consulta Alanna d'un regard bref et indéchiffrable, puis hocha la tête avec raideur.

— Bon. Je vous tiens pour responsable, Betty. (Je me levai et m'étirai, me sentant plus vieux de cent ans.) Maintenant, pourrait-on m'indiquer un lit avant que je m'écroule ?

Le lendemain matin, quand je me rendis dans la chambre de Rick il était assis contre ses oreillers, l'œil vif et alerte. Alanna et Betty étaient stationnées comme des gardes de chaque côté de son lit.

— Eh bien, tu as l'air beaucoup mieux, dis-je.

— Hé ! c'est déjà l'heure du petit déjeuner ? Sa voix était énergique, même vigoureuse.

— Reste tranquillement couché.

— Pourquoi ? Je suis en pleine forme.

— Rick, tu devrais peut-être écouter Julian, fit Alanna.

— Ne me materne pas, Lanna. Je n'ai rien qu'un petit déjeuner ne pourra soigner. J'avais seulement besoin d'une bonne nuit de sommeil. C'est tout.

— Mais...

— Pas de mais.

Se déplaçant avec un peu de mal, Rick nous adressa un salut désinvolte et entra dans la salle de bains.

— Il va bien, dit Betty. Je suis sûre qu'il n'y a pas de raison de s'inquiéter. Un bon petit déjeuner le remettra d'aplomb.

— J'espère que vous avez raison, dis-je.

J'étais si soulagé de voir mon frère de nouveau sur pied que je décidai de m'accorder un moment de détente et d'appeler Star.

Il était midi à Rio et, évidemment, elle n'était pas chez elle. Alors je dis à son répondeur que je l'aimais et avais besoin d'elle, et je lui demandai de m'appeler à Monde Meilleur dès qu'elle pourrait. Puis je descendis prendre mon petit déjeuner. Pendant tout le repas, Rick fut charmant et drôle, presque maniaque dans sa volonté de nous divertir. Il reprit deux fois de tout, mangeant comme un affamé. En le regardant dévorer sa nourriture, je me dis qu'il allait bien, que seul un homme en bonne santé pouvait manger ainsi.

— Après le petit déjeuner, que dirais-tu d'une visite de la ville ? proposa-t-il.

— Je ne crois pas. Il faut vraiment que je retourne à Rio.

— Qu'est-ce qui te presse ? Hé ! se passe-t-il quelque chose là-bas que je devrais savoir ?

Je souris mystérieusement, assez satisfait d'avoir mes propres secrets, pour une fois.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Pourquoi es-tu si sûr qu'il s'agit d'une femme ?

— Pour quelle autre raison serais-tu aussi secret ? Maintenant, parle, petit frère. Dis-moi tout sur elle.

— Elle s'appelle Star. Star Nicolau. Elle travaille là-bas avec un groupe qui est une sorte d'hybride de Monde Meilleur et de leur religion macumba. Ils l'appellent Mundo Melhor.

— Fantastique ! Alors tu l'as rencontrée au Brésil ?

— Ouais. C'est une longue histoire. (Je regardai Betty et Alanna avec embarras.) Peut-être pourrais-je te la raconter pendant notre visite.

— Super. Allons-y.

La matinée était froide mais l'atmosphère se réchauffa au fur et à mesure que le soleil montait dans le ciel. Je fus étonné des progrès que Rick et ses fidèles avaient accomplis : Ville Meilleure était une splendide association de traditionnel, de fonctionnel et de fantasque. La plupart des immeubles étaient surmontés d'un dôme et ronds, avec des murs couleur de brique. Mais certains s'élevaient en spirale sur plusieurs étages, fendant l'air, se tordant et tournant, révélant d'imprévisibles fenêtres et galeries.

Tout autour de nous résonnaient les bruits et les soupirs d'une communauté s'éveillant et se préparai à ses tâches quotidiennes. Une femme se tenait sur le seuil d'un café, balayant du sable dont elle formait un tas prêt à être emporté par les roboéboueurs. Elle sourit chaleureusement à Rick.

— Un café ?

Le parfum des grains fraîchement moulus nous parvenait par la porte ouverte.

— Merci, Katarina, dit Rick. Peut-être plus tard.

À côté, un homme remonta le store de sa petite épicerie et commença à sortir des cageots de pommes rouges et luisantes.

— B'jour, Rick. Belle journée.

Des gens s'empressaient dans la rue, chargés de matériaux de construction, d'écrans portables et de sacs remplis de pains de la boulangerie du bout de la rue. Tous ceux qui voyaient Rick lui souriaient et le saluaient, et il semblait tous les connaître par leur nom.

La ville s'étendait avec une parfaite symétrie sur plusieurs kilomètres, quadrillée par de charmants boulevards portant les signes de récents aménagements paysagers. Des ouvriers en tenues jaunes s'affairaient à planter des rangées de yuccas devant un établissement bancaire aux murs blanchis à la chaux. Ils saluèrent Rick gaiement mais retournèrent rapidement à leur tâche.

Des voitures et des glisseurs allaient leur bonhomme de chemin et occasionnellement quelqu'un passait en pédalant sur son vélo. Tandis que le soleil continuait son ascension dans le ciel, réchauffant l'atmosphère, la mélodie d'une communauté prospère et paisible pouvait s'entendre plus distinctement : des gens qui riaient, de la musique qu'on jouait, des insectes qui bourdonnaient.

— C'est fantastique, Rick. (Je secouai la tête d'émerveillement.) Un rêve est devenu réalité.

Il acquiesça fièrement.

— Plutôt réussi, je dirais.

— Et la ville est presque finie.

— Oh, elle ne le sera jamais vraiment. (Mon frère m'adressa un regard indéchiffrable.) Mais attends d'avoir vu le principal.

Il me fit signe de me dépêcher et nous remontâmes la rue, tournâmes, et c'est là que je l'aperçus.

Un amphithéâtre romain – un Colisée à trois étages – s'élevait comme une œuvre du passé qui serait entrée en collision avec lui et serait venue s'enchâsser dans le présent. C'était une vision incongrue au milieu des bâtiments couleur brique et des grues de construction – un gâteau de pierre, une bouchée ou deux en moins. Je le contemplai avec une totale et évidente stupéfaction.

— C'est un vrai ?

— Une réplique, œuvre de la meilleure archéotechnologie de la fin du XXI^e siècle. (Il fit une large et gracieuse révérence.) Viens, jetons un coup d'œil à l'intérieur.

Il ouvrit un grand portail en fer et nous pénétrâmes dans une haute entrée en arche plongée dans la pénombre. Nous émergeâmes dans ce qui semblait être le deuxième étage du bâtiment.

Les murs avaient la convaincante patine veloutée du marbre ancien mais Rick me dit que c'était en fait un époxyde acrylique mélangé à de la poudre de marbre et artificiellement patiné. Un auvent imperméable, thermiquement autorégulé, sortait automatiquement du sous-sol et recouvrait le terrain quand le mauvais temps menaçait. Il y avait des échafaudages installés à l'étage inférieur au nôtre, et plusieurs sièges avaient l'air

incomplets et érodés. Un technicien solitaire était en train de bricoler la structure interne de l'un d'eux. De toute évidence, il restait beaucoup de travail à faire.

— Les sièges ont l'air d'être en pierre, dit Rick. Mais c'est de la ferrocéramique réactive à la chaleur. Chacun d'eux se modèle à la forme anatomique particulière de qui s'y assoit plus de cinq minutes. Et une fois qu'ils sont de nouveau vacants ils reprennent leur uniformité initiale. Il s'assit et caressa le siège à côté de lui. Je m'installai sur le faux marbre et le sentis se réchauffer et bouger sous moi, s'adaptant aux contours de mon corps.

— Rick, c'est stupéfiant. Il sourit.

— Jolie petite œuvre, n'est-ce pas ? Elle sera parfaite, une fois terminée.

— Magnifique. Mais pourquoi un théâtre romain ?

— Pourquoi pas ?

— Comment l'as-tu eu ?

— Un groupe d'investisseurs coréens membres de Monde Meilleur. Mais laissons ça pour plus tard. (Il passa son bras sur mes épaules et me serra affectueusement.) Je croyais que tu allais me parler *d'elle*, petit frère. Miss Mundho Melhor.

Bercé par la voix de Rick, la chaleur du soleil, le chant des oiseaux se faisant écho dans le théâtre, et la soudaine disparition de mon stress et de mon inquiétude, je livrai mon secret. Rick m'écouta attentivement, hochant occasionnellement la tête mais gardant le silence jusqu'à la fin de mon récit.

— Ça a l'air sérieux, dit-il.

— Je l'espère.

— Bien. Tu as été seul trop longtemps, petit frère. Ce fut mon tour de lui adresser un regard indéchiffrable.

— Pas toujours.

Quoi qu'il ait pu répondre, cela se perdit dans une secousse rugissante et tonnante qui sembla dérober le sol sous nos pieds. Je tombai à quatre pattes.

— Qu'est-ce que c'est ? m'affolai-je.

Mais Rick avait complètement disparu. Il s'était téléporté ailleurs – mais où ? Une sirène commença à lancer son

gémissement strident. L'air était rempli de poussière et un nuage obscurcit partiellement le soleil. Je longuai le mur en courant et revins sur mes pas, claquant le portail de fer derrière moi.

Les rues étaient pleines de gens courant dans toutes les directions, criant et hurlant. Un jeune homme en combinaison bleue passa devant moi et je le saisis par le bras, le faisant pivoter face à moi.

— Que se passe-t-il ?

— Une explosion dans le bâtiment principal, haleta-t-il. Peut-être plus d'une.

— Qu'est-ce qui l'a provoquée ?

— Je sais pas. Une conduite de gaz rompue, peut-être.

Il s'arracha à ma prise et fila.

Une foule était déjà rassemblée devant le quartier général de Monde Meilleur. Je pus voir que la moitié supérieure du bâtiment avait été endommagée : les panneaux en verre étaient brisés et un pan de mur pendait dangereusement de l'immeuble.

Betty Smithson était devant moi dans la foule et je me débattis pour la rejoindre.

— Est-ce qu'on sait quelque chose ?

Elle me lança un regard affolé et distrait.

— Oh, Julian ! C'est l'appartement de Rick et Alanna. Alanna y était quand l'explosion s'est produite. Elle est peut-être blessée.

Juste à ce moment-là, Rick apparut sur les marches d'entrée, Alanna à ses côtés. Elle avait une balafre sur la joue qui saignait abondamment mais elle ne semblait avoir rien d'autre.

— Betty, dit Rick, occupe-toi d'Alanna, d'accord ?

Tandis qu'il la conduisait à Betty, un groupe de fidèles l'entoura, l'assaillant de questions :

— Était-ce une bombe ?

— Où a-t-elle explosé ?

— Avez-vous attrapé quelqu'un ?

— Y a-t-il d'autres blessés ?

Rick leva les mains.

— Écoutez, tout va bien. Personne d'autre n'a été blessé. Mais c'était une bombe. Non, je ne sais pas qui l'a posée, mais j'ai bien l'intention de le découvrir. Je veux une équipe de nettoyage sur place, et que la sécurité fouille le bâtiment de fond en comble.

Je me précipitai vers lui.

— Rick, ça va ?

— Oui. Désolé d'être parti si vite, petit frère. Mais je savais d'où provenait l'explosion et je devais m'assurer qu'Alanna était sauve.

— As-tu une idée de qui a fait ça, ou comment ?

— Je pense qu'un groupe de terroristes a infiltré Monde Meilleur.

— Auraient-ils pu faire ça sans que tu le sentes ?

— Peut-être. J'ai été assez occupé ces derniers temps, et sacrément fatigué aussi.

— Mais pourquoi auraient-ils posé des explosifs ?

— Nous avons reçu plusieurs menaces pendant près d'un an. Nous suscitons des réactions primaires. Certains nous haïssent. D'autres nous craignent. D'autres encore veulent simplement attirer notre attention, je suppose. Ou juste nous ennuyer et nous faire obstacle.

— Des menaces ? Rick, pourquoi n'as-tu pas renforcé les mesures de sécurité ? Contacté le FBI ?

— Et transformé la ville en camp militaire ? Non merci ! Ce n'est pas ma façon de régler les choses. Et je n'aime pas faire appel à l'extérieur. Nous nous prenons en charge.

Il inspira profondément et relâcha son souffle, comme revigoré par l'adversité. Il paraissait aller beaucoup mieux qu'il y avait seulement une heure : seules de légères ombres soulignaient ses yeux ; il avait l'air amaigri mais en pleine forme et débordant d'énergie. Où était l'invalidé qui m'avait réclamé à son chevet ?

— Tu dois rester et m'aider, dit-il. C'était un état de fait, pas une demande. Je savais que je ne pouvais pas l'abandonner. Et il le savait aussi.

— Rick, je crains que Joachim Metzger ne soit derrière ça.

— Le noble et saint Gardien du Livre ? Tu plaisantes ?
Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— J'ai jeté un œil dans son esprit...

— Je croyais que tu étais contre ce genre de pratiques.

— Ça m'a paru une bonne idée à ce moment-là.

— Et tu l'as vu projeter ça ?

— Non. Mais il était assez furieux pour tuer. Voilà ce que j'ai vu. (Je m'arrêtai, soudain saisi d'une idée.) Rick, es-tu capable de revenir en arrière ?

— Que veux-tu dire ?

— Un saut dans le temps. Remonter assez loin pour voir qui a posé la bombe.

Rick hocha la tête.

— Peut-être. Je vais essayer. Mais ce n'est pas toujours si facile à faire. Je ne contrôle pas suffisamment le procédé pour localiser avec précision mes atterrissages. Je ne sais pas quand la bombe a été placée. Je pourrais atterrir en plein milieu de l'explosion. Ça ne me blesserait probablement pas, mais qui sait ? Et même si j'ai de la chance et que j'arrive juste au bon moment, je ne saurais pas forcément qui est le gars. Et je ne peux pas communiquer avec les gens du passé – ils ne peuvent ni me voir ni m'entendre.

— Mais si c'était un des hommes de Metzger ?

— Je ne sais pas si c'était Metzger et ça m'est égal. Notre travail ici continuera, même si nous devons porter des gilets pare-balles et organiser nos communions dans des bunkers. (Il regarda son écran de poignet.) Et j'ai une communion prévue pour deux heures cet après-midi. Ça te dit, d'y assister ?

— Hum, non merci.

Il eut l'air si déçu que j'aurais pu me gifler pour avoir refusé. Après tout, j'étais là, non ?

— Oh, bon, d'accord, repris-je. Pourquoi pas ? Qu'est-ce que cela pouvait bien faire ? Je savais comment me protéger des plus puissants effets hypnotiques des pouvoirs de Rick. Rick rayonnait de joie.

— Tu tiens le bon bout, p'tit frère.

À une heure et demie, une deuxième bombe explosa dans Ville Meilleure.

La détonation fut cette fois terrifiante, comme un bang supersonique hyperamplifié. L'air était saturé de fumée et de nuages noirs d'où pleuvait une fine mixture de cendre et de sable. Étonnamment, personne ne fut blessé.

La bombe creusa un important cratère dans le parking principal et détruisit la façade d'un bâtiment voisin. Quelques secondes après l'explosion, Rick apparut et se mit à hurler par-dessus le vacarme des véhicules de secours.

— Joe ! Où est Joe Martinez ? (Il sauta sur le chef de la sécurité.) Vous m'aviez dit que cette zone était hors danger !

Martinez secoua la tête d'un air atterré.

— Nous avons fait une fouille complète avec des détecteurs de chaleur et des robosondeurs. Il n'y avait rien. Rien. Je ne comprends pas.

— Alors je veux des fouilles toutes les heures, dit Rick. Doublez l'équipe de sécurité s'il le faut. Nous avons eu de la chance cette fois. Mais je ne veux pas risquer que ça se reproduise.

La troisième bombe explosa à cinq heures, dans le théâtre romain. Rick entra dans une fureur sauvage, parcourant les lieux comme un lion affamé en quête d'une proie fraîche.

— Tout le monde va bien ? demanda-t-il. Pas de blessé ? Quand je trouverai ceux qui ont fait ça, je les expédierais en orbite, pendus par les pieds à une navette.

Je commençai à craindre pour nos vies. Qui que fussent les instigateurs de ces actes, ils semblaient avoir accès à toutes les zones de Ville Meilleure.

Des mesures renforcées de sécurité furent immédiatement mises en place : tout le courrier et tous les visiteurs étaient fouillés avant d'avoir l'autorisation d'accéder à Ville Meilleure ou au bâtiment de Monde Meilleur. Rick et Joe Martinez planifièrent la construction d'un bâtiment antiatomique où l'équipe de désamorçage de bombes pourrait ouvrir les paquets suspects.

Joe Martinez organisa des patrouilles régulières et des gardes furent placés en poste de surveillance tout autour de la ville. Les gens paraissaient traumatisés, abattus, effrayés, et une atmosphère lugubre régnait sur Monde Meilleur. À la nuit

tombée, le jour suivant, les rues étaient désertes, mis à part les patrouilles de sécurité.

Je me terrai dans ma chambre et pensai à Star. Elle ne m'avait jamais rappelé. Bon, pensai-je. Si c'est cela que tu veux, jouer l'inaccessible, alors je vais tout simplement continuer à t'appeler. Et je composai son numéro.

C'était le soir à Rio et je ne m'attendais pas vraiment à ce que Star réponde, mais elle le fit et mon cœur bondit au son de sa voix.

— *Ola. Quem esta ?*

— Star, c'est moi.

— Julian. (Elle me regarda, sa bouche faisant un mouvement silencieux comme si elle remâchait quoi dire ensuite. Puis elle soupira.) J'ai eu ton message.

— Alors pourquoi ne m'as-tu pas rappelé ?

— Je n'avais pas confiance en moi.

— Que veux-tu dire ?

— J'avais peur de te faire une scène. J'étais tellement en colère contre toi. (Des larmes envahirent ses yeux noirs et se mirent à couler sur ses joues.) Oh, Julian, pourquoi m'as-tu quittée ? Pourquoi n'es-tu pas revenu ? J'ai besoin de toi.

— Moi aussi. (Comme j'avais envie de la serrer contre moi, d'être avec elle à ce moment-là ! Je rejetai toute prudence.) Star, je suis avec Rick. Il était très malade, me réclamait.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— J'avais peur que tu ne paniques, et peut-être aussi les autres de Mundo Melhor.

— Oh, *querido*, comme tu peux être idiot parfois ! (Les larmes se remirent à couler.) Si tu ne peux pas me faire confiance, à qui feras-tu confiance ? Je t'aime si fort. Tellement, tellement fort.

Les larmes me montèrent aux yeux.

— Star, je t'en prie, viens ici. Sois avec moi.

— Mais mon travail, les gens...

Je balayai ses objections comme si elles ne signifiaient rien.

— Ils peuvent survivre jusqu'à notre retour. S'il te plaît, Star. Je ne peux pas partir tout de suite. Il y a des problèmes ici.

— Que veux-tu dire ?

La paranoïa m'assaillit à nouveau.

— Je ne peux pas le dire. Mais je ne peux pas partir. Viens juste pour une courte période. Je te promets que nous retournerons à Rio dès que les choses se seront calmées ici.

— Tu veux que je quitte tout pour toi ?

Je pris une profonde inspiration.

— Oui. Bon Dieu, oui. Je ne te demande pas de partir pour toujours. Je t'aime, Star. Je veux être avec toi. Tout de suite.

Ma ferveur sembla l'impressionner. Ses lèvres s'incurvèrent en un sourire.

— D'accord. Je viendrai. Donne-moi quelques jours pour régler certaines choses ici et je te rejoindrai, mon amour. Je ne peux pas lutter contre mon cœur. Advienne que pourra.

Nous passâmes le reste de la communication à nous murmurer des tendresses en plusieurs langues. Débordant de joie, je lui dis à bientôt et retournai au chaos de Monde Meilleur.

Des demandes d'information affluèrent, émanant semblait-il de tous les journalistes de la planète. Finalement, pour régler la question, Rick organisa une conférence de presse et annonça que Ville Meilleure était en état de siège à cause d'une ou plusieurs personnes non identifiées.

— Ce message s'adresse à celui ou ceux qui sont en train d'essayer de détruire Monde Meilleur. (Rick regardait d'un air de défi les caméras ronronnant devant lui. Puis son expression changea, s'adoucit d'un sourire.) Je ne comprends pas pourquoi vous voulez nous faire du mal. Nous ouvrons nos portes à tous, même à vous, si vous avez besoin de nous. Il n'est pas trop tard pour venir à nous. Je sais que vous devez souffrir. Vous ne nous attaqueriez pas de cette façon, autrement. Venez. Rejoignez-nous. Laissez-nous vous aider. (Il s'arrêta et son sourire s'élargit.) Je me débrouille de mieux en mieux pour trouver vos bombes. Ne voulez-vous pas venir à nous avant que je ne vienne à vous ?

— Avez-vous une idée de l'origine de ces explosifs ? demanda un journaliste aux cheveux roux.

— Non. Juste qu'ils proviennent de quelqu'un qui ne semble pas approuver qu'on aide les autres.

— Pensez-vous qu'il s'agisse d'un groupe terroriste appartenant à une religion adverse ?

— Je ne vois pas pourquoi. Nous sommes tous dans le même bateau, non ? Enfin, il paraît.

Les cameramen se mirent à rire, tous sauf le rouquin.

— Alors vous ne niez pas que Monde Meilleur ait des aspects religieux ? dit-il.

— Il a tous les aspects qu'on veut. Tout ce qui peut aider une majorité de gens est bon pour moi. Plus de questions, d'accord ? Merci de votre venue.

Sur ce il disparut. En direct.

De toute évidence, l'intervention télévisée de Rick et les mesures renforcées de sécurité découragèrent toute autre tentative d'attentat à la bombe. Les explosions cessèrent, du moins pour l'instant.

Mais elles n'avaient pas endommagé que la pierre et le mortier. Je ressentais un certain malaise déprimant et je suis sûr que tout le monde à Monde Meilleur l'éprouvait et en souffrait aussi. Les violentes agressions sur Ville Meilleure et sur nos vies nous avaient tous laissés ébranlés et d'humeur irritable. Des querelles commencèrent à éclater entre les membres, et même Betty Smithson, notre roc de stabilité, paraissait mélancolique et nerveuse.

Quand nous commençâmes à atteindre la moyenne d'une dispute par jour, Rick décida d'organiser une communion en petit comité pour essayer de détendre l'atmosphère.

Vingt d'entre nous se réunirent dans un petit salon voisin de l'auditorium principal du quartier général de Monde Meilleur. Les fauteuils étaient profonds et confortables et, pour une fois, tout le monde semblait détendu, presque dans une joyeuse expectative. Et à raison. Les communions de Rick donnaient un sacré coup de fouet.

Rick entra avec Alanna et se dirigea vers le centre du groupe. Il inspira profondément, ferma les yeux, et au bout d'un moment hocha la tête.

Amis, nous sommes ensemble depuis un moment maintenant, et nous avons enduré l'allégresse et la déception, la peur et la joie. Le cercle demeure intact.

Je sentis la montée des harmonies mentales me submerger comme une douce marée et je l'accueillis avec plaisir, m'adossant à mon siège. Bien que le rythme primitif des *pandeiros* me manquât, je me dis que bientôt je serais de retour là-bas, dansant parmi les célébrants. Patience, patience maintenant. L'amour et la compréhension, la chaleur et le soulagement de la douleur étaient là...

Il y eut un déchirement, une terrible fissure, et nous fûmes projetés en avant et tombâmes, tombâmes sans fin dans un long, obscur et étroit passage où le vent hurlait.

Aussi vite qu'elle s'était formée, la communion des esprits se fragmenta en mille morceaux déchiquetés, embrasés, qui se cognaient et brûlaient tandis qu'ils se dispersaient. Nauséeux, étourdi, et perclus de douleurs, je m'arrachai à la communion, tentant de libérer en même temps tous les autres esprits. Apparemment cela marcha, car la pièce était remplie du vacarme des gens hurlant leur désarroi, debout, se tenant la tête, ou effondrés sur leur siège, le visage blême et figé.

Rick était tombé à quatre pattes, tête baissée, les muscles de son visage agités de spasmes incontrôlables. Alanna était agenouillée à côté de lui et je ressentis un pincement au cœur en me rendant compte qu'elle avait senti sa détresse avant moi.

Je me précipitai vers mon frère.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ?

Rick ne semblait pas capable de parler. Ses yeux étaient ouverts mais fixes, comme concentrés sur un espace intérieur irrésistible. Je me demandai brièvement ce qu'il voyait et espérai dans le même temps ne jamais avoir à le voir moi-même.

— Pas encore, murmura Alanna.

— Que veux-tu dire ? Est-ce que c'est déjà arrivé ?

Elle hocha la tête, l'air désespéré.

— Une demi-douzaine de fois, mais nous étions seuls à chaque fois.

— Et vous l'avez caché ?

— Il m'y a obligée. Qu'aurais-tu fait, Julian ? Une annonce télévisée ? (Ses yeux étincelèrent.) Cela semblait la meilleure position à prendre, pour tous ceux concernés.

— Qui d'autre était concerné, à part Rick ? lui jetai-je.

Je tâtai son pouls : il était lent mais régulier. Ses spasmes musculaires se calmaient mais il paraissait toujours captif de cet autre endroit. J'étais terrifié de ce que j'allais trouver, pas du tout désireux d'effectuer un sondage, mais je décidai qu'il serait irresponsable de ma part de ne pas essayer. Je touchai son épaule et, timidement, lançai un appel mental à mon frère.

Rick ?

Rien. Ma parole mentale n'eut pour écho que le silence — c'était comme le jour où j'avais touché l'esprit de Thomas Wyndham. Je repoussai rapidement ce souvenir.

RICK !

Cette fois, j'entendis quelque chose. Ce n'était pas une pensée, pas exactement. Plus proche d'un chant discordant d'enfant, de notes gazouillées au hasard par une candide voix fluette.

Et je nous vis, Rick et moi, petits enfants, jouant sur un tapis lavande dans une chambre ensoleillée tandis qu'allaient et venaient autour de nous les adultes aux voix familières. J'entendis la voix de ma mère, joueuse, taquine. Et puis, avec une vive émotion, je reconnus le son d'une profonde voix masculine de baryton.

Ce n'était pas Yosh. En fait, cela ressemblait plus à Rick adulte. Mais je savais à qui appartenait cette insouciance et vigoureuse voix. Du moins pensais-je le savoir.

— Lydda, dit-elle. Regarde ces deux-là jouer avec tes pinces à laser. Mélanie, je crois que tu as fait des Michel Ange en herbe.

Skerry. C'était Skerry, sûrement. J'étais en train de regarder une scène d'enfance dérobée au passé, que Rick avait enregistrée bien que je n'en eusse aucun souvenir conscient.

— Appelons-les Michel *et* Ange, dit la voix de Yosh. C'est vrai qu'ils font la paire, mais elle n'est pas franchement assortie.

Des mains délicates aux doigts fins et aux longs ongles rouges s'interposèrent entre nous, attrapèrent Rick et le levèrent, haut, haut, le faisant sauter sur de tendres genoux. Il continua de jouer avec un morceau de mémoire d'écran,

indifférent, alors que notre mère l'enveloppait de câlineries et que je regardais. Déjà, à cet âge, j'observais.

— Je ne m'inquiète jamais pour Julian, dit ma mère. Il est si éveillé, et il contrôle déjà si bien sa télépathie. Mais Rick semble n'avoir aucun pouvoir, tout comme moi. (Elle le serra un peu plus fort.) Je déteste penser à ce qu'il va affronter.

— Le monde a changé, la rassura Narlydda. Il ne vivra pas ce que tu as vécu.

— C'est un petit gaillard, dit Skerry. (Il se pencha et tapota la tête de Rick.) Pas vrai, champion ?

Rick leva les yeux de son bricolage et fronça les sourcils, puis baissa à nouveau les yeux, plus intéressé par la mécanique que par le bavardage des adultes.

— Ne t'inquiète pas pour lui, Mel, dit Narlydda. Il te surprendra, tu verras.

— En plus, intervint Yosh d'un ton pince-sans-rire, je ne crois pas que tu te sois débrouillée si mal, madame Akimura. Malgré ton évident handicap.

Ma mère sourit, saisit un oreiller pourpre et le lança sur mon père. Mais au lieu de l'éviter il l'attrapa, le posa sur ses genoux, et le tapota doucement.

— Julian, dit-il, viens tenir compagnie à ton vieux papa non mutant.

Comme je m'empressai de ramper jusqu'à ses bras !

Skerry était assis de l'autre côté de la pièce, occupant tout l'espace d'une grosse chaise pourpre. Il fit un clin d'œil au petit Julian – à moi – comme un copain conspirateur.

Le souvenir s'effrita, un puzzle se disloquant au hasard et s'éparpillant dans l'esprit de Rick.

Des bruits extérieurs filtrèrent et je me rendis compte que la pièce était remplie de gens effrayés, inquiets. J'étais penché sur moi-même, regardant dans mes yeux et...

Je m'extirpai rapidement de l'esprit de Rick. Le parallélisme était trop dangereux.

— Waouw ! dit-il. Un sacré voyage !

— Comment te sens-tu ?

— Ça va. (Il se redressa pour s'asseoir.) Où étions-nous ?

— Rick, tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé ?

— J’ai eu une vision. D’une chose merveilleuse. (Ses yeux brillèrent et sa voix devint enjouée.) J’ai vu une immense communion ayant lieu dans le théâtre romain. Tout le monde était là. Toi, Alanna. Et toi, Julian. C’était le coucher du soleil – le ciel était si beau. Et nous étions tous si heureux, ensemble, nous aimant les uns les autres.

— C’est magnifique, Rick, fit Betty. Il y avait des larmes dans ses yeux.

Je vis Alanna sourire de soulagement. Et partout dans la pièce les gens respiraient plus facilement. Ils croyaient ce que Rick leur avait dit. Et pourquoi pas ? Peut-être avait-il vraiment vu ce qu’il venait de décrire.

Mais j’avais vu autre chose – j’avais d’une certaine manière pénétré la mémoire à long terme de Rick. Selon lui, la communion avait été interrompue par une vision. Chaque autre personne présente semblait heureuse d’accepter cela. Seulement, je possédais une connaissance différente – du moins le croyais-je. Peut-être, pendant que Rick avait été ancré à sa vision, l’avais-je dépassé avec mon sondage. Je ne sais pas ce qu’il avait vraiment vu et je ne le saurai jamais.

— Lanna, Betty, nous devons organiser ça tout de suite. Une communion générale dans le théâtre romain.

— Ne crois-tu pas que tu devrais te reposer ? intervins-je. Prends quelques semaines de vacances, Rick. Tu ne m’as pas l’air en forme.

— Pas question. Je ne me suis jamais senti aussi bien. Cette vision m’a revigoré. Je suis refait à neuf, petit frère. Ne le vois-tu pas ?

Et, effectivement, il semblait pétiller d’énergie. Je ne me l’expliquais pas. Remarquez, je ne pouvais jamais m’expliquer grand-chose au sujet de Rick.

Rapidement et efficacement, Alanna et Betty s’attelèrent à l’organisation de la communion collective. Rick ne tenait pas en place, impatient d’agir, mais les explosions avaient endommagé l’extérieur de l’arène et à cause de la spécificité des matériaux constitutants, un délai de plusieurs semaines s’imposait avant que la grande communion générale puisse être effectuée.

Les billets d'entrée furent vendus dans les heures suivant l'annonce de cet événement : les fidèles affluèrent d'aussi loin que New Delhi, Paris et Sydney, envahissant Ville Meilleure. Ils venaient avec des visages rayonnants, des mains tendues, leur foi en Rick luisant comme une tangible aura de béatitude.

Perdu au milieu des hordes grossissantes, j'errais sans but, bizarrement agité. Rick était aux anges, impatient de se lier à ses fidèles, s'affairant dans les couloirs de Monde Meilleur pour vérifier chaque détails des préparatifs. Je l'observais avec ébahissement, enviant sa résistance. Ralentirait-il jamais ? Mais encore une fois, pourquoi le devrait-il ? Il était le super-mutant. J'étais seulement son jumeau, rempli d'étranges appréhensions fraternelles.

10

Malgré mes tentatives pour le raisonner, Rick resta inflexible : il dirigerait cette communion le plus vite possible.

— Le théâtre sera prêt la semaine prochaine. L'inauguration sera un véritable bang.

— Bang est le mot, dis-je. Et si ces bombes étaient une menace pour stopper les communions ?

— Alors l'annuler serait jouer exactement leur jeu, non ?

— Mais suppose qu'il y ait une autre explosion ? Suppose que quelqu'un soit blessé ?

— Personne ne sera blessé, petit frère. Je te le promets.

La communion eut lieu comme prévu la semaine suivante. À neuf heures l'arène était bondée, et après un dernier contrôle de son et lumière, les éclairages se tamisèrent et Rick fit son entrée en scène. Sans musique, sans fanfare. Un vent froid agitait ses cheveux. Je frissonnais un peu dans la brise.

Il se tenait là, longue et maigre silhouette vêtue d'un vieux jean, d'une chemise en toile bleue, et de bottes, que la foule n'avait pas encore remarquée. Il regardait les gens venus pour le voir alors qu'ils bavardaient, criaient, riaient, mangeaient, et buvaient. Ils étaient absents, absorbés dans leurs bruyantes préoccupations privées et leur vacarme emplissait le vieux théâtre.

Lentement, l'arène s'obscurcit jusqu'au noir total, mis à part un spot qui riva Rick dans un halo jaune lumineux. La foule fit le silence. Cependant, Rick ne disait toujours rien.

Presque d'un seul souffle l'audience soupira, un grand épanchement qui mêlait le désir, l'anticipation, la curiosité, le scepticisme, et même un peu de peur.

Et Rick nous ouvrit son esprit.

Communierez-vous avec moi ?

Un millier de têtes se hochèrent. Un millier d'esprits se tendirent avidement vers lui.

Alors prenez-vous par la main. Nous devons le faire ensemble. Prenez-vous par la main et communions maintenant.

Rick ferma les yeux.

Un millier d'étranges pensées bourdonnèrent et se mêlèrent dans l'esprit de groupe. Le français, l'allemand et l'italien s'entrechoquaient et rebondissaient contre l'anglais et l'espagnol. Pourtant, tout était compréhensible, tout était accepté et identifié dans la communion. Personne n'était seul. Personne ne serait plus jamais seul.

L'audience soupira à nouveau, cette fois de plaisir et de soulagement.

Le bourdonnement de l'esprit collectif passa à une tonalité légèrement plus haute et s'intensifia. Il semblait vibrer depuis le centre incandescent de la terre jusqu'à chaque vertèbre de chaque participant, pour s'élever au-dessus du stade antique vers le ciel nocturne étoilé.

Ouvrez-vous les uns aux autres. Ouvrez vos cœurs et vos esprits. Nous avons tous été seuls, isolés, pendant trop longtemps. La longue attente est finie. Nous sommes un.

Tandis qu'il parlait par l'esprit, mon frère semblait irradier une lumière éblouissante, aveuglante. Il tendit les bras vers les fidèles et ils se penchèrent en avant, yeux fermés, oscillant dans son étreinte mentale.

Je pris une profonde inspiration, me calai contre le dossier de mon siège, et fermai les yeux. C'était comme marcher sur l'océan : la marée mentale glissa sur moi, me submergea et m'emporta.

Pendant un moment je m'égarai dans les profondeurs impersonnelles, flottant joyeusement avec les autres. J'étais aimé et pardonné, compris et accepté. Choyé. Encouragé. Puis, je ne sais comment, je trouvai la surface et émergeai, haletant.

Je voyageais d'esprit en esprit, touchant brièvement une essence là, un fantasme bizarre ici. Au début ce fut difficile. Chaque esprit extatique essayait de me séduire, de me retenir, de me souder à un endroit du circuit.

Une femme à ma gauche était inondée des souvenirs de sa première expérience sexuelle. Toute la passion, l'urgence

vibrante, tout l'émerveillement et le plaisir de ce moment affluait d'elle à moi en successives vagues frémissantes d'extase.

Deux rangs derrière elle, une vieille grand-mère était plongée dans une tumultueuse renaissance. Elle riait de joie, pleurait d'impuissance et de peur, et je pleurai et ris avec elle.

Non loin, un jeune homme de pas plus de vingt ans revivait sa première chute de neige, gambadant au milieu d'un froid, blanc, merveilleux pays enchanté. Son père, à côté de lui, était saisi par son premier goût d'un abricot mûr. J'en sentis nettement la saveur, la douce, âpre, pulpeuse consistance au fond de ma langue. Ensuite, nous fîmes claquer nos lèvres.

Chaque personne était captivée par son propre moment transcendant, connectée aux autres et cependant engloutie dans des rêves intimes.

Alors que je me promenais à travers la communion, je touchai accidentellement l'esprit de Rick. Il débordait d'un pouvoir frénétique tandis qu'il se répandait dans la foule, lui donnant tout ce qu'il avait.

Je flottai un moment dans son voluptueux courant avant de remarquer un subtil changement dans la grande harmonie. D'étranges notes en mineur émergèrent et commencèrent à dominer. Lentement, la communion se déplaça vers une tonalité bizarre et discordante que je n'avais jamais entendue auparavant.

Le corps de Rick se mit à trembler et à s'agiter de secousses : chaque muscle devint saillant, comme sculpté. Ses lèvres s'étirèrent vers l'arrière en une horrible grimace. Sa tête même sembla augmenter de volume.

Je regardai dans l'esprit de mon frère, et poussai un cri.

Les gens autour de moi prirent feu comme s'ils avaient été arrosés d'essence et touchés par la flamme d'une allumette. Les torches humaines emplirent le ciel nocturne avec la puanteur de la chair brûlée. Une fumée noire obscurcit les étoiles. Les hurlements. Ô Dieu ! les hurlements étaient horribles, assourdissants, pires que le pire des cauchemars.

Mon frère était toujours sur la piste, toujours debout, mais il chancela, tomba sur les genoux et les coudes, serrant sa tête entre ses mains. Alanna courut vers lui. Mais tout se passait

lentement, tellement lentement... Je pouvais voir ses cheveux noirs flotter dans le vent comme s'ils n'avaient aucun poids. Mais elle mettait tant de temps à atteindre Rick... Vite, pensai-je. Aide-le !

Un nuage noir éclata au-dessus de l'arène et déversa une rafale de pluie sur les participants. Les flammes vacillèrent et s'éteignirent. Grâce à Dieu, pensai-je. Rick avait repris le contrôle. Mais tandis que je regardais, des éclairs déchiquetés traversèrent le ciel, le tonnerre gronda, et la pluie se changea en acide chuintant. Là où il tombait, la chair et la pierre se désintégraient. Où étaient les auvents protecteurs, les boucliers automatiques dont Rick s'était vanté ?

— Non ! criai-je. Rick, arrête ! Non ! J'essayai de l'atteindre par la voix mentale mais il y avait trop d'interférences.

Je parvins avec beaucoup de mal à gagner le bas des gradins, jouant des coudes et des pieds pour me frayer un passage dans la foule, je m'agrippai au rebord de la piste et basculai par-dessus.

Alanna était agenouillée, au centre de la scène, tenant la tête de mon frère sur ses genoux, penchée sur lui avec le même genre de tendresse qu'avait dû avoir Marie pour Jésus.

Rick cherchait désespérément son souffle sifflant et étranglé au fond de sa gorge. Ses bras et ses jambes remuaient comme s'ils étaient tirés par un cruel marionnettiste et son visage était rouge foncé, presque pourpre. À côté, un médecin fouillait nerveusement dans sa valise verte.

Je tombai à genoux près de mon frère, touchai son épaule, et – avec réticence, craintivement – pénétrai dans son esprit. *Rick ? Rick, tu m'entends ? Qu'est-ce qui se passe ?* Au début je n'entendis rien que de curieux parasites mentaux qui grinçaient. Puis, imperceptiblement, à travers le grésillement et le bourdonnement, je perçus la réponse de Rick. *Julian, c'est toi ?*

Frère, je suis là.

Aide-moi. Ma tête. Elle me fait mal. Si mal. Je ne croyais pas que ça pouvait faire si mal. Je ne peux pas l'arrêter.

Qu'est-ce qui se passe ? Que dois-je faire ? Je ne peux pas. Je ne peux pas... Ses pensées s'effilochèrent dans un charabia et encore plus de parasites.

Terrifié, je cherchai son pouls et comptai les lents battements irréguliers, encore et encore, jusqu'à ce que le docteur en moi confirme inexorablement ce que le frère refusait de croire.

Il y avait un gouffre palpitant au centre de son être, un battement étouffé ralentissant à chaque mesure. Il était en train de décliner, de plonger dans l'obscurité. Rick n'avait pas un malaise ou une attaque. Il était en train de mourir, sa force de vie s'échappait.

Pendant un instant de délire, j'essayai de m'accrocher à lui, de saisir son essence et de le garder ici, avec moi. Mais, même dans le déclin, il était trop fort. Alors que je m'agrippais à lui, Rick partait de plus en plus loin, échappant à ma prise, et je savais que si je ne le lâchais pas je serais aussi emporté et jeté dans ce même atroce courant déchaîné. Un sanglot déchira ma gorge alors que je me libérais et laissais partir mon frère. Aurais-je dû partir avec lui ? Parfois je pense que oui.

Je sentis quelque chose lâcher en moi, comme si une unique note funèbre avait été pincée très fort sur une corde si tendue que la corde aurait cassé. Son écho persista un moment, puis laissa place au silence.

— Laissez-moi passer ! cria le docteur.

Il me poussa de l'épaule et pressa une seringue contre la poitrine de Rick.

— Aide-le, supplia Alanna. Tu dois l'aider. Oh, Julian, s'il te plaît.

Mais il était déjà trop tard.

Rick était parti, j'étais encore là, et rien n'avait plus de sens, rien. Je l'avais laissé mourir.

— Non ! cria Alanna. Non !

Elle saisit Rick par les épaules et le secoua comme si, de cette manière, elle croyait pouvoir faire revenir de force la vie en lui.

— Tu ne peux pas partir. Ne me laisse pas. Tu as promis que nous serions ensemble. Rick, tu as promis !

Brusquement elle s'arrêta ; la démence de ses paroles avait heurté ses propres oreilles. Avec un tremblement convulsif elle

laissa Rick retomber, détourna la tête, les épaules secouées de sanglots silencieux.

Je fixai, incrédule, le visage de mon frère. Il paraissait flétri et vieux, très très vieux. Il avait pris des années en six mois, et dans la mort ressemblait à Skerry, notre père biologique, plus qu'à lui-même. Ses yeux étaient ouverts mais plus personne à l'intérieur ne me regardait. Je les fermai et un ouragan de désespoir et de souffrance se prépara en moi, bouillonna et enfla, menaçant d'exploser. Mais je n'avais pas le temps de me lamenter sur la mort de mon frère.

L'arène retentissait du rugissement de la foule et les murs de l'amphithéâtre répercutaient ses cris et ses pleurs outragés. Les participants s'étaient précipités sur les rebords de la piste et dans une frénésie aveugle commençaient à les détruire – et à se détruire. Ils arrachaient les planches, les projetant sauvagement, se matraquant les uns les autres, brisant tout ce qui croisait leur chemin.

— Il faut les arrêter ! hurlai-je. Ils vont se tuer. Nous aussi !

Alanna regarda par-dessus son épaule la foule déchaînée, se leva, et, comme une poupée mécanique, se dirigea d'une démarche saccadée vers le bord de la piste. Je me demandai un moment ce qu'elle allait faire, puis je me rendis compte qu'elle avait l'intention de se jeter au milieu de la furie.

— Non ! (Je la saisis par le bras et l'obligeai à me faire face.) Te tuer ne résoudra rien, Alanna. Est-ce ce que Rick aurait voulu ?

Au début elle se débattit, essayant de se libérer. Puis, avec un halètement convulsif, elle s'effondra, secouée de sanglots, contre ma poitrine et je l'agrippai, égaré, impuissant. Je me sentais pétrifié comme si je n'allais plus jamais pouvoir bouger. D'une seconde à l'autre la foule envahirait la piste et nous matraquerait probablement à mort.

Brusquement, Alanna s'arrêta de pleurer, leva son visage brouillé de larmes et me regarda dans les yeux.

— Tu peux les arrêter, Julian. Tu peux le faire. Touche-les. Touche-les avec ton esprit et calme-les.

De quoi parlait-elle ? La douleur lui avait-elle fait complètement perdre la tête ?

— Alanna, je ne suis pas un super-mutant, tu te rappelles ? Je suis l'autre frère – un télépathe. C'est tout.

Elle m'attrapa les deux poignets et me secoua furieusement.

— Tu peux le faire, Julian. Tu es un télépathe hors pair et je sais que tu peux le faire.

Quelque chose dans sa démente ferveur ébranla ma paralysie et je la laissai me conduire au bord de la piste.

Avec la mort de Rick, l'illusion de la pluie avait cessé. Audessous, les gens poussaient des cris perçants, hurlaient comme des animaux et s'entre-déchiraient. Alanna ne me quitta pas une seconde des yeux. Une veine gonflée de sang battait à son front.

— D'accord, dis-je désespérément. Je vais essayer.

Agrippant sa main, je m'unis à elle. Puis, télépathiquement, je passai au-delà de nous.

Je tombai d'abord dans un obscur maelström, submergé par un énorme entremêlement de tristesse, de colère, de désarroi et de terreur. J'étais en train de patauger, de me noyer, de me perdre dans les émotions de la foule. Totalement dépassé, je me libérai. Les contrôler était au-dessus de mes pouvoirs. Je n'étais pas Rick.

— Je ne peux pas, haletai-je. Alanna, je ne peux pas le faire.

De la fumée tourbillonnait autour de nous et ses yeux brillaient comme des bijoux dans l'obscurité trouble.

— Tu dois encore essayer, Julian. Allez, accroche-toi à moi.

J'avais envie d'éclater en sanglots, de hurler, de lui dire d'arrêter et de me laisser tranquille. Mais à la place je fermai les yeux et me tendis une fois de plus vers la foule.

Là. Un point d'appui mental. Je m'y accrochai.

À côté de moi, Alanna me communiquait de plus en plus de force, serrant ma main à la broyer.

Et là, un autre signal lumineux, un autre esprit phare. J'atteignis celui-là aussi. Et, oui, je me sentis plus fort. Soudain, je sentis leurs esprits se clarifier, se calmer, bourdonner de concert avec le mien. Ils commençaient à se tourner vers moi – avec étonnement et espoir.

Au cours de mon voyage chancelant je trouvai un esprit réceptif ici, un esprit fort là, et, comme un pianiste tapant lentement les notes séparées d'un accord majeur, j'exerçai une

pression sur l'ensemble de leurs esprits jusqu'à ce que j'entende le son juste, jusqu'à ce que les cris bestiaux disparaissent, que l'horreur s'en aille, et que nous soyons tous unis dans notre douleur et notre égarement, flottant au-dessus de l'horrible flux.

Lamentez-vous avec moi, leur dis-je. Tenez-vous à moi, tenez-vous les uns les autres. Ne bougez pas. Ne pensez pas. Communiez avec moi, maintenant.

Une puissance incroyable vrombit à travers moi : un pouvoir tel que je n'en avais jamais imaginé. Mais comment était-ce possible ? Une communion de masse de cette ampleur n'était-elle pas seulement à la portée de Rick ?

J'effectuai un sondage prudent tout le long du circuit. Et je sentis une subtile différence chez un ou deux des connecteurs. C'étaient des esprits mutants, je le savais. Tous de puissants télépathes. Je n'avais pas le temps d'en apprendre plus, mais je savais maintenant comment j'avais réussi un tel exploit.

Ensemble nous sommes forts. Nous pouvons nous soutenir dans notre terrible malheur et dans notre atroce perte. Pleurez sa mort avec moi. Pleurez avec moi, maintenant.

Des larmes coulèrent sur mes joues ; j'étais trempé de sueur. Mais l'autoconscience avait disparu : je savais seulement que j'étais un conduit pour des énergies immenses, et que sans moi tout aurait explosé dans un chaos d'enfer. Tremblant, hésitant, je les portai tous tandis qu'ensemble nous pleurions mon frère. Nous pleurions, et nous nous réconfortions les uns les autres alors que, au-dessus de nous, intactes et éternelles, les étoiles scintillaient et brillaient.

Cette nuit-là. Ville Meilleure brûla.

Apparemment, la mort de Rick avait libéré toutes sortes d'énergies bizarres, et une décharge avait mis le feu à une série d'appartements. Comme il n'y avait personne sur place pour combattre l'incendie, il se répandit rapidement, jusqu'à détruire presque la moitié de la ville.

Alors que nous quitions le théâtre, nous fûmes accueillis par une vision sortie de l'enfer : ciel rouge et fumée noire. Les sirènes d'alarme hurlaient, mais c'était inutile, trop tard. Malheureusement, la planification de Rick n'avait pas prévu la nécessité d'un dispositif de lutte contre un incendie généralisé et nous étions tristement, tragiquement sous-équipés.

Les bâtiments explosaient, dans des projections de verre, de brique et de métal. Les braises dérivait à travers le ciel, formant d'éphémères nébuleuses qui flottaient lentement vers le sol, parsemant le feu comme des semences luisantes, générant flammes et panique, hystérie et mort.

Un vent hurlant s'éleva, dispersant les étincelles et les débris enflammés dans chaque recoin de la ville. Les arbres devinrent des torches géantes, branches craquant, troncs crépitant.

J'étais comme un fou, tiraillé dans une douzaine de directions à la fois, essayant de venir à bout du feu, de faire face à ma propre douleur, et d'aider à coordonner les forces de secours dans Ville Meilleure.

Peut-être que la chose la plus horrible que je fis cette nuit-là fut d'appeler mes parents. Ma mère réagit à la nouvelle avec une remarquable maîtrise. Son visage était pâle, pétrifié sous le choc, et des larmes brillaient dans ses yeux mais d'une certaine façon elle ne craqua pas. Ce fut Yosh, mon père, qui pleura, et je m'accordai un moment de soulagement, pleurant avec lui un

court instant avant de ravalier ma douleur. Je leur dis au revoir d'une voix étranglée et promis de les rappeler le lendemain.

Ensuite, j'essayai d'appeler Star. Les circuits étaient tous occupés. J'essayai encore. Personne ne décrocha et il n'y avait pas de répondeur. Un troisième essai aboutit à l'avis « Hors service temporaire ». Je ne pouvais même pas laisser un message.

Désireux d'échapper à ma propre douleur, je me jetai dans l'enfer assourdissant et enfumé de Ville Meilleure, ne m'accordant pas une seconde de répit. J'essayais d'aider les rescapés du feu, d'organiser les services de secours, de réconforter les gens là où je le pouvais. Malgré tous les efforts mis en œuvre, au moins soixante-dix personnes périrent dans les flammes et la fumée, et il n'y avait rien, absolument rien, que je pusse y faire. J'étais effectivement un télépathe de première classe, mais mes capacités avaient des limites, et je les ressentis durement cette nuit-là.

Tandis que j'avancais à l'aveuglette à travers la ville, fouillant les ruines à la recherche d'un quelconque signe de vie, j'étais presque reconnaissant de cet état d'urgence, de l'épuisement, et de la peur qui occultaient tout le reste. Seulement, de temps à autre, une pensée, aiguisée par la douleur, parvenait à pénétrer les couches protectrices de ma fatigue.

Rick. Nous étions devenus si proches. Pourquoi es-tu parti ? Comment as-tu pu mourir ? Juste au moment où je commençais à comprendre...

Mais il n'y avait aucune réponse et il n'y en aurait jamais.

À l'approche de l'aube, je retournai en titubant vers le bâtiment principal de Monde Meilleur. Miraculeusement, il avait échappé au feu, intact. Je trouvai un lit vide, me recroquevillai dessus, et tombai dans un sommeil lourd et sans rêves.

Je me réveillai dans les ruines fumantes des rêves de Rick. Les médias s'abattirent sur nous avec une rapidité effrayante et je ne fus que trop heureux d'utiliser mes pouvoirs télépathiques contre eux. Mais ils étaient partout, fouinant dans les ruines

comme des hyènes affamées flairant l'odeur de la mort toute fraîche, trouvant leur repas et le cernant.

— Docteur Akimura, aboyaient-ils, et maintenant, comment voyez-vous l'avenir de Monde Meilleur ?

— Docteur Akimura, vous avez pris la situation en main quand le Prophète du Désert est mort. Êtes-vous un prophète, vous aussi ?

— N'étiez-vous pas opposé à Monde Meilleur ? Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— Quels sont vos projets ?

— On a rapporté que des révoltes avaient eu lieu dans d'autres villes à l'annonce de la mort de Rick. Comment avez-vous l'intention d'arrêter la violence ? Les automutilations ?

— Pouvons-nous avoir un commentaire sur ces centaines de morts à travers le monde ?

— Pas de commentaire, dis-je. Pas de commentaire, pas de commentaire.

Et je m'éloignai d'eux aussi vite que possible. Heureusement, le chemin était libre jusqu'à Betty Smithson et Joe Martinez.

— Joe, Betty, nous devons faire sortir ces journalistes d'ici. Faites-leur une déclaration. Trouvez Alanna – elle peut vous aider.

— Bien sûr, Julian. (La voix de Betty comportait une note de respect et d'admiration qui n'était auparavant réservée qu'à mon frère.) Tout ce que vous voulez. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour aider.

Joe Martinez renchérit de la tête. Son visage rougeaud était zébré de suie et il paraissait épuisé mais il était là, aussi robuste qu'un roc.

— Nous nous en occupons tout de suite. Un groupe dissident de fanatiques clama immédiatement que l'apparition et la mort de Rick étaient le signe de l'entrée du monde dans ses derniers jours. Il y eut des révoltes à New York, Saint-Pétersbourg, Rio, San Francisco, Paris, Berlin et Beijing. Je reçus des rapports attestant que la violence était en train d'éclater dans chaque ville où existait un contingent important de fidèles de Monde Meilleur. Ils avaient perdu leur idole et

étaient hystériques de douleur et de peur. Les images vidéo étaient complètement dingues, inimaginables.

Mais cela n'était pas le pire. Pas encore. Après l'un des nombreux raids que j'effectuai dans les ruines de Ville Meilleure le lendemain de l'incendie, je retournai au quartier général de Monde Meilleur et trouvai un message urgent me demandant d'appeler la maison immédiatement. Mon père répondit, pâle et agité.

— Julian, grâce à Dieu !

Je ne l'avais jamais vu aussi perturbé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ta mère...

Sa voix trembla, s'étrangla.

Je ne pourrais pas le supporter. Pas une autre perte. Non, non, non. Glacé de terreur, je le priai, le suppliai, puis réussis finalement à force de cajoleries à lui faire raconter l'histoire : Yosh avait trouvé ma mère dans la cuisine à trois heures du matin, couverte de sang, sanglotant, délirant. Il y avait dans sa main un couteau en céramique dorée avec lequel elle s'était tranché les veines d'un poignet. Il lui avait arraché le couteau, avait bandé la blessure, et avait appelé une ambulance. Elle avait eu une transfusion à l'hôpital des Cèdres-du-Liban et était en observation, sous sédatif.

— Les docteurs disent qu'elle s'en remettra.

— Je suis sûr qu'ils ont raison, papa.

— Tu pourrais venir ? J'ai vraiment besoin de ton aide.

Je ressentis le tranchant de la culpabilité.

— Je ne sais pas. La situation est si chaotique pour l'instant et je ne crois pas pouvoir tout laisser sur le dos d'Alanna.

Je commençais à me sentir étourdi, déséquilibré. Il y avait trop de demandes. Mais comment pouvais-je dire non à mon père ? J'avais toujours compté sur sa force et sa capacité à affronter les problèmes. Maintenant qu'il avait besoin de moi, j'étais inutile, absolument d'aucune aide. L'expression de mon visage dut tout lui dire.

— Ce n'est pas grave, fils. Je comprends.

Et devant mes yeux le père de mon enfance, de mon cœur et de mes rêves, réapparut, solide, compréhensif, capable de

porter d'inimaginables fardeaux avec un doux sourire et un haussement d'épaules.

— Viens quand tu peux.

— Papa, dis-je, je t'aime.

Je faillis ne pas pouvoir sortir les mots de ma gorge.

— Et je t'aime aussi, Julian. Ne l'oublie jamais. J'attends bientôt de tes nouvelles. J'espère que tu essayeras d'appeler ta mère plus tard.

Et avec un sourire il s'en alla, retournant, seul, à sa propre urgence.

La télé claironna la nouvelle de la mort de Rick à plein volume :

« L'homme miraculeux meurt devant des milliers de témoins. » « La fin de Monde Meilleur ? » « Rick, nous t'avons à peine connu. »

« Le messie mutant frappé en pleine cérémonie. Des émeutes parmi les fidèles. »

Passé la première nuit, je me refusai à regarder les informations. Je ne pouvais pas supporter de voir Rick mourir et mourir encore, de voir la ville brûler et d'entendre les gens hurler.

— Fermez tout de suite Monde Meilleur, fut l'ordre immédiat des Conseils Mutants.

— Fermez Monde Meilleur, dit le gouverneur du Nouveau-Mexique.

— Arrêtez tout, dirent le FBI et tous les groupes de citoyens inquiets ayant accès à nos écrans et à notre numéro de fax.

Eh bien, n'avais-je pas eu la rigoureuse intention de le faire ? Et n'était-il pas logique que tout s'arrête là, entre mes mains ? Mais je reculai, hésitant, car je connaissais la nature humaine, j'avais parcouru ses méandres et ses chemins détournés. Si j'abolissais Monde Meilleur maintenant, je craignais qu'il n'en résulte une hystérie destructrice encore pire que celle qui avait déjà lieu. Mieux valait laisser Monde Meilleur ouvert, inactif et inoffensif. Les fidèles ne perdraient-ils finalement pas intérêt ? Sans la figure dynamique de Rick, Monde Meilleur deviendrait une tranquille et relativement inerte organisation charitable. Nul doute que même les plus

fervents adeptes comme Betty et Alanna trouveraient de nouvelles distractions, maintenant que Rick était parti. Quand je fermerais Monde Meilleur, dans une année ou deux, personne ne le remarquerait. Tel était mon plan.

Je dormis très mal les jours qui suivirent et pris l'habitude de marcher dans Ville Meilleure, devant les camps des fidèles où des feux de camp luisaient, devant les masses noircies qui avaient autrefois été des magasins et des cafés. Parfois, durant mes errances nocturnes je rencontrais un congénère télépathe. Je me rendis compte que ces mutants avaient dû être ceux dont j'avais rencontré les esprits au théâtre et que j'avais utilisés pour bâtir mon circuit magique après la chute de Rick. Ainsi lui et Alanna avaient réussi à attirer quelques mutants à eux avant la fin. Et c'était tant mieux. Sans eux, je n'aurais même pas pu avoir un contrôle temporaire sur cette foule.

Finalement toute la colère et la tristesse s'intériorisèrent. Les foules déchaînées se calmèrent et se dispersèrent, les croyants pleurèrent et vécurent leur deuil en privé, les morts furent enterrés, et le processus de guérison s'enclencha.

Une nuit, alors que j'étais assis dans ma chambre, en proie à l'insomnie et à la douleur, l'écran sonna. Je faillis laisser le répondeur prendre l'appel. Puis, sur un coup de tête, je répondis et mon cœur bondit de joie. C'était Star, saine et sauve.

— Oh, *querido*, murmura-t-elle. Enfin ! Je n'ai pas arrêté d'essayer de te joindre.

— Moi aussi.

— J'étais si inquiète. Si terriblement inquiète pour toi.

— Moi, ce n'est pas un problème. Dis-moi plutôt comment tu vas. J'ai entendu parler des terrifiantes émeutes...

— Ça va, ça va. Les gens sont devenus fous en apprenant la nouvelle. Tu peux imaginer. (Ses yeux retinrent les miens un moment.) Comment peut-il être mort, Julian ? Je n'arrive pas à le croire.

— C'était affreux, Star.

Et je lui racontai cette nuit dans l'amphithéâtre. Je ne lui donnai d'abord que les grandes lignes, mais elle fit pression sur moi.

— N'essaye pas de m'épargner, Julian. Je dois partager ça avec toi. Dis-moi tout.

À force de douces stimulations et de moqueuses gronderies elle me soutira l'histoire, morceau déchirant par morceau déchirant. Quand j'eus fini, nous étions tous les deux en larmes.

— J'aimerais être près de toi, dit-elle. Mais tu dois comprendre combien tout le monde est démoralisé ici par la mort de Rick. Je ne peux pas les abandonner.

— Je sais. Du moins, j'essaye de comprendre. Mais j'ai aussi besoin de toi. Star.

— Tu me donnes deux semaines ?

— D'accord. Deux semaines. (J'étais déjà allé jusque-là. Je pouvais attendre encore un peu.) Mais pas plus.

— Dès que je peux, mon amour.

Après nous être dit bonne nuit, je sombrai dans un profond sommeil et rêvai de Star, qu'elle était allongée à côté de moi, se donnant à moi. Je me réveillai heureux et revivifié.

Nous avons fermé l'amphithéâtre mais cela n'empêcha pas les gens de déposer des fleurs à l'extérieur, jusqu'à ce que les roses et les lilas s'amoncellent sur plus d'un mètre. Avec le temps, le théâtre romain devint l'un des plus importants sites commémorant le passage de Rick, un mémorial vénéré.

La raison officielle de la mort de Rick fut classée « une hémorragie cérébrale provoquée par des causes naturelles ».

— Qu'y avait-il de naturel ? exigeai-je de savoir du coroner qu'on nous avait propulsé d'Albuquerque.

C'était une femme maigre et grisonnante, aux cheveux coupés ras et aux yeux gris fatigués.

— Chez lui ? Rien. Votre frère – et il était votre frère, n'est-ce pas, docteur Akimura ? – était extraordinaire en tout point. Unique. Mais les mutants ont une espérance de vie plus courte que les non-mutants, n'est-ce pas ? Et la sienne était plus courte que la moyenne. Je pense qu'il a essayé d'engager beaucoup trop d'énergie dans cette communion et que ça l'a achevé. Il paraissait quarante ans extérieurement, mais intérieurement c'était un très, très vieil homme. (Son expression s'adoucit tandis qu'elle me regardait dans les yeux.) Je dirais que son

heure était venue. Rick s'est usé lui-même. Il n'était pas fait pour durer. Les gens très spéciaux ne durent pas.

Pendant un instant de délire, je voulus croire qu'elle avait tort, que Rick avait été d'une certaine manière assassiné, soit par les gens de Metzger, soit par un groupe différent dont il avait déchaîné la colère et la peur. Mais je réussis à garder pour moi mes théories paranoïaques. Cette femme n'avait aucune raison de me mentir ; elle possédait des références irréprochables : elle savait ce qu'elle faisait. Je devais accepter son jugement.

Les paroles du coroner me forcèrent aussi à faire face à quelque chose que je n'avais qu'à moitié suspecté : peut-être que Rick avait voulu mourir. Peut-être avait-ce été son intention depuis le début – depuis sa réapparition –, de se sacrifier pour l'humanité et d'expier enfin complètement la mort de Skerry. Cela justifierait la surcharge de travail acharné, la négation de la fatigue, la surextension de ses pouvoirs. Si Rick n'était pas mort dans ce stade il aurait sans doute trouvé un autre endroit. Le coroner avait raison. Mon frère n'avait jamais eu vraiment l'intention de rester. Vraiment pas.

Mais Betty Smithson se laissa moins facilement convaincre par les explications médicales.

— Rick ne s'est pas usé, dit-elle. Il ne pouvait pas. Il était parfait. Il a été tué – je le sais. Les gens avaient peur de lui. Nous les trouverons, ces assassins, où qu'ils soient, et nous leur ferons payer.

— Betts, vous ne pensez pas ce que vous dites. Ses paroles virulentes et son regard féroce étaient déconcertants.

— Vous verrez, Julian. (Elle hocha durement la tête.) Vous verrez.

Alanna sembla accepter le verdict du coroner avec une facilité gênante. Elle était d'une maîtrise glaciale, dénuée d'émotions, presque robotique. Seuls les yeux paraissaient vivants dans ce visage pâle. Mais je n'avais pas non plus le temps de m'inquiéter pour elle.

Alanna se fraya un chemin à travers ces tristes jours avec une énergie impitoyable. Il y avait une dureté nouvelle en elle. Elle s'emportait facilement, et elle ne tolérait aucune discussion

sentimentale sur Rick, interrompant rapidement les gens s'ils ne comprenaient pas à demi-mot. Elle voua toute son attention aux préparatifs des funérailles.

Son enterrement fut un événement monumental, retransmis sur toutes les chaînes de télé auquel prit part un déploiement de dignitaires étrangers. Il fut enterré là où il était mort, dans l'arène romaine. Un sarcophage de marbre abritait sa dépouille, et une flamme éternelle palpitait dans une urne d'or au pied de sa tombe.

Une simple phrase, « Personne n'est seul », servait d'épithaphe. Alanna l'avait suggérée, et mes parents l'avaient acceptée. Je n'étais pas d'accord avec cette idée – après tout, qui avait été plus seul que Rick ? –, mais je ne vis pas de mal à l'utiliser en l'honneur de mon frère.

Des discours furent prononcés par des officiels gouvernementaux et de simples citoyens, par de vrais croyants brisés de douleur et des politiciens dont les talents d'orateur ne servaient que leurs propres intérêts.

Ma mère n'était pas suffisamment rétablie pour assister aux funérailles – elle était toujours sous tranquillisants lourds. Yosh était resté auprès d'elle, mais il m'avait envoyé l'enregistrement d'un poignant et puissant chant funèbre, une *Ode à Rick*, qu'il avait composée pour l'événement. Il devint rapidement l'hymne mémorial non officiel de Monde Meilleur.

Après la cérémonie, les fidèles furent autorisés à approcher la tombe. En cinq minutes elle fut enfouie sous les fleurs qui faillirent éteindre la flamme éternelle. L'habillage de la tombe de Rick avec des branches de buis et des roses blanches devint une tradition qui persiste encore aujourd'hui.

Après les funérailles de Rick, le processus d'assainissement commença sérieusement et il fallut résoudre des milliers de problèmes.

— Julian, dit Alanna. Nous devons immédiatement discuter des plans de reconstruction.

— Qui a parlé de reconstruire ?

— Ne crois-tu pas qu'il est temps ? Il y a un nombre terrible de gens vivant sous des tentes.

— Eh bien, soit. Dis-leur de le faire.

— Tu ne comprends pas. Ils veulent ta bénédiction.
— Pourquoi moi ? Je n'ai rien à voir avec ça. Le sourire d'Alanna était incrédule.
— Mais tu es tout ce qui leur reste de Rick.
— Ils se trompent. Il ne reste rien de Rick. Rien du tout.
— Mais...
— Non, dis-je d'un ton tranchant. Si tu veux reconstruire et que tu aies les fonds, alors vas-y. Mais laisse-moi en dehors de ça. Tu comprends, Alanna ? Je ne veux pas y être mêlé. Pas même de loin.
— Très bien, dit-elle. Si c'est ce que tu veux.
Les équipes de construction et les grues pénétrèrent dans Ville Meilleure le lendemain, sans ma bénédiction.

Je fus immensément occupé durant ces jours-là et refusai tous les appels, tous les messages, sauf ceux de Star et de ma famille proche. Ce fut seulement par hasard que Joachim Metzger réussit à me joindre.

— Vous avez un sacré culot de m'appeler, Metzger. Il ignore mon attaque.

— J'ai cru comprendre que vous aviez pris le contrôle de la communion que votre frère dirigeait quand il est mort. Bravo. Je suis sûr que vous avez évité une grande quantité de sang versé. Et maintenant que vous menez la ronde, il suffirait d'un claquement de doigts pour abattre les restes de Monde Meilleur.

Je le regardai, complètement sidéré.

— Puisque vous semblez avoir oublié notre dernière rencontre, laissez-moi vous rafraîchir la mémoire, dis-je. Vous étiez en train de vous poser la question de faire ou non tuer mon frère. Et certaines personnes sont *convaincues* que Rick a été assassiné et seraient ravies de recevoir l'information.

— Vous savez que je n'y suis pour rien...

— Je croyais avoir clairement signifié que toute communication entre nous était terminée.

— Mais, Julian...

— Pas de mais, Metzger. Si vous essayez encore de me joindre, je ferai tout ce que je peux pour vous impliquer dans le meurtre de mon frère. Est-ce clair ? Adieu, Gardien du Livre.

Je coupai la communication, souriant.

L'écran re-sonna presque immédiatement – Metzger qui rappelait ? – et je laissai le répondeur prendre l'appel. Adieu, Metzger. Bon débarras et va en enfer.

On frappa doucement à la porte.

— Julian, fit Betty Smithson, puis-je entrer ?

Elle portait une brassée d'imprimés.

— Je suis terriblement occupé, Betts, ça ne peut pas attendre ?

Elle s'assit comme si elle ne m'avait pas entendu répondre.

— Julian, vous étiez vraiment splendide cette nuit-là au théâtre romain. Nous devons vous remercier de nous avoir tous sauvés.

— Betty, vraiment, j'ai seulement fait ce que n'importe qui aurait fait s'il l'avait pu.

— Faux. Vous avez été héroïque, Julian. Je ne peux pas vous dire à quel point je vous admire pour ça. (Elle me regardait avec une curieuse intensité, presque avec adoration.) Et vous serez heureux d'apprendre que nous nous rapprochons de plus en plus de la piste des assassins de votre frère. C'est juste une question de temps pour que nous les trouvions.

Oh, Betty, pensai-je. Si seulement vous saviez comme vous êtes passée près du gros poisson ! Si vous étiez entrée dans mon bureau quelques minutes plus tôt je vous aurais servi du Joachim Metzger sauce persillée.

— Betty, vous n'êtes pas sérieuse, répliquai-je tout haut.

— Que voulez-vous dire ?

Ses yeux bleus étaient limpides et candides.

— Cette histoire de conspiration n'est qu'une plaisanterie, n'est-ce pas ?

Elle parut blessée, frappée en plein cœur.

— Mais je croyais que vous compreniez. Vous voulez dire que vous n'y croyez pas ? Vous faisiez seulement semblant ?

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Betty, je n'ai rien simulé. Vous ne m'avez même pas laissé une chance d'exprimer mon désaccord, vous savez.

— Je suis désolée. (Elle se leva, serrant le tas de papiers contre sa poitrine.) Je croyais que vous compreniez vraiment.

Mais vous comprendrez un jour. Vous êtes de son sang. Vous
verrez.

12

Rick était mort depuis bientôt un mois et j'étais plongé jusqu'au cou dans la gestion de Monde Meilleur. Plus j'essayais de me dégager des responsabilités, plus les tâches s'amoncelaient autour de moi. J'avais pris un congé d'une durée indéterminée à mon cabinet et à l'hôpital. Ma vie était sous influence, en orbite autour de Monde Meilleur. La seule chose qui me faisait tenir était l'idée que Star arriverait d'un jour à l'autre maintenant.

Depuis que nous étions convenus qu'elle réglait ses affaires à Rio et venait le plus vite possible au Nouveau-Mexique, nous passions chaque nuit devant l'écran à planifier notre vie ensemble. La nuit précédente, son écran avait été occupé et j'avais finalement laissé un impatient message d'amour, la pressant de venir vite. Je pouvais à peine attendre de la tenir à nouveau dans mes bras.

J'étais en train de travailler dans le bureau improvisé que j'avais aménagé au deuxième étage du quartier général de Monde Meilleur quand Alanna me rendit visite.

— Je ne peux pas croire que ta porte soit ouverte, dit-elle. Te sentirais-tu inhabituellement expansif ?

— En fait, j'avais juste besoin d'air frais.

Je la regardai avec prudence. Tout souvenir de la récente dureté de nos rapports semblait l'avoir quittée, ou alors elle se réprimait violemment. Ma demi-sœur respirait la bonne volonté.

— Sérieusement, Julian. Si nous faisons une trêve ? (Elle fit un mouvement en signe d'abdication.) Tu sais que nous devons parler.

— De quoi ?

Elle parut surprise.

— Eh bien, de Monde Meilleur, évidemment. Nous devons prendre certaines décisions.

— C'est ce que nous faisons déjà, je crois.

— Oui, certainement. Mais je veux dire que nous devons parler de Betty et de ses soupçons paranoïaques. Elle est en train de contaminer les gens, avec sa théorie de la conspiration.

— Cette idée dingue que Rick a été assassiné ? (Je haussai les épaules.) Dis à tout le monde de se vacciner contre elle.

— Je ne plaisante pas, Julian. C'est sérieux pour elle. Je crois que c'est un moyen d'essayer de combattre sa douleur et sa colère.

— Analyse correcte pour un amateur. Elle sourit.

— Chacun dans cette organisation semble chercher quelqu'un à qui jeter la pierre. Il y a déjà eu tant d'horreurs, tant de violence et de morts. Maintenant, j'ai peur que les idées folles de Betty ne se propagent. Elle conduira une foule avant que nous puissions l'arrêter, pourchassant une pauvre victime innocente.

— Est-ce grave à ce point ? Je ne savais pas qu'elle était devenue aussi fanatique.

— C'est pourquoi tu dois lui parler.

— Moi ? Pourquoi ?

— Tu es le seul qu'elle écoutera.

— Ne sois pas ridicule.

— Allez, Julian. Même toi, tu ne peux pas être complètement indifférent à la manière dont elle te regarde. Depuis la nuit de la mort de Rick elle a développé un énorme complexe d'adoration du héros pour toi. Tu es le seul qu'elle respecte. Tu dois lui faire entendre raison, Julian. Avant qu'elle ne devienne un problème majeur ici.

— Bien, si tu penses que ça peut aider, j'irai la voir. (Je jetai un œil mauvais à la montagne de paperasse sur mon bureau.) Dès que j'aurai une minute de libre.

Je me rends compte maintenant qu'Alanna voulait que je fasse bien plus que calmer les soupçons de Betty. Elle voulait que je la renvoie. Mais ce ne fut pas exactement ce qui se passa.

Le matin suivant, vers onze heures, je fis une pause, m'étirai les jambes, et allai voir Betty. Elle était dans la bibliothèque, consultant un écran portable. Je regardai par-dessus son épaule pour voir ce qu'elle visionnait : c'était une cassette de cette

terrible nuit dans l'arène romaine qu'elle passait à demi-vitesse, l'arrêtant parfois pour prendre des notes.

— Une petite récréation, Betts ?

— Oh, Julian ! (Gênée, elle éteignit l'écran.) Vous auriez dû m'appeler si vous vouliez me parler. Je serais venue tout de suite.

— C'était inutile. J'avais prévu de venir vous voir.

Une expression de plaisir, de respect intimidé même, traversa son visage. Cela m'embarrassa et m'attrista.

— Je suis si contente que vous vouliez me voir, Julian. Je ne vous ai jamais dit de façon adéquate combien vous aviez été merveilleux cette terrible nuit...

— Betty, vous me l'avez déjà dit des tas de fois.

— Non, ce n'est pas assez. Vous ne savez tout simplement pas. Vous ne vous en êtes pas encore rendu compte, mais vous êtes vraiment béni, tout comme Rick l'était.

Elle saisit ma main et, avant que je puisse la retirer, la baisa. Ses yeux étaient d'un bleu profond et aussi fixes que ceux des quelques fanatiques que j'avais traités.

— Hé ! arrêtez, Betty. Vous me gênez. Et vous vous trompez.

Je m'attendais à ce qu'elle glousse, peut-être même qu'elle rougisse. Mais elle continua de me sourire avec cette même horrible expression figée.

— Je sais que vous nous conduirez aux assassins, Julian. Vous nous aiderez à rendre justice. Ensemble, nous traquerons les meurtriers de Rick et nous le vengerons.

Cette Betty Smithson pouvait-elle être la même qui m'avait considéré avec suspicion lors de notre toute première rencontre ? J'essayai mais ne parvins pas à retrouver cette femme pleine de lucidité dans ce zombie béat. L'illusion que Betty se faisait sur moi était aussi grosse que les Sangre de Cristos. Que pouvais-je faire ? Raisonner ne rimait à rien.

Utilisant une sonde télépathique, je pénétrai doucement dans son esprit et essayai de trouver le sens du parcours de son obsession. Mon cœur se serra quand je me rendis compte qu'elle était complètement perdue dans ses croyances paranoïaques. Qu'aurait fait Rick ? me demandai-je. Comment l'aurait-il soignée ? Et puis je sus.

Elle me prenait pour le successeur choisi de Rick. Bon. D'accord. Elle m'avait certainement élu à ce poste. Alors je jouerais le rôle qu'elle m'avait assigné. En fait, je ferais encore mieux. Pour Betty, je deviendrais mon frère.

J'intensifiai la connexion mentale jusqu'à pouvoir créer une image dans l'esprit de Betty. Puis je fis apparaître celle de mon frère et, agissant comme un ventriloque, lui fis avoir une petite conversation avec elle. *Bonjour, Betts*. Elle sursauta.

— Qui est-ce ?

Tu ne me reconnais plus ?

— Rick, c'est toi ?

Qui d'autre ? Betts, je ne peux pas rester longtemps, mais je voulais te parler.

— Oui, oui, Rick, je t'en prie. Dis-moi.

Tu dois écouter Julian, Betts. Il prend à cœur tes meilleurs intérêts et ceux de Monde Meilleur. Je n'aime pas du tout cette colère et cette haine que je vois en toi. Tu dois pardonner. Ne t'ai-je pas enseigné cela ? La compréhension et l'amour, Betts, pas la vengeance. C'est le seul chemin.

— Mais les assassins, Rick...

Il n'y a pas eu d'assassins. C'était juste mon heure de partir. Je n'ai pas été assassiné. Tu comprends ?

— Je ne sais pas.

J'intensifiai un peu plus la connexion et insérai une touche de suggestion posthypnotique.

Betts, ce n'est pas assez. Tu dois accepter. Pardonner. Me laisser partir. Souviens-toi, compréhension et amour. C'est le seul chemin.

— Le seul chemin.

Sa voix était profonde et lente, presque comme si elle était sous sédatif.

Bien. Tu y es, maintenant. Alors plus de cette foutaise de conspiration, d'accord ?

— Mais...

Pas de mais, tu m'entends ?

— Tout ce que tu voudras, Rick.

Et écoute Julian. C'est le chef à partir de maintenant.

— Bien sûr.

Alors très bien. Au revoir, Betts. Prends soin de toi et que ta vie soit belle et heureuse.

Sur ce, je la mis en sommeil léger et rompis la connexion mentale.

Cinq minutes plus tard elle se réveilla. Le vitreux regard robotique du fanatisme avait disparu. À sa place se trouvait une adoration pure et rayonnante. Cela ferait l'affaire, du moins pour l'instant. Je n'osais pas bricoler plus avant dans son esprit.

— Julian, murmura-t-elle. J'ai eu une vision, une merveilleuse vision. Rick était ici. Il m'a parlé.

— C'est bien, Betty. Que vous a-t-il dit ? Ses yeux s'illuminèrent.

— Que vous dirigiez maintenant. Que je devais vous écouter en toute chose.

— Oh, oui, oui. Tout à fait.

Elle saisit ma main mais je la retirai avant qu'elle ne l'embrasse à nouveau.

— Eh bien, c'est parfait, approuvai-je.

J'étais presque amusé par ma solution à la paranoïa de Betty. Mais cela m'attristait en même temps. J'avais perdu une amie et gagné une adoratrice.

— Je dois filer maintenant, mais nous parlerons plus tard. Vous vous sentez bien ?

— Oh, Julian, je me sens merveilleusement bien. Alors que je quittais la pièce j'aurais pu jurer qu'elle m'envoyait un baiser.

De retour dans mon bureau, je vérifiai s'il y avait des messages sur mon écran, mais il n'y avait pas un seul mot de Star. Un peu contrarié, j'essayai son numéro. Pas de réponse. Elle était probablement en train de diriger une danse rituelle d'apaisement. J'admets que j'étais un peu jaloux de la quantité d'attentions qu'elle prodiguait à Mundo Melhor. Bon, elle serait là bientôt. Pas assez tôt, mais bientôt.

Je me distrayai en analysant mon originale approche thérapeutique du problème de Betty. Une solution pas si mauvaise, pensai-je. J'étais assez satisfait de moi. Mais quand je racontai à Alanna ce que j'avais fait, elle fut moins optimiste.

— J'avais suggéré que tu calmes Betty, dit-elle, pas que tu l'épaules. Ne crois-tu pas être allé un petit peu trop loin avec ton intervention ? Elle te cire pratiquement les chaussures.

— Je ne peux rien faire à ça. Et puis ça devrait disparaître tout seul.

— Peu importe. (Elle se frotta les yeux avec lassitude.) Au bout du compte ce sera à notre avantage, de toute façon.

— De quoi parles-tu ?

— De la perpétuation de Monde Meilleur et de sa prospérité, évidemment.

— Hé ! une petite minute. Je croyais que nous administrions temporairement cet endroit jusqu'à ce que les choses se calment suffisamment pour que nous puissions le fermer définitivement.

— C'est ça que tu pensais ? (Elle sourit d'un air condescendant.) Je l'ignorais. Comment as-tu pu imaginer que nous allions fermer Monde Meilleur ? Non, Julian, ça ne se fera jamais. Nous devons le diriger comme Rick l'aurait voulu.

— Attends, Alanna...

— Qui d'autre est mieux placé pour cette tâche, Julian ? C'est nous qui le connaissions le mieux. Nous sommes tous deux de son sang.

— Ça ne signifie rien du tout. Je suis un télépathe, tu es une télékinésiste, et à nous deux nous ne guéririons pas un lépreux.

— Tu le feras, Julian. (Son ton impliquait que le fait était d'une banale évidence, que seul un idiot comme moi ne pouvait pas le voir.) Tu dois continuer l'œuvre de Rick. Tu es le seul à le pouvoir.

Je la regardai, incrédule.

— Moi ? Pourquoi pas toi ?

— Je ne suis pas télépathe, sinon je le ferais. Tu *dois* le faire, Julian.

— As-tu perdu la tête, toi aussi ? Je suis incapable d'accomplir le moindre miracle. Écoute-moi bien, Alanna. Je ne suis que l'autre frère, tu te rappelles ? Juste un mutant moyen. De toute façon, je n'ai aucune envie de diriger un culte. J'ai déjà une profession et une clientèle qui m'attend à l'autre bout de ce pays.

Elle balaya mes arguments comme si elle ne m'avait même pas entendu. Une étrange lueur brûlait intensément dans ses yeux dorés, me déroutant.

— Tu peux diriger des communions — tu l'as déjà prouvé. Quant aux autres tours de passe-passe, eh bien, nous pourrions nous débrouiller avec des trucages vidéo.

— De faux miracles ? Alanna, je commence à croire que tu es vraiment sérieuse.

— Je le suis, Julian. Terriblement sérieuse. Que me reste-t-il d'autre que Monde Meilleur ? C'est la seule partie de Rick que je peux encore toucher.

Sa voix dérapa dangereusement, et pendant un moment son visage se fripa de douleur. Mais elle reprit instantanément le contrôle et remit en place le masque d'acier.

— Nous devons le faire, Julian. Pour Rick. Ne le comprends-tu pas ?

— Je comprends que *tu* penses que nous devons le faire, pour toi. Et je comprends aussi que le malheur t'a autant dérangé l'esprit qu'à Betty, mais que tu le nies.

— Pas de sermon, Julian. Je sais ce que je fais et je veux que tu sois avec moi. Rick aussi l'aurait voulu.

— Tu sais que je ne peux pas diriger des communions. Pas à la manière de Rick. Pour commencer, il me faudrait une demi-douzaine de télépathes pour m'assister. Plus, si la foule est vraiment nombreuse. (J'avais du mal à croire que j'étais réellement en train de discuter de cela. Je plongeai mes yeux dans les siens, essayant de faire une percée en elle.) Alanna, écoute-moi. Tout ceci n'a aucun sens, vraiment aucun. Qui plus est, *je ne veux pas le faire*. Je n'en ai aucune intention. Tu piges ?

— Nous te fournirons tout ce dont tu as besoin.

— Tu ne m'écoutes pas.

— Julian, nous *devons* maintenir une continuité. Et un contrôle.

— Pourquoi ?

Maintenant, ses yeux lançaient des éclairs.

— Comment peux-tu me demander ça ? Te moques-tu complètement de Rick ? De son héritage ? (Elle se pencha vers

moi.) Non, je ne le crois pas. En fait, je crois que tu as été tout le temps jaloux de lui.

— Ne sois pas ridicule.

La direction que prenait la conversation me mettait mal à l'aise.

— Tu es probablement soulagé que Rick soit parti. Tu n'as qu'une hâte : précipiter Monde Meilleur dans la tombe, juste après lui.

— C'est faux !

— Ah bon ? dit-elle. Alors prouve-le. Prouve que tu es attaché à Rick et à ce qu'il a essayé d'accomplir. Ne tourne pas sa vie en dérision, Julian. Aide-moi. Ne veux-tu pas aider les gens ?

— Bien sûr que oui. Je suis un thérapeute. Un médecin.

— Alors soigne. J'ai besoin de toi. Rick avait besoin de toi mais tu t'es dérobé. Ne te dérobes pas une nouvelle fois.

— Pas question, Alanna. Tu ne peux pas diriger Monde Meilleur sans un faiseur de miracles à demeure. Et je ne veux pas de ce boulot.

Elle me lança un regard de pure fureur alors qu'elle se levait.

— J'aurais dû savoir que tu te montrerais sans cœur, comme tu l'as toujours été par le passé. Tu te moques de Rick, complètement. Tu t'en es toujours moqué.

Sur ce, elle passa la porte et s'en alla. Mais ses paroles persistèrent, se frayant un chemin dans ma conscience.

Dans les rares moments où les affaires de Monde Meilleur ne m'accaparaient pas, j'essayais de joindre Star, insistant plusieurs fois. Elle n'avait jamais répondu à mon dernier appel et, dans mon inquiétude croissante, je tentai de la joindre par écran, par téléphone et, finalement, par lettre, mais sans succès. Elle semblait avoir totalement disparu et je me rongais d'inquiétude pour elle.

Alors, quand l'enveloppe aérienne arriva avec un cachet de Rio de Janeiro, je l'ouvris avec frénésie. Elle contenait un paquet où se trouvait un message vidéo.

Je le visionnai, mais au lieu des traits familiers de Star un homme brun à grosse moustache apparut à l'écran.

— Je suis le Dr Juan Moreira, dit-il, le cousin de Star. Ami, je suis terriblement désolé d'avoir à vous l'apprendre, mais ma cousine Star avec qui vous semblez avoir noué une relation proche a été tuée par la police durant une émeute. (Ses grands yeux marron me regardaient avec compassion.) Comme vous le savez sans doute, il y a eu ici un déchaînement de violence après la mort de votre Prophète du Désert. Je vous ai envoyé l'acte de décès et une photo de ma cousine. C'était une femme bien. Mes plus sincères condoléances. Courage.

L'écran se vida. Totalement hébété, j'examinai les autres documents : le paquet contenait le certificat de décès d'une certaine Star Cecilia Nicolau, tuée par balle alors qu'elle résistait à une arrestation. C'était daté de plusieurs semaines après la mort de Rick. Derrière se trouvait une holophoto de Star, souriant radieusement.

Star morte ? J'eus l'impression que mon souffle se figeait dans ma poitrine.

Non. C'était impossible. Elle était trop vivante, trop belle pour mourir. Je froissai le papier dans mon poing serré, essayant de réduire les faits à du néant, à de l'irréalité. Star, s'il te plaît, ne sois pas morte. Je t'en prie. Cela ne peut pas, ne doit pas être vrai. Ce papier est un mensonge. Tout est mensonge. Seul mon amour pour toi est vrai.

Je pouvais la voir devant moi, riant et dansant, nue, dans la lueur du feu, vivante et confiante.

Je luttai un moment pour retenir cette vision. Puis elle disparut, et la vérité me transperça, corps et âme. Étouffant, sanglotant, je me recroquevillai autour de ma douleur. Star était partie. Je ne la reverrais plus jamais. Mon amour. Je t'ai abandonnée. Et maintenant je t'ai perdue pour toujours.

Toutes ces morts, toutes ces destructions ! Non, je ne peux pas le supporter. Arrêtez, je vous en prie. Je vous en prie.

Je me jetai hors de la chambre, hors de l'immeuble, aveugle de douleur, dans la nuit froide et dans la ville froide. J'errai parmi les ruines, perdu, le cœur arraché.

Les cheminées se dressaient dans l'obscurité comme des têtes de pierre au-dessus des cendres et des bâtiments désolés. De larges ombres traversaient les rues et les murs en ruine,

donnant à l'endroit un aspect presque préhistorique. De jour, Ville Meilleure bourdonnait d'activité, une ruche mouvementée remplie d'abeilles affairées à reconstruire leur avenir. Mais après la tombée de la nuit les fantômes entraient en piste.

Je dérivais, hanté et tremblant, dans la grisaille d'un espace mental sans espoir, remettant en question tout ce en quoi j'avais cru, toutes mes valeurs. Rick était mort, et malgré toute la volonté que j'y avais mise, je ne pouvais plus nier sa perte. Cela avait vraiment été une cruelle amputation et j'avais derrière moi une trop grande expérience de psychiatre et de médecin pour nier le traumatisme que je venais de subir. Le stratagème de l'absorption dans le travail avait fonctionné un temps mais la mort de Star m'avait obligé, finalement, à me faire face.

Mon amour, pourquoi es-tu partie ? Et pourquoi suis-je encore là ?

Mes pensées se noyèrent dans des larmes de désespoir. J'étais seul, vraiment seul.

Au milieu de mes pleurs, les paroles d'Alanna revinrent m'infliger leurs sarcasmes. Voulais-je vraiment que Rick disparaisse et soit oublié ? Était-ce ce que je désirais véritablement ? Enterrer tout ce qui avait jamais eu de l'importance pour moi ?

Oui. Oui. Je voulais fuir le passer en hurlant, faire comme si je venais à peine de naître, neuf et innocent, dégagé des douloureux souvenirs et des liens puissants qui me soudaient à d'autres lieux, d'autres gens. Mais en même temps je voulais désespérément préserver chaque souvenir, sanctifier chaque blessure infligée par le temps. Me rappeler Star avec amour et émerveillement. Honorer Rick. Il avait été une superbe anomalie. Un faiseur de miracles. Un meurtrier. Et mon frère.

Qu'est-ce que je te dois, Rick ? me demandai-je. Qu'est-ce que je vous dois, à toi, au passé et à l'avenir ? Dois-je détruire Monde Meilleur ou l'élever à un niveau encore plus haut qu'avant ?

Alors que j'errai, le cœur laminé, abattu, je me retrouvai aux portes du théâtre romain. Je grimpai lentement l'allée centrale, marche par marche, jusqu'à n'être qu'à quelques centimètres de la tombe de Rick. *Rick, j'ai peur.*

Je n'entendais que le bruit du vent soufflant à travers l'arène et mon propre sang battant dans mes veines. Mais ensuite je perçus quelque chose d'autre. Comme une voix rouillée s'élevant de dessous le marbre froid. *Peur ? De quoi, petit frère ? De me tromper.*

Ç'a été ton problème toute ta vie, n'est-ce pas ? Tu t'es agrippé à tes principes et à tes règles pour t'éviter de penser par toi-même. Et maintenant je ne sais pas quoi faire. Fais ce qui te semble juste.

Je pensais que je devais fermer Monde Meilleur. Que c'était dangereux.

Mais que ressens-tu ?

Que cet endroit sert une cause. Je vois partout des gens travaillant, affairés et heureux. Monde Meilleur leur apporte l'espoir. Un endroit où être. Quelque chose à faire.

Et ?

Eh bien, n'est-ce pas louable ? Monde Meilleur ne procure-t-il pas quelque chose qu'on ne trouve pas ailleurs ? Réconfort. Unité. Monde Meilleur fait le bien sur cette promesse, ce qui est plus que ce à quoi les trois religions constituées peuvent prétendre. Et ça ne demande ni encens, ni caste sacerdotale. Ça ne demande que des gens.

C'est enfin toi qui parles, petit frère.

Mais quand je pense à la puissance que Monde Meilleur peut développer, je ne sais pas si je pourrai la contrôler. Ou si je devrais essayer.

Foutaises. Revoilà tes fameux principes. Les si ne comptent pas, petit frère. Ce qui est important, c'est le réconfort et l'unité, la compréhension et l'harmonie. Les gens ne veulent pas de ce vieux charabia religieux non mutant. Pas plus qu'ils ne veulent du baratin du Conseil Mutant. Ils ont besoin de quelque chose de nouveau. Une synthèse des deux. Réunis-les, Julian. Fais-les rentrer au foyer. Et aide-toi.

J'attendis encore un peu, mais la tombe était silencieuse. Étrangement réconforté, je posai ma joue contre le marbre froid. Tout le long de la courbe lavande de l'horizon, les étoiles scintillaient.

Peut-être avais-je imaginé toute la discussion. Très vraisemblablement. Peut-être était-ce une illusion née de la culpabilité, ou, plus probablement, de l'amour. Et peut-être, seulement peut-être, avais-je besoin de trouver une réponse sécurisante et un endroit encore plus sécurisant. Quel meilleur camouflage que l'énorme ombre oblitérante de mon frère ? Et comment mieux honorer le sacrifice de Star, et mon amour pour elle ?

N'était-ce pas un moyen de m'accrocher au moins à une minuscule part d'elle ?

Ce fut plus probablement une combinaison de toutes ces raisons qui me fit accepter l'extravagant plan d'Alanna. Mais je capitulai, oui. Au bout du compte je dis oui, d'accord. Je serais une doublure de messie. Je l'avais fait pour Betty, non ? Pourquoi pas pour quelques milliers de gens en plus ?

Alanna accueillit la nouvelle avec une sorte de satisfaction sereine, comme si elle n'avait pas douté un seul instant que j'y viendrais.

— Bien, dit-elle. Nous pouvons tout de suite prévoir une cérémonie publique.

— Ne devrions-nous pas d'abord essayer à petite échelle ?

— Je ne crois pas, Julian. Tant de gens ont besoin d'être rassurés et réconfortés. Plus nous en atteindrons, mieux ce sera. Peut-être devrions-nous l'organiser dans l'amphithéâtre romain.

— Non. Pas là-bas. N'importe où sauf là-bas.

— Très bien, si tu le ressens aussi fort. Mais je pense que ce serait l'endroit idéal.

— Et si les fidèles ne m'acceptaient pas ? Je ne peux pas faire de miracles. Je ne suis pas Rick.

— Ne t'inquiète pas. (Elle me tendit un disque vidéo argenté.) Tiens. Étudie ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— *Le Chemin de Rick*.

— Le *quoi* de Rick ?

— C'est une somme de citations de Rick et un aperçu de sa philosophie. J'y travaillais quand il est mort.

Je fus à la fois vexé et stupéfait.

— Tu veux que je mémorise un texte ? Pourquoi n'utilises-tu pas tout simplement un simulacre ? En quoi as-tu besoin de moi ?

— Ne sois pas stupide, Julian. Je veux que tu le transmettes avec tes propres mots, bien sûr. Mais ça va te donner une idée de notre fonctionnement. Et ça pourrait t'aider à te sentir plus à l'aise.

— Je ne sais pas, Alanna.

— Y jetteras-tu quand même un coup d'œil ?

Elle continua de tenir le disque mémoire devant moi jusqu'à ce que, finalement, à contrecœur, je le prenne.

Je passai une grande partie de la nuit et des premières heures du matin suivant assis devant mon écran à prendre connaissance du texte. Ce que je peux en dire, c'est que *Le Chemin de Rick* était constitué pour un tiers de mysticisme oriental et pour deux tiers d'extraits de règles d'or, assaisonnés d'une couche d'aphorismes mutants, de bon vieux sens commun et de mauvaise poésie. Cela ne ressemblait pas à mon frère. En aucune manière.

Dans la matinée, les yeux usés, je descendis à la robocafétéria. Alanna était assise seule à un coin de table, sirotant un café et consultant un écran portable. Sans préambule, je passai à l'attaque :

— Curieux, fis-je. Je ne me souviens pas que Rick ait été aussi profond. Ni aussi organisé dans ses propos.

Elle leva la tête et un fantôme de sourire anima un moment ses lèvres.

— Il ne l'était pas, dit-elle. Mais c'est comme ça que les gens se souviendront de lui.

Je la regardai, interloqué. Elle avait véritablement métamorphosé sa douleur en une détermination farouche de contrôler Monde Meilleur point par point, jusqu'à manipuler l'image de Rick, ses paroles mêmes. C'était le dernier vestige qui lui restait de lui, et apparemment, son raisonnement s'arrêtait là.

— Ne vois-tu pas ce que tu es en train de faire ? répliquai-je. Investir toute ton énergie dans cette chose comme si c'était l'enfant de Rick.

— L'enfant de Rick *et* le mien. C'est ce qu'est exactement Monde Meilleur. (Elle m'adressa un long regard froid.) Je suis contente que tu te rendes compte de ça, Julian. Il est important que tu le comprennes.

— Mais n'est-ce pas profiter des gens innocents qui croyaient en Rick – des non-mutants, vulnérables à nos techniques de communion ?

— En quoi profitons-nous d'eux ? Ils aiment l'union des esprits. Ils en ont besoin. Nous leur donnerons juste davantage que ce qu'ils veulent.

— Mais, Alanna, la plupart des fidèles de Monde Meilleur sont normaux. Je ne crois pas pouvoir soutenir des communions avec eux. Comment pourrais-je conduire des normaux dans une communion ?

— Tu l'as déjà fait.

— Une fois, dans des circonstances extrêmes, et avec l'aide de plusieurs autres télépathes. Rick était si puissant qu'il n'avait pas besoin d'aide. Jamais.

— Bien sûr que tu peux le faire. Rick m'a un jour dit que même les normaux peuvent devenir une partie du circuit bien qu'ils soient de faibles conducteurs. Tu n'as qu'à les associer avec des esprits plus forts.

— C'est exactement ce que je dis.

— Tu auras donc besoin pendant les communions de la présence de plusieurs télépathes associés pour t'aider à créer le circuit. (Elle haussa les épaules.) La plupart des mutants sont de bons conducteurs, même quand ils ne sont pas principalement télépathes, et certains normaux ont de fantastiques capacités de résonance et de réactivité. Je suis certaine que nous y arriverons avec les gens dont nous disposons déjà.

Je doutais encore. Mais ma propre douleur et ma détermination à maintenir un lien avec mon frère – et, par extension, avec Star – m'empêchèrent de reculer. Je me disais que si cela ne marchait pas, il n'y aurait pas de mal. Je pouvais me retirer à tout moment. Je pourrais toujours fermer Monde Meilleur.

13

Nous organisâmes ma première communion officielle un dimanche après-midi de mars, dans le grand auditorium de Monde Meilleur.

Pendant que la salle se remplissait, je gigotais dans les coulisses, mal à l'aise dans mon habit de cérémonie. J'aurais préféré porter un simple costume blanc plutôt que la tenue de cow-boy qu'Alanna avait choisie, mais elle avait été inflexible.

— Jean et chemise en toile, avait-elle dit. Pour la continuité.

Elle essaya même de me convaincre de me faire pousser la barbe, mais là je restai ferme.

La salle était pleine à craquer de fidèles : il ne restait de place que debout, contre les murs lambrissés bleu et pourpre. Le doute envahit ma poitrine alors que j'écoutais le brouhaha de la foule.

— Nous sommes prêts, murmura Alanna. Vas-y.

Me sentant dans la peau d'un ridicule imposteur, je me rendis d'un pas lourd jusqu'au podium. Le poids des bottes de cow-boy marron m'était désagréable et inhabituel.

Il y avait cinq cents sièges dans la salle et chacun contenait un fidèle de Monde Meilleur. Chaque personne était assise là, triste, dans l'expectative, espérant et doutant. Dans l'océan d'yeux je vis çà et là l'or mutant scintillant. Pendant un long moment je regardai ces gens et ils me regardèrent.

Bon, pensai-je. Vas-y. Inspire profondément et lance-toi dans la parole mentale. *Formons un cercle et commençons.* Ils se donnèrent tous la main. Je notai soigneusement la localisation des mutants dans la salle : deux à l'arrière près des portes principales, deux au centre, trois au premier rang. Et Alanna dans les coulisses. *Unissez-vous à moi. N'ayez pas peur.* Mon cœur battait. Je fermai les yeux et me tendis vers eux par l'esprit.

Une profonde vibration monta le long de ma colonne vertébrale et se répandit d'un mutant à l'autre et d'eux aux normaux jusqu'à ce que toute la salle soit unie. Oui, un cercle.

Je sentis une vague de puissance, presque érotique dans son intensité, traverser l'essence de mon être et pénétrer le circuit. Je les connaissais tous, j'étais avec eux, je pouvais voir dans leurs âmes, comprendre leurs malheurs et leurs triomphes intimes. Il n'y avait plus d'être séparé se nommant Julian ou Alanna. Nous étions tous Julian, tous Alanna, et chacun l'autre. C'était un moment de suprême communion.

Et avec la communion vint la compréhension. Tant de tonalités différentes dans ce mélange, mais toutes associées dans exactement la même harmonie. Brusquement, je sus à quel point ces gens avaient besoin de cette union, et je vis, aussi, qu'ils n'étaient pas seuls dans leur besoin. Moi aussi, j'avais été prisonnier dans ma tête, solitaire, tournant dans ma douleur et mon isolement obsessionnels. Mais là était la communion, là étaient l'amour et la fin de l'isolement. C'était bon, et mieux que bon. Merveilleux.

Ensemble nous nous soulageons les uns les autres. Nous nous aidons les uns les autres. Venez, touchez-moi, joignez-vous à moi. J'ai peur, moi aussi. J'ai besoin de vous, moi aussi.

Je sentis une tranchante impulsion négative pénétrer le cercle et je sus d'une certaine manière que c'était Alanna. Instinctivement, je la court-circuitai avant qu'elle n'imprègne la communion entière. Quoi qui l'ait gênée, je m'en occuperais plus tard. Je n'avais pas le temps pour cela maintenant.

Les paroles de partage me vinrent facilement. Je pouvais presque imaginer Rick m'incitant à les dire. Je pouvais l'entendre, et soudain je le vis.

Il se tenait sur de la glace grise au milieu d'un étang gelé, une main levée au-dessus de sa tête comme s'il faisait signe à quelqu'un – moi ? –, mais se transforma lui-même en glace ou en pierre dans ce geste-là. Seuls ses yeux bougeaient. Seuls les yeux. Dorés et luisants, ils scintillaient comme des soleils miniatures et laissaient des points violet-noir sur leur passage, violet, noir et rouge à l'intérieur de mes paupières. Leur luminosité m'aveuglait presque.

La statue de pierre battit des cils et ses yeux firent éclater dans l'espace qui nous séparait des millions de particules de couleurs réfractées : pourpres, vertes, bleues, oranges, jaunes, blanches. Il battit encore des paupières, la glace se rompit, et il s'y engouffra, disparaissant sous la surface gelée du lac.

Je plongeai après lui pour le sauver et l'eau me percuta comme un choc électrique. Elle était si froide, si pure et si froide. Et tout autour de moi était blanc, l'incandescence blanche de la pureté, de la clarté de jupes blanches virevoltant dans une danse rituelle tropicale au rythme des battements primitifs. Je me livrai au froid, à la brûlante blancheur, à la pulsation de mon sang dans mes oreilles, et flottai là sans volonté. Je n'avais pas besoin de respirer, pas besoin de penser. L'eau s'évapora et je restai suspendu dans l'espace, immobile. Mais je voyais des choses. De si merveilleuses choses.

Un vieux pont de corde enjambait un abîme entre deux falaises. Rick se tenait immobile au sommet d'une des faces rocheuses, moi sur l'autre. Sous mes yeux, la chaussée se tordit et s'élargit, ses fibres se formant et se reformant, jusqu'à ce qu'elle devienne le lien entre nous, entre nos cellules mêmes, le sinueux et tournoyant ombilic d'ADN qui nous avait constitués, avait constitué nos parents, et les leurs avant eux, rampant de siècle en siècle, remontant vers les premiers mutants, le premier regard doré s'ouvrant à la vie après la chute de ces mythiques météores.

Il s'enroulait autour de chaque mutant, nous enchaînant comme des grimpeurs alors que nous nous hissions à travers les âges, le long du mur du temps. J'avais tout ce poids à traîner derrière moi, tant de statues de pierre glissant sur la falaise, le visage marqué de cicatrices, de vieux souvenirs, ralentissant mon pas. Je tendis le bras en arrière, secouai la corde, la sentit lâcher, et tournai la tête vers le mur tandis que le *passé* tombait, dégringolant hors de vue.

Maintenant je grimpais rapidement la roche abrupte, sûr de mon pas, plus léger que le ciel bleu au-dessous et au-dessus de moi. Le chemin était facile, la voie dégagée. Jubilant, je me plantai au sommet de la montagne et vis les millions de visages

tournés vers le haut, des fleurs cherchant le soleil. Me cherchant. Et ils dirent :

Nous avons besoin, et nous aurons toujours besoin. Nous voudrions toujours, nous chercherons toujours. Et je savais quoi leur répondre. *Oui, nous avons tous besoin, et nous aurons toujours besoin, nous voudrions toujours le réconfort qui semble si constamment insaisissable. Mais restez. Restez un moment ici avec moi et réconfortons-nous les uns les autres.*

Bien. Nous comunierons avec vous. Puis je les vis clairement, peut-être pour la première fois, de toutes formes, de toutes couleurs, mais identiques intérieurement. La même aspiration muette, la même soif d'amour et de compréhension, était ressentie par l'homme sans abri et celui dont le compte en banque regorgeait d'eurocrédits, par le mécanicien qui fabriquait des robocerveaux et l'ingénieur qui les concevait, par le poète et l'éboueur, le mari, l'épouse.

Le besoin tranchait toutes les frontières, toutes les lignes déchiquetées que nous avions tracées entre nous. Dans notre besoin nous étions égaux et vulnérables. Humains. Grâce à lui, nous pouvions nous aimer les uns les autres. Et nous le faisions. Je le faisais.

Pendant une heure merveilleuse qui parut durer un bref instant nous flottâmes tous ensemble et quand je mis un terme à la communion je savais, instinctivement, que je continuerais l'œuvre de mon frère.

Que l'amour vous accompagne, leur dis-je. *Souvenez-vous de ce que vous avez ressenti ici.*

Je l'avais fait. Par Dieu, j'avais vraiment conduit une communion collective. J'étais en extase, flottant pratiquement au-dessus du podium alors que les énergies de la communion passaient en moi. Tous ceux qui quittaient l'auditorium semblaient ressentir la même chose. Tous sauf Alanna.

Elle se précipita hors des coulisses et vint m'agripper le bras.

— Je veux te parler.

Quelque chose se passait en elle, quelque chose que ni l'ambiance, ni la communion, ni même le souvenir de Rick n'étouffait. Je sentis ma bonne humeur m'abandonner.

— Ce n'est pas comme ça que Rick l'aurait fait...

— Je m'en moque, Alanna, l'interrompis-je.

— Quoi ?

Elle me regarda comme si elle ne m'avait jamais vu auparavant.

Je croisai son regard fougueux et lui rendis la pareille.

— Rick n'est plus là, tu te souviens ? En plus, tu m'as dit de le faire comme je le pouvais.

— Je croyais t'avoir dit de lire *Le Chemin de Rick*.

— Je peux te réciter des chapitres et des vers, si tu veux. Mais je ne peux pas conduire une communion autrement que comme ça.

— Rick guérissait les gens, s'obstina-t-elle. Il ne leur demandait pas de l'aider comme tu l'as fait. Il ne leur prenait pas autant que tu l'as fait. Et il n'admettait jamais d'avoir peur pendant une communion. Jamais.

— Et alors ? Tu as vu ces gens, leurs visages. Ils étaient satisfaits. La communion leur a fait du bien. En quoi la manière dont je l'ai conduite importe-t-elle ? Je ne comprends pas pourquoi ça te rend si furieuse.

— Rick entraît directement en eux, voyait les blessures et les soignait.

— Bon. Alors trouve un autre mutant capable de faire ça, Alanna. Je n'en ai pas besoin. Je peux rentrer tout de suite à Boston et reprendre mon travail là-bas.

Je bluffais. À ce moment-là je n'aurais pas renoncé aux plaisirs de la communion collective même sous la menace d'une arme. Mais je savais qu'Alanna n'avait personne d'autre. En silence, je la défiai d'essayer et de faire encore pression sur moi.

Nous nous mesurâmes du regard et je commençai à craindre que les choses n'échappent à mon contrôle. Mais Alanna tourna subitement les talons, ses cheveux fouettant l'air, et elle s'en alla, claquant la porte derrière elle.

Au début, au cours des mois qui suivirent, Alanna et moi fîmes tous les efforts possibles pour nier cette tension nouvelle entre nous – nous essayions de vivre en bonne intelligence et de faire comme si rien ne s'était passé. Avec Alanna et Betty, je

devins membre du conseil de direction de Monde Meilleur. Nous convînmes qu'il faudrait un vote de deux contre un pour évincer un membre du conseil ou pour prendre les décisions de principe majeures.

Nous nous répartîmes les tâches pour Monde Meilleur. Elle et Betty se chargeraient des relations publiques et des décisions administratives de routine. Je prendrais en charge le suivi thérapeutique des cas individuels de la clinique de Monde Meilleur et suivrais un rigoureux programme de communions publiques.

L'extase que je ressentais après chaque communion m'aidait à taire les doutes et les réserves qui me harcelaient quand j'étais seul. Je fus bientôt complètement dépendant de l'union des esprits, attendant avec impatience le prochain shoot, et le suivant, et encore le suivant.

Je suppose que j'aurais pu continuer ainsi indéfiniment, refoulant mes propres tourments, dirigeant des communions, et développant des techniques de guérison. Mais Monde Meilleur effrayait encore les gens, et ses nombreux ennemis avaient bien plus de pouvoir que je n'avais pu l'imaginer.

À la fin du printemps, je fis un rapide voyage à Boston pour liquider mon appartement. Alanna m'attendait au spatioport quand je revins. Je l'accueillis avec surprise.

— Un comité de réception ?

— Pas tout à fait. Mais ceci ne peut pas attendre. (Elle me tendit un écran portatif.) Tu peux regarder ça pendant que je conduis.

C'était l'enregistrement d'une jeune femme rousse aux yeux bleus, jolie dans le style tête creuse. Elle tenait un enfant sur ses genoux et elle parlait d'un air plutôt grave à un sympathique journaliste.

— Oh, oui, disait-elle. C'est son enfant. Rick m'a guérie et me l'a fait.

Le journaliste se penchait plus près de la femme.

— Êtes-vous en train de dire qu'avant de mourir, le Prophète du Désert vous a mise enceinte durant l'un de ses rites mystiques de guérison ?

— Oui, c'est exact.

— Et vous êtes sûre ?

— Absolument sûre. (Elle eut un sourire connaisseur.) Ce serait difficile de se tromper sur ce genre de chose.

La caméra se rapprocha de l'enfant endormi. Subitement il bâilla, se tortilla et ouvrit les yeux. Ils étaient d'un or étincelant, et sous mes yeux, il gazouilla et commença à léviter des genoux de sa mère vers la caméra. Elle le rattrapa mais il s'agita et pleura jusqu'à ce qu'elle le berce.

— Elle est passée sur toutes les chaînes principales, dit Alanna. Tu peux croire ça ? Clamer que Rick l'a séduite et engrossée pendant une guérison privée !

— Eh bien, l'enfant est indéniablement un mutant.

— Et alors ? Elle a eu une aventure avec quelqu'un, est tombée enceinte, et a eu un bébé mutant. Ça ne fait pas de lui l'enfant de Rick. Elle essaye juste de nous voler.

Le reportage provoqua l'hystérie au sein de Monde Meilleur aussi bien que dans le public : la plupart des croyants, désirant éperdument un héritier du corps de Rick, voulurent immédiatement consacrer à la fois la femme et l'enfant. Je tentai de convaincre tout le monde que la femme mentait et demandai des tests sanguins et d'ADN. Mais les résultats ne furent pas concluants et la mère engagea sur-le-champ une procédure judiciaire au nom de son enfant, « véritable héritier » de Rick, pour nous arracher le contrôle de Monde Meilleur – et ses ressources financières.

Alanna fut particulièrement furieuse des revendications de la femme et lança une contre-procédure, l'accusant de fraude, faux témoignage et harcèlement. Nos avocats nous conseillèrent de ne pas aller en justice mais Alanna refusa, exigeant réparation légale.

Au bout du compte nous gagnâmes, mais au prix de mois et de mois de dépenses et d'exaspération.

Ensuite, nous fûmes avertis que Monde Meilleur allait faire l'objet d'une vérification de comptes. Bien que nos dossiers fussent à jour et irréprochables, cela ne fit qu'augmenter la pression sur notre personnel et notre moral.

Sorti de nulle part, un documentaire fit son apparition : « Rick, messie ou mirage ? » Apparemment, un sombre

producteur-réalisateur indépendant aurait localisé plus de cinquante « anciens » membres de Monde Meilleur qui auraient subitement retrouvé leur bon sens et accusaient le Prophète du Désert de manipulation et d'exploitation abusive.

Évidemment, tous les noms avaient été changés par mesure de protection, mais je chargeai Betty d'effectuer une recherche de ces prétendus anciens membres, à partir des voix et des visages, sur notre ordinateur central. Seulement cinq d'entre eux semblaient avoir eu un lien quelconque avec Monde Meilleur, et deux d'entre eux étaient partis sur la demande de Rick parce qu'ils refusaient de se soumettre à des procédures de guérison pour soigner leurs tendances antisociales.

— Faisons une vidéo de cette information, dis-je à Betty. Distribuez-la à toutes les grandes chaînes d'information et à tous les principaux diffuseurs d'info.

— Pourquoi font-ils ça ? Pourquoi ne nous laissent-ils pas en paix ?

— Parce que nous les effrayons, répondis-je. Parce qu'ils ne comprennent pas et alors ils ont peur et veulent détruire ce qui leur fait peur.

— Mais ils mentent ! Je lui tapotai la main.

— Bien sûr que oui. Il y a des gens très puissants à l'extérieur qui ont très peur de nous et du souvenir de Rick. Ils sont derrière ça, j'en suis sûr. Mais ne vous inquiétez pas. Nous avons de très bons avocats et nos propres ressources.

— Metzger, dit Alanna. (Elle pressa le bout d'un ongle laqué vert sur une pile de documents comme s'il s'agissait du Gardien du Livre en personne sous son talon.) Ce doit être Metzger. Il nous poursuit depuis le début et ces attaques ont toutes été trop bien orchestrées pour provenir de sources différentes.

— Nous n'avons aucune preuve que ce soit lui.

— Mais tu es d'accord avec moi, Julian, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête.

— Malheureusement, oui.

Les accusations devinrent de plus en plus lourdes et précipitées et à leur suite déferlèrent des hordes furieuses de journalistes, d'avocats et de détectives privés.

Tôt un matin, je me réveillai en sueur d'un rêve agité. Star avait été là, dans Ville Meilleure, me faisant signe et m'appelant. J'avais hurlé son nom, la suppliant de m'attendre. Mais plus je courais vers elle, plus elle s'éloignait, hors de portée. Elle disparut dans un éclat de lumière verte, m'abandonnant au réveil, les yeux grands ouverts sur le plafond, le visage inondé de larmes. Malgré tous les exercices de méditation que je connaissais, je ne pus retrouver le sommeil. Finalement, je sortis du lit, m'habillai, et quittai le quartier général de Monde Meilleur pour errer dans Ville Meilleure.

Les rues étaient vides. Il était trop tard même pour les fêtes tardives, trop tôt pour les travailleurs matinaux et les commerçants, et même les robots nettoyant les rues étaient encore enfermés, inertes, dans leurs terriers, leurs capteurs attendant le déclic de la lumière du soleil.

Mes pas sur le pavé étaient le seul bruit à part celui du vent. Mais devant moi il me sembla voir une ombre plus sombre accroupie sous un porche. Je pouvais presque entendre quelqu'un respirer, et je me demandai un instant s'il ne s'agissait pas de Star, revenue de mes rêves pour me tourmenter.

Un bruit : des pieds crissant sur des cailloux. L'ombre noire bougea et se déplaça. La rationalité s'imposa d'elle-même. Ceci n'était pas un spectre issu de mes rêves. C'était quelqu'un essayant de se cacher.

— Qui est là ?

En réponse, la silhouette bondit sur ses pieds, prit la forme d'un homme, et se mit à courir. Je la poursuivis un moment jusqu'à ce que l'agacement et la fatigue me gagnent. Je m'arrêtai et lançai un filet mental sur ma proie, la figeant net en pleine course.

Qui êtes-vous ? Répondez-moi ?

À mon étonnement, il brisa mon piège, m'envoya un grésillant éclair mental que j'esquivai de justesse, et fila au coin d'une rue, hors de vue.

Un puissant télépathe ! Un mutant inconnu rôdant dans Ville Meilleure. Maintenant, j'étais plus convaincu que jamais que Metzger était derrière tout cela.

Je retournai rapidement au quartier général de Monde Meilleur et passai un coup de fil à tous les télépathes de l'équipe. Puis je convoquai Joe Martinez, le chef de la sécurité.

— Rejoignez-moi dans le hall dans cinq minutes. Et dépêchez-vous.

Ils vinrent habillés ou encore en tenue de nuit, les cheveux emmêlés, les yeux lourds, poussant des bâillements.

— Il y a un intrus dans la ville, dis-je. C'est un mutant, un télépathe, sans aucun doute de premier niveau. Nous devons le trouver et le capturer immédiatement. Je veux savoir qui l'a envoyé, et ce qu'il fout ici.

Joe Martinez cligna ses paupières endormies.

— Mais si c'est un si puissant télépathe, comment moi ou n'importe qui d'autre de mon équipe pourrions-nous l'attraper ?

— Je vous donnerai un bouclier de protection mentale provisoire, dis-je. Il ne sera pas capable de vous toucher mentalement, mais physiquement, vous pourrez l'attraper.

— Pourquoi ne pas l'utiliser aussi sur les autres télépathes ?

— Parce qu'il a le malencontreux effet d'annuler les pouvoirs télépathiques de qui le porte. J'ai besoin de tous les télépathes de l'équipe pour le dénicher.

— Est-il armé ? demanda le chef de la sécurité.

— Je ne sais pas. De toute façon, soyez prudents. Il brandit un pistolet laser à infrarouge incorporé.

— Est-ce que ça suffira comme précaution ? Nous nous divisâmes en cinq équipes de deux, utilisant des lunettes de vue nocturne pour une meilleure vision dans l'obscurité, et nous dispersâmes dans la ville endormie.

Je commençai immédiatement à rechercher l'homme, lançant un large filet télépathique. Rien. Soit il n'avait laissé aucune empreinte mentale, soit il possédait une extrême habileté pour la cacher. À côté de moi, Lynn Goreman, une télépathe de troisième niveau, eut encore moins de chance. Elle secoua la tête et nous nous dépêchâmes de descendre la rue.

Tandis que l'aube commençait à rosir le ciel, ma frustration augmentait. Même dans une petite ville, un télépathe ne pouvait pas échapper à un groupe le recherchant minutieusement, non ? À moins qu'il n'ait déjà quitté les lieux. Je me déplaçai plus vite,

convaincu que chacun de mes pas m'éloignait de plus en plus de mon but.

Juste au moment où j'étais certain qu'il nous avait échappé complètement, un appel mental s'éleva – il avait été localisé et capturé près de l'arène romaine. Une injection de sédatif le plongea suffisamment longtemps dans l'inconscience pour que nous puissions le transporter dans une pièce protégée du quartier général de Monde Meilleur et c'est là que je l'interrogeai.

C'était un mutant à l'aspect bizarre, grand et maigre avec de longs membres osseux, une peau bleuâtre, et une tête chauve qui semblait légèrement s'allonger du côté droit. Dès qu'il commença à sortir des effets du sédatif je le questionnai :

— Qui vous a envoyé ? Que faites-vous ici ?

Il ne dit rien, se massant simplement le cou à l'endroit de l'injection et me regardant.

Je tentai un sondage mental mais il fut repoussé par un bouclier d'une remarquable densité. Il semblait totalement protégé, imperméable à mes ruses télépathiques les plus élaborées.

— Que se passe-t-il ici ?

Alanna se tenait sur le seuil de la pièce. Elle avait l'air complètement réveillée, comme si elle était levée depuis des heures.

— Un rôdeur, expliquai-je. Probablement un espion.

Elle se dirigea à grandes enjambées vers lui et le saisit par l'épaule.

— Qui êtes-vous ?

Il resta silencieux, les yeux rivés au sol.

Alanna le secoua violemment.

— Répondez-moi, bon sang !

L'homme refusait toujours de parler.

— Il est peut-être muet, fit Lynn Goreman.

— Je ne crois pas, dit Alanna.

Lentement, l'étrange mutant se mit à s'élever en flottant de son siège. Ses yeux s'agrandirent, presque exorbités de surprise.

Il s'éleva de plus en plus haut, et puis il culbuta sur lui-même, tourna et tourna encore, de plus en plus vite, jusqu'à

n'être plus qu'une masse gris-bleu confuse tournoyant dans les airs.

Un gargouillement étouffé s'échappa de sa gorge tandis que sa vitesse s'accélérait. C'était terrible à voir, encore plus à entendre.

— Arrête, Alanna, dis-je. Ça va trop loin.

— Trop loin ? Je le cognerais contre les quatre murs de cette pièce si ça pouvait nous faire obtenir des réponses. En fait, je suis bien tentée d'essayer.

— Je vous en prie, bredouilla le rôdeur, arrêtez. Je parlerai. Je le promets.

Il s'écrasa au sol et vomit violemment. Un robodomeutique sortit de son cagibi pour réparer les dégâts, pestant comme une femme de ménage fatiguée tandis qu'il aspirait, lavait et séchait le sol.

— Parlez, dit Alanna. À moins que vous ne préfériez un autre tour de manège ?

Je m'interposai entre eux.

— Voulez-vous un verre d'eau ?

— Oui. S'il vous plaît.

Je regardai Alanna et elle se renfroigna, mais tout de suite après un verre du distributeur mural se remplit d'eau, lévita, et flotta vers lui. Il le vida avec avidité. Je m'accroupis à côté de lui.

— Maintenant, vous devez nous dire qui vous a envoyé et ce que vous faites ici.

Il hocha la tête avec une apparente lassitude.

— Très bien, dit-il. Je ne peux pas le cacher plus longtemps et un autre voyage de ce genre ne me tente pas. (Il lança à Alanna un regard rancunier qui contenait en même temps un certain respect.) Il m'a averti que vous seriez coriaces.

— Qui ?

— Le Gardien du Livre.

— Metzger ? dit Alanna, bondissant sur le nom.

— Ouais, bien sûr. Il a formé toute une équipe qu'il a envoyée ici.

— Dans quel but ?

— Pour mettre la pagaille. Perturber vos opérations. Espionner. Il veut vous détruire, vous savez. (Il sourit faiblement, révélant une pleine bouche de dents bleuâtres.) Rien ne fait plus vite monter sa tension que Monde Meilleur. Il vous a vraiment dans le collimateur. Il pense que vous êtes un traître à la cause. Il ne peut pas vous supporter.

— C'est totalement réciproque.

— Qu'allons-nous faire de lui ? me demanda Alanna.

Le mutant haussa les épaules avec une insouciance presque joyeuse.

— Mon sort n'a pas d'importance. Metzger ne renoncera jamais. Ce type ne connaît pas le sens du mot non.

— Peut-être si nous le lui répétons suffisamment de fois, dit Joe Martinez.

Et puis je sus ce qu'il fallait faire. Je me tournai vers Alanna et m'adressai mentalement à elle :

Maintiens-le en place.

Elle hocha la tête, dans une totale compréhension de mon intention et, tandis que je me tendais vers l'homme, elle le figea dans son fauteuil. Seuls ses yeux pouvaient bouger, de droite à gauche, de gauche à droite, de plus en plus vite dans sa terreur croissante.

Mon problème était de trouver un passage à travers les boucliers mentaux de l'homme. Je sondai doucement, puis moins doucement, et finalement à puissance maximale, mais je ne trouvai aucune faille, aucun défaut. Ces boucliers avaient été placés par un maître télépathe.

Je poussai, fouillai, pressai. Et puis je trouvai une minuscule imperfection qui me permit d'accéder à la mémoire subconsciente de l'homme.

Il avait un esprit étonnamment ordonné et je vis qu'il avait reçu une bonne éducation. Je remarquai aussi des traces de dommages – très probablement causés par des drogues – sur sa mémoire à long terme, qui était trop floue et imprécise pour quelqu'un de son âge. Certains trajets de synapses semblaient avoir été oblitérés alors que d'autres avaient été élargis pour un accès plus facile, une pensée et une action plus rapides.

Cinq minutes dans son cerveau suffirent à me convaincre que cet homme avait été entraîné par Metzger et utilisé avec une grande variété de moyens, tous illégaux ou peu ragoûtants.

Sa mémoire à court terme fonctionnait toujours bien et tandis que je sondai, çà et là, je vis ses diverses activités répugnantes : en sus du vol et de l'espionnage, l'idée de commettre un meurtre ne semblait pas le perturber si les honoraires en valaient la peine. Ses crimes mentaux abondaient et, plus que cela, il en était fier.

Non, je n'eus aucun plaisir à communier avec lui, pas un seul instant. Mais je devais insérer la suggestion posthypnotique assez profondément, et il n'y avait aucune autre façon de le faire que par une liaison directe. Il résista au début, mais une secousse à son hypothalamus le rendit finalement paisible et coopératif.

Mon travail accompli, je me retirai de lui avec soulagement. Il avait été tentant de briser ses boucliers de l'intérieur – quelques bonnes illusions effrayantes y auraient suffi – mais je voulais qu'il apparaisse intact, si Metzger le sondait. *C'est bon, Alanna. Libère-le.*

Pendant un moment il ne se passa rien. Puis le mutant s'extirpa de sa chaise, tomba par terre, et se mit à ramper à quatre pattes vers la porte avant de se rendre compte que la force qui le retenait n'était plus là. Quand il eut compris qu'il était libre de ses mouvements, il se leva, cligna des paupières, et se frotta le sommet du crâne.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda-t-il.

— Pas grand-chose. Juste mis des rustines sur quelques souvenirs qui fuyaient.

Il me regarda d'un air interdit, sans comprendre.

— Et maintenant, qu'est-ce qui va se passer ? Quoi qu'il arrive, je ne veux pas qu'elle soit de la partie.

Il désignait Alanna de la tête.

— C'est simple, dis-je. Vous partez.

— Vous voulez dire que vous allez me laisser partir, comme ça ?

— Exact.

Ses yeux dorés se plissèrent de suspicion, le rendant encore plus laid.

— Je ne saisis pas. Où est l'entourloupe ? D'abord vous me balancez un tranquilisant, me traînez ici, et madame m'offre un tour de manège pendant un moment. Ensuite elle ne me laisse plus bouger. Et maintenant vous dites que je suis libre de partir ?

— C'est à peu près ça.

— Metzger perd vraiment son temps. Vous êtes tous fous à lier.

Alanna fit un pas menaçant vers lui.

— On vous a ordonné de partir.

— Je m'en vais, je m'en vais.

— Pas sans escorte, dit Joe Martinez.

— Ne vous donnez pas cette peine, fit le mutant.

Martinez ajusta son luisant pistolet laser dans l'étui fixé à son épaule.

— Non, vraiment, j'insiste. Au moins jusqu'au spatioport. Je veux juste m'assurer que vous prenez un vol pour Philadelphie. Je sais que Julian ici présent ne me pardonnerait jamais d'avoir négligé les impératifs de déplacement d'un invité.

Et avec un clin d'œil il suivit le mutant hors de la pièce.

— Était-ce une si bonne idée de le relâcher ? demanda Alanna.

— Qu'allais-je faire ? Porter plainte contre lui devant l'ensemble des Conseils Mutants et accuser le Gardien du Livre ? De grandes chances qu'ils ne lui auraient rien fait. Et si je passais par les filières normales et le faisais arrêter pour intrusion dans une propriété privée, il serait incarcéré ; Metzger paierait la caution, et il serait libéré.

— Dis-moi pourquoi cette solution est meilleure.

Je souris.

— Parce qu'elle va apporter à Metzger quelques surprises intéressantes.

— Allez, dis-moi.

— Non, il te faudra patienter, Alanna. Maintenant, si tu veux bien m'excuser, il est tard – en fait, tôt – et je ne me suis pas encore couché.

La nouvelle nous parvint deux jours plus tard. L'espion mutant s'était directement rendu dans le bureau de Metzger, avait fait son rapport, puis avait adressé à Metzger un message spécial de ma part : une coercitive/punitive décharge mentale. Non préparé à l'attaque, le Gardien du Livre était grand ouvert, tous ses boucliers baissés – comme je m'y attendais –, et son esprit exposé absorba la pleine puissance du tir. Il perdit immédiatement conscience et était encore dans un état comateux. Les dégâts à son cerveau faisaient l'objet d'analyses mais il était peu probable qu'il reprenne ses fonctions officielles.

Au lieu de soulagement, je ressentis honte et horreur. Que m'arrivait-il ? J'avais été élevé pour utiliser mes pouvoirs télépathiques en vue de guérir, pas en vue d'agresser, et jamais en attaque directe. Ce que j'avais fait allait contre tout ce en quoi j'avais cru et ce pour quoi j'avais travaillé toute ma vie. Je me voyais dans la peau d'un hypocrite, d'un monstre. Même si j'essayais de me dire que Metzger nous avait déclaré la guerre et qu'en temps de guerre tous les moyens sont permis pour se protéger, je n'y croyais pas vraiment, et je ne me sentais certainement pas justifié.

Quant au télépathe renégat, il fut appréhendé et envoyé par le Conseil Mutant à Dream Haven, dans le nord de la Californie, où il lui fut administré une telle dose de drogues qu'il n'aurait pas su par quel bout lancer une décharge mentale si tant est qu'il se souvînt comment en produire une. Il n'avait aucun souvenir de notre petit entretien et peu de son séjour au Nouveau-Mexique – ma suggestion posthypnotique y avait veillé.

Pendant ce temps, Monde Meilleur prospérait. Les communions se poursuivaient, les tours de Ville Meilleure s'élevaient de plus en plus haut, et ma demi-sœur et moi semblions avoir dépassé nos différends.

Je commençais à considérer Monde Meilleur comme un centre médical de premier ordre, me dévouant à la prise en charge des cas difficiles et approfondissant l'étude et la synthèse des techniques de guérison. Méditation, psychanalyse,

aromathérapie, conscience remaniée, thérapie sous médication, yoga, privation sensorielle, chants mutants : aucune méthode efficace n'était remise en question mais bien plutôt accueillie comme part d'une approche pluridisciplinaire à multiples facettes. J'envisageais d'établir un réseau de moyens similaires dans les années à venir. Nous étendrions l'action bénéfique de Monde Meilleur à travers le globe et peut-être même aux planètes extérieures.

L'énorme potentiel curatif des communions collectives me fascinait par les remarquables effets que ces séances avaient à la fois sur les mutants et les non-mutants. Un plan commença à prendre forme dans mon esprit sur une étude à long terme, méthodique et documentée, de ces effets.

Les mois passèrent rapidement et sans que je m'en rende compte nous arrivâmes au premier anniversaire de la mort de Rick. Alanna organisa une cérémonie incluant une procession et une oraison. C'était un petit peu trop pompeux à mon goût mais je savais qu'elle se débattait encore avec sa douleur et je pensais que ce serait une thérapie efficace.

Le jour arriva donc et les robobatteries firent entendre un rythme funèbre. Nous entrâmes lentement dans l'amphithéâtre et montâmes sur le podium, gagnant nos places respectives. Les gradins étaient pleins à craquer et l'audience, silencieuse, attendait.

Alanna parla en premier.

— Je me souviens, dit-elle, j'étais à côté de lui cette nuit-là et je me souviens comment il est mort. Je ne veux pas cesser de me rappeler, pas un instant. Aucun de ceux qui l'aimaient vraiment ne pourra jamais effacer ce souvenir : notre dernière vision de Rick.

Betty la relaya.

— Il était trop bon, dit-elle. Trop parfait pour durer. Mais nous honorerons sa mémoire et continuerons notre tâche pour le bien. Rick nous aimait. Il nous a sauvés. Aucun de nous ne l'oubliera jamais.

Ce fut mon tour :

— Mon frère était unique. Une merveille. Je l'aimais, je l'aimais profondément, et je ne peux pas vous dire combien il

me manque. Il nous manque à tous. Je vous prie, donnez-vous la main et unissez-vous à moi maintenant, que nous nous souvenions de Rick et le chérissions.

La technique de communion collective n'avait plus de secret pour moi maintenant et je glissai facilement dans l'harmonieux circuit apaisant. Quand nous eûmes terminé, nous avions tous des larmes sur les joues. Nous quittâmes l'arène, accompagnés par les accords discrets de *l'Ode à Rick*. Chacun de nous, devancé par Alanna, s'arrêta pour déposer une rose blanche et une branche de buis sur la tombe de Rick. Je dois admettre que même moi, j'étais ému – bien qu'un peu gêné par l'intensité de l'adoration portée à Rick.

Peu après cela, Narlydda mourut et Alanna fut forcée de quitter temporairement Monde Meilleur pour régler la succession. L'existence recluse de Narlydda, qui n'avait fait que s'accroître à la mort de Skerry, n'avait en aucune manière diminué sa renommée d'artiste et elle rejoignit à sa mort le panthéon vénéré. Tous les grands musées du monde se concurrençaient pour acquérir l'œuvre que Narlydda avait laissée inclassée.

Je n'enviais pas la tâche d'Alanna, d'autant plus que j'étais parfaitement au courant de ses sentiments complexes pour sa mère, mélange d'admiration et de ressentiment. Monde Meilleur était un endroit sans risque pour son énergie, un chemin que sa mère n'aurait pas suivi.

Je fus donc étonné quand Alanna annonça que les œuvres restantes de sa mère deviendraient la propriété de Monde Meilleur et seraient exposées dans un musée spécialement construit en l'honneur de Rick.

— Avec quel argent ? demandai-je.

— Ma mère avait une grosse fortune, dit négligemment Alanna. Ça ne l'entamera qu'à peine. De même que le concours que je vais lancer.

— Un concours ?

Ses yeux brillaient tandis qu'elle m'exposait son projet.

— Oui, un hommage à la mémoire de Narlydda et de Rick. Je veux organiser une compétition annuelle pour de jeunes artistes. Le sujet, bien sûr, sera Rick de Monde Meilleur. Et

chaque œuvre gagnante deviendra notre propriété, à ajouter à notre collection.

— Et le prix ?

— Oh, quelques centaines de milliers d'eurodollars, je suppose. (Elle haussa les épaules.) Il y en a plus qu'il ne faut.

— Pas mal, dis-je. Qui jugera ?

— Moi, avec un groupe de conservateurs et de critiques d'art.

— Il y a une grande marge entre guérir les gens et fonder des musées et des concours de sculpture au nom de Rick.

— Je ne vois rien de mal à ça. Ce sont juste des facettes différentes de la même pièce. Nous honorons la mémoire de Rick en guérissant et en suscitant des œuvres esthétiques pour le plaisir des sens. À mon avis c'est parfaitement lié.

Bien que je ne fusse pas d'accord avec elle, je ne voyais pas beaucoup d'inconvénients à sa compétition artistique. L'organiser lui prendrait probablement pas mal d'énergie mais cela semblait être un moyen assez inoffensif pour elle de combiner le deuil de Rick et celui de sa mère.

Au deuxième anniversaire de la mort de Rick, le musée était terminé, ouvert, et le premier gagnant de la compétition de la Fondation Narlydda avait vu son œuvre placée dans la galerie principale près de l'une des deux seules copies encore existantes du célèbre *Triton de la station lunaire* de Narlydda.

La sculpture gagnante fut dévoilée à grand renfort de robotrompettes et de fanfares médiatiques. Astucieuse Alanna ! Elle savait qu'aussi bien Narlydda que Rick faiblissaient un peu en termes d'intérêt médiatique. En réunissant les deux par sa compétition annuelle, elle garantissait de manière durable l'appétit de la presse pour Monde Meilleur.

La statue avait été moulée à une échelle grandiose et arrivait à mi-chemin du plafond voûté de la galerie. C'était une représentation idéalisée de Rick dans un style post-cubiste-futuriste, enveloppée d'une couche d'holopeinture qui produisait une aura de textures, de couleurs et d'humeurs perpétuellement changeantes.

— Qu'en dis-tu ? demanda Alanna.

— Au moins, il ne porte pas les Tables de la Loi, dis-je.

Secrètement, je trouvais cette œuvre hideuse. Mais l'appréciation de l'art n'avait jamais été mon fort.

La célébration de la mort de Rick fut deux fois plus longue et pompeuse que la première et je ne pus cacher mes sentiments.

— Qu'est-ce que c'est, Alanna ? Le mystère du sacrement ? Si tu as l'intention de donner géométriquement plus d'ampleur à cette chose chaque année, bientôt plus personne ne sera capable de rester éveillé assez longtemps pour assister à toute la cérémonie. Elle ne me répondit pas, me tendit simplement un vêtement blanc et or qui luisait étrangement et fit un curieux tintement quand elle me le donna.

— Tiens. Mets ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ta robe de cérémonie.

— Une robe de cérémonie ? Mes vêtements habituels ont très bien fait l'affaire l'an dernier.

— C'était l'an dernier.

Le tissu émit encore une série de doux arpèges.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des fibres auriculaires. Je les ai fait tisser pour donner plus de majesté à la cérémonie. Chaque robe est réglée sur une gamme spécifique s'intégrant dans des séries harmoniques qui devraient créer une impression plus intense d'étrangeté et d'extase.

— Ça ne va pas être un peu bruyant ?

— Ce sera beau.

Elle avait raison, ce fut beau. Les robes ajoutèrent à la cérémonie une touche féerique, détachée des contingences de ce monde, qui d'une certaine manière était exactement appropriée.

J'espérais que désormais Alanna se satisferait de faire joujou avec sa cérémonie grandiose et sa collection d'œuvres d'art sans inventer de nouveaux divertissements. J'étais en train de prendre du retard dans mon travail sur les cas individuels et les communions publiques me prenaient beaucoup d'énergie. Peut-être que maintenant Alanna s'attellerait au travail en cours.

Mais elle avait d'autres idées. Et elle les rendit publiques.

L'illusion de notre trêve s'évapora quand la première édition du *Chemin de Rick* parut.

Elle était disponible en disque ou en livre produits par le département de communication de Monde Meilleur, et aussi dans une édition de luxe reliée à la main, à couverture de cuir et papier vélin, pour les vrais croyants qui avaient aussi un montant considérable de revenus disponibles.

Le tapage publicitaire qui annonça sa sortie fut totalement financé par Alanna et digne de la Bible de Gutenberg.

Le Chemin de Rick se vendit à n'en plus finir. Les critiques littéraires se délectèrent de ses lourdeurs, de sa prose criblée de clichés, mais apparemment personne ne leur prêta attention. Un grand studio de cinéma acheta les droits d'adaptation et on racontait que plusieurs acteurs célèbres étaient en concurrence pour les rôles de Rick, d'Alanna et de votre serviteur. Les éditeurs étrangers réclamaient des traductions à cor et à cri.

Peut-être aurais-je dû me réjouir. Mais j'étais inquiet et furieux. Depuis que les fidèles de Monde Meilleur s'étaient habitués à moi, me saluaient avec respect, et même avec révérence, j'avais commencé à considérer Monde Meilleur comme mien. Je l'admets, j'étais jaloux. D'une certaine façon, les agissements d'Alanna avaient l'allure d'une complète trahison. Mais la manière dont elle traitait Rick dans le livre était encore plus troublante : il n'était plus seulement un acteur unique sur la scène des mortels. Maintenant, apparemment, il était devenu divin, et chaque parole qui lui était attribuée prenait le timbre d'un inlassable gospel. Évidemment, les Églises recommencèrent à hurler.

— Blasphème !

— Ils dirigent une organisation totalitaire sous couvert d'une religion charismatique.

— C'est une honte. Une flagrante exploitation de la misère.

— C'est une tentative de contrôle mental. Une hypnose mutante sur les masses.

Ce tollé ne fit qu'accroître la vente du livre. Il fut traduit en quinze langues différentes et, très vite, des voix étrangères se joignirent au débat. Qui pouvait blâmer de leur peur ces pasteurs et prélats, imams et rabbins, diacres et prêtres

enragés ? Maintenant il y avait un autre dieu, fraîchement décédé, rivalisant avec le leur dans l'attention limitée de leurs troupes déjà diminués. Pis encore, il disposait d'une infatigable combattante de front aux ruses et aux ressources considérables. Vivant, Rick avait déployé un formidable magnétisme. Une fois mort, il devint un principe directeur absolu. L'outrage de la compétition était non seulement compréhensible mais prévisible, et presque pathétique. D'une manière curieuse j'en étais même un peu désolé.

Parmi ses fidèles, *Le Chemin de Rick* fit rapidement office d'Écriture divine. Bientôt des douzaines de gens prétendirent avoir été avec Rick quand il avait prononcé les paroles historiques retranscrites dans le livre. Alanna avait eu raison. De toute évidence, personne ne se rappelait comment Rick avait réellement parlé. *La Version d'Alanna*, comme j'appelais secrètement *Le Chemin de Rick*, était un best-seller. Elle devint un talisman, un morceau de Rick à emmener avec soi.

Ma réaction était un peu plus difficile à expliquer. À Rio, j'avais embrassé avec insouciance l'idée de Rick comme une « divinité de poche ». Alors pourquoi en voulais-je tellement à Alanna de rehausser son prestige ? Peut-être cela m'avait-il semblé moins effrayant au Brésil. Plus important encore, cela m'avait plus fait penser à une organisation bienfaitrice et moins à un culte de la personnalité. Peut-être l'avais-je pris plus sérieusement. Et peut-être avais-je été tellement amoureux que mon jugement de l'époque avait été coloré par mon bonheur.

Mais les temps et moi-même avions changé. J'étais au Nouveau-Mexique maintenant. Star était morte, et la déification de Rick devait être stoppée avant qu'elle ne fasse dérailler tous mes projets pour Monde Meilleur. Je décidai d'affronter Alanna dans son bureau et la trouvai devant l'imprimante vocale.

— Déjà au travail sur le volume deux ? dis-je. Des beignets divins tout frais à faire gober aux croyants ?

Elle éteignit l'imprimante, calme et contrôlée.

— Qu'est-ce qui te gêne ?

— Tu aurais dû me mettre au courant de tes projets pour *Le Chemin de Rick* !

— Je croyais l’avoir fait. Allons, Julian. N’était-ce pas évident ? Tu savais que j’avais presque terminé le manuscrit avant la mort de Rick. Tu l’avais même vu.

— Mais tu ne m’as jamais dit que tu l’avais fini, encore moins publié. Je croyais que tu l’avais rangé dans un tiroir de ton bureau – que la question était close. Pourquoi ne l’as-tu pas apporté au dernier conseil d’administration ? Ne voulais-tu pas notre aide ? Notre avis ?

— Qu’étais-je censée faire, Julian ? Soumettre mon idée à un vote ? Je n’avais pas besoin d’aide. Ni d’avis.

— De toute évidence.

— Je ne comprends pas ce qui te met si en colère. Peut-être aurais-tu préféré mettre en réserve le projet entier, mais je ne pensais pas que c’était le meilleur moyen de respecter Rick. Et je ne voulais pas que quiconque fourre son nez dedans. C’est à moi. Mon Rick.

Sa suffisance était enrageante.

— Et cette histoire de divinité, où l’as-tu pêchée ? dis-je. Elle n’était pas dans tes premières notes. Quand as-tu inséré ça ?

— Eh bien, après sa mort. Ça semblait complètement approprié, en un sens.

— Approprié ? (Je la fixai du regard.) Ce sont des balivernes. Tu ne peux pas être sérieuse, Alanna. Comment peux-tu publier cette camelote ? Tu es la première à savoir que Rick n’était pas divin. Loin de là !

— Vraiment ? Qui de nous le sait réellement ?

— Arrête, Alanna. Ou garde tes salades pour quelqu’un de plus crédule.

— Que crois-tu qu’il se soit passé ici ? demanda-t-elle. Tu as vu les souffrances à la mort de Rick, les fleurs sur sa tombe, les prières des croyants. Rick était une véritable force spirituelle pour des milliers de gens, Julian. Pourquoi n’en ferais-je pas un dieu ?

— Parce qu’il était humain, bon sang ! Aussi humain que toi et moi.

Un fugitif sourire traversa son visage.

— Ne dirais-tu pas qu’il était un petit peu plus que ça ?

— Je ne nie pas qu'il était spécial, Alanna. Ne joue pas sur les mots avec moi. Spécial, oui. Sacré, non. Et je tremble en pensant aux conséquences de la propagation de cette idée.

— Je n'y vois vraiment aucun mal.

Je me penchai vers elle.

— Es-tu folle ? N'as-tu pas entendu le tollé contre nous depuis que tu as publié ce foutu machin ?

— N'élève pas la voix avec moi, Julian. Je ne suis pas une enfant. Et puis quoi, les protestations ? Les gens ont hurlé contre Monde Meilleur depuis le début. J'y suis tellement habituée que je trouverais ça bizarre si ça s'arrêtait.

— As-tu oublié les attentats à la bombe ?

— C'était terrible et regrettable. Mais ça ne s'est pas reproduit depuis la mort de Rick. Ceux qui ont fait ça sont manifestement partis.

— Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne peuvent pas recommencer à tout moment.

Elle me lança un regard impatient.

— J'aimerais que tu aies plus de foi, Julian. Ça te rendrait beaucoup plus heureux. Beaucoup moins paranoïaque.

— C'est quoi, ça, ton Sermon sur la Montagne ? Et sur quoi travailles-tu en ce moment ?

— Sur le volume deux, bien sûr. Juste comme tu l'as dit. Le premier a eu tellement de succès que ça semblait être la suite logique. Il est important de le publier le plus vite possible.

— Et comment vas-tu l'expliquer ? Dire aux gens que Rick a eu quelques après-pensées dans l'après-vie et est revenu en discuter avec toi ?

Elle était satisfaite d'elle-même au-delà du crédible.

— Je n'ai pas à l'expliquer. La nécessité et l'intérêt devraient aller de soi. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi tu es si furieux. Te serais-tu senti mieux si je l'avais appelé *Le Chemin de Julian* à la place ?

— Ne sois pas ridicule, dis-je. (Mais elle s'était dangereusement approchée de la vérité et je commençai à me hérissier défensivement.) Ce que je conteste, c'est ta fantaisiste distorsion d'une personne réelle.

— Je suis désolée que tu n’aimes pas ce que j’ai écrit, Julian. J’allais te demander ton avis pour le prochain volume, mais puisque tu es si franchement hostile au projet dans son ensemble, je ne me donnerai pas cette peine. Maintenant, si tu veux bien m’excuser, j’ai du travail.

Y avait-il jamais eu quelqu’un, à part Rick, d’aussi obstiné que ma demi-sœur ?

Sauf par la contrainte, je ne pouvais pas l’empêcher de terminer le manuscrit du prochain volume du *Chemin de Rick*. Et je n’avais pas envie de soumettre Alanna à un contrôle mental. Peut-être étais-je trop délicat. Trop moral. Mais je ne le ferais pas. Je me détournai et m’éloignai d’elle en silence.

Le volume deux dépassa les ventes du volume un.

Alanna avait réussi son coup – gagner le contrôle de l’image de Rick et, par ce fait, le contrôle potentiel de toute l’organisation de Monde Meilleur. Elle semblait déterminée à la ramener à son statut originel de secte adoratrice, avec elle-même comme gardienne de la flamme. Si elle y parvenait, tous mes projets de thérapie clinique et d’études de guérisons périraient. Je devais la stopper avant qu’elle nous mette tous complètement hors course.

J'admets aujourd'hui que les méthodes que j'utilisai pour combattre Alanna ne furent pas admirables. La seule excuse que je peux fournir est que j'étais fermement convaincu qu'elle avait tort de déformer et de doré l'image de mon frère, et enragé par son arrogante prise de pouvoir sur l'héritage de Rick, qu'à tort ou à raison je considérais possessivement comme n'appartenant qu'à moi seul.

La cérémonie grandiose, la compétition artistique, la publication du *Chemin de Rick*, tout cela n'avait pour but que la déification de Rick. Mais Monde Meilleur n'était pas destiné à cela. Du moins était-ce ma conviction.

À part dans les communions hebdomadaires, où certains contacts étaient inévitables, je fuyais Alanna.

De son côté, elle semblait tout aussi satisfaite de rester loin de moi, distante et secrète, dans l'appartement qu'elle avait partagé avec Rick. Nul doute qu'elle s'attelait déjà au *Chemin de Rick*, volumes trois à douze. Au fil des semaines, notre éloignement se cristallisa et devint un état permanent.

Peut-être avais-je perdu le sens des proportions. Peut-être étais-je plus assoiffé de pouvoir que je ne le pensais. Quelle qu'en soit la raison, je glissai peu à peu dans la conviction qu'Alanna était un obstacle aux intérêts primordiaux de Monde Meilleur.

Elle semblait déterminée à fourrer la parole de Rick – du moins sa version – dans le gosier de chaque habitant de la planète, et à consacrer les ressources et l'énergie de Monde Meilleur à un énorme programme externe pour soutenir son projet.

Mais je ne voulais plus de publication du *Chemin de Rick*, plus de films, plus de trucs publicitaires. Je voulais aider les gens, enseigner les techniques de communication, et me concentrer sur les tâches quotidiennes de Monde Meilleur.

Endoctriner de nouveaux membres ne m'intéressait pas plus que pratiquer des lobotomies en brûlant des zones du cerveau. D'après ce que je savais, la société de Monde Meilleur était tout juste gérable en l'état. Nous avions plus que notre lot de travail à faire et nous honorerions bien mieux Rick en le faisant rapidement et efficacement plutôt qu'en produisant indéfiniment des mémoriaux à son nom. Les projets d'Alanna menaçaient de nous entraîner au point de rupture, si ce n'était au-delà.

Donc, je me tournai vers Betty. Un matin de printemps, je glissai ma tête dans son bureau.

— Betts. Nous devons parler. En privé.

— Bien sûr, Julian. (Elle chassa ses assistants de la pièce et ferma la porte derrière eux.) Que puis-je faire pour vous ?

Je m'installai dans un fauteuil et regardai les montagnes par la fenêtre : une légère touche de vert les recouvrait, comme si, pendant la nuit, un peintre pointilliste s'y était attaqué avec un gigantesque pinceau.

— Vous vous souvenez ? dis-je. Quand vous aviez cette idée folle sur une conspiration contre Rick ? (Je lui adressai un sourire désarmant.) Vous vous souvenez sûrement.

Ses joues virèrent au rose vif.

— Oui, c'était une idée folle, n'est-ce pas ? J'ai honte de me rappeler comment je fulminais et je divaguais.

Je lui pris la main et la regardai intensément dans les yeux.

— Et si je vous disais que ce n'était pas une idée aussi folle que ça ?

— Oh, Julian, vous vous moquez de moi. Arrêtez.

— Non, Betts. Écoutez-moi. (Je pris une profonde inspiration, sachant que ce que j'étais sur le point de faire était absolument nécessaire mais me détestant un petit peu en même temps.) Je ne voulais pas vous le dire, mais j'ai mené quelques enquêtes personnelles, et j'en suis arrivé à la conviction que non seulement Alanna voulait que Rick meure, mais qu'elle a hâté sa mort.

— *Alanna* ? (Betty n'aurait manifestement pas été plus surprise si j'avais suggéré qu'elle avait elle-même comploté la

mort de Rick.) Qu'est-ce que vous dites ? Je ne comprends pas du tout de quoi vous parlez, Julian.

— Je sais, Betty. J'ai eu moi aussi du mal à l'admettre. Au début. Mais maintenant j'en suis certain. (Je me penchai plus près.) Vous vous rappelez quand Rick a été si malade que je suis rentré du Brésil pour être à ses côtés ?

— Bien sûr.

— Et vous vous rappelez comment Alanna refusait de faire venir un médecin ?

— Mais c'était parce que Rick ne voulait pas. Je hochai gravement la tête.

— Elle le prétendait, oui. Mais avez-vous jamais entendu Rick lui dire une telle chose ?

— Eh bien, non, maintenant que vous l'évoquez. (J'entendis les premiers frémissements du doute pénétrer sa voix.) Mais Rick disait toujours des choses à Alanna quand ils étaient seuls. Tout le monde savait ça.

— Pensez-y, Betts. Est-ce que ça ressemblait vraiment à Rick ? Lui qui voulait tellement aider les gens ? Lui qui avait encore tant de travail à faire ? Croyez-vous qu'il se serait volontairement mis lui-même en position de pouvoir être détruit et de mourir, ou a-t-il été victime d'un plan calculé pour fournir un martyr à Monde Meilleur ?

Sa bouche trembla et des larmes brillèrent dans ses yeux bleu pâle.

— Je lui disais toujours qu'il travaillait trop. Je lui demandais toujours de ralentir, de se reposer. Mais il n'écoutait jamais.

— Alanna ne le laissait jamais écouter, n'est-ce pas ? Et vous voyez le succès qu'elle a maintenant avec *Le Chemin de Rick*. Aurait-elle pu faire ça si Rick vivait encore ?

— Non, je suppose que non. Mais je ne peux pas sérieusement croire qu'Alanna ait incité Rick à travailler de plus en plus dur jusqu'à ce qu'il s'effondre !

— Je ne sais pas, Betty. Je ne sais vraiment pas.

Mais mon ton disait exactement le contraire : que j'étais convaincu, et, si Betty voulait me rester fidèle elle le serait elle aussi.

Bien sûr, j'aurais pu la contraindre par un contact télépathique direct et la forcer à avoir mon point de vue et à soutenir mon plan. Mais faire une telle chose à une amie me rebutait.

Non pas que je fusse fier de la manière dont je manipulais les choses – peut-être, au bout du compte, aurais-je été plus honnête envers Betty si je l'avais juste hypnotisée plutôt que de lui mentir, l'entraînant dans un réseau inextricable de raisonnement jusqu'à ce qu'elle soit si anxieuse de s'aligner sur moi qu'elle accepte toutes mes paroles sans objection. Pourquoi la réflexion après coup est-elle si claire quand elle est en même temps si inutile ? Un ami m'a dit un jour que c'était la preuve du mépris de Dieu, mais je ne suis pas sûr d'être tout à fait d'accord. Pas encore, en tout cas.

À pas calculés, je conduisis Betty sur le chemin que j'avais imaginé jusqu'à ce qu'elle ait autant envie moi de chasser Alanna.

— Je n'arrive pas à le croire, dit-elle, chagrinée. Dire que j'ai tout du long fait confiance à Alanna alors que la preuve était là, constamment sous mon nez. Elle a poussé Rick par-dessus bord, Julian. Nous devons la stopper.

— C'est exactement mon avis.

Le seul problème maintenant était : comment s'y prendre ?

Monde Meilleur était administré par Alanna, Betty et moi. La seule façon de forcer l'un des directeurs à partir était de faire la preuve directe qu'il ou elle avait agi imprudemment ou illégalement pour les intérêts de Monde Meilleur. Ou un vote de deux voix contre une.

Quelques jours après avoir parlé à Betty, je convoquai un conseil de direction.

Alanna protesta, arguant qu'elle avait trop à faire. Ne pouvions-nous pas attendre avril ou mai ? Je lui assurai qu'il y avait beaucoup trop de choses à discuter tout de suite.

Nous nous réunîmes l'après-midi suivant dans la petite salle de conférences au rez-de-chaussée du quartier général de Monde Meilleur. C'était une journée ensoleillée de début de printemps et les bruits de foreuses et autres engins de

construction d'une nouvelle aile du musée filtraient dans la pièce.

— Alors, Julian ? (Alanna me regarda d'un air plein de sous-entendus.) Qu'y a-t-il de si important ?

— C'est vraiment très simple. Betty et moi voulons que tu aies quitté Monde Meilleur d'ici ce soir. Nous préfererions que tu partes de ton plein gré, mais nous sommes prêts à voter ton renvoi, si nécessaire.

Alanna en eut le souffle coupé. Puis, se ressaisissant rapidement, elle me regarda avec ennui.

— Tu plaisantes, dit-elle. Qu'est-ce qui te prend, Julian ? As-tu fini de gaspiller mon temps ou y a-t-il d'autres petites blagues marrantes que tu voudrais partager avec moi ?

Betty ne disait rien.

Le visage d'Alanna vira à un vert légèrement plus sombre.

— Vous n'êtes pas sérieux ? Je ne le crois pas. Vous avez tous les deux perdu la tête. Ensemble.

— Je suis désolée, fit Betty.

— Je ne veux pas de compassion, lui renvoya Alanna. Une raison, oui. Donnez-moi juste une bonne raison pour laquelle je devrais partir.

— À cause de ton rôle dans la conspiration, bien sûr, dit Betty.

— La conspiration ? Quelle conspiration ?

Betty paraissait peinée et déroutée. Elle se tourna vers moi pour que je lui vienne en aide, mais cruellement – par lâcheté, je suppose – je lui laissai porter le coup final.

— Tu le sais très bien, reprit Betty. Le plan que tu as monté pour laisser Rick mourir afin que Monde Meilleur ait un martyr et que tu puisses écrire *Le Chemin de Rick*.

— Quoi ? (Alanna se leva. Elle avait l'air stupéfait, abasourdi.) C'est ça que vous pensez ? Non. Non, ce n'est pas possible. Vous ne pouvez pas être fous à ce point. Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

— Ne joue pas l'innocente, fis-je.

— Tu es vraiment sérieux, constata Alanna, consternée. Et toi, Betty, tu participes aussi à ça ! Je peux à peine le croire. Pensez-vous vraiment que je voulais la mort de Rick ?

— Eh bien oui, dit Betty. N'ai-je pas été claire sur ce point ? Tu as poussé sans pitié Rick vers la mort.

— Mon Dieu. (Les yeux d'Alanna étaient exorbités.) Je suis presque contente que Rick soit parti. Il n'aurait absolument pas cru ça non plus.

Me sentant dans la peau du salaud absolu, j'ajoutai :

— Epargne-nous le coup des sentiments, Alanna. La stupeur traversa à nouveau son visage.

— Pourquoi essayez-vous de me faire ça ?

Betty parut momentanément déstabilisée par l'accès de rage d'Alanna et je décidai qu'il valait mieux faire avancer les choses.

— Il n'y a aucun doute, repris-je. Il est évident que tu avais calculé ça depuis le début, minant la santé de Rick, l'encourageant à travailler sans relâche, sans suivi médical...

— Julian, tu sais que c'est faux.

Je continuai comme si je ne l'avais pas entendue.

— Sans suivi médical, travaillant de longues heures, dirigeant des communions collectives un peu partout.

— C'est absurde, protesta Alanna. Ce sont d'infâmes mensonges. Pour quelle raison aurais-je fait une telle chose ?

— Pour consolider ton pouvoir à Monde Meilleur. Et pour produire la version définitive du *Chemin de Rick*. (Je la regardai, la défiant de me prouver le contraire.) Pour contrôler son héritage.

Elle éclata d'un rire sans joie.

— Nous y voilà ! Il ne s'agit pas de ma participation à un soi-disant complot contre Rick. Il s'agit du *Chemin de Rick*, n'est-ce pas ? Du contrôle. Vous ne pouvez pas croire que j'aie voulu la mort de Rick. Je l'aimais, et vous le savez.

— Tu l'as aimé, à une époque, dis-je. Mais tu avais aussi des ambitions personnelles que tu as été forcée d'abandonner pour le rêve de Rick. Tu voulais écrire, Alanna. Et maintenant tu as une audience de centaines de milliers de gens pour ton œuvre.

Cela sembla la laisser sans voix. Elle secoua la tête ; désaccord ou étonnement.

— Laisse-moi résumer ça, dit-elle au bout d'un moment. Je voulais que Rick meure pour pouvoir diriger Monde Meilleur et

reprendre ma carrière avortée d'écrivain en rédigeant *Le Chemin de Rick* ?

— Tu voulais fabriquer un dieu, précisai-je.

— Mais Julian, dit Betty, je ne comprends pas. Rick était déjà un dieu, n'est-ce pas ? Oui, bien sûr que oui.

Elle hocha docilement la tête, stupidement, et je réprimai un frisson d'horreur.

— C'est précisément ce qu'il était, Betty, dit Alanna. N'en doute jamais. (Elle se tourna vers moi.) Non, Julian, je ne jouerai pas ton jeu. Mais merci quand même.

Des mots de rage bouillaient en moi, et avec eux, le dégoût de moi-même. Quel rôle avais-je endossé ? Comment pouvais-je traiter mes amis et ma famille comme des pions ? Avais-je jamais eu l'intention, la volonté d'utiliser les gens de cette façon ? Mais le jeu était allé trop loin. Il n'y avait maintenant aucun moyen de reculer sans provoquer une guerre civile au sein de Monde Meilleur. Alanna devait soit partir, soit céder à mon contrôle.

— Si tu ne pars pas d'ici je te ferai partir de force. À contrecœur.

— Tu le ferais si tu pouvais, dit-elle, croisant les bras. Mais as-tu vraiment envie de mesurer ton service de sécurité à mes pouvoirs télékinésiques ?

— Alanna, tu peux tout casser si tu veux, mais au bout du compte je te ferai partir, même si je dois te mettre sous contrôle télépathique direct et te téléporter moi-même jusqu'à la porte.

Son regard me transperça.

— Oh, je t'épargnerai ça, Julian. J'ai peur que ça ne te fasse trop plaisir.

— Alors réglons ça paisiblement, d'accord ? dis-je en arrivant à lui adresser un sourire conciliant. Je pourrais envisager ton maintien à Monde Meilleur. Dans une moindre mesure, je pourrais même accepter d'autres volumes du *Chemin de Rick*. Évidemment, toutes les versions futures devraient passer par moi avant d'être publiées.

Alanna hocha la tête mais je pouvais voir le mépris dans ses yeux.

— Oh, tu veux dire que si je suis une gentille petite fille, alors je peux rester ? Et que feras-tu ? Me donner un bulletin scolaire, ou plutôt me transformer en zombie, comme Betty ici présente, plus facile à manipuler de cette façon ?

— Un zombie ? Que veux-tu dire ? intervint Betty. Je proteste contre ce commentaire !

— Oh, Betty, ne vois-tu pas la réalité ? Il t'a complètement hypnotisée. Toi, entre tous.

— Tu te sens seulement coupable, Alanna, dis-je. Arrête d'essayer de mettre la faute sur moi. Mon offre tient toujours.

Elle secoua la tête.

— Non, Julian. Non sur tous les tableaux. Je ne partirai pas, et je ne te laisserai pas *Le Chemin de Rick*.

Sur ce, elle pivota et se dépêcha de sortir. L'après-midi venu, Alanna s'était barricadée derrière plusieurs boucliers télékinésiques et une couche de membres de Monde Meilleur qui lui étaient encore spécialement fidèles. Cela tourna rapidement à la guerre d'usure. Son obstination me força à lui couper les vivres, le contrôle de son environnement et l'accès aux médias. Pendant un moment, elle mit en échec un de ces défis en faisant léviter des vivres par un trou qu'elle avait percé dans ses propres champs de protection. Mais elle ne put pas maintenir durablement cet effort, particulièrement quand j'eus mis toute nourriture hors de sa portée. Alanna était une puissante télékinésiste mais elle ne pouvait pas téléporter des objets à travers la matière solide, sur de grandes distances, comme Rick le faisait. Elle était peut-être capable de faire léviter un petit pain sur trois étages et de le faire rentrer par une fenêtre ouverte mais elle ne pouvait pas bouger une cuisine entière fermée à clé.

Finalement, après deux semaines de ce régime, elle émergea de ses barricades, usée et blême. Sa voix était neutre, presque humble, mais la fureur embrasait ses yeux.

— Tu as gagné, dit-elle.

— Mon offre tient encore, Alanna. Enterrons la hache de guerre et tu peux rester à Monde Meilleur.

— Sous ton contrôle ? Pas question. Rien ne me ferait rester maintenant. Rien.

— Alanna...

— Félicitations, Julian. J'espère que tu es satisfait de toi. Quelle délicatesse de la part de Rick – et de la mienne – de te laisser ce joli jouet pour t'amuser !

— Si telle est ton attitude, je veux que tu aies débarrassé tes affaires personnelles avant la fin de la journée. Et je t'avertis, Alanna. N'essaye plus jamais de publier quoi que ce soit au nom de Rick.

— Tu te souviens de la Déclaration des Droits, Julian ? J'ai bien peur que la liberté d'expression ne dépasse même les lois de ton petit royaume de poche. Maintenant que je ne fais plus partie de Monde Meilleur, je ferai ce que je veux. Considère ceci comme ma démission, immédiatement effective.

Elle tourna vivement sur ses talons. Je dus combattre l'envie de lui courir après, de la supplier de me pardonner, d'oublier tout cela, de rester.

Au lieu de cela, j'ordonnai à la sécurité de lui fournir une escorte, et de l'aider à vider ses affaires des lieux. En fait, je l'avais affamée et ensuite expédiée hors de Monde Meilleur. Étais-je fier de moi ? Non, pas même un tout petit peu.

Si seulement elle avait abdiqué. À dire vrai, après son départ, Alanna et notre relation amour/haine me manquèrent presque. Malgré toutes ses manières irritantes et non coopératives, elle était toujours de ma famille. Et sans elle, les seules personnes à Monde Meilleur qui avaient été proches de Rick étaient Betty et moi. Mais au fil des années, je m'habituai peu à peu à cette étrange solitude. Nous engageâmes un jeune homme brillant nommé Donald Torrance pour diriger les relations publiques. Monde Meilleur persévérerait malgré tout, année après année, soulageant ceux qui souffraient et expérimentant diverses techniques de guérison.

Alanna continuait à administrer le concours artistique annuel. Je n'avais aucun moyen d'empêcher cela sans risquer un énorme tollé public et l'attention des médias qui va de pair.

À mon regret, Alanna ignore mes souhaits et continua de publier plusieurs volumes du *Chemin de Rick*, une critique de la philosophie de Monde Meilleur, et une dramatique trilogie

basée sur la vie de Rick. Finalement, elle avait atteint le succès littéraire dont elle avait toujours rêvé.

Je ne voyais aucun mal au peu de réconfort que son succès devait lui apporter. Bien au contraire : plus elle était appréciée, mieux je me sentais. Cela me permettait d'apaiser ma propre culpabilité en me disant que c'était ainsi que les choses avaient toujours été destinées à être, en fait, que j'avais donné à Alanna la possibilité d'accomplir son véritable destin. Parfois, je le croyais presque.

En partant, Alanna entraîna à sa suite un groupe de dissidents et je supposai qu'elle formerait une version miniature de Monde Meilleur quelque part en Californie. Mais, à ma surprise, Alanna voua tous ses efforts au *Chemin de Rick*. Toute personne désireuse de l'assister était la bienvenue mais si les volontaires étaient à la recherche d'autres activités, alors ils étaient priés de les chercher ailleurs. La plupart de ses supporters revinrent finalement à Monde Meilleur, tête basse et la queue entre les jambes.

Bien qu'elle ait été effectivement bannie du quartier général de Monde Meilleur, Alanna figurait de façon si prééminente dans la légende de Rick que je ne pus jamais nier son existence ni l'écarter complètement. À l'anniversaire de la mort de Rick, Alanna apparaissait toujours, brusquement, mystérieusement, à l'amphithéâtre romain pour déposer une rose blanche sur la tombe de Rick, et elle était toujours chaleureusement acclamée par la foule. Mais notre éloignement était total.

Je détestais ce qu'elle faisait avec *Le Chemin de Rick*, je le déteste encore. Mais le temps a sa façon d'enkyster les vieux tourments jusqu'à ce qu'on puisse vivre avec et, pour la plupart, les ignorer.

Le rythme des saisons me dépassait, entretenant le ronronnement de la machinerie de Monde Meilleur, les communions collectives prévues au programme, le processus de reconstruction de Ville Meilleure, et bientôt l'absence d'Alanna apparut comme presque normale.

J'étais pris dans le flux et le reflux. Quand mes parents moururent, ma mère en premier et mon père trois mois plus tard, je les fis enterrer à côté de Rick, les pleurais, et revins immédiatement à mon travail et à ma recherche.

Le travail sur des cas individuels était particulièrement fascinant : les croyants étaient si confiants que j'avais un accès

immédiat à leur esprit sans passer les semaines – et souvent les mois – que cela demandait habituellement dans une thérapie standard pour gagner suffisamment la confiance du patient afin de créer un lien mental.

Je rencontrais les habituels désordres narcissiques, les terribles récits de maltraitements et de carences affectives, d'inceste, d'alcoolisme et de toxicomanie. De façon surprenante, je vis moins de cas de dépression sévère à Monde Meilleur qu'à l'extérieur : particulièrement si le patient avait été un participant assidu aux communions collectives. Comme je l'avais suspecté, celles-ci avaient un énorme potentiel thérapeutique à long terme pour les non-mutants et j'étais encouragé de voir ma théorie se vérifier devant mes yeux. Je commençai à organiser mes notes pour une monographie que j'espérais publier sur le sujet.

Je vis aussi une variété de patients mutants, et bien que les communions eussent chez eux les mêmes effets positifs que chez les non-mutants, il existait un effet physiologique plus prononcé que je n'avais pas prévu. Le taux de cholestérol baissait, de même que la tension – encore un signe de stress diminué. Chez ces mutants qui participaient régulièrement à nos communions mixtes, je trouvais des signes évidents d'un ralentissement du processus de vieillissement. J'avoue que je n'avais alors aucune explication à cela, et pas plus aujourd'hui.

En clair, les communions collectives mixtes semblaient rallonger la courte espérance de vie mutante d'une manière qui ne se retrouvait pas dans les communions exclusivement mutantes.

J'aurais voulu étudier cela de plus près mais mon attention fut détournée par une série de cas alarmants de psychose hallucinatoire qui commencèrent à envahir notre clinique.

Les gens prétendaient avoir vu Rick marcher dans les rues de Ville Meilleure. Il répondait parfois à leurs saluts d'un geste hébété. Mais ils ne pouvaient pas l'entendre, même quand il était évident qu'il essayait de leur parler.

Au début, j'attribuai cela à trop de joints sur un esprit tout prêt à croire.

— Bien sûr que vous aimeriez voir Rick, disais-je aux malades. Nous aimerions tous le voir.

— Non, docteur Akimura, je l'ai vu debout au milieu de la rue. Je suis allé vers lui, mais quand j'ai essayé de le toucher il a disparu.

Je fis un rapide sondage télépathique et constatai que, manifestement, cet homme croyait qu'il avait vu Rick. Sa foi était inébranlable. Et le spectre ressemblait certainement à mon frère. Mais comment pouvais-je me fier à la mémoire d'un esprit perturbé ?

Les visions continuèrent et la rumeur se mit à se répandre que Rick était revenu d'entre les morts. Je commençai à m'inquiéter. Que se passait-il ? Pourquoi tant de gens avaient-ils la même hallucination ? Je savais que mon frère était mort et je ne croyais pas en un au-delà. Que voyaient ces gens ?

Chaque esprit que je sondais croyait fermement que Rick était revenu. Chaque image que je voyais ressemblait remarquablement à mon frère. Mais c'était impossible. Je refusais de le croire. Même Betty fit une rencontre que je ne pus expliquer. Elle me réveilla en pleine nuit et je notai qu'elle avait l'air transformée, presque aux anges, rayonnante d'excitation.

— Julian, il est vraiment ici ! Je l'ai vu. Oh, Julian, les histoires sont vraies, entièrement vraies !

— Foutaises, Betty. Maîtrisez-vous.

— Non, je vous en prie, Julian, vous devez venir et voir par vous-même.

— Il est deux heures du matin. Vous devriez être au lit.

— Julian, vous ne me croyez pas ?

Je ne voulais pas être cruel mais je n'appréciais pas de gâcher ma nuit de sommeil pour cette stupidité.

— Non. Je suis désolé, mais je ne vous crois pas, Betty. Mon frère est mort et enterré depuis des années. Je suis désolé mais je pense qu'un phénomène d'hystérie collective est en train de se répandre ici. J'en parlerai à la prochaine communion, c'est-à-dire demain à dix heures. Jusque-là, je ne veux pas être dérangé.

Et j'éteignis l'écran avec agacement, me retournai et me rendormis.

Le lendemain, comme d'habitude, il y avait beaucoup de monde à la communion. J'étais en train d'établir le circuit mental quand je vis quelque chose du coin de l'œil : un étrange mouvement sombre au milieu de l'air. Rick.

Mon frère. Incorporel, transparent, mais Rick néanmoins.

La surprise me laissa sans voix. Étais-je en train de perdre l'esprit ? De devenir la proie de cette psychose collective ? La communion était-elle en train de propager cette illusion même sur moi ?

D'autres dans la pièce le virent aussi. Les murmures devinrent des exclamations de stupeur et d'émerveillement : « Il est revenu ! » « Rick nous est revenu ! »

Et puis, alors même que la communion menaçait de se dissoudre en un chahut général, Rick disparut.

Calmez-vous, dis-je à la foule. Nous venons de voir un miracle, une splendide apparition de Rick. Il n'y a aucune raison de s'alarmer.

Mais même ma parole mentale, associée à une onde coercitive, ne parvint pas à faire tenir l'assemblée tranquille et assise. Ils s'échappaient du circuit mental, bondissant et courant le long des allées vers la scène. Dans quelques instants je serais submergé.

Réunissant toutes les forces dont je disposais, je leur lançai l'ordre mental de s'arrêter, de regagner leurs sièges. Au début ils ne réagirent pas. Mais en prenant successivement appui sur les esprits mutants du groupe, j'augmentai mon pouvoir et fis peu à peu reculer la foule.

Nous aimons tous Rick et il nous manque. Je ne peux pas vous dire ce qui vient de se passer mais je veux partager mes sentiments avec vous. Venez. Joignez-vous à moi maintenant.

Nous reformâmes le cercle, partageant notre émerveillement et notre allégresse. J'essayai de ne pas me poser de questions sur ce qui venait d'arriver mais de simplement l'accepter comme une manifestation de foi de la part de ces si nombreux esprits.

Mais ensuite je vis à nouveau Rick, pas très longtemps après.

J'étais seul dans ma chambre, trompant mon insomnie en travaillant sur d'anciens documents vidéo.

Quelque chose de sombre bougea dans un coin, un mouvement d'ombres. Je me dis d'abord que mes yeux étaient fatigués. Que ce n'était rien. Je regardai encore. Mon frère se tenait là, me considérant d'un air ébahi.

— Rick !

En silence, nous nous regardâmes.

Mais ce n'était pas le même homme que j'avais vu à la communion collective. Il paraissait plus jeune, plus proche du souvenir que j'avais de lui quand il conduisait son vélo à réaction à travers les collines fauves de la Californie du Nord, à l'époque des premières manifestations de ses pouvoirs mutants.

Mais comment était-ce possible ? Pourquoi étais-je en train d'avoir différentes visions de mon frère ?

Je tombai presque de mon siège alors que toute la portée du mot « vision » s'imposait à moi. Évidemment. Évidemment. C'était cela.

Rick ne nous rendait pas visite depuis l'au-delà. Il nous rendait plutôt visite depuis le passé, depuis sa vie.

Ce que nous voyions c'étaient des manifestations de Rick faisant son premier saut dans le temps et ayant ses premières visions prophétiques, des années auparavant. Je secouai la tête avec étonnement. Ainsi il avait *effectivement* voyagé dans le temps comme il l'avait prétendu. Certaines de ses visions étaient devenues réalité – avaient été, en fait, de réels voyages dans le futur actuel. De plus, Rick avait dit qu'au cours de ces visions il ne pouvait pas communiquer, ne pouvait pas se connecter avec les gens qu'il voyait. Manifestement, cela aussi avait été vrai. Mais il s'était trompé en pensant qu'il ne pouvait pas être vu ou détecté. Il pouvait l'être, du moins par ceux qui désiraient le voir.

Finalement, les apparitions de Rick en vinrent à être considérées comme des visitations sacrées et des bouquets de roses marquèrent chaque point où une apparition avait eu lieu. Pour moi, elles étaient un rappel des pouvoirs uniques de mon frère – et elles me firent ressentir son absence encore plus

cruellement. Curieusement, j'étais content qu'Alanna ne soit pas là pour le voir. Je lui aurais épargné cela, au moins.

À ma déception vive et amusée, ces visites ne firent qu'alimenter la croyance en constante expansion que Rick avait été vraiment divin. En fait, elles faisaient office d'irrécusable preuve. Je n'y pouvais rien et je suppose que j'ai arrêté de livrer cette bataille particulière après avoir vu le « fantôme » de mon frère de mes propres yeux. Même mort, Rick était imprévisible.

Alors que les communions absorbaient de plus en plus mon attention, je jugeai opportun de déléguer les autres tâches qui me prenaient beaucoup trop d'énergie. Je commençais à me sentir vide, frustré, saisi par un flot d'angoisses avant la création de chaque union mentale. Je rajoutai des communions au programme, engageai du personnel. Rien ne devait plus me détourner des communions.

Je m'intéressai de moins en moins au travail sur les cas individuels, le déléguant en majorité à des subordonnés. J'abandonnai tous les cas qui ne se rattachaient pas directement aux effets des communions. Lentement mais sûrement je construisis ma tour d'ivoire, la meublai, et m'y enfermai.

16

Il me devint bientôt évident que la plupart des véritables croyants constituant le personnel, même s'ils se dévouaient à Monde Meilleur et étaient animés des meilleures intentions, ne possédaient pas les capacités organisationnelles qui font de bons administrateurs. Je dus chercher des professionnels à l'extérieur de notre petit nid : un chef financier, un urbaniste, et un directeur des services thérapeutiques.

La première embauchée fut Ginny Quinlan, une jeune femme intelligente et très carrée née dans le Maryland et dotée à la fois du physique superbe et de l'énergie nerveuse d'un pur-sang. Elle avait un diplôme de Harvard et une expérience étendue des compagnies multinationales. Elle semblait correspondre exactement aux besoins de Monde Meilleur et s'engagea à gérer au mieux les finances de la société.

Ensuite vint Don Torrance, fraîchement sorti d'un poste d'assistant à l'urbanisme à Peoria. Quand son ami le maire perdit son siège aux élections, Don commença à envoyer des CV et l'un d'eux tomba entre mes mains. J'étais depuis longtemps convaincu que Ville Meilleure devait être entretenue par un professionnel : l'incendie qui avait détruit les deux tiers de la ville m'avait prouvé que nous ne dirigeons pas les choses correctement. Don était jeune, impétueux et ambitieux. Je supposai que le temps éroderait certains de ses angles rugueux et l'engageai, le nommant urbaniste de la ville, n'ayant à rendre de comptes qu'à moi.

Barsi nous arriva de la clinique Mayo. C'était une psychologue et thérapeute aux excellentes recommandations. Juste ce dont la clinique de Monde Meilleur avait besoin. Mais je rejetai sa candidature au début. Sa beauté sombre me rappelait trop Star. Cependant, Betty persévéra et me convainquit d'engager Barsi pour superviser la clinique.

Manifestement, elle avait dès le début remarqué la nature dévouée de cette fille et l'avait complètement adoptée.

Et c'est ainsi, par inadvertance, que j'ai aidé à réunir les conditions mêmes par lesquelles, inévitablement, un coup d'État serait fomenté pour me destituer.

Initialement, les présages étaient bons. Ginny rationalisa immédiatement nos opérations financières et notre comptabilité. Elle semblait capable d'abattre le travail d'au moins trois personnes. Pendant ce temps, Barsi se révélait une administratrice dévouée et patiente qui démêlait l'écheveau de la paperasserie, émettait d'intelligents points de vue sur des cas difficiles, et réussit même à m'entraîner à participer à une ou deux procédures thérapeutiques délicates. Elle était douce, intelligente, aimable, et pleine de tact, et elle parvenait à dissimuler complètement ses ambitions pendant qu'elle me charmait lentement et totalement.

Don Torrance demeura une présence discordante mais nécessaire : il était bourré d'énergie et d'idées, et son impétuosité était le prix à payer pour bénéficier de ses talents. Je me répétais que Rick n'avait pas toujours été très facile à vivre. Et en un rien de temps, Don avait réorganisé nos systèmes de secours d'urgence, augmenté nos capacités de pompage d'eau et de production d'énergie, et commencé à dresser des plans d'extension de Ville Meilleure.

Libéré des responsabilités pratiques, je pouvais vouer mon attention aux communions et à mes recherches. C'était la plus satisfaisante des existences. Les fidèles me saluaient chaleureusement dans les couloirs du quartier général de Monde Meilleur, dans les rues, partout où j'allais. Bien sûr, toute cette attention me réjouissait, mais elle m'épuisait et je décidai finalement que j'étais peut-être devenu un peu trop accessible. J'avais espéré maintenir une politique de porte ouverte mais c'était de toute évidence infaisable. Après tout, quel médecin peut supporter que chacun de ses patients passe pour bavarder à chaque fois que cela lui prend ?

Quand Betty, Barsi, et Ginny vinrent m'entretenir de la nécessité pour moi d'avoir ma propre résidence privée, je ne voulus tout d'abord rien entendre. Je détestais la pagaille des

déménagements et j'étais un homme aux habitudes de plus en plus ancrées. Cependant, elles persistent, et j'acceptai à contrecœur leurs plans de construction de ma résidence officielle, remplie de systèmes de sécurité et de passages souterrains secrets menant au quartier général de Monde Meilleur. Sans le savoir, j'aidais à créer la situation idéale pour un renversement de pouvoir : isoler le chef de l'organisation afin que, au moment approprié, il puisse être éliminé sans que cela provoque une terrible pagaille sanguinaire.

Mes nouveaux quartiers étaient vraiment luxueux, quatre étages de pièces élégantes et de vues impressionnantes. Les murs intérieurs étaient blancs, les sols en pin poli à la main, et le mobilier confortable, bas, et totalement discret. Je permis à Betty et Barsi d'ajouter çà et là quelques touches de couleur : de vénérables tissages navajos et des kilims furent éparpillés sur les sols et les murs. Je ne me lassais jamais de leurs canevas irréguliers et de leur épaisse texture. Je gardais une photo encadrée de Star à mon chevet mais à part cela je ne conservais enfermés que quelques objets sentimentaux. Je n'avais pas de temps pour eux.

Mes moments favoris étaient l'aube et le crépuscule, quand le jeu changeant de la lumière sur les montagnes créait un millier d'ambiances et de couleurs. J'aimais m'imaginer que je pouvais voir Star dans le lever du soleil et Rick dans le crépuscule.

Je m'installai joyeusement dans ma nouvelle demeure, appréciant à la fois son intimité et sa beauté spartiate. Rarement, très rarement, je regrettais de n'avoir personne avec qui la partager. Mais mon envie d'avoir une compagne régulière semblait être morte avec Star, et la plus grande partie de mon énergie érotique semblait prise par les comunions collectives : il ne me restait pas grand-chose en réserve. Je suis certain que Barsi aurait été heureuse de venir dans mon lit et que de ne jamais y avoir été invitée fut peut-être pour elle une énigme.

Quand le mari de Betty mourut, elle offrit son ranch à Monde Meilleur comme centre de formation et refuge privé.

Cela me parut être une bonne idée et en retour je lui suggérai de déménager dans une petite maison à Ville Meilleure. Je pensais que la compagnie des collègues, les réunions hebdomadaires, les voyages de groupe et l'ambiance thérapeutique générale seraient une aubaine pour elle et elle s'empressa d'accepter. Presque immédiatement, elle se joignit à une équipe de volontaires qui passaient une partie de chaque mois à aider les communautés des endroits les plus reculés du Nouveau-Mexique.

Ville Meilleure aussi avait changé de dimensions : la nuit, quand je regardais par la fenêtre les lumières dorées de la communauté, j'imaginais que quelqu'un avait dispersé le contenu d'une boîte de bijoux à travers le désert du Nouveau-Mexique.

Je croyais que Ville Meilleure était une société modèle et je le pense encore : elle était remplie d'un pétulant mélange de gens, de tous âges et de toutes races, réunis par la nécessité, l'intérêt commun, et la loi. Nos écoles fournissaient une éducation de premier ordre et nos enfants grandissaient dans l'honnêteté, la vigueur, et l'engagement de faire autant pour les autres que pour eux-mêmes. Les théâtres et les arts florissaient, et le club de jardinage de Ville Meilleure entretenait les parcs publics de la ville aussi bien que les jardins privés de ses membres.

Nous encourageons la participation aux sports collectifs à tout âge, et l'un des événements favoris était le match de baseball entre l'équipe des minimes et celle des seniors de Ville Meilleure.

Les années passaient, non sans controverses et nombreux défis pour Monde Meilleur, mais elles passaient néanmoins. Je ne me rendis pas vraiment compte que tant de temps s'était écoulé jusqu'à ce que Betty meure et que je me réveille vieux et seul le lendemain. Quand je regardai par la fenêtre, je vis les bulldozers progressant dans la zone située au-delà du stade de Ville Meilleure.

Un coup frappé à ma porte perturba mes méditations matinales et je remontai lentement à travers les strates de la conscience jusqu'à ce que je puisse parler.

— Entrez.

La porte s'ouvrit pour révéler un grand gaillard d'employé de Monde Meilleur en combinaison verte, bottes et gros gants. Il avait une longue queue-de-cheval rousse et une barbe fournie et broussailleuse.

— B'jour, docteur Akimura.

— Qui êtes-vous ?

— Mike Barker. Je viens vous aider à déménager.

— Déménager ? De quoi parlez-vous ? Une ombre passa sur le visage cordial.

— Ils m'ont dit que vous étiez prêt à partir. Ne me dites pas qu'ils ont oublié de vous prévenir.

— Qui ça, ils ?

— M. Torrance, et M^{lle} Quinlan.

— Je vois. Eh bien, ils se sont trompés. Je suis désolé. Je ne vais nulle part.

— Mais...

— Je dois retourner à mes méditations.

Je fermai la porte et la verrouillai.

Un moment plus tard, l'écran sonna. Qu'il sonne ! Finalement, il s'arrêta. Quelques minutes plus tard, on refrappait énergiquement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Julian, c'est Ginny. Nous devons parler.

Je regardai la porte avec agacement.

— Ça ne peut pas attendre ?

— Non. Je vous en prie, Julian. Laissez-moi entrer.

J'ouvris et me retrouvai face à Ginny et Barsi.

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

En silence, les deux femmes échangèrent un regard déterminé. Le silence dura jusqu'à ce que je sois sur le point de parler. Mais alors Ginny tourna sa tête vers moi, menton pointé en avant.

— Julian, nous vous devons des excuses. Nous pensions chacune que les autres vous avaient parlé, et il semble que personne ne l'ait fait.

— M'avaient parlé de quoi ?

— Du travail de plomberie : nous avons repéré diverses fuites dans les conduits, sous votre maison, et malheureusement, nous devons casser le sol pour les atteindre. J'ai prévu votre déménagement dans un appartement voisin de celui de Barsi jusqu'à ce que les travaux soient terminés.

— Je n'ai remarqué aucune fuite.

— Cependant, les conduits doivent être réparés.

— Mais je ne veux pas déménager.

Elles échangèrent des regards nerveux. Je commençai à suspecter que quelque chose de particulier était en train de se passer.

— Allons, Julian, dit rapidement Barsi. Vous savez que vous devez réserver toute votre énergie pour les communions. Et pour donner votre enseignement à ceux parmi nous que vous avez choisis pour perpétuer la tradition. Vous ne pouvez pas être au mieux de votre forme si vous devez grimper par-dessus des ouvriers et des outils. Pensez au désordre et au bruit.

Elle sourit, mais au lieu de mon habituelle réaction attendrie je sentis le bout de mes pieds se glacer.

— J'étais justement en train de dire à Ginny quelle bonne idée c'était que vous reveniez vivre dans Monde Meilleur, dans l'appartement de plain-pied voisin du mien. (Ses yeux noirs brillaient d'une indubitable invite, mais je n'étais pas preneur.) Il me tarde que nous soyons voisins pour que nous puissions travailler plus étroitement.

Plus étroitement, en effet. Je me forçai à m'extirper des agréables rêveries que ses insinuations séductrices évoquaient. J'étais un vieux monsieur plein de bonté et pas très malin – du moins devais-je les en convaincre assez longtemps pour déjouer cette évidente tentative de me placer sous leur surveillance. Une fois qu'elles m'auraient là-bas, j'étais certain qu'elles ne me permettraient plus jamais de retourner à mon propre logement.

— Pourquoi voudrais-je déménager ? dis-je. Je suis très bien ici. En fait, j'ai enfin aménagé mes pièces exactement comme j'avais toujours voulu qu'elles soient.

Un autre échange de regards, cette fois amusés et presque condescendants. Les choses étaient pires que je ne l'avais pensé. Bien pires.

— Nous sommes heureuses de l'apprendre, dit Ginny. Mais pour l'instant il faut que vous partiez. Nous essayerons de régler ça le plus vite possible. C'est seulement temporaire, vous comprenez ?

— Oh, je comprends tout à fait.

Pendant un moment, personne ne parla. Barsi et Ginny se regardèrent et détournèrent hâtivement les yeux de moi.

— Bien, conclut Ginny.

Nous échangeâmes des sourires et des hochements de tête, mais personne n'était dupe. Du travail de plomberie, ben voyons ! Elles auraient aussi bien pu annoncer leurs intentions : le coup d'État se préparait et je semblais impuissant à l'empêcher.

C'était la réalité. À cet endroit-là, à ce moment-là la bataille venait de m'être imposée. Je devais brusquement lutter de toutes mes forces pour conserver l'édifice que Rick et moi – et Alanna et Betty – avions construit.

J'essayai de ne pas paniquer tandis que je cherchais un moyen de garder le contrôle. Ce n'était pas une tâche qui m'attirait, ni que j'estimais vraiment à ma portée. Mais je ne pouvais pas permettre que Monde Meilleur tombe entre les mains d'étrangers. Pas tant que je vivrais. C'était une vocation, pas un travail, et je combattrais quiconque voudrait l'utiliser à des fins lucratives aux dépens du soulagement des nécessiteux.

Quand Barsi appela pour fixer de nouveau une date pour mon déménagement dans la location qu'ils avaient choisie, je prétextai une indisposition, une crise de foie. Cela marcherait, temporairement. Mais je ne pourrais pas me défilér longtemps.

— Êtes-vous vraiment malade ? demanda Barsi. À l'écran, ses yeux noirs brillaient d'inquiétude et de suspicion. Malgré mon péril et la tension entre nous, je ressentis le bref et léger frisson d'une curieuse émotion inhabituelle – amour ? désir ? – mais je la repoussai. À mon sens, l'attirance que j'éprouvais pour Barsi était due à sa légère ressemblance avec ma Star perdue et regrettée. Quelle que fût cette émotion, je ne m'y fiais pas et je n'avais certainement pas l'intention de la prendre en compte maintenant.

— Je suis juste fatigué, dis-je. Un petit peu étourdi.

Ses yeux s'agrandirent.

— Je peux vous envoyer tout de suite des guérisseurs.

— Non, non, mon amie.

Son inquiétude paraissait sincère. Douce, jolie Barsi. Elle pensait probablement avoir mes meilleurs intérêts à cœur, même si elle conspirait contre moi.

— Je suis sûr qu'un peu de repos suffira, dis-je. Un peu d'air marin. Je vais aller à notre maison de repos de Mendocino. Une bonne vieille cure mutante me remettra en forme en un rien de temps.

Elle parut consternée.

— Mais une communication collective est programmée pour dans quatre jours. Je ne vois pas comment vous pouvez partir.

Oui, c'était exact, ils avaient encore besoin de moi pour les communions – au moins jusqu'à ce que mes apprentis aient terminé leur formation. Je n'étais pas si inutile que cela. Mais Barsi n'osait pas m'ordonner de rester sous sa minutieuse et dévouée surveillance. Pas encore.

— Je serai de retour à ce moment-là, dis-je. Et de cette façon vous pourrez faire ces maudites réparations de plomberie sans rien avoir à déménager. Maintenant, y a-t-il quelque chose d'urgent ou d'important que je doive savoir avant de partir ?

— Non, rien.

C'était une piètre menteuse, ce dont je lui fus reconnaissant. Ainsi, je savais que leurs plans pour me destituer avaient été mis en route, à plein régime. La cure me donnait un délai. Est-ce que j'agissais intelligemment ? Partir quand ils renforçaient leur position pouvait être une mauvaise manœuvre, stratégiquement. Mais si je ne partais pas maintenant, je pourrais en être empêché plus tard. Je visualisais trop bien le scénario dans lequel je serais retenu à Monde Meilleur en résidence surveillée, leur sage captif, attaché aux communions collectives mais autrement mis au secret.

Non, mon seul espoir était dans ce départ et que durant ma brève absence je puisse recruter l'aide dont j'avais si désespérément besoin.

La forêt de Mendocino était telle que je me la rappelais, sombre et humide avec un brouillard gris, l'odeur du bois mouillé emplissant lourdement l'air froid de l'après-midi.

Je me tenais devant l'imposante maison de séquoia, inondé par une avalanche de souvenirs. Je n'avais pas pensé que la vue de cet endroit me toucherait si fortement. Mais il était si familier, chaque tournant, chaque courbe sinueuse de son architecture particulière, même après tout ce temps, m'évoquait tant de souvenirs. Je pouvais voir mon père, ma mère, même ma grand-mère, morte depuis longtemps. Sue Li, là, devant moi. Je me rappelais les airs des chansons, les sons des rires, et aussi ceux des pleurs.

Je pressai le bouton du portail d'entrée.

— Alanna, dis-je, c'est moi, Julian. Laisse-moi entrer. S'il te plaît, ouvre la porte.

Il n'y eut pas de réponse. Était-elle en voyage ? Je fis un sondage télépathique : non, elle était là. Je pouvais capter ses furieuses émanations mentales.

— Allez, Alanna. N'essaye pas de te cacher. Je sais que tu es ici.

— Va-t'en, Julian. Je ne t'ai pas demandé de venir.

Je cognai au portail.

— Bon sang, il faut que je te parle ! Tout de suite.

En réponse, elle me balança une onde télékinésique qui, malgré mes tentatives pour résister, me propulsa une bonne dizaine de mètres en arrière vers mon glisseur.

Oui, j'avais menti à Barsi par nécessité. Je n'avais jamais eu l'intention d'aller à Dream Haven. Mais si Barsi avait su que j'allais me mettre à genoux devant Alanna, elle aurait trouvé un moyen de m'en empêcher.

Je pressai en vain le bouton à plusieurs reprises. Alanna était bien barricadée entre ses murs. De toute évidence, elle avait l'intention de me laisser dehors.

Le vent se leva et je commençai à me sentir fatigué et à avoir froid. Rôder dans les bois humides était bon pour les jeunes. D'une façon ou d'une autre, je devais entrer dans cette maison. J'utilisai la parole mentale. *Alanna, s'il te plaît.*

Pas de réponse. Et à cette distance je ne pouvais pas la forcer. C'était une véritable impasse. Mais je l'avais prévu.

Je regrettai brièvement de ne pas être né télékinésiste au lieu de télépathe. Cela m'aurait sans aucun doute rendu la tâche diablement plus facile. Je tâtai la poche de mon manteau : le désagrégeur sonique était toujours là, dans sa brillante boîte noire. *Alanna, ne m'oblige pas à entrer de force.* Maintenant, je pouvais complètement entendre ses pensées. Elle paraissait calme, même un peu suffisante.

J'appelle la police, Julian. Imagine les gros titres quand la presse apprendra que le chef de Monde Meilleur a été arrêté pour tentative de violation de domicile. Oh, l'immonde salope !

Ma main se referma sur le désagrégeur et, avant que j'y aie vraiment pensé, le cran de sécurité était libéré et je pointais l'appareil vers la fermeture du portail. L'appareil grésilla brièvement et le verrou vola en éclats. Je dépassai le portail et montai rapidement l'allée d'ardoises menant à la porte d'entrée. Le désagrégeur grésilla à nouveau et j'entendis le bruit du métal en train d'être broyé dans son boîtier. Je l'éteignis et le remis dans ma poche. La porte céda facilement et je me retrouvai à l'intérieur.

Le hall d'entrée était lambrissé de panneaux de bois allant de l'ivoire à l'acajou le plus sombre. Le vieux lapis lavande avait été remplacé par un tapis vert émeraude, et Alanna avait fait transformer l'ancien porche en une serre aux parois de verre. Je vis des plantes exotiques aux larges floraisons pourpres pendant des chevrons et longeant les épaisses baies vitrées. Autrement, la maison était telle que je me la rappelais quand Narlydda et Skerry y vivaient, voilà longtemps. C'était encore la maison de Narlydda, et cela le serait toujours, en ce qui me concernait. Comme c'était étrange qu'Alanna ait choisi de vivre ici. Le thérapeute en moi médita brièvement les implications psychologiques, mais ensuite je haussai simplement les épaules devant l'infinie complexité du cœur et de l'âme humains.

Le rez-de-chaussée était obscur, seulement éclairé par la lumière du ciel. Il y avait un escalier tapissé devant moi et je le montai lentement, sentant un pincement d'arthrite dans mon genou droit.

Alanna m'attendait au centre de l'ancien atelier de Narlydda. Elle était assise là, souveraine, dans un fauteuil à oreilles. Son visage était serein mais ses yeux dorés étincelaient de colère.

— Je croyais avoir été claire la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. Je ne veux pas te voir.

— Mais j'ai besoin de ton aide.

— Tes problèmes ne m'intéressent pas, Julian. Je présume que tu payeras les réparations du portail et de la porte ?

— Oui, oui, bien sûr.

— Bien. Alors je suggère que tu t'en ailles avant que la police n'arrive...

— Attends. S'il te plaît, écoute-moi. Accorde-moi au moins cinq minutes. C'est tout ce que je demande.

— Je ne vois pas d'où te vient le droit de me demander quoi que ce soit, Julian. Tu entres par effraction dans ma maison et maintenant tu t'attends à ce que je t'écoute sagement ? As-tu perdu l'esprit ?

Elle se leva, fine silhouette majestueuse vêtue de noir avec une longue boucle d'argent pendant comme un glaçon articulé de son oreille gauche.

— Alanna, je refuse de croire que tu te moques de Monde Meilleur.

Je désignai le mur, l'élégant porte-chapeaux aux formes déliées taillé dans du bois marron poli. Il était vide, à part un vieux chapeau cabossé de cow-boy. Le chapeau de Rick. Durant toute cette période d'exil, Alanna l'avait gardé.

Elle le regarda, rougit légèrement, mais ne dit rien. Tandis que nos regards s'accrochaient, j'entendis des sirènes au loin, devenant de plus en plus fortes, se rapprochant.

— Alanna, si ce n'est pas pour moi, alors pour Rick.

Le crissement des glisseurs freinant brusquement transperça l'air. Des bruits de pas crissant sur le gravier, puis sur la pierre. Des pas lourds dans les escaliers. Un instant plus tard, la pièce était remplie de policiers.

— Ne bougez pas, fit un agent blond à la carrure imposante. (Il posa la main sur l'étui de son pistolet laser.) Vous avez

signalé qu'un rôdeur avait tenté de s'introduire chez vous, m'dam ?

— C'est exact, dit Alanna. Et il était temps que vous arriviez. Qui sait ce qu'il aurait pu faire ?

— Allons-y, reprit le flic en me pointant du menton. Nous vous lirons vos droits sur le chemin du poste.

Deux des agents me cernèrent.

— Alanna, ne fais pas ça.

— Tu n'aurais jamais dû venir.

Mes mains furent violemment ramenées derrière mon dos et je sentis la froide morsure du métal tandis qu'on m'attachait les menottes aux poignets. Ils m'entraînèrent sans ménagement vers la sortie. J'envoyai une image désespérée à Alanna : celle d'un parc d'attractions où un acteur déguisé en Rick faisait des cabrioles et se pavanait comme un chimpanzé dressé devant des touristes béats, pendant que des marchands de souvenirs vendaient à la criée des masques d'Alanna et de moi.

C'est ça que tu verras. C'est ce qu'ils feront de Monde Meilleur. Ils nous ridiculiseront, Alanna. Ils détruiront l'héritage de Rick et déformeront son idéal. Veux-tu vraiment ça ?

Je vis à l'expression douloureuse de son visage que j'avais enfin touché un terrain souple. J'appuyai encore.

Une parodie. Voilà ce qu'ils feront de ton amour pour Rick. Ils vendront des petits cœurs avec des holophotos de toi et de mon frère dedans, vous embrassant. C'est ça que tu veux ? Devenir une exhibition dans un parc d'attractions dont les bureaucrates feront payer l'entrée et où les étrangers viendront regarder et montrer du doigt ? Réfléchis bien, Alanna. C'est ta dernière chance. Ils commencent déjà à raser le terrain pour ça. J'ai vu les bulldozers...

— Attendez, dit brusquement Alanna. Messieurs les agents, attendez, j'ai changé d'avis. Ne l'emmenez pas.

Le flic la regarda avec surprise.

— Relâchez-le, dit Alanna. Ça va. Je ne veux pas créer d'histoires.

— Sauf votre respect, m'dame, nous avons vu de considérables dégâts sur votre portail et votre porte. Êtes-vous

sûre de ne pas commettre une erreur ? Si cet homme est armé et dangereux...

— Je vous dis que c'est un malentendu, insista-t-elle. Je ne veux pas porter plainte. C'est une affaire de famille.

— Vous êtes certaine ?

— Oui. Oui, tout à fait.

Le flic lui lança un regard acide.

— Problèmes privés. Rien que je déteste plus. Rien de plus dangereux pour la police. (Il haussa les épaules.) Allons-y.

Ils détachèrent mes menottes et disparurent par l'escalier. Une minute plus tard j'entendis les glisseurs faire demi-tour et partir.

Dans le silence nouvellement revenu, Alanna eut du mal à affronter mon regard. Elle retomba dans son fauteuil, tête détournée.

— Très bien, fit-elle d'une voix rauque. Raconte-moi ton histoire.

— Alanna, dis-je. Je suis venu parce que je suis désespéré. Ginny Quinlan, la directrice financière, et Don Torrance, l'urbaniste, veulent m'évincer.

— Quoi ?

— C'est un coup d'État. Je t'avais déjà dit qu'ils manigançaient quelque chose. Et c'est en train d'arriver. Si tu ne m'aides pas à les stopper, je n'ai personne d'autre vers qui me tourner. (Je pensais que cela la réjouirait et, en effet, un petit sourire de triomphe éclaira momentanément son visage. J'étais tout prêt à lui concéder cela.) Tu dois m'aider, Alanna.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Je sais que tu m'en veux de la façon dont je t'ai traitée. Et j'avais tort, d'accord ? Je le sais maintenant. Je suis désolé. Est-ce que ça aiderait si je me mettais à genoux ?

Alanna sourit ouvertement et ironiquement.

— Julian, tu peux même marcher sur la tête si ça te fait plaisir. C'est trop tard. Comment pourrions-nous maintenant parvenir à une quelconque forme de compréhension ?

— Pourquoi as-tu laissé les flics me relâcher ?

— Parce que tu m'effrayais, avec tes trucs télépathiques.

— Foutaises. Tu m’as sauvé parce que tu savais que ce que je te montrais était la vérité, et que tu ne pouvais pas le supporter. Malgré ce que tu me dis, tu es toujours concernée, Alanna. Je sais que tu ne veux pas que Monde Meilleur soit démembré par une bande de pillards et de comptables associés.

— Tu vis dans un fantasme, Julian. Monde Meilleur devrait être fermé.

— Quoi ? (Je n’arrivais pas à en croire mes oreilles.) Comment peux-tu dire ça ? À une époque tu t’es battue comme une diablesse pour continuer à faire partie de Monde Meilleur.

— Oui, mais j’étais dans l’erreur – jeune et stupide. (Elle fit un geste de rejet.) Quand j’ai compris ça, j’ai abandonné.

— Si tu abandonnes, alors pourquoi le chapeau de Rick est-il toujours suspendu à ton mur ?

— Accorde quelques sentiments à une vieille dame, Julian. Je ne suis pas totalement de pierre, tu sais.

— Non ? (Je me tendis vers elle, implorant.) Alors prouve-le. Aide-moi à sauver Monde Meilleur.

— Monde Meilleur a été une déformation des valeurs mutantes, des pouvoirs mutants, et une source de discorde sociale pour des générations. Plus tôt il s’effondrera, mieux ce sera.

Je laissai tomber mes mains. Sa suffisance me rendait furieux. Pourquoi ne lui avais-je pas brûlé quelques zones du cerveau à l’époque ? Si j’avais commencé par la garder sous mon contrôle, peut-être n’aurais-je pas eu à en passer par là aujourd’hui. Mais non, je devais rester calme, ne pas laisser libre cours à mon désir de lui faire ravalier ses mots, de la punir pour sa trahison.

— Qu’est-ce qu’on ressent, Julian ? dit-elle, souriant comme une sorcière. La chaussure est finalement à ton pied. Elle te plaît ? Comment es-tu dedans ?

— Tu es folle. La rancœur t’a empoisonnée.

— Écoute, Julian, je t’ai sauvé de la police, mais si tu ne pars pas de ton plein gré tout de suite, je te jette dehors. Tête la première.

— Tu n’es pas sérieuse. S’il te plaît, attends.

Je luttais furieusement contre moi-même, essayant de trouver l'argument qui gagnerait sa confiance, la déstabiliserait en quelque sorte. Je savais qu'elle se sentait concernée. Je ne la croyais pas une minute quand elle disait vouloir la destruction de Monde Meilleur. Mais qu'aurait fait Rick ? Qu'aurait-il dit ? Sa voix était si faible dans ma mémoire. Je ne savais pas.

— Tu dois m'écouter, dis-je. S'il te plaît.

— J'en ai déjà assez entendu et tout ce que je vois, c'est un vieil homme effrayé de perdre son pouvoir et son prestige. Pourquoi ne baisses-tu pas tout simplement les bras, Julian ? Pourquoi ne pas te soumettre à l'inévitable ? Te retirer et écrire tes mémoires ?

— C'est ta solution. Tu nous as tourné le dos quand tu n'as plus pu n'en faire qu'à ta tête. Peut-être était-ce toi qui courais après la gloire, Alanna. Tu essayais de fuir l'ombre de ta mère.

— Ne sois pas idiot. Quelle psychologie de bas étage, Julian. J'attendais mieux de toi.

— Je suis désolé. Je ne suis pas au mieux de ma forme en ce moment.

— C'est ton Église, reprit-elle. Tu la voulais comme ça. Répare-la toi-même ou perds-la.

De frustration, j'abattis ma main sur le mur.

— Ce n'est pas *mon* Église. C'est celle de Rick. Et c'est la tienne. Et la mienne. Elle est à tous ceux qui en ont besoin – mutants, non-mutants. Tout le monde. Tu ne peux pas me berner, Alanna. Je ne veux pas croire que tu t'en moques.

— Espionnage télépathique, Julian ?

— Je n'ai pas besoin de la télépathie. Juste d'une certaine connaissance de la nature du cœur humain. As-tu si complètement enterré Rick que tu ne te soucies plus de ce qu'il advient de sa mémoire ?

— Il était dangereux. Une anomalie.

— Oui, bien sûr qu'il l'était. Mais nous l'aimions, non ? Non, Alanna ? Pour quelle autre raison serions-nous ce que nous sommes, deux solitaires au début de notre vieillesse, jamais mariés, jamais liés avec quiconque d'autre ?

— J'ai été trop occupée.

— Tu n’as pas été trop occupée. Et moi non plus. C’est parce que Rick a pris tout ce que nous avions d’amour à donner et l’a modelé en quelque chose d’autre. Il *nous* a modelés en quelque chose d’autre. Quelque chose de sauvage et d’inattendu que personne ne pouvait prévoir. Quelque chose qui profite aux mutants et aux non-mutants, qui les unit et les nourrit. N’est-ce pas ce vers quoi nous nous sommes efforcés d’aller depuis le premier rassemblement du Conseil Mutant ? Depuis la première page du Livre jusqu’à la dernière ?

Alanna ouvrait la bouche pour exprimer son désaccord mais je la submergeai de mon flot de paroles.

— Rick nous a donné quelque chose de merveilleux, quelque chose de magique, et nous a laissés ici pour en prendre soin, ce que j’ai essayé de continuer de mon mieux toute ma vie. J’ai juste fait ce qui paraissait évident et naturel, essayant de chevaucher un raz-de-marée, de le diriger autant que possible. Je ne suis pas assoiffé de pouvoir, quoi que tu en penses. Je t’en prie, Alanna, ne me tourne pas le dos. Pas maintenant. J’ai besoin de toi. Rick a besoin de toi. Et tous ceux qui croient en Monde Meilleur. Ne le laisse pas devenir une institution monolithique plus concernée par les profits et les programmes privés – un autre culte cynique dépouillant ses malheureux membres de leurs économies.

J’avais passé mes nerfs sur ce discours. Mais Alanna, semblait-il, était encore plus remontée.

Elle se leva, ses yeux étincelant de colère.

— Maintenant que tu es faible et vieux, tu as besoin de moi. Mais tu m’as chassée, avant.

— Parce que je désapprouvais ce que tu faisais avec *Le Chemin de Rick*. Parce que je craignais ce que tu projetais de faire. Ce qui ne rimait à rien, puisque tu as quand même publié ce qui te plaisait. Tu as eu ce que tu voulais, Alanna. Un éclair de réelle fureur durcit ses traits.

— Pas ce que *je* voulais. Je n’ai été qu’une gardienne, Julian. D’abord pour ma mère et sa réputation, et ensuite pour Rick et ses paroles. J’ai passé ma vie entière à circuler dans le musée de quelqu’un d’autre en dépoussiérant les vitrines. Quand je mourrai ils m’empailleront probablement et me mettront avec

le reste des reliques. (Elle s'arrêta et sa colère semblait avoir un peu diminué.) Après tout, un musée c'est une église pour l'art. Et Monde Meilleur est un musée pour Rick.

— C'est ta façon de voir, dis-je. Et c'est ce qui a causé le problème entre nous, à l'origine. Je voyais son potentiel plus large, beaucoup plus large : un organisme actif de guérison. C'est pour cette raison que je me bats si fort aujourd'hui.

— C'est très bien, Julian, noble même. Mais Rick, dans tout ça ? Ne penses-tu pas, plus que quiconque, devoir quelque chose à Rick ?

— Bien sûr. Je l'aimais. Mais je ne sacrifierai pas les aspects actuels de Monde Meilleur dans le but de transformer l'endroit en une chose morte, momifiée, honorant son nom. Ou en un centre de loisirs.

— Honneur doit lui être rendu, dit-elle avec obstination.

— Et il l'est. Dieu en est témoin. À chaque fois que nous guérissons quelqu'un, nous le faisons au nom de Rick. Mais dis-moi, Alanna, si tu ne t'intéresses plus à Monde Meilleur, pourquoi es-tu rentrée ici, recluse dans la maison de ta mère ? Tu possèdes une confortable indépendance financière depuis que Narlydda est morte. Tu aurais pu aller écrire de la poésie aux Bahamas ou en station orbitale de Mars. Alors qu'est-ce qui te retient ici ?

— Ne sois pas idiot. Crois-tu que je ne serais pas partie si je l'avais pu ? Mais il ne me laissera jamais partir, Julian. Où que je sois et quoi que je fasse.

Elle serra misérablement ses bras contre elle dans une rare manifestation de désespoir.

— Alors je présume que nous sommes tous les deux piégés, dis-je. (Pendant un moment, nous nous regardâmes, dans une muette connaissance de la vérité.) Oh, pourquoi ne m'aides-tu pas si tu aimes encore mon frère ?

— À cause de ce qu'il a fait ! s'écria-t-elle. Parce qu'il a tué mon père ! Parce que Monde Meilleur était fondé sur cet acte, sur la culpabilité de Rick. Il a toujours été teinté de ça. Et il ne mérite pas de survivre.

Je la regardai avec étonnement.

— Tu n'as pas toujours ressenti ça.

— Je le sais. Ça m’a pris des années, tant d’années, pour comprendre ce que je ressentais vraiment. J’aimais Rick. Mais j’aimais aussi mon père. C’était un homme merveilleux.

Et avec ces mots, elle me donna la clé que je recherchais. De son propre chef, un souvenir me vint d’une réunion d’un Conseil Mutant à laquelle j’avais assisté quand j’étais encore étudiant.

Un pompeux orateur avait monopolisé la parole et, alternativement, les gens se plaignaient à voix basse, s’endormaient, ou quittaient carrément la réunion. Juste au moment où j’envisageais de partir moi aussi, le podium en face de l’orateur se mit à aboyer et à gémir. Il sembla se dresser et se poursuivre lui-même, comme un chien qui court après sa queue. Puis il commença à poursuivre l’orateur tout autour de la salle.

Pris de panique, il tourna les talons et disparut. Bien que le Gardien du Livre ait réprimandé Skerry, nous l’applaudîmes tous joyeusement et le félicitâmes de nous avoir libérés du discours de l’orateur. Seul Skerry avait eu le cran de passer à l’action. Il était téméraire et imprévisible mais, bien qu’il s’en défendît, il avait toujours agi pour le bien commun. Il était un rebelle, un incorrigible, un pont entre l’ancienne génération mutante pleine de crainte et celle qui allait suivre, plus audacieuse, plus confiante, plus irrévérencieuse.

Un pont. Oui, c’était cela. Une connexion, enjambant le temps, les vies, les époques.

Silencieusement, je m’unis mentalement à ma demi-sœur et lui montrai mon souvenir. Ses yeux brillèrent d’amusement et d’affection.

Puis je l’emmenai faire une brève visite de l’histoire mutante récente, commençant par les révoltes de 1990, l’élection d’Eleanor Jacobsen au Sénat et son assassinat, la montée du faux super-mutant Ashman et sa chute, grâce aux parents d’Alanna et aux miens. Le développement de Rick de mutant infirme au mutant hyperpuissant qu’il était devenu.

Et en prime, je lui montrai les différentes personnes sans scrupules, mutantes ou non, qui auraient utilisé les pouvoirs mutants pour leurs propres intérêts égoïstes s’ils l’avaient pu : Stephen Jeffers, Tavia Emory, Ethan Hawkins, et

maintenant la troïka qui menaçait de me destituer et de prendre possession de Monde Meilleur.

Est-ce que tu vois, Alanna ? Est-ce que tu vois ?

Tout ce que je vois, c'est ma propre culpabilité, le rôle que j'ai joué dans la mort de mon père.

Son esprit était embrasé par cet horrible moment dans le pavillon orbital d'Ethan Hawkins. Alanna et moi regardions, impuissants, tandis que Skerry et Rick se battaient à mort. Rick était déchaîné alors, presque rendu fou par sa métamorphose, sans scrupules et incontrôlable.

Ma faute. Ne vois-tu pas ? C'était ma faute s'ils se battaient. Ma faute que mon père meure.

Alors, Alanna, pour gérer ta propre culpabilité d'aimer le meurtrier de ton père, tu veux nier tout le bien que Rick a fait ? Le laisser disparaître ? Ça disparaîtra, tu sais.

Mais c'était entièrement ma faute...

Peut-être. Mais ne vois-tu pas le bien que tu as fait ?

Elle m'adressa un regard dérouté, sceptique.

Ne comprends-tu pas que la mort de Skerry était un sacrifice nécessaire ? Non, ne t'en va pas. Écoute-moi. La mort de ton père a sauvé la vie de Rick.

Maintenant, tu te moques de moi !

Pas du tout. Je suis convaincu que si Skerry avait vécu, Rick serait devenu un voleur et un vaurien, pas meilleur que Stephen Jeffers et ceux de cet acabit. Probablement bien bien pire, vu ses extraordinaires pouvoirs.

Un voleur ? Rick ?

Absolument. Il était sur le point de prendre possession de l'organisation d'Ethan Hawkins, tu ne te rappelles pas ? Mais la mort de Skerry a stoppé tout ça. D'une curieuse façon, elle l'a rédimé. En fait, c'était un élément essentiel pour le salut de Rick.

Maintenant, je ne te comprends vraiment pas.

Ça a sauvé Rick en le propulsant dans quelque chose de plus grand et de meilleur qu'il n'était. En quelqu'un qui s'inquiétait des autres et pouvait utiliser ses pouvoirs supérieurs pour les aider. Il se sentait coupable et misérable et il voulait de tout son cœur expier. Alors il s'est tendu vers

l'extérieur. C'était la seule chose qu'il pouvait faire. La meilleure chose.

Il y avait des larmes dans les yeux d'Alanna.

J'aimerais croire ça.

— Tu le dois, dis-je. Allons, Alanna. Ne comprends-tu pas ? Après la clandestinité, l'apprentissage et les projets. Les charlatans et les échecs. Les mutants ont attendu pendant si longtemps. Et finalement, un jour, le super-mutant est venu.

— Rick.

— Oui, Rick. Et il était tout ce qu'ils avaient imaginé, et plus. Mais indompté, sauvage et incontrôlable. Il ne leur aurait pas donné un clou – leur aurait fait un bras d'honneur en leur disant d'aller se faire foutre. Il semblait déterminé à utiliser ses pouvoirs pour ses propres plaisirs égoïstes. Mais ensuite, le seul homme qui aurait pu forcer son respect – son père biologique – l'affronta, et fut tué dans la lutte.

— À cause de moi, dit amèrement Alanna. Il voulait me protéger de Rick. La mort de papa était ma faute.

— Mais sa mort a détourné Rick de la voie autodestructrice et illégale, vers sa vraie destinée. Ne comprends-tu pas, Alanna ? La mort de Skerry a permis à Rick de devenir le pont. Le pont entre les mutants et les non-mutants.

— Mais ma culpabilité...

— Elle devrait être tempérée par de la gratitude envers toi-même.

— Gratitude ?

— Tu as aidé à sauver Rick, à racheter sa vie, à transformer son œuvre. Tu étais l'un des constructeurs du pont. Et j'en étais un autre.

J'avais envie de rire maintenant. Tout était si clair. J'avais cru tout du long que j'œuvrais contre mon frère, luttant pour remodeler ce qu'il nous avait laissé. Mais je n'avais fait que travailler *avec* lui. Chaque jour.

Alanna me regardait, lèvres tremblantes, yeux grands ouverts.

— Ensemble, dis-je. Ensemble, *nous* avons fait de Monde Meilleur le véritable lien entre les mutants et les non-mutants. Nous avons construit le chemin reliant la souffrance

du genre humain et la douleur, la solitude et la culpabilité, les différences et la peur. Plus que ça, nous avons appris aux mutants et aux non-mutants qu'ils avaient besoin les uns des autres. Par la communion collective, nous avons prouvé qu'ensemble nous sommes plus forts et meilleurs que séparés et envahis de peur. Je suis convaincu que d'exceptionnels bienfaits psychologiques et physiologiques peuvent découler des communions collectives mixtes. Elles doivent continuer, et je dois enseigner à d'autres comment les diriger. Et c'est pourquoi nous devons préserver Monde Meilleur, le maintenir, et le contrôler. Tu comprends sûrement ça maintenant. Ce n'est pas pour moi, pour mon propre désir de pouvoir. C'est pour nous tous. Pour le bien de la race humaine, mutants et non-mutants réunis.

— Mais...

— Pas de mais. Nous avons trouvé le lien entre nous et si nous ne le préservons pas personne d'autre ne le fera.

— Oui, admit-elle lentement, la voix lourde d'émotion. (Des larmes inondaient son visage.) Je vois. Je comprends, Julian. Je comprends vraiment...

La fine silhouette d'Alanna tremblait tandis qu'elle pleurait. Mes yeux étaient aussi remplis de larmes, des larmes qui m'aveuglaient presque alors que je me rapprochais d'elle pour lui offrir le seul réconfort que je connaissais : l'étreinte de son plus proche parent encore vivant. Pendant un long moment, silencieux, nous restâmes dans les bras l'un de l'autre, sanglotant de soulagement et de regret.

— Pardonne-moi, dis-je. J'ai eu tort de te chasser. J'ai été cruel et brutal. Pendant tout ce temps j'avais besoin de toi et je ne le savais pas. Je pensais que nos buts nous entraîneraient à l'affrontement. Mais il y a de la place pour toutes sortes de croyances dans Monde Meilleur. J'aurais dû savoir ça. Je le sais maintenant.

Alanna était légère dans mes bras. Un oiseau aurait pesé plus lourd. Et pourtant je fus subitement convaincu qu'ensemble, tous les deux, nous pourrions écraser tous les dangers – quiconque menacerait Monde Meilleur, ou l'héritage de Rick.

En la tenant contre moi, j'éprouvais une fabuleuse sensation de complétude et j'eus soudain la vision de tous ceux qui nous avaient précédés, nos parents et grands-parents, nos tantes et oncles, et leurs grands-parents, et les leurs avant eux. Chaque visage était souriant, chaque œil brillait de bonheur et d'approbation. Et devant le groupe se tenaient Skerry et Rick, rayonnants de fierté.

J'étais impatient de partir mais Alanna insista pour qu'un roboréparateur s'occupe de sa porte d'entrée et je ne pouvais vraiment pas l'en blâmer. Heureusement, la réparation fut terminée en une demi-heure. Nous nous dépêchâmes de rejoindre mon glisseur. Le soleil était bas dans le ciel, projetant de longues ombres entre les imposants séquoias.

J'étais au milieu de la route quand une soudaine lumière éblouissante surgit de nulle part et m'aveugla. Je pouvais entendre le bruit d'un glisseur se rapprocher de plus en plus.

— Julian, déporte-toi !

Des couleurs dansaient devant mes yeux mais je ne pouvais toujours pas voir. Le glisseur fonçait vers moi, de plus en plus vite, moteur grondant.

Brusquement, il y eut un frottement de pneus dérapant sur la chaussée, un crissement de freins, et puis un affreux bruit sourd suivi d'un terrible fracas dans le lointain. Et puis le silence.

— Mon Dieu ! haleta Alanna. Ça va ?

— Je crois. (Je secouai la tête et des points rouges dansèrent sous mes paupières. Lentement, ma vision s'éclaircit jusqu'à ce que je puisse voir le visage abattu de ma sœur.) Que s'est-il passé ?

— Ce glisseur a surgi sur la route et fonçait droit sur toi. (Elle me regardait, pâle et tremblante.) J'ai utilisé la télékinésie pour le détourner mais j'ai dû y aller un peu fort. Il est passé par-dessus la falaise.

— Tu ne l'as pas fait exprès, dis-je. C'étaient des fous inconscients. Ils allaient bien trop vite. Tu as juste agi instinctivement.

— Ne devrions-nous pas voir s'ils ont besoin d'aide ?

J'effectuai un rapide balayage mental et secouai la tête.

— J'ai bien peur qu'ils n'aient plus besoin de rien maintenant. Nous ne pouvons plus rien pour eux.

— Ô mon Dieu ! Je les ai tués !

— Non, *ils* se sont tués. Mais nous avertirons la police par téléphone. Nous pouvons au moins faire ça. Allez, repartons.

Sombrement, Alanna se réinstalla dans le glisseur à côté de moi et nous replongeâmes dans les ombres profondes.

Nous arrivâmes à Monde Meilleur le mardi, en début de soirée ; les arbres dressaient leurs hautes silhouettes pourpres dans le crépuscule. À l'entrée du domaine, je sortis ma carte d'identification. Mais quand je la passai devant l'œil du scanner, rien ne se produisit.

— Peut-être est-il en panne, dit Alanna. Essaie encore.

J'insérai à nouveau la carte dans la fente. Un message apparut sur l'écran du portail : « Non valide ».

Mon autorisation d'entrée avait été supprimée.

— C'est incroyable ! m'exclamai-je. Je vais appeler le chef de la sécurité.

Rapidement, je composai le code familial sur le téléphone de la voiture.

— Allô ? dit une voix féminine inconnue.

— Je voudrais parler à Joe Martinez.

— Je suis désolée, me répondit-on poliment. Il est à la communion.

— La communion ? Quelle communion ?

— Puis-je prendre un message ?

— Je suis Julian Akimura. Je n'arrive pas à passer le portail. À qui ai-je l'honneur ?

— Est-ce une mauvaise blague ? Vous avez un sacré culot, monsieur, particulièrement en ces circonstances.

— Je vous demande pardon ?

— Le docteur Akimura a été tué dans un accident de la route. Percuté par un glisseur, quelque part en Californie. Nous avons tous été mis au courant voilà une heure. C'est justement pour ça que tout le monde est au service commémoratif dans l'amphithéâtre romain. Alors remballez vos blagues pesantes et allez vous faire voir ailleurs.

— Mais...

Le téléphone bourdonna. Elle avait raccroché.

Je me tournai vers Alanna, époustouflé.

— Je suis mort ! Ils pensent tous que je suis mort !

— Et tu l'aurais été, dit-elle d'un ton sinistre. Si je n'avais pas détourné ce glisseur.

J'écarquillai les yeux.

— Ils ont dû me faire suivre par quelqu'un jusqu'à chez toi et il m'a attendu. (Une fureur glacée s'empara de moi. Meurtriers ! Assassins ! Eh bien, j'avais survécu à leur hideux complot et ils allaient maintenant avoir quelques surprises.) Alanna, quelle puissance a ton rayon d'action télékinésique ?

Elle me regarda comme si j'avais perdu l'esprit.

— Ce n'est pas vraiment le moment de...

— Ne discute pas.

— Qu'as-tu en tête ?

— Crois-tu que tu pourrais nous faire passer par-dessus le portail et entrer dans le domaine ?

— Oui, bien sûr. Accroche-toi.

Elle ferma les yeux. Lentement, le glisseur s'éleva au-dessus des arbres, ballottant un peu, de plus en plus haut. Nous flottâmes par-dessus le portail, puis le mur d'enceinte, et nous atterrîmes derrière un épais bouquet de buissons près de ma maison. Je pus voir que les lumières étaient toutes allumées à l'intérieur de l'édifice, du rez-de-chaussée au plus haut étage.

— Prudence, dis-je. Passons par-derrière. Quelqu'un pourrait nous voir. Nous devons rejoindre cette communion avant qu'on ne nous arrête.

Il fut assez facile de rester sous le couvert et de passer inaperçus dans l'obscurité du crépuscule. Nous faufilent d'ombre en ombre, nous parvînmes à l'entrée arrière du théâtre romain.

J'avais espéré m'y glisser, mais des gardes avaient été postés devant la porte.

— Merde ! Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Alanna me lança un regard mi-affligé, mi-hilare.

— Je sais ce que mon père aurait fait. Il aurait lévité par-dessus le mur et aurait fait sa descente dans un char de feu. Avec un chœur d'anges chantant alléluia en toile de fond.

J'aurais pu la couvrir de baisers.

— Superbe. Alanna, c'est parfait. Nous allons leur en mettre plein la vue avec notre entrée grandiose. Peux-tu nous faire passer par-dessus ?

— Un jeu d'enfant.

— Et ensuite, fais-nous descendre lentement pour que nous flottions juste au-dessus de la tombe de Rick.

Alanna sourit.

— Je commence presque à m'amuser. Je lui rendis son sourire.

— Fais-nous entrer, et laisse-moi me charger du reste.

Aussi facilement que si elle faisait flotter une plume à travers une pièce, elle nous éleva et nous fit passer par-dessus les antiques murs, au-dessus des têtes des spectateurs, pour arriver dans l'arène même.

Dès que nous fûmes parvenus, je rassemblai tout mon pouvoir télépathique pour créer une illusion collective.

Former une image pour une personne est simple mais hypnotiser des gradins remplis de gens est une tout autre affaire. Mon cœur battait sous l'effort et ma tête bouillonnait douloureusement. Je craignis un instant de m'évanouir. Je donnai tout ce que j'avais. La foule leva les yeux, nous vit, et en resta médusée.

Lovés dans une boule de feu étincelante, magnifique, fantastique, projetant une brillante aura rouge qui englobait l'arène, nous descendîmes, comme portés par des anges. Fidèle à sa parole, Alanna nous conduisit juste au-dessus de la tombe de Rick. Nous planions doucement à moins d'un mètre du marbre blanc tandis que mes flammes télépathiques rendaient tout orange au-dessous de nous. J'étendis mes mains vers la foule et les laissai longuement profiter du spectacle.

Quelque part, Skerry était en train de sourire, j'en étais sûr.

Il y eut un murmure étouffé de perplexité et d'incrédulité. Le murmure devint un grondement, et puis la foule plongea dans l'hystérie.

— C'est le Dr Akimura ! Il n'est pas mort !

— Il est revenu ! Père Julian et sainte Alanna !

— C'est un miracle ! Rick soit loué !

Une ovation délirante s'éleva et je saluai de mes deux bras tendus au-dessus de ma tête la foule tapant des pieds et applaudissant. Attendez, pensai-je, attendez de voir ce que je vous réserve.

Des feux d'artifice rouge, vert et doré explosèrent au-dessus de nos têtes : des braises de couleur en fusion, étonnantes à voir. Je remplissais le ciel de lumières illusoires, et l'air d'illusoires sons de trompettes, et une ville entière ovationnait le retour de son unique véritable chef.

Ginny Quinlan et Don Torrance se tenaient sur le podium, avec Barsi juste derrière eux. Ils levèrent les yeux vers moi et échangèrent des regards effarés. Ginny paraissait consternée mais Barsi avait l'air incontestablement soulagée, tandis que l'expression de Torrance traduisait un mélange de stupeur et de vive contrariété.

À côté d'eux se trouvait un jeune homme aux yeux dorés et aux cheveux roux bouclés, un mutant s'appelant Matthew qui faisait partie de mes classes d'apprentissage. Il avait été choisi, parmi plusieurs autres, pour apprendre les techniques de communion collective. Que faisait-il sur le podium ? Il n'était qu'un simple novice.

Ginny s'empara du micro.

— C'est une sainte vision ! cria-t-elle. Une vision collective de notre regretté frère. Qu'il soit loué ! Nous voyons l'image de Julian même dans la mort ! Si seulement il pouvait vraiment être encore parmi nous ! Que le jeune Matthew ici présent nous guide dans notre douleur.

Elle poussa carrément du pied le mutant apprenti sur le devant de la scène.

— Qui est ce gosse ? murmura Alanna.

— Un usurpateur, je pense.

— Unissons-nous pour partager nos sentiments – pour exprimer la douleur de notre terrible perte, entonna Matthew.

La foule l'ignora. Malgré la tentative de Ginny de faire diversion et de les induire en erreur, ils étaient sûrs que nous étions réels. Les gens bondissaient de leurs sièges et tournaient comme des derviches entre les rangées. Seuls quelques fidèles

semblaient vaguement intéressés par ce qui se passait sur le podium.

— Joignez-vous à moi, dit Matthew.

Non, pensai-je. Joignez-vous à *moi*. Mais malgré tous mes efforts, je ne pouvais pas maintenir toute cette magie télépathique, le spectacle son et lumière, et réussir en même temps à m'unir à la foule en dessous de moi.

JOIGNEZ-VOUS À MOI !

La parole mentale de Matthew fut étonnamment imposante. Il était beaucoup plus puissant que je ne l'avais pensé et avec consternation je vis quelques célébrants de plus tourner leurs visages vers lui, regard vide, bouche ouverte. Et puis encore quelques autres. Malgré ma plus belle performance, j'étais en train de les perdre. Un nombre grandissant d'entre eux sembla retourner sous le contrôle de Matthew alors que les effets séducteurs de la communion commençaient à se répandre.

J'essayai d'infiltrer le circuit mental mais fus repoussé. J'essayai encore, encore et encore, mais je me heurtai à chaque fois au mur compact des nombreux esprits verrouillés contre moi. Comment était-ce possible ? Comment Matthew pouvait-il en appeler autant à lui ?

Puis je vis la vérité : Matthew n'agissait pas seul, mais avec l'aide de plusieurs mutants expérimentés – un cadre entier – qui avaient élevé une barrière sommaire mais fantastiquement efficace. Comme il avait été facile à Ginny et à sa bande de les retourner tous contre moi ! Mais ils n'étaient que des imbéciles s'ils croyaient qu'Alanna et moi n'étions rien de plus que des fantômes ou quelque curieuse hallucination psychique.

Centimètre par centimètre, je sondai la barrière. Ah, ici : une faille dans le mur mental. Je la triturai un peu et réussis à élargir l'ouverture, mais c'était un travail d'une lenteur exaspérante. J'aurais dû être capable de traverser directement l'esprit collectif, mais j'étais proche de l'épuisement après l'exploit du chariot de feu.

Je poussai contre la barrière, appuyant de toutes mes forces, jusqu'à ce que mon visage soit inondé de sueur.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Alanna. Qu'est-ce qui se passe ?

— J’essaye de percer leurs défenses mentales, lui dis-je, haletant. Mais c’est dur. Je n’avance pas d’un pouce.

Alanna me saisit la main.

— Utilise-moi.

— Mais tu n’es pas télépathe.

— Non, mais par le passé tu as amplifié tes propres pouvoirs en utilisant un esprit mutant de concert avec le tien. Essaie, maintenant. Qu’as-tu à perdre ?

Je serrai sa main avec reconnaissance et sentis une énergie nouvelle affluer en moi. Avec empressement, je liai son esprit au mien, et chargeai une fois de plus le mur mental. Soudain je pouvais pousser plus fort, plus longtemps, je me découvrais des réserves d’énergie que je n’avais pas remarquées quelques instants auparavant. Avec la force d’Alanna pour me soutenir, je commençai à élargir la faille. La barrière éclata sous ma poussée, et avec un fulgurant souffle de pouvoir mental je me projetai au travers et entrai dans l’esprit collectif.

Mais quelque chose se passait mal, très mal. Je m’en aperçus tout de suite. D’étranges courants mentaux circulaient dans la communion, désorientants et perturbants, donnant presque la nausée. Tandis que je recherchais leur source, je vis Matthew trembler et agripper sa tête avec une évidente souffrance. Il tituba, tomba, lutta pour se relever, et retomba sur le côté, enroulé étroitement en position fœtale.

La communion collective se désagrégea en une horreur cauchemardesque aux terribles et familières résonances. Des diabolins difformes en feu jaillirent et cabriolèrent follement au-dessus de la foule. De hideuses créatures surgirent en grondant de leurs prisons subconscientes pour tourmenter leurs créateurs : des anguilles dotées de crocs, des araignées dont les pattes se terminaient en mains à six doigts aux ongles jaunes et crochus, des hommes avec d’horribles pénis comme des massues incrustées de furoncles enfournant des gueules vaginales pourpres bordées de rangées successives de dents pointues, tachées de sang. C’était une mêlée générale freudienne. Et j’étais en son centre.

Les gens hurlaient à la mort, se frappant eux-mêmes avec une sauvage répulsion, s'entre-déchirant pour fuir leurs pires terreurs devenues réelles.

Je fis une descente dans l'esprit de Matthew et vis avec tristesse qu'il avait subi une sorte d'accident cérébral – peut-être que l'effort pour maintenir la communion avait été trop violent pour lui. Il était bien trop mal en point – je ne pouvais rien faire pour l'aider. Je le quittai pour retourner en plein dans le cauchemar. Tout autour de moi, des centaines d'esprits baragouinaient frénétiquement. J'essayai de les calmer, mais c'était comme attraper un millier de cordes battant l'air et tenter de les rassembler en un seul nœud. Et combien de temps pourrais-je rester à l'écart et éviter d'être emporté par l'ouragan mental ?

Il y avait tellement d'esprits. Comment pourrais-je les atteindre tous ? Je me sentais vidé et étourdi. J'étais désespéré. D'une minute à l'autre, je me mettais à halluciner avec eux, hurlant devant d'horribles images de Rick et Star et Skerry et ma mère dansant et ricanant autour de moi. Des larmes envahirent mes yeux et je commençai à pleurer sans pouvoir me contenir.

— Non. Arrête. Julian, accroche-toi !

Alanna saisit mon bras et le secoua violemment. Pâle et horrifiée, elle était la seule épargnée par l'hystérie et je m'agrippai à elle pour ne pas perdre ma lucidité, pour ne pas perdre ma vie même, semblait-il.

— Tu peux le faire, dit-elle. Tu le *feras*, Julian. Ils ont besoin de toi. Aide-les. Aide-les tout de suite !

Une fois de plus, je sentis sa force me rééquilibrer, m'ancrer. Mon esprit se clarifia et, puisant toutes les ressources de mon pouvoir, je me tendis plus loin, plus loin encore, agrippai le circuit mental effiloché et l'attirai à moi.

Doucement. Ce sont des rêves. Des illusions. Ils n'ont aucune substance, aucune.

Ma parole mentale sembla n'avoir que peu d'effet. La foule hurlait et s'entre-déchirait en dessous de nous, indifférente.

ÉCOUTEZ-MOI ! Nous devons être forts. Ensemble nous sommes forts. Nous devons être courageux. Ensemble nous

sommes courageux. Il n'y a aucune raison de paniquer. Aucune raison de fuir. Retournez à vos sièges. Calmez-vous. Je suis Julian. Joignez-vous à moi maintenant. Je suis Julian, vivant parmi vous et avec vous maintenant. Je vous protégerai, je vous éloignerai de ces horreurs.

Était-ce mon imagination ou les hurlements diminuaient-ils ? Les combats devenaient-ils moins acharnés ?

Nous nous protégerons les uns les autres. Prenez la main de votre voisin et accrochez-vous. Accrochez-vous les uns aux autres et aidez-vous. Respirez profondément et lentement. Nous sommes calmes. Nous serons calmes. Maintenant.

Et tandis que je m'adressais mentalement à eux dans un murmure rassurant, ils se calmèrent et l'hystérie commença à se dissiper.

Je vis Ginny me regarder, stupéfaite. À côté d'elle, Don Torrance était tout aussi ébahi. Seule, Barsi souriait de soulagement manifeste. Je m'occuperais d'eux, bientôt. Mais je cherchai d'abord un médecin dans la foule et le dirigeai tranquillement vers Matthew. Peut-être pouvait-on encore quelque chose pour lui. Je l'espérais.

Les majestueuses notes de *l'Ode à Rick* jaillirent dans l'air alors que, sous l'invisible et judicieuse initiative d'Alanna, le roboorchestre commençait à jouer.

— Descendons, dis-je.

Doucement, Alanna nous posa sur le stade et je me précipitai vers le podium.

— Mes amis, dis-je. J'apporte de joyeuses nouvelles. Non seulement j'ai survécu à un cruel et perfide complot de meurtre aujourd'hui même, mais pour ajouter à notre allégresse nous avons aujourd'hui parmi nous celle qui fut chère au cœur de Rick. Comme vous pouvez le voir, j'ai convié Sœur Alanna, bien-aimée du Prophète du Désert, à se joindre à notre réunion !

Des cris et des sifflements d'ovation firent trembler le stade.

Ginny Quinlan sortit de sa torpeur et se mit à courir désespérément vers les côtés, Don Torrance juste sur ses talons. À son crédit, Barsi, seule, resta à sa place.

Calmement, froidement, comme si elle attrapait un sandwich, Alanna les captura tous les trois dans son filet télékinésique et les maintint immobiles au bord du stade.

— Nous nous occuperons de vous plus tard, dit-elle. Après la communion.

Attirant Alanna à mes côtés, je franchis les marches traditionnelles de la communion collective :

Ouvrez vos esprits. Ouvrez vos cœurs.

— Nous le ferons, entonnèrent-ils. Nous le faisons.

Unissez-vous à moi maintenant.

Le circuit mental grésillait d'énergie tandis que je bondissais d'un esprit à un autre, scellant l'anneau derrière moi. Je me sentais à nouveau jeune, plein de sève et prêt à tout. Nous flottions ensemble, tous ensemble, silencieusement, voluptueusement. Le plaisir familial m'éblouit et je me perdis un moment dans une merveilleuse sensation d'harmonie.

Mais une douce poussée mentale d'Alanna me rappela mon essentiel but initial. Je passai précautionneusement d'esprit en esprit, guérissant, apaisant. Et ensuite je m'adressai à eux comme s'ils n'étaient qu'une unique entité :

Amis bien-aimés, je suis de retour parmi vous, sain et sauf. Je continuerai de diriger Monde Meilleur, avec votre aide et votre amour. Disons merci pour notre délivrance et pardonnons à ceux qui nous ont menti et trompés. Je vous demande maintenant de pardonner et d'oublier.

Non, répondit l'esprit collectif. Ils nous ont fait du mal. Ils nous ont menti. Nous ne leur pardonnerons jamais. Jamais.

J'insistai, doucement mais fermement :

Si nous ne pardonnons pas, alors nous ne sommes pas meilleurs que ceux qui ont comploté contre nous. Monde Meilleur doit enseigner le pardon, la compréhension, et la tolérance. Ces préceptes sont ceux du chemin de la guérison. Adoptez-les. Employez-les.

Nous l'avons fait avant, et nous n'avons été récompensés que de souffrances et de mensonges, dirent-ils.

Il est toujours risqué d'essayer quelque chose de nouveau. Nous essayons de tracer un nouveau chemin, une nouvelle voie. Des erreurs peuvent être commises. Mais nos succès les

dépasseront. Nous avons l'immense responsabilité de partager ce que nous avons appris ici, d'offrir notre réconfort au monde démunì, aussi bien aux mutants qu'aux non-mutants. Nous avons besoin les uns des autres et nous pouvons nous aider les uns les autres. Rick nous a montré que, ensemble, nous sommes plus forts et meilleurs que séparés. Nous devons ouvrir nos bras et nos cœurs, comme Rick le voulait. La communion est le pont vers une plus grande compréhension. La communion est le seul chemin.

L'humanité a trop longtemps été divisée entre mutants et non-mutants. Soyons le lien, le pont, le chemin vers l'autre. Ceci est seulement le commencement. Nous avons de glorieux jours devant nous. Nous construirons sur ces fondations, communiant et grandissant. Communier est la clé. Nous le savons maintenant et nous répandrons la parole autour du monde. La communion est le seul chemin.

Un millier d'esprits se tendirent dans un même et unique souffle frémissant alors qu'ils répétaient :

La communion est le seul chemin.

Ginny Quinlan et Donald Torrance démissionnèrent immédiatement, et Alanna, qui avait une longue expérience à la fois des relations publiques et de la gestion financière, assuma temporairement leurs tâches.

Une Barsi contrite me demanda un entretien privé, et après quelque hésitation, j'acceptai. Humblement, elle vint dans mon bureau, habillée dans des tons vert sombre. Il n'y avait plus de clochettes dans ses cheveux maintenant. Elle paraissait éteinte, et même malheureuse.

— Que voulez-vous ? demandai-je sèchement.

— M'excuser. (Sa voix était presque aussi faible qu'un soupir.) Oh, Julian, j'ai tellement honte. J'ai été complètement stupide de croire que vous étiez devenu incapable de diriger cet endroit. Mais Ginny était si persuasive. Elle m'a presque convaincue de me comporter comme une garde-malade quand vous auriez été destitué. Je croyais sincèrement que nous agissions au mieux des intérêts de Monde Meilleur.

Je me refusai au moindre attendrissement.

— Et la tentative d'assassinat ?

Des larmes brillaient dans ses yeux qui évitaient mon regard.

— Je n'en savais rien, rien du tout, avant que Ginny annonce votre mort. Croyez-moi, Julian. Je n'aurais jamais approuvé une chose pareille. Jamais ! J'ai été stupéfaite, horrifiée, quand ils ont annoncé votre mort. J'ai alors compris que ce qu'elle et Don étaient en train de faire était mal mais il était trop tard et je croyais que vous étiez déjà mort. Et, pis encore, que dans ma naïveté, ma stupidité, j'avais aidé à vous tuer.

Elle sanglota sans retenue.

Je la laissai pleurer un moment jusqu'à ce que la gêne me gagne.

— Et que voulez-vous maintenant ?

— Rester à Monde Meilleur, si vous m'acceptez encore. Regagner votre confiance, d'une manière ou d'une autre. Ça m'est égal si vous voulez que je récure les casseroles à la cuisine ou que je ramasse le fumier dans les champs. Je vous en prie, Julian. (Elle agrippa ma main.) Je vous en prie, ne me renvoyez pas.

Je retirai ma main des siennes et me tournai vers la fenêtre, regardant les montagnes. Que devais-je faire ? N'étais-je pas insensé de ne pas lui ordonner de partir immédiatement ? Pourrais-je jamais lui faire à nouveau confiance ?

— Si vous ne voulez pas que je reste, je comprendrai, dit-elle. J'ai même pensé partir, juste m'éclipser. Mais je ne pouvais pas. Pas sans vous avoir vu et vous avoir au moins demandé pardon.

Je regardai son doux visage et, l'espace d'un instant, je vis de nouveau ma Star perdue depuis longtemps. Peut-être devenais-je vieux et stupide – ou sentimental. Mais je me laissai fléchir.

— Très bien, dis-je. Vous pouvez rester. Mais je ne vous quitterai pas des yeux.

Elle eut un élan vers moi comme pour m'embrasser mais je la repoussai d'un geste. Je n'étais pas prêt à recommencer notre vieille amitié. Pas tout à fait encore. Barsi était une personne

douce et essentiellement bonne qui avait sans aucun doute été influencée par d'autres bien plus ambitieux qu'elle. Cependant, ma confiance en elle avait été ébranlée. Elle devrait la reconquérir. Et je pensais qu'elle le ferait.

Malgré tous les efforts de nos guérisseurs, Matthew ne se remit jamais complètement du triste et dangereux épisode du théâtre romain. Je m'en blâmai autant que quiconque : il y avait de dangereuses imperfections dans le programme d'apprentissage que j'aurais dû remarquer bien avant l'accident de Matthew.

Aujourd'hui, nous formons nos apprentis plus soigneusement et plus prudemment. Quand je les envoie en équipes à travers le pays ou autour du monde pour diriger des communions, je suis absolument sûr qu'ils sont bien équipés pour se protéger eux-mêmes et ceux avec qui ils communient. De cette façon nous répandons le réconfort, la guérison, et l'union parmi les mutants et les non-mutants, les vrais croyants et les sceptiques. Et il n'est plus nécessaire à personne d'adorer Rick, encore moins de montrer un savoir sur lui. Le culte de la personnalité est dépassé. Ce qui importe, c'est que chaque membre de l'esprit collectif soit désireux de s'ouvrir, de partager sa force, de chérir et de guérir son prochain. Nous sommes une organisation de guérison.

Il devint rapidement évident qu'Alanna était indispensable à Monde Meilleur et, à ma surprise, en insistant un peu, elle accepta de s'installer à Ville Meilleure ; plus important encore, d'occuper le rez-de-chaussée de ma résidence. J'avais commencé à trouver la maison un peu grande et déserte, et les bruits d'une présence vivante et respirante furent vraiment les bienvenus. J'en vins à apprécier l'humour décapant d'Alanna et à compter sur son incisive intelligence. Quel plaisir, en fin de vie, d'avoir la compagnie d'un parent proche qui est aussi un ami et un égal !

Nous vivons donc ensemble maintenant, paisiblement, frère et sœur, partenaires profondément engagés dans l'accomplissement de l'union heureuse et harmonieuse des mutants et des non-mutants.

De temps en temps, le spectre de Rick surgit du passé, faisant son petit effet. Pas plus tard qu'hier, il m'a surpris dans mon bureau alors que je me préparais pour une communion collective. Il paraissait jeune, si extraordinairement jeune, portant le pantalon de cuir et la chemise blanche froissée de son époque rebelle.

— Salut, Rick, dis-je. Content de te revoir.

Nos yeux se croisèrent et nous nous regardâmes un moment. Puis je dis :

— Alors, comment trouves-tu que nous nous en sortons ?

Évidemment il ne pouvait pas répondre, ne pouvait pas prononcer un seul mot. Et je ne suis pas certain qu'il m'ait seulement entendu. Mais il sourit. Et quand je lui fis signe il me sembla qu'il cligna de l'œil.

Je l'aurais juré. Puis, avec un hochement de tête, il disparut. Je sais que je le reverrai.

Nous vivons une époque fantastique à Monde Meilleur. Les mutants et les non-mutants se rapprochent plus que jamais alors que la confiance se construit et grandit. J'ai la certitude que nos forces combinées profiteront à l'humanité d'une manière que je ne peux même pas encore imaginer. Le potentiel de l'esprit collectif est extraordinaire. Je regrette parfois de ne pas posséder ne serait-ce qu'une petite touche de la magie de Rick, pour voyager à travers le temps et voir les années à venir.

Mais non. Je suis content d'avoir été ici au début, d'avoir mis en place la liaison et d'avoir aidé à montrer le chemin. Jamais, au grand jamais, je ne m'étais attendu à devenir ce pivot, ce point d'intersection. Ni que mon frère, Rick, accède à quoi que ce soit, encore moins au statut de demi-messie. Mais j'ai fait de mon mieux et lui aussi, je crois : le transformeur et le transformé.

Suis-je satisfait ? Oui, oui je le suis. Pour nous deux. Très heureux, en vérité. Et reconnaissant, et même plein d'espoir pour toute l'humanité vibrante et bouillonnante, jeunes et vieux, hommes et femmes, mutants ou non. Rick nous chérit et nous garde en son sein, tous.

FIN